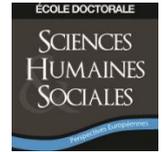




**UNIVERSITE
DE STRASBOURG**
Ecole doctorale des sciences humaines et sociales
Perspectives européennes
ED 519



Laboratoire de psychologie

SuLiSoM
Subjectivité, lien social
et modernité

UR 3071

Thèse présentée par :

Nadine Bahi

Soutenance le 30 juin 2020 pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Strasbourg

Discipline/spécialité :

Psychologie clinique et psychopathologie

**L'agir au féminin :
mise en jeu du corps et impossible
identification sexuelle**

Thèse dirigée par :

Laure RAZON

Maître de conférences HDR de
psychopathologie et psychologie cliniques

Rapporteur externe :

Alain VANIER

Professeur émérite de psychanalyse et
psychiatrie

Rapporteur externe :

Denis MELLIER

Professeur de psychologie et de
psychopathologie cliniques

Examinatrice :

Liliane GOLDSZTAUB

Maître de conférences de psychologie et
psychopathologie

A Fatha, Messaoud, Ajib et Isaac,

A Kahina et Sabrina,

A Debiha,

A Michelle et Pierrette,

A mes grands-mères,

A mon père,

A Frédérique Riedlin,

A Marcel Ritter,

A la mémoire de Jean Baudry.

Je remercie le Professeur Alain Vanier pour le temps qu'il m'a accordé les premières années de ce travail, pour son écoute et sa parole, pour avoir accepté de lire et d'être rapporteur externe de mon travail.

Je remercie le Professeur Denis Mellier pour avoir accepté d'être rapporteur externe de ma thèse.

Je remercie Madame Laure Razon, pour avoir dirigé ma recherche, pour ses nombreuses lectures, ses retours, ses conseils.

Je remercie Liliane Goldsztaub pour son intérêt pour mon rapport à la clinique et à la théorie, pour ses lectures pointues et affûtées de mon travail, pour tout ce qu'elle m'a appris et pour ce qu'elle continue de me transmettre et pour son amitié.

Je remercie Jean-Richard Freymann, pour son soutien, pour le cheminement qu'il m'a permis d'accomplir, pour avoir accepté de venir à ma soutenance.

Je remercie Richard Hellbrunn pour m'avoir formée et accompagnée dans la pratique de la psychoboxe pendant 8 ans, pour m'avoir appris à travailler avec mes éprouvés corporels et mon image du corps et pour tous nos échanges.

Je remercie Frédérique Riedlin, Amine Souirji, Guillaume Riedlin, Dominique Péan, Jean-Raymond Milley, Roland Meyer, Bertrand Piret, Daniel Lemler, avec qui les échanges m'ont permis d'avancer dans mon rapport à l'analyse.

Je remercie les étudiants de Master de psychologie clinique psychopathologie de la faculté de psychologie de Strasbourg de 2012 à 2020 qui m'ont permis de théoriser mon rapport à la clinique.

Je remercie mes compagnons d'E.S.P.A.C.E. TIERS et tout particulièrement Gabriel Kropp et Anna Falcao.

Je remercie Alexandre, Benoît, Eric, Dominique, Fanny, Gaylord, Stéphanie, Véronique, Vincent,.... Je remercie Carine, Léonie, Serge, Camille, Joël,...

*«Nous qui sommes sans passé, les femmes
Nous qui n'avons pas d'histoire
Depuis la nuit des temps, les femmes
Nous sommes le continent noir.*

*Refrain :
Levons-nous femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout, debout !*

*Asservies, humiliées, les femmes
Achetées, vendues, violées
Dans toutes les maisons, les femmes
Hors du monde reléguées.*

*Seules dans notre malheur, les femmes
L'une de l'autre ignorée
Ils nous ont divisées, les femmes
Et de nos soeurs séparées.*

*Le temps de la colère, les femmes
Notre temps, est arrivé
Connaissons notre force, les femmes
Découvrons-nous des milliers !*

*Reconnaissons-nous, les femmes
Parlons-nous, regardons-nous,
Ensemble, on nous opprime, les femmes
Ensemble, Révoltons-nous !*

*Dernier refrain :
Levons-nous femmes esclaves
Et jouissons sans entraves
Debout, debout, debout ! »*

Hymne du MLF , 1971

« ..quand une femme témoigne de son rapport à la féminité, l'homme qui l'entend dans un premier temps est fasciné ; puis il se découvre surpris, agressé, désemparé au plus profond de son être. Comme si celle qui évoque « sa » féminité, attirant toute féminité dans la brillance d'une image, lui prenait la sienne, cette Ombre, où l'infini de la jouissance « garde » le narcissisme primaire. Ainsi, cette femme, en parlant, est mise en passe de blesser l'homme du même trauma qui avait été infligé à la fille par le père »

Michèle Montrelay, L'ombre et le nom
Sur la féminité

SOMMAIRE

Introduction :	11
1.Produire un discours.....	11
2.L'enseignement de la clinique.....	14
3.Origine de l'objet de recherche.....	16
4.Problématique et hypothèses.....	19
Préliminaires méthodologiques : de la clinique à la recherche.....	23
I.Repères cliniques	23
I.1. La psychothérapie analytique :	23
I.2.Mes opérateurs théorico-cliniques :	26
I.2.1.La parole-le sujet-l'inconscient :	26
I.2.2.Le transfert :	30
I.2.3:RSI :	35
II. Méthodologie clinique :	37
II.1.La construction de cas cliniques :	37
II.2.Les cas cliniques :	41
Partie théorique :	44
Chapitre premier : Actes pulsionnels :	45
I. Agieren, acting out et passage à l'acte :	45
I.1.Agieren :	45
I.2.Action et angoisse : l'objet a :	54
I.2.1.L'angoisse et l'objet <i>a</i> :	54
I.2.2.Acting out et passage à l'acte :	56
I.3.Conclusion :	60
II.Pulsion :	62
II.1.Le concept de pulsion dans la théorie freudienne :	62
II.1.1 Les caractéristiques de la pulsion :	62
II.1.2.Les dualismes pulsionnels :	65
II.1.3.L'intrication pulsionnelle :	70
II.2.L'acte pulsionnel	72

Conclusion :	76
Chapitre deux : Le féminin : identification et logique non phallique :	77
I. La construction sexuelle de la femme chez Freud :	78
I.1.Le développement de la vie sexuelle :	78
I.2.Le sexuel :	82
I.3.Mouvements de la libido :	84
I.4.Spécificités de l'excitation sexuelle chez la fille :	85
I.5.Le complexe de castration chez la fille :	89
I.6.La forme féminine du complexe d'Oedipe :	93
I.7.Le fantasme de fustigation chez la femme : « Un enfant est battu »	97
I.8.Identifications, surmoi et idéal du moi chez la fille :	104
I.9.Le masochisme féminin :	111
I.10. Conclusion : hypothèse d'un clivage du moi :	116
II.Le féminin chez Lacan :	122
II.1.La castration :	123
II.2.L'Œdipe :	129
II.3.La jouissance autre (que la jouissance phallique) :	132
II.4.LA femme n'existe pas : les formules de la sexuation :	139
III.Les femmes au une par une :	146
III.1.Le ravage :	149
III.2.Topologie d'une position dédoublée :	154
Conclusion : résumé.....	159
Etudes cliniques :	166
I.Isabelle : la transparence	169
I.1.Contexte et éléments biographiques :	169
I.2. Les six premiers mois de psychothérapie :	170
I.2.1.Les premiers entretiens :	171
I.2.2. Premier mouvement : une équivocité signifiante :	173
I.2.3.Deuxième mouvement : la chute du symptôme :	174
I.3.L'agir : la boulimie	176
I.3.1.Première énonciation d'un agir particulier :	176

I.3.2.Réminiscences :	178
I.4. Identification sexuelle :	181
I.5.Synthèse : l'imaginaire spéculaire :	185
II.Carole : l'impossible maternité	189
II.1.Contexte et éléments biographiques :	189
II.2.La mère :	190
II.3.L'organisatrice :	193
II.4.L'amoureuse :	194
II.5.L'agir : mordre, griffer, frapper :	197
II.5.1.Première séance d'évocation de l'agir.....	197
II.5.2.Les agirs : griffer, frapper :	198
II.6.Apparition d'un symptôme :	200
II.7. Identifications sexuelles et hypothèse d'un remaniement psychique :	201
II.8.Synthèse : le fantasme de parthénogénèse	203
III.Héloïse : être oubliée	207
III.1.Contexte et éléments biographiques :	207
III.2. Ses parents :	208
III.3.Ses amis :	209
III.4.Son corps « gonfle » :	212
III.5.Les relations amoureuses :	213
III.6.Synthèse : être le phallus	215
IV.Evelyne : la difficulté d'exister	219
IV.1.Contexte et éléments biographiques :	219
IV.2.Le désir de maîtrise :	220
IV.3.Les affects :	221
IV.4.Surgissement de la détresse : de la difficulté d'être seule :	222
IV.5....à la question de l'amour :	223
IV.6.Enjeux amoureux :	224
IV.7.Le couple parental :	226
IV.8. Le corps en jeu :	227
IV.9.Synthèse : la pulsion de mort	229
V.Alexandra : la mascarade	234

V.1.Contexte et éléments biographiques :	234
V.2.L'image :	235
V.3.Sa mère et sa maternité :	235
V.4.Autour du corps :	238
V.5.Erotisme :	239
V.6.Questions amoureuses :	241
V.7.Synthèse : le masochisme :	247
Discussion à partir de la clinique :	247
I.Synthèse de la clinique :	250
I.1.Isabelle : la sublimation :	250
I.1.1.Les identifications :	250
I.1.2.Le féminin :	251
I.1.3.La pulsion :	252
I.1.4.L'agir : :	252
I.2.Carole : le clivage du moi :	254
I.2.1.Les identifications :	254
I.2.2.Etre mère :	255
I.2.3.Les fantasmes :	256
I.2.4.Agir et objet <i>a</i> :	256
I.2.5.Le masochisme :	257
I.2.6. Le clivage du moi :	258
I.3.Héloïse: la difficulté imaginaire	259
I.3.1.Les identifications :	259
I.3.2.Problématique oedipienne :	260
I.3.3.Mise en jeu du corps :	261
I.4.Evelyne : le narcissisme primaire :	262
I.4.1.Les identifications :	262
I.4.2.Phallus et désir :	263
I.4.3.La pulsion :	264
I.4.4.La tension corporelle :	265
I.5.Alexandra : le masochisme :	266

I.5.1.Les identifications :	266
I.5.2.L'érotisme :	267
I.5.3.Honte, absence de culpabilité, exhibition :	267
I.5.4.La mise en jeu du corps :	268
II.L'imaginaire spéculaire et a-spéculaire dans ses enjeux au féminin :	269
II.1.L'image du corps :	271
II.2.Enjeux autour de la pulsion scopique :	273
III. Autres identifications :	275
III.1.L'idéal du moi et la honte :	275
III.2.Le père :	277
IV.La mise en jeu du corps comme recours :	280
IV.1.La mobilisation de l'image du corps a-spéculaire :	280
IV.2.Le masochisme :	283
Conclusion et perspectives	286
Bibliographie.....	290
Résumé.....	294
Abstract.....	295

Introduction

La clinique psychanalytique est mouvement : le mouvement de la parole qui s'énonce, les mouvements psychiques – transférentiels, les mécanismes de défense, les remaniements de ces mécanismes voire peut-être parfois de la structure. Les mouvements subjectifs se disent lors d'une énonciation et sont toujours pris dans le colloque singulier ; au moment où le sujet apparaît, il disparaît¹

Que peut en dire l'analyste ? Que peut en dire celui qui écoute, lui-même pris dans ses propres mécanismes, son imaginaire et sa structure ? Tout discours sur une cure, sur une psychothérapie analytique n'est que reconstruction dans l'après-coup d'un mouvement. C'est bien là tout le travail de l'analyse de contrôler de déloger l'analyste de la tendance à rabattre et refermer un indicible – l'indicible de la subjectivité en mouvement – du côté de la compréhension, de la signification, d'un discours qui croirait décrire la réalité psychique voire la vérité d'un sujet.

1. Produire un discours.

Pourquoi produire un discours - « *un récit et un exposé suivi* »² ? Cela peut être pour conceptualiser une découverte et permettre la création d'un nouveau champ épistémique et dialectique. C'est ainsi que Freud fonde le champ de la psychanalyse. Il invente des concepts et modifie ses théorisations là où la clinique invalide la théorie et là où la théorie déjà en place – y compris la sienne – se révèle insuffisante ou erronée.

En psychanalyse la production d'un discours est toujours pour une part en lien avec la clinique : ouvrir de nouveaux possibles du côté de la praxis.

Il s'agit là de transmission. Transmettre à quelques autres ce que la clinique nous enseigne.

Pourquoi une recherche ? Pourquoi dans le cadre d'un doctorat ? Pourquoi vouloir produire une thèse, c'est à dire réaliser « *l'action d'établir, d'instituer* » une

1

L'aphanisis du sujet qui est représenté par le signifiant, et qui disparaît quand le signifiant qui le représente apparaît

2 Rey Alain, (dir), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 2006., p1096

« proposition qu'on avance, qu'on soutient » ? Pourquoi vouloir « poser, arranger », « déposer, abaisser »³ ?

Une thèse est non seulement production d'un discours mais production d'un discours dans une institution, l'institution universitaire, celle-là même qui délivre l'enseignement de la discipline dans laquelle ce discours prend place. La visée d'une thèse se pose dans un contexte de discours, du côté des sciences et des institutions d'une société. Elle peut avoir pour ambition d'éclairer une part non prise en compte, de soutenir une certaine approche ou de la modifier radicalement.

C'est cet enjeu-là qui légitime la perte qu'entraîne la production d'un discours sur la réalité de la clinique psychanalytique.

J'ai le désir de transmettre une part de ce que la clinique m'a enseigné. Ma visée est de mettre au travail à travers la recherche la parole de certains sujets dans l'écoute analytique, de contribuer à ce qu'il soit entendu et reconnu qu'il s'agit là de questions subjectives et que ces personnes aient accès à des psychothérapies analytiques, préliminaires ou non à une cure.

Mon parcours professionnel m'a appris l'importance des enjeux de diagnostics sur les prises en charge. Je considère la recherche référée à la psychanalyse comme appui à une prise en compte de la dimension subjective.

La clinique en institution – durant neuf ans – comme psychologue clinicienne, et la clinique libérale – depuis 2009 – , m'ont appris comment des manifestations subjectives peuvent être diagnostiquées du côté de la pathologie ou du déficit dans différentes nosographies et entraîner des offres de prise en charge qui écrasent le sujet - surmédication de psychotropes, thérapies adaptatives, injonctions surmoïques, injonctions paradoxales – jusqu'à parfois l'amener à un tel désespoir, du fait d'être à répétition non entendu, qu'il peut en être réduit aux pires extrémités.

3 Rey Alain, (dir), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 2006, p3820

Les professionnels référés à l'analyse eux-mêmes peuvent être pris dans d'autres nosographies voire avoir un abord du diagnostic du fonctionnement psychique qui les amène à exclure bon nombre de sujets du champ de l'écoute analytique (y compris des psychothérapies analytiques), sous l'argument que leur pathologie, voire leur structure les rendraient inaptes à un travail psychique référé à l'analyse. Si l'humain est défini comme un être de culture, caractérisé par son inscription dans le symbolique, dans l'ordre du langage, alors tout humain est accessible à une psychothérapie analytique – qu'elle soit à médiation, en groupe,...au moins potentiellement ; ou alors cela revient à exclure du genre humain, des humains. « *Il ne peut y avoir dans le champ de l'expérience freudienne une connaissance du phénomène psychique dont on ne soit pas en droit d'attendre qu'elle rende possible – ce qui ne veut pas dire assurée – une action sur le phénomène* »⁴

L'enjeu de la production d'un discours sur la clinique est donc de contribuer à la reconnaissance de certaines modalités subjectives, pour ensuite pouvoir travailler en les prenant en compte du côté de notre praxis.

Institutionnellement l'enjeu est de permettre que se maintiennent ou se créent des dispositifs de prise en charge, dans les institutions sociales, médicales et thérapeutiques et que les personnes concernées puissent y avoir accès. L'orientation dépend du diagnostic. Il devient nécessaire de maintenir la nosographie analytique (si tant est qu'il y en ait une) nouée aux nosographies actuelles.

Plus précisément il importe de continuer à écouter celui qui se risque à nous parler, en référence à la théorie de l'inconscient et à l'existence d'un fonctionnement psychique dans lequel sont prises les manifestations vécues comme problématiques (par l'individu ou par les dispositifs de droit commun).

Cela peut permettre en parallèle aux dispositifs de prise en charge choisis, éducatifs, médicaux, thérapeutiques, référés aux théories neuropsychiatriques, cognitivo-comportementales, adaptatives, compensatoires, de laisser un accès ouvert, voire d'orienter les personnes en souffrance, vers des psychothérapies d'orientation analytiques.

4 Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, PUF, 5e ed, 1995, p12

Le DSM, dans ses différentes versions, ne reste qu'un manuel statistique de comportements dénommés troubles. Il n'est pas un manuel de psychiatrie, il ne réfère pas à des entités nosologiques. La subjectivité se révèle résistante aux psychotropes (utilisés massivement et comme seule thérapeutique) et aux différentes modalités de conditionnement, comme en témoignent les personnes qui après des thérapies adaptatives diverses, après des périodes d'ingestion de différents psychotropes pouvant s'étendre sur plusieurs années, viennent – en désespoir de cause – adresser une demande à un psychanalyste.

Encore faut-il que des adresses se maintiennent.

L'institution universitaire permet de maintenir le mouvement de pensée indispensable – bien que non suffisant - au maintien d'un espace d'écoute référé à l'analyse.

2.L'enseignement de la clinique.

Une part de ma clinique m'a enseigné que la question de l'être-femme n'est peut-être pas le *continent noir* de la psychanalyse et que si comme le dit René Major « *un sexe se dit comme rien à voir et l'autre comme tout avoir* »⁵, il y a beaucoup à entendre – et peut-être à dire – des enjeux des femmes dans leur rapport à leur sexe, au fait d'être une femme. La question de Freud était « Que veut la femme ? ». Une autre question possible est « Que vit la femme ? ».

J'ai écouté des femmes me parler de leur détresse, de leur corps, de leurs actes. J'ai écouté leurs questions, leurs élaborations, leur recherche de sens. J'ai écouté leurs dégoûts, leur haine, leur dévalorisation, leur désespoir. J'ai écouté la musique de leur énonciation, le rythme, les mouvements, les riffs⁶.

J'ai repéré des mouvements transférentiels, des mécanismes de défense, de la jouissance, de l'angoisse. J'ai entendu de la répétition, des trouvailles et des retrouvailles, de la perte.

5 René Major, *Le non-lieu de la femme*, in F.Perrier et W.Grannoff, *Le désir et le féminin*, p17

6 Dictionnaire Larousse « riff : nom masculin, En musique de jazz ou de rock, court fragment mélodique de deux ou quatre mesures, répété rythmiquement pour accompagner une ligne mélodique ».

Chez certaines femmes j'ai entendu une insoluble question du côté de « être femme ». Une question autre que celle de la mère – que ce soit être mère ou leur mère –, autre que celle de satisfaire – ou le père ou la mère – autre que l'envie d'enfant ou de pénis mais une question d'existence.

Exister comme être-femme. Cela semblait être vécu comme une question, un appel qui venait de l'Autre, auquel aucune représentation, aucun signifiant ne venait répondre, et amener un effondrement ou un vacillement subjectif ; et ce quelle que soit la structure psychique de ces femmes. Ces moments étaient ponctuels. Hors interpellation à répondre de La femme, le travail analytique suivait son cours dans le cheminement de la relation transférentielle et des mécanismes de défense prépondérants.

Chez chacune de ces femmes le corps se mobilisait dans des agirs répétitifs, qui produisaient une souffrance conséquente, notamment de la honte.

Ces femmes parlaient de ces agirs-là comme si leur corps était saisi, emporté, d'une manière qui m'évoquait du pulsionnel peu, ou pas, pris dans de la représentation. J'ai entendu cela comme une capacité créatrice de mobiliser leur corps au travers d'agirs dans un mouvement qui pallie l'absence de symbolisation de l'identification sexuelle.

Ces psychothérapies analytiques m'ont amenée à l'hypothèse que la dimension thérapeutique concernant cette difficulté relève de remaniements de la dynamique pulsionnelle, de l'ordre du destin des pulsions.

Les femmes que j'ai écoutées, prises dans ces agirs et sombrant dans l'*hilflosigkeit* (détresse sans recours) lorsqu'elles tentaient un dire sur l'être-femme, étaient par ailleurs dans des mécanismes de défense névrotiques ou psychotiques, ce qui m'amène à l'hypothèse d'un clivage du moi, voire du sujet.

Y aurait-il chez certains sujets du côté du sexuel une spécificité du rapport au réel et à l'imaginaire – et donc au symbolique – à côté ou au-delà du nouage borroméen structural ?

Au niveau de la clinique se pose la question des modifications possibles de la répétition de cette mise en jeu de leur corps.

Ces femmes étaient dans un recours à ces agirs, de manière impulsive, hors pensée lors de leur surgissement, et n'en ont parlé qu'après plusieurs mois de psychothérapie.

La honte, la détresse et la tentative d'un dire sur l'être-femme, seraient-elles déjà l'expression d'un remaniement ? Le début d'une symbolisation non pas de La femme qui n'existe pas, mais de ce qui borde, ou de ce qui est en lien avec ce signifiant manquant ?

Le travail de doctorat m'amène à opérer deux retours. Un premier à la psychologie clinique, dont j'ai dû me déprendre, m'extirper, pour soutenir une écoute analytique. Un deuxième à la théorie comme savoir. Cela me fut compliqué, sensible au fait que *« comme l'enfer, les routes de la théorie sont pavées de bonnes intentions : elles ne suffisent pas à cacher ce qu'un vouloir-savoir comporte de non-respect pour celui auquel on impose une interprétation qui ne fait que répéter, sous une autre forme, la violence et l'abus de pouvoir des discours qui l'ont précédée »*⁷. Je dû mettre au travail mon rapport au savoir.

Ce retour cependant s'est inauguré avant mon travail de doctorat. C'est au travers de l'enseignement⁸ que j'ai découvert mon rapport à la théorie. C'est dans le mouvement de transmettre que j'ai commencé à m'approprier la théorie freudienne.

Mon champ théorique se situe principalement dans les élaborations conceptuelles de Freud et Lacan, parce que ce sont celles-là qui soutiennent et habitent ma clinique et mon écoute. Les théorisations qui éclaireront cette recherche seront de ce fait circonscrites aux approches freudiennes et lacaniennes de la subjectivité.

Mon matériel clinique lui, est tiré de psychothérapies analytiques que j'ai menées il y a quelques années.

3. Origine de l'objet de recherche.

Quand j'ai démarré mon doctorat je savais que je voulais faire un travail de recherche sur une question concernant les femmes et cela insistait sous la

7 Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, PUF, 5e ed, 1995, p219

8 Depuis 2010 à divers endroits, depuis 2012 à la Faculté de psychologie de Strasbourg

formulation suivante : « les spécificités du nouage pulsionnel chez les femmes du fait de la différence anatomique des sexes ».

Lors d'un psychodrame psychanalytique lacanien individuel en groupe m'est venue l'idée qu'il y avait quelque chose de spécifique au niveau subjectif chez les femmes. Ce psychodrame a eu lieu entre 2005 et 2007. Le psychodramatiste qui animait la séquence a proposé un scénario sur les peurs enfantines. Le groupe des participants était composé de femmes et d'un homme. L'espace imaginaire d'un appartement a été mis en place, avec la chambre de l'enfant, la chambre parentale, le couloir. Durant le temps de jeu, les participantes ont été dans des affects de désespoir, de terreur avec un appel de détresse à la mère. Au moment de l'expression des ressentis, les participantes ont exprimé beaucoup d'émotions (beaucoup de pleurs), au niveau de la parole elles évoquaient un désespoir sans fond, une solitude sans fin, une détresse, un gouffre, un besoin inassouissable de consolation, un appel à la mère ; à l'exception d'une femme et de l'homme présent qui exprimaient être assez perplexes, sans trop d'affect, avec un sentiment d'incompréhension du contenu du jeu, de ces détresses, et de ce qui en était dit.

Je me suis demandé si ceci est une problématique typiquement féminine et s'il y a des vécus psychiques spécifiques aux femmes, même s'ils ne concernent pas toutes les femmes.

Il y a quelques années, je co-animais un travail de psychoboxe. Hélène, une jeune femme, a demandé à faire de la psychoboxe parce qu'elle « *est frigide* ». Le travail a eu lieu sur dix mois, à raison d'une séance de psychoboxe par mois. Au cours des séances Hélène verbalisait un désir de maîtrise, de contrôle. Elle semblait aux prises avec la question de l'image, et ce qui était tyrannique pour elle était d'avantage du côté de l'idéal du moi que du surmoi.

J'acquis rapidement la conviction que le dispositif n'était pas adapté pour elle, qu'il pouvait éventuellement lui permettre l'émergence d'une demande d'analyse, mais que c'était un travail analytique par la parole - avec une abstinence du côté du toucher – qui pouvait lui être bénéfique.

Au fil des séances si Hélène semblait être dans une problématique névrotique classique (insatisfaction, honte, culpabilité, angoisse, transfert névrotique), ce qu'elle tentait de travailler était du côté du sentiment d'existence qui se trouvait menacé par le corps à corps amoureux.

Il y aurait chez certaines femmes des difficultés d'existence actualisées dans les enjeux amoureux et nouées au corps. Il y aurait quelque chose à entendre d'une question identificatoire (au sens où l'emploie Rastall, c'est à dire concernant la différence des sexes par opposition à identitaire qui renvoie au moi) du côté de l'être, nouée au pulsionnel.

Dans le cadre de mon activité libérale comme psychologue clinicienne et psychanalyste (donc du côté des entretiens préliminaires ou de cures analytiques) cette impression clinique est devenue plus consistante.

Au cours de mon travail avec certaines patientes, après un à deux ans d'entretiens, a surgi lors de certaines séances, dans leur discours, l'évocation de quelque chose de terrible, de terrifiant et d'incontrôlable du côté de manger et/ou mordre, de l'effet du regard de l'autre, et du côté de frapper (destruction d'objets, hétéro-agression, auto-agression).

Lorsqu'elles se mettaient à parler de ces agirs, ou de l'effet du regard (symptôme psychosomatique -ou organique et pris secondairement dans du sens- chez une patiente), elles étaient saisies par des affects très intenses (détresse accompagnée de pleurs, terreur) ou dans un état de sidération. Elles me semblaient en proie à une solitude et un désespoir sans limite. Je me suis demandé quelle était la fonction de ces agirs, ou plutôt de ce qui venait les saisir au corps, s'il y avait quelque chose de particulier du côté de la pulsion ou des pulsions partielles. Il me semblait là, avec ces femmes, entendre quelque chose de différent de la parole des personnes prises dans des problématiques de violence. J'ai travaillé avec des adolescents et des adultes qui « cognent » par le biais d'entretiens ou de médias corporels analytiques (sociodrame et psychoboxe) et qui décrivent un mouvement qui va de leur monde interne vers l'extérieur. Déclenchés parfois par une parole ou un regard, le coup est vécu comme venant de l'intérieur, sortant d'eux. **Ces femmes ne parlaient pas d'un mouvement irrépressible mais de quelque chose qui venait les saisir.** J'ai

été surprise par l'intensité de la honte qu'elles exprimaient. Cela m'a amenée à m'interroger sur leur idéal du moi. Elles exprimaient par ailleurs peu de culpabilité, ce qui m'a interrogée sur l'agencement et la dynamique moi-surmoi-idéal du moi chez ces femmes.

Ces patientes, dans la continuité de leur parole sur quelque chose qui venait les saisir au corps, parlaient de leur histoire, souvent d'une relation avec une des personnes fondamentales de leur existence, mère, père, avec une impossibilité à dire quelque chose d'elles-mêmes qui les définiraient, comme si leur discours tournait autour d'une absence (d'image ? de représentation ?) de leur identité.

J'avais l'impression d'entendre une question, un impossible du côté de l'être. Je me suis demandé quel était le lien entre ces vécus corporels et leur questionnement sur leur identité voire leurs identifications.

Certaines de ces femmes étaient structurées du côté de la névrose. Elles étaient dans la dynamique phallique, en termes d'être ou d'avoir le phallus. Elles étaient pour partie dans une identification au père. Cependant lorsqu'elles parlaient d'elles-mêmes, suite à leur énonciation de ce qui venait les saisir au corps, c'est comme si elles n'avaient ni image ni représentation à leur disposition.

4.Problématique et hypothèses.

Je me suis retrouvée à mettre au travail un certain nombre de questions.

Ma thématique porte sur un certain rapport à la différence des sexes et non à la différence anatomique des sexes ; sur le féminin et non sur les femmes.

J'ai ciblé ma recherche sur les femmes pour deux raisons. Au cours de mon travail clinique avec des hommes, les questions que j'ai entendues jusqu'à présent étaient dans les termes suivants : « *Suis-je un homme comme ceci ou comme cela ?* », « *Suis-je à la hauteur (du père,...) ?* », « *Je suis coupable* », « *Qu'est-ce que je veux ?* », « *Pourquoi l'autre ne me donne pas ce que je veux ?* » comme s'il y avait toujours un étalon -mesure, comme si la question de leur identité, de leur valeur était toujours à l'aune de quelque chose de défini. Suis-je assez ou trop ? Comme si chez les hommes, le désespoir était du côté du « *Je suis nul,...* », « *Je n'ai pas ...* »

alors que chez les femmes il y avait *aussi* un désespoir du côté d'un impossible « *Je suis* ».

D'autre part, les deux hommes chez qui il m'a semblé entendre cet impossible du côté de l'identification sexuelle n'ont travaillé avec moi que quelques mois.

Mon rapport à la clinique m'amène à penser en termes de structure, j'envisageais de ce fait de travailler l'acte psychotique, l'acte névrotique et l'acte pervers. Cependant mes questions portent sur des mécanismes à l'oeuvre dans ce qui chez un sujet est du côté du sexuel, et ce quelle que soit sa structure.

De plus ma recherche porte sur des agirs qui impliquent le corps propre, ce qui ouvre à la question du destin de la pulsion que je vais interroger du côté de la décharge motrice, de la boulimie, du fantasme et du masochisme.

Ma thématique porte sur la sexuation, plus précisément sur la question d'une position subjective sexuée, qui renvoie d'un côté à la question de l'identification sexuée, soit au moi et à l'idéal du moi, et de l'autre à la question de la vie pulsionnelle, des mouvements désirants, et des modes de jouissance.

Par sexuation, je désigne une position psychique qui prenne en compte la différence des sexes, le choix d'objet et le mouvement qui consiste à aller vers l'objet de désir avec certaines modalités pulsionnelles, soit une manière de se situer par rapport à la satisfaction pulsionnelle, et pose la question de la jouissance.

Cette recherche explore les recours au corps propre chez certaines femmes comme mouvement subjectif pour pallier l'absence d'identification sexuelle, et ouvre aux modalités thérapeutiques qui leur permettent de garder cette capacité créatrice avec des expressions moins coûteuses et répétitives. Je cherche à interroger l'hypothèse selon laquelle la position féminine du fait d'un manque symbolique crée un rapport particulier au réel, à l'imaginaire, notamment au niveau du corps. Je voudrais mettre à l'épreuve d'une recherche l'impression clinique qu'il existe un type d'acte spécifiquement féminin, et donc lié au sexuel.

Le travail clinique avec certaines patientes m'a amenée à l'hypothèse suivante : chez certaines femmes il y a un défaut de symbolisation de l'identité sexuelle, qui

n'est pas question de structure mais qui est inhérent à la position féminine. Ce défaut de symbolisation serait lié à un manque de signifiant dans l'ordre symbolique, dans le langage : l'absence du signifiant de La femme.

Est-ce que chez certaines femmes il y a un impossible du côté de l'identification sexuée ? Auquel cas, quelles en sont les conséquences sur leur économie psychique, notamment au niveau de la dynamique pulsionnelle ?

Y a-t-il chez certaines femmes un lien entre quelque chose qui les saisit au corps et un impossible du côté de l'identité ? Du côté des identifications y a-t-il une particularité dans la constitution du moi et de l'idéal du moi ?

La problématique de cette recherche est centrée sur l'axe suivant :

Est-ce que chez certaines femmes il y a un recours au corps propre pour pallier une impossible identification sexuelle ?

L'hypothèse principale de cette thèse est : Il existe un acte sexuel féminin.

Chez certaines femmes, quelle que soit leur structure psychique et hors psychopathologie, il y a un rapport au sexuel caractérisé par une identification impossible qui amène une spécificité dans la mise en jeu du corps, que l'on peut nommer acte sexuel féminin.

Je déploierai cette hypothèse selon deux axes :

- 1. il y a une identification sexuelle impossible du côté du féminin**
- 2. une mise en jeu du corps propre chez certaines femmes est une défense contre une absence de représentation quand elles sont appelées à répondre du côté de la femme.**

Comment travailler ces questions ? Au niveau de la dynamique psychique inconsciente, se pose d'une part la question du fonctionnement et des mécanismes psychiques - amenant le surgissement de ces agirs, d'autre part celle de l'identité sexuelle féminine. Les agirs en eux-mêmes, dans ce en quoi ils consistent, dans la manière dont ils surgissent et celle dont ils se répètent, ouvrent à la dynamique

pulsionnelle. L'inconscient ignore le temps ; si chronologiquement ces sujets ont mis en place un recours répétitif à des agirs des années avant le démarrage d'une psychothérapie analytique, lorsqu'ils surgissent énoncés dans l'espace de travail psychanalytique ils sont pris dans l'effet rétroactif de la relation transférentielle ; nous sommes du côté du temps logique.

En résumé ce sont des énonciations concernant des agirs⁹ lors de psychothérapies analytiques qui m'ont amenée à l'hypothèse que ces agirs étaient une défense contre une absence de représentation puis, dans la suite de l'énonciation, l'absence d'une représentation de l'identité sexuée. Dans la poursuite des psychothérapies, j'en suis venue à l'hypothèse que ces femmes étaient dans une impossible identification sexuelle.

La première partie présente les bases méthodologiques de ce travail, les repères théoriques qui animent ma clinique, le cadre de recueil du matériel clinique ainsi que la construction à partir de situations cliniques de « cas ».

La deuxième, dans un premier chapitre, déploie les concepts nécessaires pour penser les agirs au regard de l'angoisse et de la pulsion et propose la notion d'*acte pulsionnel*, en deçà du fantasme, dans le même fonctionnement énergétique que le traumatisme : une saturation du pare-excitation. Le deuxième chapitre présente le féminin d'un point de vue libidinal et oedipien. Le fantasme et le masochisme éclairent certains aspects. L'hypothèse d'un clivage du moi structural chez les femmes est proposée.

La troisième partie présente les cas cliniques, construits à partir de cinq psychothérapies analytiques.

Dans une quatrième partie la clinique, les points théoriques sont discutés au regard des hypothèses.

9 La dénomination « agirs » permet de différer s'il s'agit d'acting ou de passages à l'acte.

Préliminaires méthodologiques : de la clinique à la recherche

Mon matériel clinique consiste en des énonciations durant plusieurs mois, parfois années, de psychothérapie. Le terme de psychothérapie analytique ainsi que les repères théoriques qui sous-tendent ma clinique : la conception lacanienne du sujet et de l'inconscient, le transfert, le corps et les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, sont explicités. La méthodologie de la construction des cas, les premières hypothèses et questions sont présentées.

I. Repères cliniques

I.1 La psychothérapie analytique.

Cette clinique s'est constituée au cours de psychothérapies analytiques en libéral. Afin d'interroger ce qui s'est dit, il est primordial de poser clairement le cadre, et tout d'abord de se positionner par rapport à ce qu'est une psychothérapie analytique. Par psychothérapie analytique, je ne désigne pas ce qu'interroge Jean-Pierre Bauer dans son article *La psychothérapie d'inspiration analytique*¹⁰, une relation inspirée de la cure, basée sur un savoir psychologique et sur des spécificités techniques telles « *[des] manipulations [qui] ont pour but d'aboutir à la révélation d'une « prise de conscience », comme moment résolutif de la cure* »¹¹ avec comme modalités d'action le récit biographique et la catharsis.

Ce que j'appelle psychothérapie psychanalytique existe par rapport au cadre de la cure et en est une variante au regard du désir du patient, elle peut aussi être de l'ordre des entretiens préliminaires.

Le temps des entretiens préliminaires à un travail psychique est le temps de l'établissement d'un transfert au sens freudien. Ce temps peut comporter beaucoup de paroles moïques, voire du conseil ou une dimension éducative. Il s'agit

10 Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, no 6, oct 1969.

11 Ibid p 100

d'accompagner le patient dans un repérage de la nature de ses difficultés et dans un choix éclairé du type d'intervention qu'il souhaite (la police, un médecin, un coach, un avocat, un changement professionnel, un travail psychanalytique).

Le temps du travail préliminaire à une cure peut s'avérer être une psychothérapie analytique, mais seulement dans un après coup. C'est un temps de travail psychique qui peut durer quelques semaines ou plusieurs années, durant lequel il y aura des moments analytiques, c'est à dire des moments où le patient sera dans un discours analysant (qui convoque la fonction analyste). Ce qui caractérise ce temps est l'absence d'un transfert analytique au sens lacanien. Lors de ce travail des symptômes peuvent tomber, ou des difficultés se modifier (baisse de l'angoisse, disparition de l'effroi, d'agirs compulsifs). Certains patients choisissent de s'arrêter là. Alors ça aura été une psychothérapie analytique. Cependant parfois, plusieurs années après les patients reviennent poursuivre ce travail ou démarrer une analyse, alors ça aura été un travail préliminaire.

Toutes les patientes présentées par mon travail de recherche ont été du côté de la psychothérapie analytique, en face à face ; ce pourquoi je ne développerai pas les spécificités de la cure.

La situation en face à face introduit selon Jean-Pierre Bauer les catégories du réel, de l'actuel et du visuel, qui vont respectivement limiter l'activité imaginaire du sujet, rendre possible la dimension de l'acte et du présent « *vouant le passé à la remémoration stylisée du récit ou à la répétition agie* »¹².

Le face à face me paraît nécessaire à maintenir lorsque le patient a besoin du soutien du regard, pour des raisons narcissiques, ou du spéculaire, justement pour maintenir une unification des pulsions partielles qui ne tient pas si bien que ça. D'ailleurs l'idée de passer à la position du divan vient généralement quand il devient audible que le patient ne parle plus face à face, il ne s'adresse plus au semblable mais parle déjà à l'Autre. La psychothérapie analytique se pose comme telle dans un après-coup : si le patient arrête son travail psychique suite à des réaménagements cela aura été une psychothérapie. Si chemin faisant, advient chez

12 Jean-Pierre Bauer, *Lettres de l' Ecole Freudienne de Paris*, no 6, oct 1969, p 110

lui un désir d'analyse, cela procède des entretiens préliminaires ; y compris s'il fait entre les deux une pause de plusieurs années.

Je me suis installée en libéral après que l'analyse ait subverti mon désir de supprimer la souffrance psychique, de réparer, de guérir, de normaliser, après que l'analyse m'ait à tout le moins décalée de ce qui m'avait fait devenir psychologue.

L'invariant de mon cadre clinique est constitué par mes visées dirais-je comme psychologue, en vérité par une certaine position subjective théorisée par Lacan sous le terme de désir de l'analyste.

Le désir de l'analyste est une position subjective. L'analyste n'a pas d'être. C'est une fonction qui peut être convoquée par celui qui parle. Ce désir est une des fins possibles d'une cure. La destitution du sujet supposé savoir, la chute de l'analyste (de son analyste) de la place d'idéal du moi en place d'objet *a*, dans une perte définitive, telle que la place ne pourra plus être occupée, permet ensuite si un autre rapport désirant à l'analyse advient – et c'est là qu'une nouvelle topologie s'installe entre clinique, analyse de contrôle et cartels –, d'être investi comme sujet supposé savoir sans en être dupe. Le schéma L de Lacan présente l'assymétrie de la relation analytique. L'axe *a-a'* représente la dimension imaginaire et spéculaire, du côté du semblable : le transfert au sens freudien. L'axe *A-S* rend compte du sujet qui est déterminé par le symbolique. L'analyste interpellé en *a'*, écoutera et parfois prendra la parole en *A*, ce qui est l'acte proprement analytique : l'interprétation.

Faire offre d'analyse consiste à soutenir que cette fonction peut être convoquée par une énonciation. Cela est à différencier d'un maniement du cadre et du transfert pour passer des entretiens préliminaires au début d'une cure. S'il y a de l'analyste, il pourra y avoir de l'analyse, si tel est le désir subjectif qui émerge voire se constitue chez celui qui parle dans ce qui devient alors un transfert analytique.

Mon cadre clinique consiste à proposer un espace de travail psychique, soutenu par mon désir et une écoute analytique. Face à cette écoute, les mouvements psychiques du patient font de cette relation, une relation analytique ou non.

Les situations cliniques présentées dans ce travail sont des psychothérapies analytiques (jusqu'à preuve du contraire, c'est à dire si l'une de ces patientes revenait et que le travail devenait une analyse).

Mes invariants sont mon désir d'analyste, ma conception lacanienne du sujet, de l'inconscient et du transfert qui m'amène à des séances à durée variable, à l'usage de la scansion, et le paiement. Mes interventions sont en fonction de l'angoisse et de ce que je repère du nouage borroméen.

Je dénomme les sujets avec lesquels je travaille « patients ». Ce ne sont ni des malades, ni des clients. Comme ils patientent tous en salle d'attente, et qu'ils sont tous pour partie « en souffrance »¹³, le terme patient est celui que je choisis.

Le paiement est un acte dans la réalité qui a une portée symbolique et imaginaire différente selon les patients et qui rend effectivement le patient libre de toute dette. Le paiement participe à mon sens de la règle d'abstinence. Il vient faire coupure et séparation, en mettant une limite du côté du fantasme et d'une possible jouissance chez l'analyste.

Les variants de mon cadre clinique sont le contenu du paiement¹⁴, la durée des séances, leur fréquence et la position : en face à face ou sur le divan.

I.2. Mes opérateurs théorico-cliniques.

I.2.1. La parole-le sujet-l'inconscient.

La voie d'accès à la réalité psychique d'un sujet se fait exclusivement par l'écoute de sa parole. Les mouvements transférentiels, la mobilisation du corps, les acting in et les acting out viennent faire signe : de la résistance de l'analyste, de la proximité d'une motion pulsionnelle refoulée, de matériel psychique hors représentation (affects forclos¹⁵, objets excorporés¹⁶, ..). Cependant le travail psychique se fait par l'écoute de la parole.

13 Alain Rey (dir), *Dictionnaire historique de langue française*, Le Robert, 2006, p 3585, « la locution en souffrance [...] « en suspens » (1770) »

14 Les enfants et les demandeurs d'asile paient autrement qu'avec de l'argent, pour les autres la somme varie, en fonction de la réalité économique et de ce qui se dit et est donné à entendre.

15 Joyce Mc Dougall

16 Bion

Qu'est-ce que la parole ? Que dit un sujet lorsqu'il parle ? Qu'est-ce qui se dit quand un sujet parle ?

Freud amène la question du texte et du discours. La vie psychique du sujet se dit – et peut s'entendre – à travers l'énonciation de ses représentations. Quelle que soit la thématique abordée (symptômes, rêves, relations actuelles ou passées) nous travaillons à partir du texte que le patient construit quand il parle. Tout ce qui est trouvé ou retrouvé appartient à sa réalité psychique, c'est-à-dire à ce qui dans son psychisme présente une cohérence et une résistance comparable à celle de la réalité matérielle. Il s'agit fondamentalement du désir inconscient et des fantasmes qui s'y rattachent.

Lorsqu'un sujet parle, se déroulent à la fois le contenu manifeste et le contenu latent. Le contenu manifeste est la signification narrative et descriptive du sujet, il renvoie aux dimensions conscientes et préconscientes, c'est un discours moïque, du côté des processus secondaires. L'énergie circule de manière contrôlée, elle est liée. Le contenu latent renvoie aux différentes significations condensées, déplacées, dans le discours manifeste. Le contenu latent concerne les représentations inconscientes, le système inconscient est régi par le processus primaire : l'énergie psychique circule librement et passe d'une représentation à une autre.

Comment pouvons-nous entendre la dynamique inconsciente du sujet au moment où il parle ?

Je me situe dans l'approche lacanienne du langage et de la parole. Les représentations de mots sont structurées en chaînes signifiantes et l'énergie se déplace d'un signifiant, d'une image acoustique, à l'autre. « *L'inconscient est, dans son fond, structuré, tramé, chaîné, tissé de langage. Et non seulement le signifiant y joue un aussi grand rôle que le signifié, mais il y joue le rôle fondamental. Ce qui en effet caractérise le langage, c'est le système du signifiant comme tel.* »¹⁷ L'accès au matériel inconscient, remémoré ou construit s'effectue par l'élaboration et par les équivocités signifiantes d'une certaine parole. Il s'agit de ce que Lacan appelle la parole pleine, c'est à dire une parole fondatrice qui consiste en un appel à l'Autre.

17 Lacan, Le séminaire livre III *Les psychoses*, ed Seuil, 1981, page 135

Le sujet est du côté de l'interlocution. «...l'allocution du sujet y comporte un allocutaire, autrement dit [que] le locuteur s'y constitue comme intersubjectivité »¹⁸.

Cela m'amène à préciser ce que sont le sujet et l'inconscient.

Le sujet n'a pas d'être. Il est représenté par un signifiant pour un signifiant ; et dès que ce signifiant apparaît pour le représenter, le sujet disparaît. Le sujet naît lorsqu'au champ de l'Autre apparaît le premier signifiant, le signifiant unaire ; par là on peut dire que le sujet naît dans l'Autre. Lorsque le signifiant unaire surgit, représentant le sujet pour un autre signifiant, cet autre signifiant (signifiant binaire) entraîne la disparition du sujet et donc sa division : s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis. « *Ce dont le sujet a à se libérer, c'est de l'effet aphanisique du signifiant binaire, et, si nous y regardons de près, nous verrons qu'effectivement, ce n'est pas d'autre chose qu'il s'agit dans la fonction de la liberté* »¹⁹. Une caractéristique du sujet (de l'inconscient) est d'être à une place indéterminée, sous le signifiant qui développe ses réseaux et son histoire ; il peut occuper diverses places, selon qu'on le met sous l'un ou l'autre de ces signifiants. On ne peut accéder au sujet de l'inconscient, on ne peut qu'entendre sa dynamique signifiante.

« **L'inconscient** est structuré comme un langage » est une formule à expliciter. Au niveau de l'inconscient « *ça parle et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient* »²⁰

« *L'inconscient, d'abord, se manifeste à nous comme quelque chose qui se tient en attente [...] dans l'aire du non-né* »²¹ Les phénomènes de l'inconscient apparaissent sous un mode d'achoppement, de défaillance, de fêlure. « *La discontinuité, telle est donc la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène – la discontinuité, dans laquelle quelque chose se manifeste comme*

18 Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage*, Les écrits I, ed du Seuil, 1999, page 256

19 Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p244

20 Ibid, p33

21 Ibid p31

vacillation »²² L'inconscient se situe dans la dimension d'une synchronie, au niveau du sujet de l'énonciation, en tant qu'au travers de phrases, de défaillances, d'interjections, d'impératifs, d'invocations, c'est toujours lui qui pose son énigme et qui parle. Quand un phénomène de l'inconscient se produit, il suscite un sentiment de surprise et de trouvaille. « *Cette trouvaille, dès qu'elle se présente, est retrouvaille, et qui plus est, elle est toujours prête à se dérober à nouveau, instaurant la dimension de la perte* ». ²³

L'apparition de l'inconscient a une structure scandée : fermeture-ouverture. « *Le signifiant se produisant au champ de l'Autre fait surgir le sujet de sa signification. Mais il ne fonctionne comme signifiant qu'à réduire le sujet en instance à n'être plus qu'un signifiant, à le pétrifier du même mouvement où il l'appelle à fonctionner, à parler, comme sujet. Là est proprement la pulsation temporelle où s'institue ce qui est la caractéristique de départ de l'inconscient comme tel – la fermeture.* »²⁴

La première fonction de l'inconscient est la censure : effacer le signifiant comme tel. « *Voilà où nous retrouvons la structure basale, qui rend possible, de façon opératoire, que quelque chose prenne la fonction de barrer, de rayer, une autre chose* »²⁵

Concernant ce qui n'est pas pris dans des représentations, que cela fasse retour du Réel sous forme hallucinatoire, ou sous forme d'objets étranges, bizarres, flottants, le travail est de l'ordre de la *Construction dans l'analyse*²⁶.

Le travail d'analyse ne porte donc pas sur des énoncés mais sur l'énonciation. Le matériel peut surgir dans une parole pleine c'est-à-dire dans une intersubjectivité du locuteur. La question est d'être un interlocuteur permettant cette adresse, ce qui nous ramène à l'écoute et au transfert.

22 Ibid p34

23 Ibid p33

24 Ibid p232

25 Ibid p 35

26 Freud, *Construction dans l'analyse*, Résultats, idées, problèmes, II, PUF, 2002, p 269-281

I.2.2.Le transfert.

Le transfert au sens freudien fut mon premier opérateur théorico-clinique. Il me permit, sur le versant de l'amour de transfert de m'engager dans un travail psychique. J'ai pensé et habité des années durant ma clinique à l'aune de ma propre cure. J'ai été particulièrement sensible aux affects actualisés dans l'espace de travail analytique. J'ai appris à écouter en analysant mes mouvements transférentiels sur mes patients et à faire place pour l'autre. Le transfert fut mon premier outil opérationnel. C'est en passant à l'épreuve de l'analyse mes affects transférentiels que j'ai pu commencer à entendre ce qui se disait.

Le transfert freudien.

Une relation analytique repose sur le transfert. Sans transfert point d'analyse.

Il importe de préciser les différentes acceptions de ce terme.

« Le transfert est un processus par lequel les désirs inconscients d'un sujet s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux [...]. Le transfert est la répétition de prototypes infantiles vécue avec un sentiment d'actualité marqué. »²⁷

Autrement dit un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, mais comme rapports actuels avec la personne qui fait l'objet du transfert.

Il faut observer quand le transfert surgit, et par là quelle est sa fonction, pour comprendre qu'il est l'expression de désirs inconscients et la réactualisation de situations oedipiennes. Il peut surgir dans deux types de situations : quand une motion pulsionnelle refoulée tente d'obtenir satisfaction et quand elle risque de devenir consciente.

L'essentiel du refoulement a eu lieu lors du complexe d'Oedipe. Les puissants désirs de l'enfant (d'inceste, de meurtre, de fusion,..) ont été sévèrement réprimés. Mais ils sont toujours là, cherchant à se réaliser. A qui étaient-ils adressés ? Aux parents. Pour assouvir ces désirs pulsionnels, le sujet met inconsciemment la personne (objet de son transfert) à la place du parent objet de son désir. Inconsciemment il rejoue ce qui s'est passé en espérant obtenir cette fois-ci la

27 Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 13e ed 1997, p 492

satisfaction pulsionnelle. « *Le transfert n'est lui-même qu'un fragment de répétition et la répétition est le transfert du passé oublié.* »²⁸ En ce sens on peut considérer le transfert comme un retour du refoulé. Comme au moment de l'Oedipe, le patient peut éprouver des sentiments tendres, amicaux, sensuels – ce que Freud qualifie de transfert positif – ou des sentiments hostiles, transfert négatif. Et comme lors de l'Oedipe, le transfert du névrosé sera souvent ambivalent, mélange d'amour et de haine.

Le transfert peut aussi survenir lorsqu'un désir pulsionnel refoulé, interdit par le surmoi, risque de devenir conscient. Lorsque le patient est sur le point de se remémorer un matériel psychique important, des mouvements transférentiels surgissent. Il oublie sa souffrance, son objectif de guérison et s'engage tout entier dans son amour (de transfert) ou dans sa haine (de transfert) pour l'analyste. Il est tout entier dans ses revendications et ses exigences à l'égard de l'analyste, il est dans la mise en acte. La mise en acte, la répétition viennent à la place du souvenir, pour résister à la remémoration. Il est là transfert de résistance.

On pourrait croire que le transfert est un obstacle à la guérison, à la psychothérapie analytique. « *Le transfert, aussi bien dans sa forme positive que négative, entre au service de la résistance ; mais entre les mains du médecin il devient le plus puissant des instruments thérapeutiques.* »²⁹

Qu'est-ce qui peut amener une personne à livrer les détails de sa vie intime, de ses pensées, à adhérer à la règle fondamentale ? Un transfert positif. La mise en place du transfert permet la psychothérapie analytique. Le transfert permet que le patient s'engage dans la relation psychothérapique.

Le transfert est une réactualisation de la situation oedipienne. En effet les symptômes, le fonctionnement de l'économie psychique s'originent dans la situation oedipienne. Le transfert permet au patient la proximité avec les conflits et processus psychiques de l'Oedipe et donc avec l'origine de ses symptômes.

Lorsque le transfert devient amour de transfert, le patient ne cherche plus qu'à obtenir l'amour de son analyste. C'est un processus que Freud considère comme

28 Freud, *Remémoration, répétition, perlaboration*, La technique psychanalytique, PUF, 7e ed, 1981, p109

29 Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, PUF, 13e ed, 1997, « transfert »

faisant partie de la cure analytique normale d'un névrosé. La névrose quelle qu'elle soit devient névrose de transfert.

Le sujet supposé savoir

Lacan dit à propos du transfert, que « *ce concept est déterminé par la fonction qu'il a dans une praxis. « Ce concept dirige la façon de traiter les patients. Inversement, la façon de les traiter commande le concept.* »³⁰ Pour Lacan l'analyse n'est pas une situation où transfert et contre-transfert se répondent. Ce qui se présente comme situation est une fausse situation. Le rapport à l'analyste n'est pas un rapport en tant qu'il est un autre, mais en tant qu'il occupe la place de l'Autre comme lieu du langage ; en ce sens le transfert n'est pas une dynamique intersubjective. La référence au contre-transfert est un alibi par rapport à ce qui constitue l'axe véritable de l'analyse : le désir de l'analyste, suivant le principe selon lequel le désir est le désir de l'Autre. L'analyste ne répond pas à la demande, pour préserver le vide où le désir se détermine dans l'Autre.

L'analyste doit savoir limiter son désir à n'être que l'espace où raisonne le « Che voi ? ». L'analysé met l'analyste en place d'Idéal du moi, mais l'analyste doit occuper la place du vide, où le sujet est appelé à reconnaître la loi de son désir. Le désir de l'analyste est centré autour d'un deuil : « *Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre* »³¹, tout objet peut être objet de désir. Pour prendre une image, la fonction de l'analyste, c'est Socrate, disant à Alcibiade « *Tout ce que tu me dis là à moi, c'est pour lui* »

Lacan pose la question : « *Qu'est-ce qui peut en fin de compte, pousser le patient à recourir à l'analyste, pour lui demander quelque chose qu'il appelle santé, alors que son symptôme – la théorie nous le dit – est fait pour lui apporter certaines satisfactions ?* »³²Le transfert !

La réalité de l'inconscient est une réalité sexuelle, or « *la libido c'est la présence, effective, comme telle, du désir* »³³. Quelles que soient les satisfactions qu'apportent à une personne ses symptômes, elles restent insatisfaisantes, car le

30 Lacan, *Les quatre concepts cruciaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p244

31 Lacan, *Le Séminaire VIII, Le transfert* (1960-1961), Seuil, 2001, p 464

32 Lacan, *Les quatre concepts cruciaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p155

33 *ibid* p171

propre du désir est d'être insatisfait et impossible à satisfaire. L'objet *a* ne peut qu'être contourné et éternellement manqué. Le désir est ce qui amène une personne en analyse, le désir plus le fait qu'elle pose un analyste, ou cet analyste, en position de « sujet supposé savoir ». « *Dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir [...] il y a transfert* »³⁴. « *Le transfert est impensable, sinon à prendre son départ dans le sujet supposé savoir* ».³⁵ Il est supposé savoir quelque chose de la vérité du sujet qui s'adresse à lui, soit de son désir, il est supposé savoir « *de seulement être sujet de son désir* »³⁶

Dépassant l'idée commune selon laquelle le transfert est un affect, Lacan déclare « *Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient* »³⁷

Le transfert relève de la répétition mais n'y est pas assimilable. Rappelons que pour Lacan répétition n'est pas reproduction mais mise en acte. De plus « *la fonction de ratage est au centre de la répétition analytique. Le rendez-vous est toujours manqué* »³⁸. Et le transfert s'il est répétition est répétition donnée à entendre (à l'analyste).

La fonction du transfert est de fermer l'accès à l'inconscient. « *Le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, par où l'inconscient se referme. Loin d'être la passation de pouvoirs à l'inconscient, le transfert est au contraire sa fermeture* »³⁹ Ce qui cause radicalement la fermeture que comporte le transfert c'est l'objet *a*. Lacan propose l'image d'une nasse qui s'entrouvre. « *Nous pouvons concevoir la fermeture de l'inconscient par l'incidence de quelque chose qui joue le rôle d'obturateur – l'objet *a*, sucé, aspiré, à l'orifice de la nasse* »⁴⁰. Le sujet vient à l'analyse poussé par son désir, or le désir est le désir de l'Autre. Le sujet est donc assujéti au désir de l'analyste (en tant qu'Autre). Il va tenter de le tromper sur cet assujétissement en se faisant aimer de lui, « *en lui proposant de*

34 ibid p 258

35 ibid p 282

36 ibid p 282

37 ibid p164

38 ibid p 144

39 ibid p 146

40 ibid p 164

lui-même cette fausseté qu'est l'amour. L'effet de transfert c'est cet effet de tromperie en tant qu'il se répète présentement ici et maintenant »⁴¹

S'il y a de l'analyste, il pourra y avoir de l'analyse, si tel est le désir subjectif qui émerge voire se constitue chez celui qui parle dans ce qui devient alors un transfert analytique.

Cette écoute peut avoir des effets thérapeutiques. Cela n'est pas l'affaire de l'analyste, c'est un constat. L'analyste est dans cette « *attention en égal suspens* »⁴². Référé à l'analyse, un médecin, un psychologue, s'applique par une volonté consciente aux prescriptions freudiennes : décider consciemment et moïquement d'écouter avec une égale attention tous les propos d'un patient. Lorsque l'écoute est soutenue par un désir d'analyste, cela devient une écoute désaffectée, flottante, traversée par les signifiants de l'analysant.

Ce qui m'amène à un autre opérateur théorico-clinique : le corps.

Le corps

L'écoute analytique est subjective et non moïque : « Ça entend ». Les éprouvés corporels, par leurs tessitures inhabituelles, viennent faire signe que ça entend, parce que ça parle. Le corps de l'analyste est mis en jeu d'une manière particulière. L'écoute est désaffectée au niveau du transfert imaginaire. Les sentiments et autres mouvements affectifs sont à bas bruits voire absents. Le corps par contre est affecté.

Dans les psychanalyses d'enfants – avant la période de latence –, dans les psychanalyses de psychotiques, soit tout ce qui relève de l'archaïque, le corps de l'analyste est mobilisé comme contenant. Christiane Loisiel Buet témoigne de douleurs corporelles⁴³, Rosine Lefort nous parle de son corps comme contenant réel (elle ingurgite l'eau du biberon de Robert, 6 ans)⁴⁴, Daniel Lemler évoque comment le corps – via le toucher (une main sur l'épaule, une tape dans le dos...)

41 *ibid* p 283

42 Freud, *Conseil aux médecins*, La technique psychanalytique, PUF, 2010, p 72

43 Christine Loisiel Buet, *La danse à l'écoute d'une langue naufragée*, Hypothèses, 2004

44 Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Livre I p107 à 123

vient « *donner consistance au transfert* »⁴⁵. Lorsque le patient est dans des mécanismes psychotiques et archaïques, le transfert ne sera pas seulement sur le corps de l'analyste comme surface spéculaire, mais sur son corps comme contenant. Reprenant le schéma optique de Lacan, on peut dire que lorsque ce sont les mécanismes psychotiques qui sont à l'oeuvre, c'est le corps de l'analyste qui sert transitoirement de vase. Transitoirement ou durablement, en témoignent les transferts réels de certains patients sur un lieu ou une heure,...

Le corps est mobilisé autrement lorsque ce sont les mécanismes névrotiques qui sont en mouvement. L'analyste s'endort, s'ennuie, il décroche. Et ne se réveille que lorsque le patient sort d'une parole vide.

Cette présence corporelle renvoie au corps de l'analyste, dont Daniel Sibony parle : « *Dans sa présence au monde, le corps est l'ultime objet de transfert : il est non pas supposé savoir, mais supposé chargé de présence. C'est pourquoi, quand il déclenche une dynamique, elle lui échappe et elle l'entraîne. Le corps tire avec lui la présence au monde, comme un trait, une attraction* »⁴⁶

1.2.3.RSI

Lorsque j'analyse mon travail clinique, je ne réfléchis pas tant à la structure qu'aux mécanismes à l'oeuvre. Je pense à une patiente dans une structure mélancolique avec des défenses hystériques. Lorsqu'elle était dans ses défenses hystériques, il s'agissait de ne pas répondre, de laisser place à son insatisfaction, et de supporter d'être insatisfaisant. Lorsque c'était ses mécanismes psychotiques qui étaient en mouvement, il y avait nécessité à l'accompagner dans des voies d'imaginarisation, soit dans la construction de narrations.

Le Réel est de l'ordre de l'impossible. Ce serait de la perception non prise dans du langage. Le retour du Réel se fait sous forme d'hallucination. Ce qui n'a pas été symbolisé fait retour. On peut repérer un instant de confrontation au Réel lors de l'effroi.

Le symbolique est constitué de l'ensemble des signifiants, là est l'acceptation de l'Autre comme trésor des signifiants.

45 Daniel Lemler, *Le psychanalyste a-t-il un corps ?*, Le coq héron, , 2008/I (no 192), p 155 à 158

46 Daniel Sibony, *Le corps et sa danse*, Points, Seuil, 1995

L'imaginaire ne peut s'appréhender que dans son nouage au Réel et au symbolique. Basé sur l'image, plus précisément à partir du stade du miroir, noué au symbolique, aux signifiants, il est ce qui permet le sens, la signification. Pour Lacan le corps, comme le moi-idéal relève de la dimension imaginaire. Il y a un imaginaire spécularisable, et un imaginaire a-spéculaire. L'objet *a* et le phallus ne sont pas spécularisables.

RSI est opérant dans ma clinique dans les dimensions prises deux à deux : réel et imaginaire, réel et symbolique, symbolique et imaginaire. Pour exemple, s'il y a trop de proximité avec le Réel, il y a à constituer du voile ; s'il y a un manque de consistance imaginaire, il s'agit d'encourager les récits narratifs. Certains sujets sont dans une circulation entre symbolique et réel, ils sont pris dans la matérialité du signifiant, il s'agira de stopper les glissements d'une équivocité signifiante à une autre soit en les arrêtant par des questions, pour aller du côté du sens, soit en les sollicitant du côté de l'affect voire des sensations corporelles.

Concernant les mécanismes névrotiques, les interventions seront plus du côté de la scansion de fin de séance, ou de l'interprétation.

Par rapport aux mécanismes pervers, je ne crois pas qu'ils peuvent se travailler dans le cadre d'une cure ou d'une psychothérapie analytique. Seuls les mécanismes névrotiques et psychotiques peuvent se travailler. La jouissance ne peut qu'être coupée. C'est dans les effets de remaniements des mécanismes névrotiques et psychotiques que la jouissance et ce qui a à voir avec le déni sera modifié, voire rabotée pour la jouissance.

Je ne m'attacherai pas à une différenciation selon la structure des sujets, mais quelle que soit la structure subjective, aux processus de symbolisation et au nouage du symbolique à l'imaginaire et au réel.

Névrose et psychose « *naissent [...] des conflits du moi avec les différences instances qui le dominant, autrement dit elles correspondent dans la fonction du moi à un échec, qui au demeurant dénote un effort pour réconcilier ensemble les différentes revendications [de ces instances]* »⁴⁷. Leur étiologie est commune, elle est toujours la frustration, le non-accomplissement d'un désir infantile. « *Névrose et*

47 Freud, *Névrose et psychose* (1924), *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1999, p 286

*psychose sont [...] l'une comme l'autre des expressions de la rébellion du ça contre le monde extérieur, de son déplaisir, ou si l'on veut, de son incapacité à s'adapter à la nécessité réelle [...] ».*⁴⁸

Je réfléchirai hors distinction normale et pathologique. « *Nous appelons normal ou « sain » un comportement qui réunit certains traits des deux réactions, qui comme dans la névrose, ne dévie pas la réalité, mais s'efforce ensuite, comme la psychose de la modifier »*⁴⁹

La question n'est pas celle de la structure, mais celle des mécanismes à l'œuvre dans l'impossible identification sexuelle et dans le recours aux agirs. S'agit-il – parfois ? toujours ? – de mécanismes psychotiques ou névrotiques, et dans le défaut de symbolisation et dans le recours aux agirs comme solution ?

II.Méthodologie de la clinique

C'est après plusieurs mois de séances hebdomadaires qu'a surgi le matériel clinique qui m'a amenée aux hypothèses qui devinrent à travers mon travail de doctorat des hypothèses de recherche.

J'ai de ce fait choisi comme matériel clinique, le travail psychique analytique de patientes en psychothérapie avec moi.

II.1.La construction de cas cliniques

Etre chercheuse à partir d'une clinique où j'ai été psychanalyste me fut très compliqué. Mon premier écueil fut le sentiment de culpabilité de ce qui m'apparaissait comme une instrumentalisation du travail psychique de personnes qui m'avaient fait confiance. Il me fallut du temps pour différencier le fait d'interroger leur parole dans l'après-coup à l'aide de la théorie, à partir

48 Freud, *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose* (1924), *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 11e édition, 1999, p 302

49 Freud, *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 11e édition, 1999, p 301

d'hypothèses, c'est-à-dire la recherche, du travail psychique qu'elles avaient effectué. J'ai également eu des difficultés à passer d'une position de non savoir, analytique, à une position de réflexion intellectuelle, sur le versant du savoir universitaire, à travailler de manière structurée des situations où j'avais été impliquée subjectivement, transférentiellement.

J'ai également dû renoncer à rendre compte de l'ensemble de leur travail psychique pour circonscrire ce qui est en lien avec ma thématique, et considérer que certains contenus et certains mouvements étaient plus importants que d'autres. Ma partie clinique en témoigne. Il m'a été nécessaire de dérouler l'ensemble de leur travail, avant de pouvoir en extraire les éléments en lien avec ma problématique.

Les oublis, les souvenirs écrans que je pouvais avoir m'ont aussi posé question.

Passer de la clinique à la recherche a nécessité la constitution de cas à partir de psychothérapies passées. Ceux-ci constitués, il fut alors possible de les étudier. Le travail se fit en deux temps : un temps de travail dans des dispositifs analytiques, puis une étude avec les outils de la recherche.

L'inconscient ignore le temps. Pour constituer des cas cliniques à partir d'un matériel clinique qui semble venir d'un temps passé, il est nécessaire d'en passer par une topologie, celle des dispositifs analytiques : clinique-analyse de contrôle-cartel. Toutes les expériences qui font trace co-existent dans la vie psychique, à des endroits différents. Elles sont refoulées ou pas, prises dans des chaînes signifiantes, liées ou isolées.

Le cas se constitue principalement dans le cadre de l'analyse de contrôle. Le cartel est un lieu où co-existent le discours universitaire et le discours analytique. Il est en cela un lieu de théorisation et de transmission de la clinique.

Dans *La technique psychanalytique*⁵⁰ Freud à partir de l'écoute clinique posée comme « *attention en égal suspens* », explique que l'analyste écoute avec son propre inconscient, ce qu'il pose comme l'équivalent, versus analyste, de la règle d'association libre pour l'analysant. Les procès-verbaux détaillés ne sont que d'une

50 Freud, *Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique*, La technique psychanalytique, PUF, 2ème ed, 2010, p 71-80

« *exactitude apparente* »⁵¹. C'est dans un travail analysant que l'analyste pourra reconstituer, voire constituer un cas. « *De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les oscillations électrique de la ligne induites par des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin est apte à rétablir, à partir des rejetons de l'inconscient qui lui sont communiqués, cet inconscient qui a déterminé les idées incidentes du malade.* »⁵² Comment ? Par quel biais ? Dans une énonciation à l'adresse d'un analyste dont l'écoute permet des mouvements d'ouverture de l'inconscient, ouverture par laquelle surgissent les éléments déterminants de la cure qui est théorisée. Cela relève encore une fois d'analyse ; non pas de l'analyse personnelle qui permet d'accéder aux signifiants maîtres, au fantasme fondamental, non pas de l'analyse dite didactique qui est une revisite de sa propre analyse, peut-être rien de plus qu'une nouvelle boucle de l'analyse – Lacan disait il n'y a de didactique que l'analyse personnelle – mais de l'analyse de contrôle.

Pour le chercheur qui est aussi psychanalyste, l'accès qui lui permet de retrouver et d'articuler ses cas cliniques est un mouvement entre la théorie et son analyse de contrôle. Le cas se construit entre discours de l'hystérique et discours analysant. « *L'analyse de contrôle inscrit peut-être sa spécificité dans les mouvements de passage entre discours hystérique et discours analytique, dans les mouvements de bascule entre symptôme et castration.* »⁵³ A partir de son angoisse, le contrôlant dans une énonciation prise dans un transfert du sujet-supposé-savoir, peut déloger ce qui de ses fantasmes obture son écoute, mais peut aussi dire, et par là entendre, les mouvements psychiques et la dynamique des cas qui sont de ce fait en train de se constituer. Il s'agit là d'un « *espace de restitution* »⁵⁴, peut-être le seul, de ce qui est analytique dans une cure ou dans une psychothérapie analytique. « *Le contrôle n'est-il pas le lieu de la mise à l'épreuve d'un mode de théorisation lié au rapport singulier à la psychanalyse ?* »⁵⁵ Lors d'un contrôle, le contrôlant entend ses résistances ; ses propres acting in et out s'éclairent des phénomènes qui impliquent

51 Ibid p 74

52 Ibid p 76

53 Jean-Richard Freymann, *L'art de la clinique*, Arcanes érès, 2013, p 52

54 Ibid p 50

55 Ibid p 50

le corps, de la somnolence à l'angoisse, mais aussi surgit et s'ordonne ce que de la cure qu'il mène il avait refoulé.

Le cartel quant à lui est une tentative de discours analytique dans une transmission. Pour peu qu'il y ait du +1, chaque membre du cartel sera dans une énonciation, singulière et solitaire, et non dans un discours cohérent, collectif et cohésif. C'est peut-être la seule forme de lien social où il puisse y avoir, par moment, du discours analytique. Pour autant il y a un objet et une forme d'intelligibilité. Le cartel est dans ses effets un lieu d'élaboration d'un discours qui peut être une articulation entre discours analytique et discours universitaire.

Les situations cliniques de cette recherche sont construites à partir de mon analyse de contrôle, avec le souci déontologique que les patientes concernées ne puissent pas être reconnues et que cependant les enjeux signifiants soient audibles. L'angle d'approche : partir du corps et des affects, a émergé dans un travail en cartel.

L'écriture de la clinique pose question, celle d'un rendu à fin de transmission d'un cas. Il est impossible de constituer un procès-verbal exhaustif de tous les propos et mouvements du patient, de chaque repérage de la dynamique inconsciente par l'analyste, de chaque changement de discours, de la totalité des mouvements transférentiels. Une construction clinique fait état de ce qui de la cure est déterminant, voire signifiant. Les comptes rendus qui se veulent exhaustifs « *sont en règle générale fatigants pour le lecteur et ne parviennent pas malgré tout à remplacer pour celui-ci la présence dans l'analyse .* »⁵⁶

Certains poseront là la question de la scientificité de la recherche et de la démonstration, voire de la preuve. Il n'est pas là question de prouver ni de démontrer mais de passer à l'épreuve de la clinique une hypothèse théorique.

L'écriture proprement dite s'élabore en plusieurs mouvements. Une première écriture est faite à partir du matériel retrouvé, dans l'ordre de mes propres mouvements subjectifs. Une deuxième écriture ordonne de manière chronologique

56 Freud, *Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique*, La technique psychanalytique, PUF, 2007, p 74

et regroupe par thématiques les propos des personnes. Une troisième écriture permet de modifier les noms, lieux, dates et autres éléments tout en conservant ce qui se signifie. Il s'agit d'une *construction* de cas cliniques : ce n'est pas ainsi que cela s'est passé, et ce n'est pas pour autant de la fiction.

II.2. Les cas cliniques

La partie clinique est constituée de cinq situations : Isabelle, Carole, Héroïse, Evelyne et Alexandra.

Isabelle et Carole, sont dans des agirs qui impliquent leur corps (boulimie pour Isabelle, mordre pour Carole). Ces agirs existaient des années avant la psychothérapie, ce ne sont donc pas des acting out. Cependant si dans le cadre psychanalytique, une adresse se constitue et une répétition se met en place, on peut interroger dans quelle mesure leur énonciation est du côté de l'acting in, ou ce qui dans le transfert permet qu'ils se disent là où ils étaient uniquement agis. Chacune dit que c'est la première fois qu'elle en parle, et la parole est accompagnée de détresse et de pleurs. Ces agirs ne sont pas pris dans la trame habituelle du souvenir. Ils sont décrits comme survenant soudain, hors sens, hors pensée, jusqu'à des fragments manquants : Isabelle ne se souvient pas comment elle s'est retrouvée, ni comment elle s'est éloignée, du réfrigérateur, Carole décrit les moments seuls avec le petit garçon (qu'elle mord) comme des scènes oniriques, sans pouvoir verbaliser comment l'étrange surgit ou construire un discours rationnel. Cela pose la question d'une angoisse massive du côté d'une déliaison.

Carole comme Isabelle, sont pour une part dans des mécanismes névrotiques : agressivité adressée, actes manqués chez Carole, équivocités signifiantes, métaphore chez Isabelle. Ces deux femmes ont la capacité de créer du symptôme : concernant Carole le symptôme se constitue au cours de la psychothérapie – frigidité de conversion, chez Isabelle, un symptôme phobique chute. Cela ouvre l'hypothèse d'un clivage, du moi ou du sujet. Une part fonctionne du côté de la névrose, une part, la part mobilisée lors de ces agirs, évoque des retours du réel qui posent la question d'une forclusion.

Un certain lien transférentiel amène ces patientes à penser et à dire ces agirs dans une séance, déjà autres puisqu' adressés. Rétroactivement ces agirs, ainsi que la question de leur identité, sont parlés autrement, dans une élaboration du côté du sens c'est à dire travaillés du côté du symbolique et de l'imaginaire. Cela ouvre à une symptomatisation de ces agirs et à la perspective qu'ils deviennent autres, possiblement partiellement pris dans la question du rapport au désir.

Qu'est-ce qui déclenche ces angoisses massives ? Si j'interprète l'énonciation de ces agirs comme un acting in, la décharge émotionnelle étant le mode de décharge pulsionnelle faisant au niveau énergétique de ces paroles l'équivalent d'un agir, je peux faire l'hypothèse qu'ils surgissent lorsqu'au niveau imaginaire je représente une figure maternelle : la haine voilée de Carole qui m'exhorte à lui répondre sur le mode de la revendication haineuse avec laquelle elle parle de sa mère, la demande d'amour d' Isabelle qui fait écho à cet amour inassouvi qu'elle attend de sa mère. Au niveau symbolique si je ne peux affirmer qu'un transfert du sujet-supposé-savoir s'est mis en place, je suis interpellée du côté de la loi, à travers des attaques au cadre par Carole, de manière explicite par Isabelle, il semble donc que je représente symboliquement la fonction paternelle.

Le face à face privilégie l'identification spéculaire, l'affectif et l'agir. Il est possible que ce soit en tant que figure maternelle, lors de ma non transmission de ce qu'est la féminité que l'énonciation surgit comme un acting in. Je pense plus probable que c'est dans l'injonction à répondre en tant que femme, symboliquement, qu'une angoisse massive surgit et déclenche cette énonciation qui a alors la même fonction que l'agir. La séance où Carole parle pour la première fois de ces moments où elle mord cet enfant suit une période où elle interroge ce qu'elle pouvait bien vouloir et où elle a raconté ses premières expériences amoureuses. Isabelle raconte qu'elle a été boulimique alors qu'elle interroge depuis plusieurs semaines et le regard de sa mère et celui de son partenaire amoureux.

Mon hypothèse est que cette énonciation sur ces agirs est advenue à un moment où la question de l'identification sexuelle était convoquée.

Evelyne est en proie à une intense tension, Héloïse a des parties du corps qui gonflent. Alexandra fait une offrande masochiste de son corps à son compagnon

qui la tatoue. Leur corps semble mobilisé, mis en jeu d'une manière particulière. Les agirs, la mise en jeu du corps m'interrogent sur des spécificités pulsionnelles.

Isabelle, Héloïse et Evelyne souffrent du sentiment de ne pas être vues, Isabelle a une phobie, Alexandra offre à voir son corps tatoué, ce qui m'interroge sur un investissement particulier de la pulsion scopique.

Ces cinq femmes traversent des moments *d'hilflosigkeit* (détresse sans recours) ce qui m'amène à l'hypothèse d'un vacillement du sentiment d'existence. Les pères de ces cinq femmes sont inconsistants. Les mères sont toutes-puissantes (Carole, Alexandra), monstrueuse (Evelyne) ou indifférente (Isabelle). Cela ouvre la question d'un manque de consistance des identifications imaginaires ou une absence d'identification symbolique.

Pour Carole être femme c'est être mère, ce à quoi elle ne parvient pas. Les états de détresse d'Héloïse et d'Evelyne sont liés à la question amoureuse ce qui peut indiquer que les identifications problématiques sont les identifications sexuelles.

Cela m'amène à la problématique : certaines femmes sont en difficulté ou dans un impossible au niveau des identifications sexuelles. Chez certaines femmes des agirs et une mise en jeu de leur corps ont une fonction de recours, de défense contre les conséquences d'une absence de représentation (du féminin).

Un premier temps théorique articule les agirs au regard de l'angoisse et de la pulsion, et déploie le féminin d'un point de vue libidinal et oedipien. Le fantasme et le masochisme éclairent certains aspects. L'hypothèse d'un clivage du moi structural chez les femmes est proposée.

Un deuxième temps d'études clinique explicite une mise en jeu particulière du corps, les identifications sexuelles et les modalités amoureuses de cinq femmes.

Dans une troisième partie la clinique, les points théoriques sont discutés au regard des hypothèses.

Partie théorique.

Dans un premier chapitre, la notion d'acte pulsionnel est proposée. Dans un deuxième chapitre, la question du féminin est traitée sous l'angle de la construction sexuelle et du rapport à la castration et à la jouissance.

Mon hypothèse principale est qu'il existe un acte féminin – caractérisé par une spécificité du rapport au réel. Cette hypothèse vient cliniquement d'une impression d'un « recours aux agirs » chez certains sujets. De ce fait, parce que ce qui est premier dans mon expérience clinique comme constitutif de ma thématique de recherche est une énonciation autour d'agirs, je vais au niveau théorique travailler d'abord le concept d'acte pulsionnel.

Chapitre premier : Actes pulsionnels

Je voudrais avancer l'hypothèse que certains agirs répétés qui impliquent le corps sont liés à un défaut de symbolisation ; et dégager la notion d'actes pulsionnels comme des actes en-deçà ou au-delà du fantasme liés au destin de certaines motions pulsionnelles non prises dans de la symbolisation.

Les agirs dont ont parlé les différentes patientes concernées par cette recherche ont été vécus comme s'imposant au sujet, de l'extérieur, hors représentation. Parfois les souvenirs accessibles ne sont que partiels. Lors de la première énonciation, ces femmes les ont décrits comme surgissant sans aucun lien avec ce qui précédait et sans aucun sens pour elles.

Ces agirs qui impliquaient leur corps, engageaient toujours la même zone corporelle chez chacune : la bouche (compulsion alimentaire, morsures), le regard (gonflements du corps sous le regard), ce qui amène à s'interroger sur les pulsions et le fantasme.

Je propose de revisiter agieren, acting out et passage à l'acte, afin de circonscrire ce que sont psychiquement ces agirs (avant leur première énonciation dans le cadre de la psychothérapie analytique). Je les interrogerai sur le versant de l'angoisse. Enfin à partir de l'objet *a*, je discuterai la question du fantasme et de la pulsion.

I. Agieren, acting out et passage à l'acte.

I.1. Agieren

Les « agieren », actes manqués et actions motrices, sont des actes psychiques - c'est à dire l'expression d'un désir inconscient - pris dans une adresse transférentielle. Ils dépendent d'au moins un mécanisme névrotique : le refoulement. Ils supposent une nécessité de censure : dans l'acte manqué que le

désir à l'oeuvre reste inconscient, dans l'acting out que la représentation inconsciente reste refoulée ; cela indique l'action du surmoi et la présence d'un conflit intra-psychique, soit un conflit névrotique.

Freud utilise le terme « agieren » pour désigner les actes d'un sujet aussi bien hors que dans l'analyse. Il recouvre tout ce qui est moteur : bouger, agir, faire une action et il concerne également la réactualisation dans le transfert d'une action antérieure.

Agirs et transfert

Les agirs peuvent pour une part être la réactualisation dans le transfert – analytique mais aussi au sens commun du terme - d'une action antérieure ayant fait trace dans la réalité psychique : « *En dehors du cadre de l'analyse, le phénomène de transfert est constant, omniprésent dans les relations, que ce soient des relations professionnelles, hiérarchiques, amoureuses, etc..* ». ⁵⁷

Le « choix » inconscient d'un agir particulier peut être une transcription d'une action antérieure du sujet, c'est à dire une action ayant subie une transformation satisfaisant aux exigences de la censure. Dans la réalité psychique, cette action a été créée comme trace mnésique d'une expérience. Dans les différents jeux de substitution, l'action antérieure, l'agir actuel peuvent provenir d'une identification à un autre, à un trait.

Dans le cadre de la cure, l' « agieren » vient à la place de se souvenir, de mettre en mots : une action à la place d'un « se remémorer ». Il y a des cas où le patient « *...ne se remémore absolument rien de ce qui était oublié et refoulé, mais qu'il l'agit* »⁵⁸. Freud parle là d'agirs qui viennent en lieu et place d'une représentation.

L'agieren est résistance à la remémoration de représentations inconscientes ; c'est lors de la proximité avec une représentation inconsciente que surgissent agieren et mouvements transférentiels. Une contrainte de répétition remplace l'impulsion à la

57 Chemama et Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse-Bordas, ed 1998, p439

58 Freud, *Remémoration, répétition, perlaboration*, La technique psychanalytique, PUF, 2007, p120

remémoration. « *Plus la résistance est grande, plus la remémoration sera largement remplacée par l'agir (répétition).* »⁵⁹ L'agieren en lien avec la cure, c'est à dire du côté du transfert et de l'adresse, est résistance mais aussi répétition. La répétition est tentative de retour au même et de ce fait procède de la pulsion de mort. Cependant la répétition est aussi une tentative de symbolisation.

Pour Freud l'agieren en lien avec la cure, est un « *agir donné à déchiffrer à un autre, le psychanalyste notamment, dans une adresse le plus souvent inconsciente* »⁶⁰

L'acte manqué est l'agieren par excellence. Les exemples dépliés par Freud dans *La psychopathologie de la vie quotidienne*, sont des actes manqués : lapsus, oubli, souvenir erroné. « *Ces petites choses, les opérations manquées tout comme les actions symptomatiques et fortuites [...] sont tout à fait pleines de sens, elles peuvent être interprétées aisément et sûrement à partir de la situation dans laquelle elle surviennent, et il s'avère que de nouveau elles donnent expression à des impulsions et des intentions qui doivent être mises en retrait, dissimulées à la conscience propre, ou qu'elles sont précisément issues de ces mêmes motions de souhait et complexes refoulés que nous avons appris à connaître comme les créateurs de symptômes et les formateurs de rêves. Elles méritent d'être prises en compte comme symptômes [...]* »⁶¹.

Les actes manqués ont un sens. Ce sont des actes psychiques. Le désir qui s'y manifeste est un désir inconscient, dont le sujet ne veut rien savoir. C'est parce qu'il réalise un désir que l'acte manqué est un acte psychique.

L'acte manqué suppose l'intervention préalable du refoulement. Il est donc à l'instar du symptôme et du rêve, formation de compromis entre la réalisation d'un désir, la satisfaction pulsionnelle, et les exigences de la censure.

59 ibid p121

60 Roland Chemama (dir), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse 1998, acting out, p 4

61 Freud, *De la psychanalyse*, Quadrige, PUF, 2010, p35-36

Agirs et symptôme

Si les agirs sont l'expression d'un désir inconscient, sont-ils des symptômes ?

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*⁶², Freud pose une théorie sur l'angoisse et son articulation avec l'inhibition et le symptôme. Il pose que « *le moi est le lieu de l'angoisse proprement dit* »⁶³. Le symptôme vient indiquer le succès du refoulement et une satisfaction de la motion pulsionnelle refoulée qui respecte les exigences de la censure. L'angoisse est un signal de danger pour le moi mais est également produite par le moi. Le danger peut sembler endogène : proximité d'une représentation condamnée par le surmoi. Le symptôme en tant que réalisation d'une satisfaction pulsionnelle réprimée peut causer déplaisir ou angoisse. « *La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction et oblige ainsi le moi à donner de nouveau le signal de déplaisir et à se mettre sur la défensive.* »⁶⁴ Cependant tout danger renvoie en dernier lieu à un danger externe, toute angoisse est une réactualisation de l'angoisse de castration, provoquée par une menace extérieure lors des activités masturbatoires. Le danger névrotique est « *un danger de pulsion* »⁶⁵, qui ne déclenche l'angoisse que parce qu'il renvoie à un danger de réel.

L'inhibition est causée par l'angoisse, tout comme le refoulement. Freud est passé de l'idée que le refoulement provoque l'angoisse à la théorisation inverse : c'est l'angoisse qui crée le refoulement, et qui déclenche l'inhibition. Dans cette perspective ce serait l'angoisse qui déclenche l'agir.

Que ce soit la fonction sexuelle, l'alimentation, la locomotion, l'activité intellectuelle, elle est inhibée ou donne lieu à un « *déplacement [...] donc ce qui peut revendiquer le nom de symptôme* »⁶⁶ lorsque « *son érogénité, sa significativité sexuelle augmente* ».⁶⁷ Une activité qui se retrouve à prendre signification sexuelle déclenche du fait de l'activité répressive du surmoi, de l'angoisse dans et par le moi.

62 Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Quadrige, PUF, 6e ed, p 126

63 Ibid p 9

64 Ibid p 16

65 Ibid p 78

66 Ibid p 19

67 Ibid p 6

D'un point de vue économique, les inhibitions constituent une restriction des fonctions du moi, soit par protection (éviter le conflit avec le sur-moi), soit par diminution de l'énergie. Cela les distingue des symptômes où la motion pulsionnelle parvient à satisfaction. L'angoisse est une « *déliaison-de-déplaisir* »⁶⁸ du fait d'un retrait de la libido par le moi de la représentation investie.

Freud définit l'angoisse comme un affect de déplaisir qui mobilise le corps : « *les plus fréquents et les plus nets, concernent les organes de la respiration et le coeur* »⁶⁹. L'angoisse est toujours accompagnée d'attente. « *elle est angoisse devant quelque chose. Il s'y attache un caractère d'indétermination et d'absence d'objet* ». ⁷⁰ Lorsqu'il y a un objet il ne s'agit plus d'angoisse mais de peur. L'angoisse de pulsion est toujours angoisse de castration qui est réactualisation d'une situation subie passivement de désaide, à valeur traumatique.

Les agirs ne fonctionnent pas comme des inhibitions : il y a à minima décharge motrice soit décharge pulsionnelle. Que les agirs soient ou non des symptômes reste pour l'instant une question ouverte. Ce qui est certain c'est qu'à l'instar de l'inhibition et du symptôme, l'agir entretient une relation étroite avec l'angoisse.

Agirs et angoisse

L'angoisse est, pour Freud, un affect de déplaisir, caractérisé par des sensations corporelles, une attente, sans objet, et provoqué par une déliaison par le moi de l'énergie et de la représentation. L'angoisse est un signal de danger et est toujours angoisse de castration. A partir de la phase phallique, le danger est la séparation de l'organe génital. Si les femmes peuvent être en proie à l'angoisse c'est parce que l'angoisse de castration s'origine de la perte de l'amour de l'objet : la mère. L'angoisse de castration est une angoisse de perte d'objet.

L'agir, comme l'inhibition et le symptôme, est déclenché par l'angoisse. L'agir permet une décharge pulsionnelle, il est donc pour une part une satisfaction

68 Ibid p 9

69 Ibid p 46

70 Ibid p 77

pulsionnelle (la décharge comme un des destins de la pulsion). Reste à savoir s'il est ou non l'expression d'un désir inconscient et même en ce cas s'il est de l'ordre du symptôme. Sa répétition pose la question d'un non symbolisé, de l'ordre d'une expérience vécue ou d'un non symbolisable et ouvre à la possibilité d'un agir qui ne soit pas du côté de la résistance névrotique.

L'angoisse amène aussi à articuler la relation du sujet à l'objet. L'angoisse est-elle sans objet ? Si l'angoisse renvoie à l'expérience de perte de l'amour de la mère, on aperçoit qu'il y a là un rapport complexe à l'objet : objet perdu ou objet qui par sa présence renverrait au risque de la séparation.

Le sujet, dans un certain lien à l'objet, se retrouve aux prises avec une angoisse, angoisse de castration, angoisse de perte d'amour, angoisse d'une fusion qui lui fait redouter une séparation qui l'amènerait à un état de détresse sans recours (*hillflöschikeit*). Cette angoisse dans le moi est créée au niveau topique par le moi, au niveau économique par une déliaison affect-représentation. Dans certaines circonstances, le moi aurait recours à l'agir pour se défendre de cette angoisse.

Pourquoi l'issue est-elle l'agir et non l'inhibition ou le symptôme ? Les inhibitions « *sont des restrictions des fonctions du moi, soit par précaution, soit par suite d'un appauvrissement en énergie* »⁷¹. Le symptôme « *est substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu, un succès du processus de refoulement* »⁷². On peut faire l'hypothèse que dans les circonstances qui amènent un recours aux agirs, d'une part il n'y a pas appauvrissement en énergie, mais qu'au contraire l'excès d'excitation nécessite la décharge par le corps, d'autre part qu'il n'y a pas eu possibilité de refoulement.

La déliaison affect-représentation avec un excès d'excitation qui déborde l'appareil psychique rappelle le fonctionnement économique du traumatisme.

71 Ibid p 7

72 Ibid p 7

Agirs et traumatisme

Le traumatisme psychique nous ouvre plusieurs pistes. Les circonstances où – dans un certain lien du sujet à l'objet – l'angoisse produit un recours aux agirs, sont caractérisées par un afflux d'excitation qui déborde l'appareil psychique, qui l'effracte et dans lesquelles une abréaction et une élaboration psychique ne sont pas possibles. Il y a échec du principe de constance, l'excitation vient du dedans faire effraction aux systèmes conscient et préconscient, non liée par les processus secondaires, vis-a-vis de laquelle le moi, attaqué du dedans se défend. Le danger étant un accroissement intolérable de la tension des excitations internes.

La notion de traumatisme psychique renvoie à une conception économique : *« nous appelons ainsi une expérience vécue qui apporte en l'espace de peu de temps un si fort accroissement d'excitation à la vie psychique que sa liquidation ou son élaboration par les moyens normaux ou habituels échoue, ce qui ne peut manquer d'entraîner des troubles durables dans le fonctionnement énergétique. »*⁷³

L'afflux d'excitation est excessif par rapport à la tolérance de l'appareil psychique, qu'il s'agisse d'un seul élément très violent, ou d'une accumulation d'excitations dont chacune prise isolément serait tolérable. L'appareil psychique est incapable de décharger l'excitation, le principe de constance est mis en échec. Plus précisément c'est le pare-excitation qui est effracté. En temps habituel il ne laisse passer que de petites quantités d'excitation. S'il subit une effraction étendue, il y a traumatisme.

A partir de là, la tâche de l'appareil psychique est de permettre le rétablissement du principe de plaisir d'une part en créant des contre-investissements, d'autre part en fixant les quantités d'excitations présentes.

Dans la période 1890-1897, l'étiologie de la névrose est rapportée à des expériences traumatiques passées. Au fur et à mesure des investigations analytiques, le moment où ont lieu ces expériences est reculé de plus en plus loin dans l'enfance. Sur le plan technique, l'efficacité de la cure est à rechercher dans une abréaction et une élaboration psychiques des expériences traumatiques. Décharger l'affect, et lier l'énergie à une représentation.

73 Laplanche et Pontalis, *Traumatisme*, Vocabulaire de la psychanalyse, puf, 1997, p 100

L'excès d'excitation dans le psychisme, le traumatisme, est dû à un événement de l'histoire du sujet, datable, subjectivement important et source d'affects pénibles.

Ce qui peut amener à ce que l'excitation reste dans le psychisme, non liée, tel un corps étranger, est la nature de l'événement (terrible), des conditions particulières du sujet (états hypnoïdes), une situation de survenue (sociale, professionnelle) qui interdit la réaction adéquate et provoque alors une rétention, et – surtout – un conflit psychique qui empêche le sujet d'intégrer l'expérience à sa personnalité.

De 1890 à 1897, dans la découverte de l'importance du conflit défensif dans la genèse de l'hystérie et des névroses en général, Freud pose le traumatisme comme sexuel. Il déclenche une défense du moi, le refoulement.

Le traumatisme est en deux temps. C'est une deuxième scène qui survient après la puberté, souvent une scène anodine, qui va évoquer, par association, une scène de l'enfance – dite de séduction – où l'enfant a subi une tentative de séduction sexuelle de la part d'un adulte.

La scène de l'enfance n'a pas produit d'excitation sexuelle. C'est au moment de la deuxième scène que le souvenir de la première va déclencher un afflux d'excitations sexuelles qui débordent les défenses du moi.

La deuxième scène n'agit pas par une énergie propre mais parce qu'elle réveille une excitation d'origine endogène. Le traumatisme est donc le réveil d'une excitation interne. Les événements extérieurs tirent leur efficacité des fantasmes qu'ils activent et des excitations pulsionnelles qu'ils déclenchent.

Dans les années qui suivent, Freud abandonne la théorie de la séduction au profit de la vie fantasmatique et des fixations des pulsions à différents stades libidinaux.

La théorie traumatique de la névrose est relativisée. Elle sera reprise comme forme clinique : la névrose traumatique, avec les névroses de guerre, où au-delà du principe de plaisir (celui-ci étant hors-jeu) l'appareil psychique a pour tâche de lier les excitations de façon à permettre ultérieurement leur décharge.

Un « *danger de pulsion* »⁷⁴ – l'activation d'une représentation, d'une scène de la réalité psychique – amène une augmentation d'excitation. L'activation de fantasmes

74 Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Quadrige, PUF, 2007, p 58

inconscients peut provoquer cet excès d'excitation qui met en échec le principe de constance et oblige, au-delà du principe de plaisir, le moi, ou l'appareil psychique, à trouver une solution pour réguler cet excès de tensions. Une liaison suffisante à des représentations qui permettrait le travail des processus secondaires, une élaboration et une forme de sublimation ne sont pas possibles, le recours aux agirs mettant en jeu le corps propre surgit comme solution. Solution somato-psychique, au sens développé par Joyce McDougall⁷⁵, donc qui ne résout pas la souffrance psychique de manière interne et durable, oblige à la répétition lors de toute nouvelle confrontation à la difficulté, ici l'augmentation de la tension à un seuil trop élevé.

Le sujet ne peut pas intégrer l'expérience à l'ensemble de sa personnalité, le moi ne peut pas mobiliser le refoulement comme défense.

Ces sujets ont peut-être échoué à constituer du traumatisme sexuel. Ce qui se répèterait serait une réactivation du deuxième temps du traumatisme qui aurait échoué, au moins partiellement. Le recours aux agirs qui impliquent le réel du corps, à répétition, serait une tentative d'effectuer les opérations symboliques de l'adolescence, restées pour partie, en suspens.

Pour Jean-Jacques Rassial, à l'adolescence la structure symbolique devient prioritaire sur la forme imaginaire. L'adolescent change de place dans la chaîne des générations (il n'en est plus le dernier maillon et il détrône le père de sa place de maillon premier) ; il change de place dans la chaîne des signifiants telle que la fondait l'organisation familiale. La structure prime sur la qualité de chacun des éléments. L'adolescent vit une mise à l'épreuve de ce que sa famille, la famille, n'est fondatrice que par délégation sociale et n'est qu'une formule, imaginativement consistante, d'une structure symboliquement définie, dont le lien social est une autre forme. Au niveau du sexuel, à l'adolescence, la question est d'accéder à l'acte sexuel. Pour ce faire, l'adolescent se retrouve à répéter une seconde fois ce qui est supposé avoir eu lieu, sur un mode unique et fondateur : la scène primitive. L'adolescent ne pourra alors que rencontrer un impossible (le rapport sexuel ne peut se comparer au rapport sexuel parental ; un interdit (l'Oedipe en tant qu'il

75 McDougall, *L'économie psychique de l'addiction*, in *Revue française de psychanalyse*, 2004/2, p 511-527

articule toute relation à l'autre sexe); une impuissance (il est moïquement incapable de faire de cet acte unique une vraie répétition et devra répéter cette répétition). « *L'adolescence, au prix de ne produire à cette place que du symptôme, du symptôme sexuel, production qui marquera la fin du processus et l'entrée dans l'âge adulte, est ce moment où le signifiant s'avoue trompeur et le symbolique fragile.* »⁷⁶

La dimension symbolique et la dimension imaginaire sont réarticulées à l'adolescence. Les pulsions sexuelles et leurs destins ont de nouveaux enjeux dont le passage de l'Autre parental à l'Autre de l'Autre sexe.

Un sujet qui recourt répétitivement à des agirs qui impliquent son corps est peut-être en train de rejouer ce temps où adolescent il aurait échoué à produire du symptôme.

I.2.Action et angoisse : l'objet a

Les agirs pour Lacan, permettent de stopper l'angoisse et de voiler, fuir ou éjecter l'objet *a* de la scène.

I.2.1.L'angoisse et l'objet a

Lacan articule d'une nouvelle manière l'angoisse à l'action et à l'objet.

Pour Lacan l'angoisse est également un affect. Dans sa théorisation l'angoisse surgit dans le rapport du sujet à l'Autre.

Lacan reprend les questions freudiennes présentes dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, notamment celle du complexe de castration qui reste pour Freud le point de butée de l'analyse.

Je vais exposer ce qu'il pose de la constitution du sujet au lieu de l'Autre et ses conséquences sur son rapport à son identité et à l'objet.

Reprenant le schéma optique du bouquet inversé⁷⁷ Lacan montre comment « *tout l'investissement libidinal ne passe pas par la dimension spéculaire* »⁷⁸.

76 J.J. Rassial, *L'adolescent et le psychanalyste*, Payot, 2009, p 232

77 Thèse chapitre deux, II.1. La castration

Le schéma optique permet de comprendre comment le sujet se constitue, et comment le stade du miroir permet une identification imaginaire et une inscription symbolique. C'est dans l'Autre que représente le miroir que le sujet voit son image à laquelle il s'identifie⁷⁹.

Le sujet s'identifie à $i'(a)$ l'image virtuelle. La première identification est une identification symbolique, l'identification au trait unaire, qui a lieu quand le sujet commence à parler. A partir de cette identification primaire, la reconnaissance de l'image réelle – $i(a)$ – devient possible. L'image spéculaire ne pourra faire expérience que par son authentification par l'Autre. Là s'opère un premier nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Le sujet s'identifie à $i'(a)$ l'image virtuelle, il prend donc naissance dans l'Autre, au lieu de l'Autre qui est également manquant à l'endroit où le sujet s'y constitue de par ce que cette opération lui soustrait.

Le phallus représente le manque, or il ne peut exister une image du manque. Le phallus n'est présent dans l'imaginaire spéculaire que par son absence, $-\Phi$.⁸⁰

La castration imaginaire est là, dès le stade du miroir, pour fille et garçon, sous la forme du $-\Phi$. Le phallus y est présent comme $-\Phi$. Il est ce qui est soustrait au sujet par l'Autre et tout autant ce que la constitution du sujet retire à l'Autre.

Au moment du stade du miroir (via le schéma optique), un reste n'est pas pris dans la dimension spéculaire, tandis que se constitue l'objet $i(a)$ et le sujet $i'(a)$; ce reste du côté de l'irreprésentable, du non repérable, est un objet qui permet l'existence du $-\Phi$ imaginaire et du phallus symbolique. C'est l'objet a , l'objet cause du désir.

L'angoisse, l'angoisse de castration, qui n'est que dans un rapport à l'Autre, surgit quand un objet, n'importe quel objet se signale à la place du $-\Phi$. « *Ce phénomène est celui de l'Unheimlichkeit* »⁸¹ (l'inquiétante étrangeté).

78 Lacan, Le séminaire XX, *L'angoisse*, Seuil, 2004, p 50

79 Ibid p 50

80 Ibid p 50, schéma simplifié

81 Ibid p 59

A partir de la reprise de L'homme au loup, Lacan montre que l'angoisse surgit toujours dans un cadre. L'angoisse est le surgissement dans un espace qui devrait être vide, d'un objet. Dans le rêve de l'homme au loup, c'est son corps tout entier, son corps rigidifié par l'angoisse qui devient le phallus, tandis que l'objet le regarde.

L'angoisse advient quand l'objet *a* surgit dans l'imaginaire spéculaire. Le vase représente le « *contenant narcissique de la libido* »⁸². Entre l'image du corps propre *i(a)* et l'image de l'objet *i(a)*, via l'Autre symbolisé par le miroir, la libido circule. Cette relation entre soi et l'objet est possible grâce au symbolique qui fait coupure.

Le signifiant est antérieur à la constitution du sujet, qui naît justement de l'entrée du signifiant dans le réel. C'est le corps qui permet au signifiant de s'incarner.

L'objet *a* est ce qui reste de réel de l'opération symbolique de l'avènement du sujet, comme il est ce qui reste de réel de l'identification imaginaire à l'image virtuelle. L'objet *a* est aussi ce que la constitution du sujet retire à l'Autre et qui le rend manquant. La subjectivation que permet le stade du miroir fait disparaître l'objet *a* du champ de l'imaginaire, quand il n'est plus manquant et qu'il apparaît, l'angoisse surgit.

« *Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre* ». ⁸³ Acting out et passage à l'acte indiquent comment le sujet échoue à se confronter à un Autre de par sa propre castration et comment il se retrouve embarrassé par l'objet *a*.

I.2.2 Acting out et passage à l'acte

Pour Lacan celui qui agit dans l'acting out ne sait pas ce qu'il montre et ce qu'il dévoile. Seul un autre peut déchiffrer ce qui se dit à travers ce qui s'agit. Lacan l'illustre avec l'observation d'Ernst Kris (que Lacan a en contrôle) sur un patient qui s'auto-accuse de plagiat. Kris lit les ouvrages concernés et découvre qu'il n'a pas

82 Ibid p 102

83 Ibid p 58

plagié. Il « *veut réduire son patient par les moyens de la vérité* »⁸⁴. Il dit à son patient qu'il ne plagie pas et tente de le lui prouver. L'analysant au sortir de sa séance va dans un restaurant manger de la cervelle fraîche. Ceci est un acting out : l'analysant signifie ainsi qu'il souhaite une écoute à son analyste devenu sourd ; par cet acting il crée un faux réel, c'est à dire un appel à l'interprétation, à priori l'interprétation de l'analyste. Le patient signifie à Kris que sa réponse n'a rien à voir avec sa question : il reste les cervelles fraîches.

La question de ce reste, de l'objet *a* ouvre à la question de la fonction de l'angoisse et de la structure du fantasme : $\$ \diamond a$.

L'objet du désir n'est pas devant le sujet, il est derrière. Le désir est possible si avant que le sujet ne se saisisse au lieu de l'Autre par l'identification spéculaire, il y a un objet, *a*, qui cause le désir. Lacan à travers le sadisme et le masochisme explique comment « *le désir et la loi sont la même chose en ce sens que leur objet est commun* ». ⁸⁵. C'est la loi qui impose le désir. L'interdiction par le père conduit à désirer la mère, le désir du père fait la loi.

La structure du désir est caractérisée par le fait que l'objet (cause du désir) est derrière le champ du sujet. Celui-ci ne sera que face à des effets de ce désir : objets phalliques ou manque (*x*).

Le masochiste qui vient signifier que le désir de l'Autre fait loi, indique aussi ce qu'il en est quand l'objet *a* n'est pas manifesté comme manque ; le masochiste apparaît lui-même en *a*, reste, déchet.

La fonction de l'objet *a* est de maintenir un vide, qui permettra l'avènement du manque et d'un objet de désir, dans une structure, que Lacan représente à la fois par le schéma du bouquet inversé et par le cross-cap. -Phi apparaît à la place où *a* manque. C'est parce que *a* est hors du champ du sujet (\$) et hors du champ de l'image spéculaire (i'(a) l'image virtuelle) que -Phi peut prendre place du côté du sujet. La place de *a* en i(a) l'image réelle qui est également l'image de l'objet est ce qui en fait l'agalma, le glamour, l'objet cause du désir déposé en l'autre.

84 Ibid p147

85 Ibid p 126

Lacan à partir du cas de la jeune homosexuelle⁸⁶ montre la structure qui permet le désir. Il explique comment le surgissement de l'objet *a* sur la scène provoque l'angoisse. La jeune homosexuelle s'est vue détrônée d'une place phallique par la naissance d'un petit frère, cette déception fut un tournant dans sa vie. De ne pouvoir être l'objet de désir du père, elle fait de sa castration ce que fait un chevalier dans l'amour courtois : elle offre à sa dame le sacrifice de sa virilité. Par là elle devient support de ce qui manque au champ de l'Autre : un phallus suprême, garanti : « *je serai, moi, celui qui soutient, qui crée, le rapport idéalisé à ce qui de moi-même a été repoussé, à ce qui de mon être femme est insuffisance.* »⁸⁷ . Il s'agit d'une scène qui présentifie un fantasme, qui demande à être interprétée. C'est un acting out, un faux réel, une scène comme peut l'être un rêve où s'exprime un désir inconscient. L'acting out de n'être qu'un faux réel implique que le sujet peut en revenir. Sauf que cette scène sur le pont où la dame en question congédie durement la jeune homosexuelle subit une transformation par le regard du père qui passait par là. Son regard est désapprobateur, là surgit l'embarras puis l'émotion de ne pouvoir faire face à la scène que lui fait son amie. Elle se retrouve par ce regard confrontée au désir (du père) et à la loi (du père) ce par rapport à quoi tout cet acting out est construit. Elle est réduite par ce regard présentifiant la loi, désapprobateur, à s'identifier à *a* et donc à se jeter hors de la scène (niederkommen, se laisser tomber). Cette chute du pont, cette sortie de la scène constitue un passage à l'acte. « *Dans le cas de la jeune homosexuelle, ce dont il s'agit, c'est d'une certaine promotion du phallus, comme tel, à la place de a.* »⁸⁸ Lacan au passage rappelle l'issue de cette cure : Freud la laisse tomber, ce qui en laisse à penser sur la dimension de l'acting chez l'analyste, d'autant que c'est le seul cas que Freud ait ainsi abandonné.

86 Freud, *Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine*, Névrose, psychose et perversion, PUF, 1999

87 Lacan, Le séminaire XX, *L'angoisse*, Seuil, 2004, p 131

88 Ibid p 132

Pour Lacan la structure du passage à l'acte est la suivante : une scène qui exprime un désir via un fantasme ($\$ \diamond a$), une scène à déchiffrer, une scène adressée, un acting out donc, où la barre efface au maximum le sujet. Celui-ci plongé dans l'embarras et l'émotion ne peut plus se maintenir comme sujet et bascule hors de la scène.

Concernant *Dora*⁸⁹ de Freud, pour Lacan son « manège » avec Monsieur K est une monstration de ce qu'elle n'ignorait pas des relations de son père avec Madame K. Sa conduite tente de le masquer. Cela relève de l'acting out : c'est une demande de symbolisation. Dora ignore que Madame K est l'objet cause de son désir. Ce qui l'amène au passage à l'acte, la gifle qu'elle donne à Monsieur K, est la phrase de ce dernier : « Ma femme ne m'est rien ».

Celui qui agit dans l'acting out ne parle pas en son nom. Il méconnaît ce qu'il montre. Seul l'autre, analyste dans la cure, objet de transfert sauvage hors cure, peut déchiffrer ce qui ne peut se dire par défaut de symbolisation. Cela ouvre à la question de l'acte analytique : l'interprétation.

Le passage à l'acte est hors adresse. Il ne s'adresse à personne. Il est hors symbolisation. Il est demande d'amour sur fond de désespoir absolu. Il constitue une évasion du sujet hors de la scène de son fantasme. Pour cela il est du côté d'un se laisser tomber, se laisser choir. « Niederkommen » dit Freud à propos de la jeune homosexuelle. Lacan avance l'hypothèse que lorsque le sujet se retrouve confronté à ce qu'il est pour l'Autre, pris d'une angoisse incontrôlée, il s'identifie à l'objet *a* pour l'Autre et franchissant la scène se laisse choir. Pour Dora c'est le « Ma femme n'est rien pour moi » de Monsieur K qui fait dévoilement, sa gifle et sa fuite étant un passage à l'acte ; pour la jeune homosexuelle c'est le regard courroucé de son père qui lui dévoile qu'elle n'est qu'homosexuelle pour lui et qui fait surgir son passage à l'acte, elle se laisse littéralement tomber en se précipitant du haut d'un parapet sur une voie de chemin de fer.

89 Freud, *Fragments d'une analyse d'hystérie*, in *Les cinq psychanalyses*, PUF, 1999, p 7-91

Le passage à l'acte est un agir impulsif inconscient lié à une angoisse massive. Il n'est pas un acte. Il n'est pas l'expression d'un désir inconscient, il est éjection de soi, hors toute symbolisation et toute adresse. Il est tentative désespérée d'une inscription symbolique qui a lieu dans le réel. Hors symbolisation possible il est mise en jeu, ou plutôt mise hors Je dans le réel.

L'acte pour Lacan est toujours signifiant. Il inaugure une coupure signifiante après laquelle le sujet sera transformé, c'est à dire qui amène une rupture du côté de la répétition. Il y a eu un franchissement. L'acte psychanalytique est un acte, si l'interprétation permet un franchissement il y a là acte psychanalytique. Pour Lacan l'acte est acte de parole, en tant qu'il est fondateur du sujet. S'il y a langage, il y a trou. L'Autre (le trésor des signifiants) est barré et manquant. Seul un manque dans l'Autre peut permettre une substitution de discours et une prise de parole, au sens de la parole pleine, une parole fondatrice.

I.3. Conclusion

Les agirs sont des actes psychiques, qui montrent, signifient, donnent à entendre ou à voir un mouvement psychique, que ce soit un désir inconscient (accomplissement ou censure), une expulsion du sujet ou un appel à l'Autre, qu'il soit appel à déchiffrement, acting out, ou demande d'amour désespérée à l'Autre (passage à l'acte). Le passage à l'acte est hors symbolisation et l'acting out, bien que pris dans une adresse, est lié à un défaut de symbolisation. Le passage à l'acte peut se produire ponctuellement dans une structure névrotique. Les agieren surgissent lors d'un impossible à dire, d'un non symbolisé.

Ils sont déclenchés par l'angoisse. Au cours d'une situation qui renvoie à l'autre scène, la scène du fantasme, l'objet *a* apparaît. S'il apparaît dans un cadre, le sujet recourt à l'agir pour se défendre de l'objet *a* qui le regarde, mais il peut apparaître en lieu et place du sujet qui n'a d'autre issue que la sortie de la scène. La place que prend l'objet *a* dans le désir sadique et dans le désir masochiste illustre que c'est dans le rapport à l'Autre que se joue la question de l'angoisse. Le masochiste se met

en place d'objet *a* dans le fantasme d'angoisser l'Autre, tandis que le sadique, mettant son objet en *a* tente d'obtenir la jouissance de l'Autre. Cela amène Lacan à affirmer que l'angoisse est entre le sujet et l'Autre.

L'agir déclenché par l'angoisse est-il un symptôme ? Lorsqu'il est hors symbolisation, sortie de la scène, évidemment non. Mais lorsqu'il est pris dans du fantasme et masque un désir inconscient, en relève-t-il ? Il est satisfaction pulsionnelle, l'expression d'un désir inconscient mais il n'est pas un symptôme. Le symptôme ne se constitue que dans la cure. Avant la cure, le sujet, s'il a repéré ses agirs répétitifs, n'en a pas pour autant fait un symptôme. « *Le symptôme n'est constitué que quand le sujet s'en aperçoit* »⁹⁰. Le sujet doit prendre acte que « *ça fonctionne comme ça. Cette reconnaissance n'est pas un effet détaché du fonctionnement de ce symptôme, n'est pas épiphénoménale* »⁹¹. A partir du moment où le sujet dans une énonciation signifie qu'il y a une cause à ses agirs répétitifs, ceux-là se constituent en symptômes. L'acte manqué lui-même ne prend valeur d'acte que lorsque la parole vient lui donner signifiante.

Les agirs concernés par ma recherche peuvent se penser en deux temps : le temps avant qu'ils aient été parlés, puis le temps où ils sont mis en mots dans une adresse transférentielle. Avant qu'ils soient pris dans une énonciation ils n'étaient pas de l'ordre du symptôme ; une fois qu'ils ont été mis au travail cela est sujet à discussion. Leur répétition les place du côté de l'acting out et non du passage à l'acte. A partir du moment où ils se répètent ils sont au moins partiellement pris dans la dynamique fantasmatique du sujet.

La perspective freudienne de l'angoisse – déclencheur de l'agir – nous a amené à la question économique. Dans l'angoisse qui déclenche l'agir, la dimension énergétique semble se poser comme dans le traumatisme : un excès d'excitation qui ne peut être pris dans les processus secondaires. Il est important d'aller plus avant sur les versants dynamiques et économiques ce qui nous conduit à la pulsion.

90 Lacan, Le séminaire XX, *L'angoisse*, Seuil, 2004, p325

91 Ibid p 324

II.Pulsion

La question d'un recours aux agirs qui impliquent le corps ouvre différentes questions. L'agir engage-t-il une zone du corps particulièrement investie par la libido. L'agir est-il produit par une ou plusieurs pulsions partielles. Est-il la résultante d'un conflit entre les pulsions, voire un mode d'intrication pulsionnel. L'agir peut se penser comme un destin de la pulsion. La théorie freudienne des pulsions est présentée puis articulée à la question du fantasme via le traumatisme.

II.1.Le concept de pulsion dans la théorie freudienne.

La pulsion est la clé de voûte de la théorie freudienne, concept métapsychologique constamment remanié par Freud.

En 1890 dans une lettre à W.Fliess, Freud avance le concept de libido : « *Qu'est-ce qui donne à l'être humain la force de vivre et à la névrose la force de faire des symptômes ? La libido psychique* »⁹². Dans l'esquisse d'une psychologie scientifique, il pose à côté de l'énergie sexuelle somatique, une énergie sexuelle psychique.

En 1905, dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle* apparaît le terme « trieb », pulsion. Freud différencie les pulsions sexuelles des besoins primaires de satisfaction. Les pulsions sont partielles, s'étayent sur les zones érogènes, leur buts et origines sont multiples. Leur devenir est précaire. Elles convergent sur le moi. A la puberté elles vont s'unifier et servir la génitalité et la reproduction.

Je vais présenter les caractéristiques de la pulsion (source, poussée, but, objet), puis à travers les différents dualismes pulsionnels freudiens dégager les enjeux du moi.

II.1.1.Les caractéristiques de la pulsion

92 Freud, Lettres à Fliess, lettre

La pulsion est « *un processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but.* »⁹³

La source pulsionnelle.

La pulsion a sa source dans une excitation corporelle, « *un endroit de la peau ou des muqueuses dans lequel des stimulations d'un certain type suscitent une sensation de plaisir déterminé* »⁹⁴. « *Mais en outre, n'importe quel autre endroit du corps peut, exactement comme dans le cas du suçotement, être doté de l'excitabilité des parties génitales et élevé au rang de zone érogène.* »⁹⁵

L'excitation pulsionnelle provient de l'intérieur de l'organisme. Contrairement aux excitations extérieures, il n'est pas possible de s'y soustraire par une action de fuite musculaire. Freud parle de besoin pulsionnel. La pulsion a une force, une poussée constante. Ce qui « *supprime le besoin, c'est la satisfaction. Elle ne peut être obtenue que par une modification conforme au but visé (adéquante) de la source interne d'excitation.* »⁹⁶

L'activité musculaire, du fait du plaisir procuré, toute partie du corps peuvent être source d'excitation sexuelle ; pour exemple les excitations mécaniques, lorsque l'enfant est bercé par exemple, « *en raison des sensations de plaisir qui naissent à cette occasion* »⁹⁷, . Les processus affectifs, le travail intellectuel, la pensée peuvent être également source d'excitation sexuelle. Cela pose la question des transformations et des liaisons de la pulsion à des représentations et à des objets.

La poussée de la pulsion.

93 Chemama (dir), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Larousse, 1998, p 361

94 Freud, *Trois essais sur la sexualité* 1905, ed Gallimard, 1987, page 106

95 Ibid p 108

96 Freud, *Pulsion et destins des pulsions*, in *Métapsychologie*, ed Gallimard, 1968, p 14

97 Freud, *Trois essais sur la sexualité* 1905, Gallimard, 1987, p 133

La pulsion est le représentant de l'excitation dans la vie psychique d'une poussée. La source est « *le processus somatique qui est localisé dans un organe ou une partie du corps et dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion* .»⁹⁸ La poussée est la propriété de la pulsion, c'est « *la somme de force ou la mesure de travail qu'elle représente* »⁹⁹. La pulsion est une activité. Il n'existe pas de pulsion passive.

Le but de la pulsion

Les pulsions ont un seul but qui est la satisfaction, c'est à dire la baisse de l'état d'excitation à la source de la pulsion. Seul le but peut être passif.

L'objet de la pulsion est ce qui permet la satisfaction. Ce peut être un objet extérieur, ou une partie du corps propre. Un même objet peut servir plusieurs pulsions. Il peut y avoir maints objets selon les destins de la pulsion. Cependant « *lorsque la liaison de la pulsion à l'objet est particulièrement intime, nous la distinguons par le terme de fixation. Elle se réalise souvent dans les périodes du tout début du développement de la pulsion et met fin à la mobilité de celle-ci en résistant intensément à toute dissolution* »¹⁰⁰

Trente-cinq ans après avoir posé l'existence de la libido, Freud écrit « *de ce que nous nommons notre psyché (vie d'âme) deux sortes de choses nous sont connues, premièrement l'organe corporel et la scène de celui-ci, le cerveau (système nerveux), d'autre part nos actes de conscience qui nous sont donnés sans médiation et qu'aucune sorte de description ne peut nous rendre plus proches. Tout ce qui se passe entre les deux nous est inconnu, entre ces points situés aux deux extrémités il n'y a pas de relation directe* »¹⁰¹.

98 Freud, *Pulsion et destins des pulsions*, in Métapsychologie, ed Gallimard, 1968, p 19

99 *ibid* p 18

100 *ibid*, p 19

101 Freud, *L'appareil psychique*, in Abrégé de psychanalyse, PUF, 2012

Entre 1905 et 1940, Freud modifie le concept de pulsion, théorise différents dualismes pulsionnels, pour tenter d'approcher de manière indirecte les processus psychiques entre le corps et les actes de conscience.

II.1.2. Les dualismes pulsionnels

Pulsions sexuelles-pulsions du moi

Le premier dualisme pulsionnel apparaît en 1910, dans « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique ». Les pulsions sexuelles sont opposées aux pulsions d'autoconservation du moi. En 1911 dans « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques », Freud lie les pulsions sexuelles au principe de plaisir et les pulsions d'autoconservation du moi au principe de réalité.

Cela nous amène à questionner les relations entre le moi et le ça. Le ça est le réservoir de l'énergie pulsionnelle. « *[le ça] a pour contenu tout ce qui est hérité, apporté à la naissance, constitutionnellement fixé, donc avant tout les pulsions issues de l'organisation corporelle, qui trouvent là une première expression psychique dont les formes nous sont inconnues* »¹⁰²

Le moi « *du fait de la relation préformée entre perception sensorielle et action musculaire,[...] dispose de mouvements volontaires* »¹⁰³. Les agierens au sens d'actions motrices impliquent à priori le moi. Les tâches du moi, en direction du monde extérieur, sont : apprendre à connaître les stimuli, mémoriser les expériences à leur sujet, éviter les stimuli extrêmement forts (par la fuite), faire face aux stimuli extérieurs (adaptation), modifier à son avantage le monde extérieur de manière appropriée : l'action. Les actes et agirs devraient donc toujours impliquer la participation du moi. Des agirs par défaut de -ou hors- symbolisation, auraient lieu sans que le moi y ait une place ? En direction du monde interne, vis-à-vis du ça, le moi a pour tâches d'acquérir une domination sur les revendications

102 Ibid, p

103 Ibid, p

pulsionnelles et de décider si elles doivent être satisfaites, différées ou totalement réprimées.

Le moi, les pulsions d'autoconservation du moi ne sont pas uniquement au service du principe de réalité qui s'opposerait aux pulsions sexuelles/principe de plaisir. Le moi a une relation avec le plaisir/déplaisir : « *dans son activité, le moi prend en considération les tensions de stimuli déposés ou présents en lui* »¹⁰⁴, « *une augmentation extrême de déplaisir entraîne une angoisse* »¹⁰⁵ qui fait signal de danger pour le moi. Dans la tâche de « *réaliser le besoin de se conserver en vie et de se protéger des dangers, [le moi] doit trouver en prenant compte du monde extérieur, le mode de satisfaction qui soit le plus favorable et le moins dangereux* »¹⁰⁶ Dans la théorie freudienne, c'est l'angoisse qui vient faire signe au moi de la nécessité de se protéger.

Les relations entre le moi et le ça sont complexes également du fait que le moi est une partie du ça qui devient le moi sous l'influence du monde extérieur, à partir des récepteurs des stimuli et du pare-excitation. La constitution du moi et ses spécificités peuvent s'entendre comme un des destins de la pulsion. Tout au long de la vie le moi est sujet à des modifications.

Pulsions du moi-pulsions d'objet

En 1914, dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud oppose dans un nouveau dualisme les pulsions du moi aux pulsions d'objet. Une part de la libido serait investie sur le moi, une autre part sur les objets.

Les identifications sont pour parties liées à la relation d'objet, dans la dynamique libidinale. Il y a un mouvement de la libido entre identification et relation d'objet : « *avoir et être chez l'enfant. L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe dans l'être*

104 Freud, *L'appareil psychique*, in *Abrégé de psychanalyse*, PUF 2012

105 ibid

106 Freud, *Doctrine des pulsions*, in *Abrégé de psychanalyse*, PUF 2012, p

*après la perte de l'objet. Modèle : sein. Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas... »*¹⁰⁷

Pulsions et destins des pulsions

Dans *Pulsions et destins des pulsions*, Freud formalise les destins des pulsions.

Il y définit « le concept de « pulsion » [...] comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur de corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison avec le corporel »¹⁰⁸

La pulsion et « l'activité des appareils psychiques les plus développés est également soumise au principe de plaisir, à savoir est réglée automatiquement par les sensations de la série plaisir-déplaisir, nous pouvons difficilement refuser une nouvelle présupposition : ces sensations reproduisent le processus de maîtrise des excitations. En ce sens, assurément, que la sensation de déplaisir est en rapport avec un accroissement de l'excitation, et la sensation de plaisir avec une diminution de celle-ci »¹⁰⁹

S'il y a un recours aux agirs comme solution psychique, cela m'amène à l'hypothèse qu'une part de l'activité pulsionnelle n'est pas prise dans de la symbolisation, dans des représentations, des fantasmes, permettant un destin élaboré et que l'énergie libidinale est maintenue ou revenue au plus près du corps, du côté d'une tension accompagnée d'une nécessité impérieuse de baisse d'excitation.

Il y a une activité où a contrario la sensation de plaisir est en rapport avec une augmentation de l'excitation : la sexualité génitale.

Les agirs dont il est question dans ce travail de recherche sont des agirs qui mettent en jeu le corps propre. Le corps, une partie du corps comme source, mais apparemment le corps comme objet, voire comme objet *fixé*. C'est un même agir qui se répète. Mes patientes étaient saisies, (que ce soit par le fait de manger

107 Freud, In Résultats, idées, problèmes, juin 1938, p 287

108 Freud, *Pulsion et destins des pulsions*, in Métapsychologie, Gallimard, 1968, p 18

109 Ibid p 17

compulsivement, mordre, frapper, gonfler), au même endroit du corps. Le corps est-il là objet de la pulsion ? Où est-il terme fixé d'une équation fantasmatique ? Il y a là quelque chose qui se répète et qui se fixe, saisit, prend une partie du corps de la même manière à chaque fois. Comment cette part du corps est-elle mise en jeu ? Freud pose que les pulsions sont innombrables, et qu'au regard des sources pulsionnelles (soit de la zone érogène), on peut les ramener à des « pulsions originaires »¹¹⁰.

En 1915, il regroupe les pulsions originaires en deux groupes : les pulsions du moi ou d'autoconservation et les pulsions sexuelles.

Ce dualisme vient du conflit névrotique que Freud constate entre les revendications de la sexualité et celles du moi. Les pulsions sexuelles seraient au service de l'espèce via la reproduction et les pulsions du moi à celui de l'individu. Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur celles d'autoconservation puis s'en détachent. Cependant les deux restent intriquées, les pulsions sexuelles amenant une dimension libidinale aux pulsions de moi. Lorsque Freud passe à un nouveau dualisme qui lui paraît rendre compte de la clinique, il conserve pour partie le précédent. Chacun des dualismes pulsionnels freudiens permet de comprendre des mouvements et enjeux psychiques.

Les destins des pulsions sont la décharge motrice, le renversement dans le contraire (de l'activité à la passivité et/ou le renversement du contenu), le retournement sur la personne propre (le sadisme devient masochisme), le refoulement et la sublimation. Le moi peut aussi construire des formations réactionnelles aux pulsions. Pour exemple la pitié est une formation réactionnelle du sadisme.

« Les motions pulsionnelles sont soumises aux influences des trois grandes polarités qui dominent la vie psychique. De ces trois polarités, on pourrait caractériser celle de l'activité- passivité comme polarité biologique, celle de moi-

110 Ibid p 21

monde extérieur comme polarité réelle, et enfin celle du plaisir-déplaisir comme polarité économique »¹¹¹

Pulsion et amour

La vie affective est une source pulsionnelle. La haine est rattachée aux pulsions du moi, par le déplaisir et l'amour concerne le moi dans son ensemble. L'ambivalence, le fait que haine et amour soient souvent mêlés tient au fait d'une part que des motions pulsionnelles antérieures sont toujours actives, d'autre part aux conflits entre pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation, enfin à une régression à un stade pulsionnel antérieur (une régression au stade anal produira une relation sadique à l'objet). Le moi incorpore ou introjecte l'objet de plaisir.

Le narcissisme constitue un des destins de la pulsion. Le moi est pris comme objet d'amour et antérieurement le moi et le corps comme objet auto-érotique.

Le moi ne peut pas être opposé à l'objet, le moi étant un objet libidinal, les pulsions d'auto-conservation aux pulsions sexuelles, les pulsions du moi sont des pulsions libidinales. Cependant le conflit intra-psychique montre qu'il y a une opposition entre deux groupes de pulsions, qui sont également intriquées.

Cela amène Freud en 1920¹¹² à conceptualiser un nouveau dualisme : pulsions de vie-pulsions de mort.

Pulsions de vie-pulsions de mort

Freud dégage la notion de contrainte de répétition qui l'amène à confirmer le dictat du principe de plaisir et à la conceptualisation de la pulsion de mort dans le constat « *qu'il y a effectivement dans la vie d'âme une contrainte de répétition qui passe outre au principe de plaisir* ». ¹¹³ La maîtrise d'expériences de déplaisir où le sujet était passif, la transformation par le refoulement d'une possibilité de plaisir en

111 Ibid p 43

112 Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, PUF, Quadrige, 2010

113 Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, PUF, Quadrige, 2010, p 21

déplaisir, lier une trop grande quantité d'excitation sexuelle libre à des représentations, sont les motifs de la contrainte de répétition.

Les pulsions tentent toutes de retourner à un état antérieur – de satisfaction – mais les pulsions de mort visent l'état premier de non vie, d'indifférenciation. Les pulsions de mort visent la baisse des tensions au niveau zéro, c'est un mouvement qui tend à retourner à l'inorganique. « *le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant* »¹¹⁴.

II.1.3.L'intrication pulsionnelle.

En 1923, dans le moi et le ça, Freud revient sur le lien entre identification et relation d'objet. Il montre comment le moi peut être au service de la pulsion de vie aussi bien qu'au service de la pulsion de mort. « *Nous reconnaissons que la pulsion de destruction est régulièrement mise au service de l'Eros à des fins de décharges* »¹¹⁵.

Le moi vise à masquer les conflits intra-psychiques, à satisfaire l'Eros, soit à maintenir la liaison et l'unification, et à satisfaire la pulsion de destruction. Il maintient l'intrication pulsionnelle.

« *Par son travail d'identification et de sublimation il prête assistance aux pulsions de mort dans le ça pour la maîtrise de la libido, mais il court ainsi le risque de devenir objet des pulsions de mort et de périr lui-même.* »¹¹⁶ Le moi veut vivre et il veut être aimé. On retrouve là la question de l'amour.

Dans Doctrines des pulsions, Freud explique comment dans les fonctions biologiques, les deux pulsions fondamentales ont une action antagoniste ou se combinent ensemble. L'acte de manger est une destruction de l'objet qui a pour but final l'incorporation, l'acte sexuel est une agression ayant pour visée l'union la plus intime. Pulsion de vie et pulsion de mort sont présentes dans chacune des instances. La libido (l'énergie de l'Eros) est présente dans le moi et le ça. Elle sert à neutraliser les penchants à la destruction simultanément présents.

114 Ibid p38

115 Freud, *Le moi et le ça*, in Essai de psychanalyse, Payot, 2001, p 300

116 ibid p 302

S'il est facile de suivre les destins de la libido, « *quand la pulsion de destruction agit à l'intérieur en tant que pulsion de mort, elle est muette. On ne peut la repérer que lorsqu'elle est tournée vers l'extérieur en tant que pulsion de destruction. Le système musculaire est au service de cette dérivation* »¹¹⁷ .

Pulsions de vie et pulsions de mort sont normalement intriquées.

Il est un cas où on peut entendre la pulsion de mort isolée : dans la mélancolie, « *Ce qui maintenant règne dans le sur-moi, c'est, pour ainsi dire, une pure culture de la pulsion de mort, et en fait il réussit assez souvent à mener le moi à la mort, si ce dernier ne se défend pas à temps de son tyran en virant dans la manie.* »¹¹⁸

La désintrication pulsionnelle s'explique par les mouvements de la libido. Pour modifier les investissements d'objets, le moi doit transitoirement la récupérer. Une stase de la libido narcissique amène une désintrication des pulsions. « *La composante érotique n'a plus, après la sublimation, la force de lier la totalité de la destruction qui s'y adjoignait et celle-ci devient libre, comme tendance à l'agression et à la destruction* »¹¹⁹

En 1924, dans le problème économique du masochisme, Freud pose le principe de Nirvana, du côté de la pulsion de mort, qui vise la baisse quantitative de la charge d'excitation. La libido pour réguler les processus vitaux, va modifier le principe de Nirvana qui devient principe de plaisir. Ce dernier prend en compte le caractère qualitatif de la baisse de charge d'excitation. Le monde extérieur va soumettre le principe de plaisir (par le biais du moi) au principe de réalité qui produit un ajournement temporel de la décharge d'excitation et qui oblige à une tolérance temporaire de la tension de déplaisir.

L'agir qui implique le corps propre d'un point de vue pulsionnel peut être un moyen de maîtriser les exigences du ça, de maintenir la pulsion de destruction nouée à la pulsion de vie, de la détourner du moi. Il viendrait comme défense, défense du moi,

117 Freud, *Doctrine des pulsions*, in *Abrégé de psychanalyse*, PUF 2012

118 Freud, *Le moi et le ça*, in *Essai de psychanalyse*, Payot, 2001, p298

119 Ibid p300

défense de l'appareil psychique. Dans sa répétition, il pourrait être une tentative de liaison de l'énergie psychique libre à un endroit où manque une symbolisation.

Lorsque les mouvements pulsionnels liés à des représentations sont pris dans des voies de symbolisation et d'imaginarisation, ils sont pris dans la question du fantasme.

Freud au niveau économique, fait l'analogie entre la déliaison qui contraint à la répétition avec la névrose traumatique. Au niveau pulsionnel, il n'y a pas possibilité de parer à l'excès d'excitation interne et de constituer une angoisse qui permettrait que les systèmes qui reçoivent l'excitation (Conscient-Préconscient) soient suffisamment mobilisés. « *L'effroi conserve, pour nous aussi, sa significativité. Sa condition est l'absence d'apprêtement par l'angoisse, apprêtement qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier le stimulus.* »¹²⁰

Lorsque l'énergie pulsionnelle est liée et prise dans des représentations, nous sommes du côté de la réalité psychique et du fantasme.

II.2.L'acte pulsionnel.

Différent de l'agir comme défense contre l'angoisse, il y aurait un agir qui ne serait pas une défense contre l'angoisse mais viendrait d'une incapacité à générer de l'angoisse. Le danger de pulsion, l'excès d'excitation interne serait dans une telle quantité qu'il court-circuiterait les systèmes conscient-préconscient. Ce sont ces agirs-là pour lesquels je propose la notion d'acte pulsionnel. Ils seraient une défense contre l'effroi, donc contre un surgissement du réel. Une clinique éclaire les agirs qui ne sont pas pris dans du fantasme : la psychoboxe¹²¹. Certains patients dans une répétition de bagarres au quotidien, ne peuvent rien en dire en entretien. Ils n'ont parfois que des souvenirs de morceaux de la scène de violence ; fragments qui consistent en un regard, un son, ou une sensation. Sur le déclenchement on entend une précipitation de leur corps sans pensée ni affect. Lors du « combat » en séance de psychoboxe, certains de ces patients se retrouvent médusés, sidérés ou dans une

120 Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, PUF, Quadrige, 2010, p 31

121 La psychoboxe est une psychothérapie psychanalytique inventée par Richard Hellbrunn et présentée dans son ouvrage *A poings nommés*, Arcanes Eres, 2003

expressivité (du visage ou des mouvements du corps) méconnaissable de leur habituelle manière d'habiter leur corps.

Après le « combat » au moment d'une élaboration verbale, certains d'entre eux n'ont pas de souvenir de ce qui s'est passé pendant le « combat ». Cela renvoie à une autre scène qui ne serait pas la scène du fantasme bordée par l'imaginaire et le symbolique mais une scène ouverte sur le réel. Cette proximité menaçante de l'impossible amènerait une mobilisation vitale du corps. L'enjeu serait du côté des pulsions d'auto-conservation par une mobilisation de *l'image du corps*¹²². L'unité du moi serait menacée et il s'agirait de maintenir l'unification de l'image du corps via le *moi-peau*¹²³, c'est à dire en s'appuyant sur un pré-moi qui permet et le sentiment d'existence et de contenir les objets psychiques.

La pulsion de mort resterait intriquée à la pulsion de vie, par la mobilisation des pulsions sexuelles : le mouvement du corps mobilise *l'image érogène*¹²⁴. Ce ne serait pas dans une adresse à l'Autre, une relation à l'autre qui implique une relation spéculaire et symbolique comme démontré par Lacan dans le schéma L, mais en-deçà du narcissisme(secondaire) à l'auto-érotisme. Pour le dire autrement, en reprenant métaphoriquement la pulsion orale, cela ne renvoie pas à la relation à la mère mais à la relation au sein.

Concernant le choix de la zone érogène choisie par le sujet : la bouche, le regard ou toute la surface du corps pour ceux qui se battent à corps perdu, elle dépendrait des points de fixité de l'histoire du sujet. La mobilisation de la trace d'un espace-temps érotisé qui peut faire recours convoque-t-il le regard, le sein ou le kinesthésique ? La pulsion invocante est inscrite dans la dimension signifiante qui a sa part dans le choix de la zone engagée, non de l'ordre de la signification mais de l'image acoustique.

Le destin de la pulsion serait uniquement la décharge motrice. Au niveau de la bouche, ce serait l'activité corporelle qui serait investie (les mouvements de la bouche, de la langue, de la mâchoire).

122 Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Points Essais, 1984

123 Anzieu, *Le moi-peau*, Dunod, 1995

124 F. Dolto distingue l'image statique, l'image fonctionnelle et l'image érogène pour chaque image du corps.

Lacan propose une représentation topologique de la pulsion qui modifie radicalement ce que sont et son but et sa source dans l'approche freudienne. Il redéfinit et l'objet de la pulsion et ce que sont les pulsions partielles, détachant ainsi la question pulsionnelle de l'organique et d'une interprétation psychologisante et psychogénétique des textes freudiens.

Lacan reprend pas à pas le déroulement de Freud quant à la question des pulsions.¹²⁵

Les pulsions sont partielles au regard du but de la survie de l'espèce : la reproduction ; et non de stades de développement pré-génitaux.

Les pulsions ne sont pas les besoins organiques, du fait de leur poussée constante. « *La constance de la poussée interdit toute assimilation de la pulsion à une fonction biologique, laquelle a toujours un rythme. La première chose que dit Freud de la pulsion, c'est, si je peux m'exprimer ainsi, qu'elle n'a pas de jour ou de nuit, qu'elle n'a pas de printemps ni d'automne, qu'elle n'a pas de montée ni de descente. C'est une force constante.* »¹²⁶

La décharge, la satisfaction de la pulsion n'est pas liée à une baisse d'énergie cinétique, ni à un objet de la réalité, un objet dans sa concrétude. Ceci est démontré par un des destins de la pulsion : la sublimation. « *Freud nous dit que la sublimation est aussi satisfaction de la pulsion, alors qu'elle est zielgehemmt, inhibée quant à son but – alors qu'elle ne l'atteint pas. La sublimation n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion, et cela sans refoulement.* »¹²⁷

Le but de la pulsion n'est pas une décharge, mais un chemin. Elle tourne autour d'un objet. Elle est satisfaite quand de l'objet elle a fait le tour. La clinique permet d'entendre que si les patients sont insatisfaits de leurs symptômes, quelque chose se satisfait. La pulsion est satisfaite. La satisfaction pulsionnelle n'est pas satisfaction d'objet ni désir. Elle est satisfaction de la libido pour laquelle Lacan propose le mythe de la lamelle. La libido est un organe irréel, représentée par une surface qui supporte la poussée. Cet organe, la libido, ne rentre pas dans les circuits du désir et

125 Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil 1973, p181 à 224

126 Ibid p185

127 Ibid p186

de la subjectivité. Elle est, via les pulsions – toujours partielles – ce qui permet qu'il y ait du sujet. Dans la rencontre du corps vivant et du langage apparaît le sujet désirant.

Reprenant la pulsion orale, Lacan la met en lien avec l'objet *a*. La nourriture, le sein dans sa réalité, ne sont pas les objets de la pulsion orale. Le sein ne l'est que dans son absence. « *L'objet petit a n'est pas l'origine de la pulsion orale. Il n'est pas introduit au titre de la primitive nourriture, il est introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant.* »¹²⁸

Il y a une tendance psychologisante à ramener toute difficulté à la pulsion orale. Cependant la pulsion orale est une métaphore. Lacan via *le point d'angoisse*¹²⁹ montre que l'objet du désir et l'objet du manque sont deux objets différents. La mamme comme objet de la pulsion orale est un objet perdu qui appartient au sujet. La séparation primordiale de l'enfant au moment de la naissance n'est pas avec la mère, le corps de la mère, mais avec ses propres enveloppes (placenta, œuf). La mamme est un objet du corps de l'enfant plaqué sur le corps de la mère. En tant qu'objet perdu de son propre corps, le sein est un objet *a* structurant le rapport au désir via le fantasme. L'objet du manque, n'est pas le sein, l'objet du manque est le tarissement du sein chez la mère, tel est le point d'angoisse de la pulsion orale. L'objet *a* est du côté du sujet, le manque est dans le champ de l'Autre. Il y a « *une disjonction du lieu de la satisfaction et de celui de l'angoisse.*¹³⁰ ». Le sujet a un rapport avec l'objet partiel tel qu'il s'insère dans la relation au désir : objet *a* absent tel qu'il cause le désir et permet la présence d'objets effets du désir, objets phalliques -Phi ; l'objet partiel est un objet - dont le sujet est séparé – de son propre corps. Le rapport à la mère, le rapport dans une signification phallique à la mère, donc à son manque, passe par un autre circuit que celui de la satisfaction et méconnaît la relation du sujet avec l'objet *a*.

128 Ibid p 202

129 Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, Seuil, 2004, p 266

130 Ibid p267

Conclusion :

Les agirs qui impliquent le corps propre, avant que le sujet n'en repère qu'il y a une cause, ne sont pas des symptômes. Ils peuvent se constituer en symptômes lors d'une cure ou d'une psychothérapie analytique.

Ils ont un rapport étroit avec l'angoisse. Une angoisse face à laquelle, parce qu'elle sature l'appareil psychique d'excitation (sur le mode du traumatisme), les systèmes conscients préconscients sont incapables de lier l'énergie libidinale à des représentations. Il est possible que chez des sujets adultes pris à répétition dans des agirs impulsifs, ce qui est en jeu sont certains des enjeux de symbolisation de l'adolescence, plus précisément le traumatisme constitutif de la névrose, la réinterprétation dans l'après-coup d'une scène infantile avec une signification sexuelle.

Plus qu'un signal de danger du moi, l'angoisse est que l'objet, l'objet cause du désir, ne manque pas. La relation du sujet à l'objet *a* permet de comprendre ce qui est en jeu dans les acting out et les passages à l'acte. Cet objet *a* apparaît dans la scène et déclenche l'angoisse puis l'agir.

Du point de vue dynamique, l'enjeu est la préservation du moi et la conservation de l'intrication de la pulsion de vie à la pulsion de mort. Ce qui est à défendre est l'unification de l'image du corps, le moment de la constitution du moi.

Ces agirs compulsifs en deçà du fantasme, basés sur l'auto-érotisme, peuvent être pensés comme des actes pulsionnels. Le sujet n'est que dans un rapport à l'objet de la pulsion et non à l'objet du manque. Il y a une satisfaction pulsionnelle du côté de la décharge, la pulsion tourne autour de l'objet ; cependant il n'y a pas de rapport au phallus et le sujet n'est pas dans la dialectique du désir. Le fantasme ($\$ \diamond a$) échoue à obturer le réel. Ce n'est pas de l'angoisse dont le sujet a à se défendre, c'est du surgissement du réel, l'effroi déclenche l'agir.

Chapitre deux : Le féminin : identification et logique non phallique.

Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? Quelles sont leurs similitudes et leurs différences ? Quelle est la nature de la différence des sexes ? Quels sont les liens entre passivité/activité, féminin/masculin, homme/femme ? Qu'est-ce qui caractérise la femme ? La position féminine ? La femme peut-elle se penser autrement qu'à l'étalon mesure de l'homme ?

Afin de dénouer quelque peu ces questions, l'approche freudienne est dépliée. A partir de la construction sexuelle de la femme, les enjeux et spécificités au niveau de l'économie libidinale sont dégagés. L'analyse de Freud du fantasme de fustigation chez les femmes permet de comprendre les enjeux de la position féminine vis-à-vis du père. Les travaux d'Hélène Deutsch amènent à préciser la place de l'angoisse de castration, les différentes identifications et le sentiment de culpabilité. Le masochisme permet d'éclairer la possibilité de pulsions à but passif. Enfin je proposerai l'hypothèse que la position féminine implique un clivage du moi.

A partir de l'hypothèse de Lacan selon laquelle il n'existe pas de signifiant de la différence des sexes autre que le phallus et que de ce fait La femme n'existe pas, je propose de caractériser la position féminine par une impossible identification sexuée. Un autre rapport au phallus dans la castration et la jouissance permet d'appréhender la dimension autre de la femme, et le manque de consistance des identifications. A partir du concept de ravage de Lessana, est éclairée l'impossible transmission du féminin et la nécessité d'une construction au une par une. L'analyse du témoignage de Catherine Millot dans son ouvrage *Abîmes ordinaires* illustre le mouvement psychique entre position masculine et féminine.

I.La construction sexuelle de la femme chez Freud.

Ce sont des femmes qui ont permis à Freud la découverte de l'inconscient, l'invention de la *talking cure* puis de la psychanalyse. A travers le travail avec des hystériques, Freud a découvert l'érogénéisation du corps, l'importance de la sexualité et le fantasme. Freud a mis en évidence la bisexualité psychique et s'il a un temps assimilé le masculin à l'actif et le féminin au passif, il précise ultérieurement qu'ils ne se recouvrent pas. Autant le « roc de la castration » était pour Freud le point de butée de l'analyse, autant les femmes en étaient « le continent noir ». En 1932, Freud écrivait qu'il s'agit « *non pas de décrire ce qu'est la femme – tâche irréalisable, - mais de rechercher comment l'enfant à tendances bisexuelles devient une femme* »¹³¹.

De la même manière que Freud a théorisé la psychose sur le modèle de la névrose, il a conceptualisé le développement sexuel de la fille sur le modèle du garçon. « *Lorsque nous avons étudié les premières configurations psychiques que prend la vie sexuelle chez l'enfant, nous avons toujours pris pour objet l'enfant de sexe masculin, le petit garçon* ». ¹³² Suivre sa pensée concernant la femme implique de suivre son modèle névrotique masculin. Pour une première compréhension de ce que sont psychiquement femme et féminin, je vais reprendre le développement de la vie sexuelle, une part de la construction subjective de l'organisation libidinale et de l'Oedipe.

I.1.Le développement de la vie sexuelle.

A certaines étapes de la structuration garçon et fille sont pris dans les mêmes opérations et à d'autres ils sont dans des mouvements différents.

La sexualité démarre dès les premiers temps de la vie. L'enfant est un pervers polymorphe.

Ces découvertes de Freud continuent de faire scandale depuis la parution des Trois essais sur la théorie sexuelle en 1905. Il importe de préciser ce que cela signifie.

131 Freud, *La féminité*, in Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Folio essais, 1984, p 153

132 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, La vie sexuelle, PUF, 2009 , p124

La vie sexuelle¹³³ se met en place aussitôt après la naissance. Le sexuel n'est pas le génital. Le sexuel englobe la fonction qui consiste à obtenir un gain de plaisir à partir de zones corporelles. Cette fonction est mise après-coup au service de la reproduction. Reproduction et sexuel ne se recouvrent pas entièrement. Au vue des différentes transformations des fantasmes jusqu'à leur forme consciente, le gain de plaisir peut n'être pas audible dans un premier temps. Un au-delà du principe de plaisir peut être une satisfaction pulsionnelle.

La vie sexuelle s'instaure en deux temps. Les phénomènes sexuels émergent dans la prime enfance, et culminent dans la cinquième année. Il y a ensuite une pause : la période de latence. A la puberté, la vie sexuelle reprend.

Les moments de structuration sexuelle ont lieu essentiellement à deux moments : avant cinq ans et à l'adolescence.

Le premier organe qui entre en scène comme zone érogène et pose une revendication libidinale est – dès la naissance – la bouche. Toute l'activité psychique a alors pour visée de procurer la satisfaction au besoin de cette zone. Le suçotement est très tôt maintenu, hors l'activité de téter. Il est le signe d'un besoin de satisfaction qui provient de l'ingestion de nourriture mais dans une recherche de plaisir indépendante de la nutrition. Il s'agit là d'un besoin sexuel. Par étayage sur le besoin physiologique, le suçotement est une activité autoérotique dont la zone érogène est la bouche, les lèvres. Dans l'organisation pré-génitale orale, « *le but sexuel réside dans l'incorporation de l'objet, prototype de ce qui jouera plus tard, en tant qu'identification, un rôle psychique si important.* »¹³⁴ Il peut y avoir une *fixation*, soit un maintien érotique de la zone érogène et de la part libidinale de l'incorporation, autrement dit un maintien de la tension fixée à cette zone qui relance la pulsion partielle.

Le besoin pulsionnel n'est pas le désir, il est recherche de satisfaction, de plaisir.

133 Freud, *La sexualité infantile*, in Les trois essais sur la sexualité, Folio essais, 1987, p 93 à 140

134 Ibid p 128

Dès la phase orale, des impulsions sadiques – avec l'apparition des dents – se manifestent.

La deuxième phase du développement libidinal est la phase sadique-anale où la satisfaction est recherchée dans l'agression et la fonction d'excrétion.

Les tendances agressives font parties de la libido car le sadisme est une mixtion pulsionnelle de tendances purement libidinales et de tendances purement destructives. Il est à noter que le masochisme est lui aussi un mélange des pulsions de vie et de pulsions de mort, et que sadisme comme masochisme perdurent tout au long de l'existence.

La troisième phase est la phase phallique. Cette phase préfigure l'organisation définitive de la vie sexuelle. Seul l'organe masculin joue un rôle. L'organe génital féminin demeure longtemps inconnu. L'enfant adhère à la théorie cloacale pour expliquer les processus sexuels. Freud affirme que si des excitations vaginales précoces ont été à de nombreuses reprises affirmées, il s'agirait d'excitations au niveau du clitoris, qu'il pose comme un organe analogue au pénis ; ce dont il fait argument supplémentaire pour qualifier la troisième phase de phallique.

C'est avec et dans le déclin de la phase phallique que la sexualité de l'enfance atteint son point culminant et se rapproche de son déclin.

Si le garçon et la fille ont commencé à mettre leur activité intellectuelle au service de la recherche sexuelle et si tous deux partent de la croyance en la présence universelle du pénis, ils ont maintenant des destins séparés.

Le garçon entre dans la phase oedipienne, il exerce une activité manuelle avec son pénis et en même temps a des fantaisies d'une activité sexuelle de son pénis avec la mère. Cependant l'action conjointe de la menace de castration et de la vue de l'absence de pénis chez la femme va déclencher le plus grand trauma de sa vie qui l'amène à la période de latence et toutes ses conséquences.

La fille après une vaine tentative pour égaler le garçon, a connaissance de son manque de pénis, de l'infériorité de son clitoris, avec des conséquences durables pour le développement de son caractère. Par suite de cette première déception dans

la rivalité, la fille va se détourner de la vie sexuelle en général. Ces trois phases se superposent, elles coexistent. L'une vient s'ajouter à l'autre.

Dans la phase phallique, apparaît le début d'une organisation qui subordonne les autres tendances au primat des organes génitaux. Cette subordination est le début de l'intégration de la fonction sexuelle et de la tendance générale au plaisir.

Dans les phases précoces, les diverses pulsions partielles visent l'acquisition de plaisir indépendamment les unes des autres.

La quatrième phase est la phase génitale qui arrive au moment de la puberté où l'organisation pleine et entière est atteinte. Lors de la phase génitale des investissements libidinaux antérieurs sont conservés. D'autres vont être admis dans la fonction sexuelle comme actes préparatoires et viennent en soutien. Leur satisfaction produit le plaisir préliminaire. D'autres tendances vont être exclues (réprimées, refoulées) de l'organisation ou vont avoir une autre utilisation dans le moi, elles vont former des traits de caractère, subir des transformations avec déplacement de but.

L'intégralité de la libido n'est pas ainsi organisée. Des inhibitions vont apparaître sous forme de troubles multiples de la vie sexuelle. Il y aura des fixations de la libido à des états de phases antérieures, dont la tendance indépendante du but sexuel normal (la reproduction) est qualifiée de perversion.

L'organisation génitale est alors atteinte mais affaiblie quant aux parties de la libido qui sont restées fixées à des objets et des buts pré-génitaux. Cela se manifeste dans le penchant de la libido, dans le cas d'une non satisfaction génitale ou de difficultés réelles, à revenir aux investissements pré-génitaux antérieurs (régression).

L'humain est au départ dans une bisexualité psychique « *[..]le complexe d'Oedipe lui-même, chez le garçon, est doublement orienté, activement et passivement, ce qui correspond à sa constitution bisexuelle.* »¹³⁵

135 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 125

I.2. Le sexuel

Le sexuel est un concept complexe en ce sens que Freud l'a déduit rétroactivement de la clinique. Les troubles et symptômes s'originent de fantasmes sexuels et/ou de la sexualité infantile. Toute activité dont le but est une recherche de satisfaction qui s'origine et se différencie des besoins est sexuelle. Elle renvoie aux destins des pulsions sexuelles, et à l'intrication d'Eros et Thanatos, (sauf dans la mélancolie). L'humain est dès la naissance dans le sexuel au sens de la recherche de plaisir à partir du corporel. Le sexuel est d'abord pulsions partielles (orale et anale ; auxquelles Lacan rajoutera scopique et invocante), le but n'est pas la reproduction.

La libido est une énergie psychique, une force qui a un caractère quantitatif et qualitatif. *« Le but d'une théorie libidinale des troubles névrotiques et psychotiques devrait être d'exprimer tous les phénomènes observés et les processus inférés en termes d'économie libidinale »*¹³⁶

La libido ne recouvre pas la vie pulsionnelle, elle est l'énergie, la force qui permet la poussée des pulsions sexuelles.

Le génital est également un terme qui présente des difficultés. Il désigne l'activité corporelle liée aux organes génitaux. Il signifie aussi l'accès au stade génital : à la puberté *« un nouveau but sexuel est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles collaborent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale »*.¹³⁷ Le génital désigne aussi et surtout *« la normalité de la vie sexuelle [qui] n'est garantie que par l'exact convergence des courants dirigés tous deux vers l'objet et le but sexuels : le courant tendre et le courant sensuel, [...] »*¹³⁸ Le génital implique une certaine relation à l'objet et un certain rapport à l'Oedipe.

Je dis un certain rapport à l'Oedipe car sa « résolution » n'est pas sans poser quelques questions. Le névrosé est dans sa problématique oedipienne via ses

136 Freud, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio essais, 1984, p 159

137 Ibid p 143

138 Ibid p 144

répétitions, ses fantasmes, ses symptômes, ses fixations et ses formations réactionnelles.

La clinique montre combien la convergence des courants tendre et sensuel est rare et compliquée. Des personnes vivent des satisfactions génitales sans amour, nombreux sont ceux pour qui l'amour empêche la satisfaction génitale, enfin la satisfaction génitale peut impliquer des points de fixation pré-génitaux. Cela pose au passage la question de ce que serait une génitalité normale et une sexualité normale. Suivant la logique freudienne, une sexualité normale serait un destin des pulsions sexuelles hors psychopathologie. L'absence de psychopathologie amènerait à déduire que les pulsions sexuelles trouvent des voies non pathologiques et donc normales.

Pour Freud l'issue la plus aboutie de la génitalité au sortir des remaniements psychiques de la puberté serait une génitalité où l'objet serait à la fois objet de désir sensuel et objet de tendresse. La question du but normal de la génitalité reste énigmatique. Ce n'est évidemment pas la reproduction, mais il semble que ce soit une certaine insatisfaction. Freud pose à la fois que « *l'insatisfaction qu'entraîne la civilisation est la conséquence de certaines particularités que la pulsion sexuelle a faite sienne sous la pression de la civilisation* »¹³⁹ et que « *cette même incapacité de la pulsion sexuelle à procurer la satisfaction complète, dès qu'elle est soumise aux premières exigences de la civilisation, devient la source des œuvres culturelles les plus grandioses, qui sont accomplies par une sublimation toujours plus poussée de ses composantes pulsionnelles* »¹⁴⁰. Je dirais que le but de la génitalité normale serait une satisfaction incomplète, c'est à dire que la quantité d'énergie sexuelle baisse suffisamment pour provoquer du plaisir, mais dans les limites du principe de constance, ce qui amène une relance du mouvement pulsionnel. Et cela pose la question de la nature de l'insatisfaction.

139 Freud, *La psychologie de la vie amoureuse*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p65

140 Ibid p 65

I.3.Mouvements de la libido

Dans les cas d'un recours aux agirs, il est important de s'interroger sur les fantasmes sexuels voire de sexualité infantile qui les sous-tendent, sur le rapport du sujet à l'Oedipe ainsi que sur les mouvements de la libido.

En 1931, Freud établit des types libidinaux¹⁴¹ dans le registre du normal : le type érotique, le type narcissique, le type obsessionnel, le type érotico-obsessionnel, le type érotico-narcissique et le type narcissique-obsessionnel, en fonction de l'endroit où est la plus grande quantité de libido : au niveau du ça et de la vie amoureuse, au niveau du surmoi, au niveau de l'auto-préservation. C'est une classification en fonction des investissements libidinaux. Il propose également de penser la psychopathologie en fonction du type libidinal : les types érotiques évoluent dans la maladie en hystérie, les types obsessionnels en névroses obsessionnelles et les types narcissiques vers la psychose.

Dans la névrose, une modification de la répartition de la libido au détriment des objets et au bénéfice du moi peut se produire. Mais lorsqu'il y a retrait de la libido du monde extérieur, elle est réinvestie dans des objets fantasmatiques. Dans la psychose, le malade a « *réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsqu'ensuite cette substitution se produit, elle semble être secondaire et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet.* »¹⁴²

La libido selon ses mouvements est libido du moi ou libido d'objet. La libido est au départ narcissique, le moi est l'objet d'amour et elle devient pour une part libido d'objet investie sur des objets.

Des agirs qui impliquent le corps sont logiquement des actes sexuels : une recherche de satisfaction d'un besoin pulsionnel, possiblement hors d'une dynamique désirante. Le type d'agir pose la question de la ou des pulsions partielles à l'oeuvre, et des fixations ou régressions de la libido. Autrement dit certaines des femmes qui mettent en jeu leur corps dans des agirs, pourraient être dans une

141 Freud, *Des types libidinaux*, La vie sexuelle, PUF, 2009, p 156 à 159

142 Freud, *Pour introduire le narcissisme*, La vie sexuelle, PUF, 2009, p 82

satisfaction pulsionnelle, prises dans un certain rapport au fantasme. La zone corporelle concernée peut être fonction d'un point de fixation de la libido, d'un déplacement métaphorique ou métonymique, d'une condensation en lien avec un interdit, un effet de censure du surmoi. Un agir qui relèverait du strict besoin pulsionnel ne serait que secondairement pris dans la logique du fantasme. S'il y a une impossible identification à La femme, l'agir pourrait constituer une nécessité pour pallier l'absence de représentation : lier l'affect pour échapper à l'angoisse, la décharge comme destin de la pulsion. Le choix de la zone engagée et le mouvement du corps seraient fonctions de fantasmes qui érotiseraient l'agir, maintenant l'intrication pulsion de vie-pulsion de mort.

I.4.Spécificités de l'excitation sexuelle chez la fille.

Les spécificités de la construction sexuelle chez la fille au niveau de l'excitation sexuelle éclairent la jouissance féminine. La possession de deux zones génitales directrices ouvre des pistes concernant les enjeux et difficultés libidinales des femmes.

L'excitation sexuelle est dans le psychisme, une transposition du chimisme sexuel. « *Cette excitation sexuelle ne vient pas seulement des parties dites génitales mais de tous les organes du corps.* »¹⁴³ Freud parle de quantum de libido, dont il appelle le représentant psychique : libido du moi. Les pulsions sexuelles sont prises dans le rapport à l'objet : l'amour.

Changement de zone érogène

« *La sexualité de la petite fille a un caractère entièrement masculin* »¹⁴⁴. L'activité autoérotique est la même pour les deux sexes. Les activités masturbatoires également : « *chez l'enfant de sexe féminin la zone érogène directrice est située au clitoris ; elle est donc l'homologue à la zone génitale masculine du gland* »¹⁴⁵.

143 Freud , *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio essais, 1984, p 158

144 Ibid p 161

145 Ibid p 162

Freud va dire que « *si l'on veut comprendre comment la petite fille devient femme, il convient de suivre les destins ultérieurs de cette excitabilité clitoridienne* »¹⁴⁶

Pour Freud le devenir femme passe par le passage de l'excitation clitoridienne à l'excitation vaginale : un changement de zones érogènes directrices. La féminité a lieu « *lorsque la stimulabilité érogène a été transférée avec succès du clitoris à l'orifice vaginal* »¹⁴⁷, il parle alors d' « *essence de la féminité* ». ¹⁴⁸

Comment s'effectue ce transfert ? A la puberté - alors que le garçon connaît une grande montée de libido - la fille va vivre une nouvelle vague de refoulement qui porte sur la sexualité clitoridienne.

Pour Freud si les femmes conservent un reste de sexualité clitoridienne ce n'est que dans la mesure où le clitoris n'a que « *le rôle qui consiste à transmettre cette excitation aux parties féminines voisines* ». ¹⁴⁹

Il semble que la jouissance d'organe chez la femme soit tout autant un mystère pour Freud que ce qu'elle peut bien vouloir et qu'il mythifie le féminin allant jusqu'à parler d'essence.

Influence du sexe de l'analyste : Freud était un homme

Freud lui-même écrit « *Mais peut-être n'ai-je cette impression que parce que les femmes qui étaient analysées par moi pouvaient conserver ce même lien au père dans lequel elles s'étaient réfugiées pour sortir de la phase préoedipienne [...]. Il apparaît en vérité que des femmes analystes [...] ont pu percevoir plus aisément cet état de chose parce que leur venait en aide, chez leurs malades, le transfert sur un substitut de mère approprié* ». ¹⁵⁰

Le sexe de l'analyste a-t-il une influence déterminante sur une part du transfert ou du travail de l'analysant, notamment sur ce qui est en lien avec des questions oedipiennes et des questions de sexualité ? Lacan disait que le contre-transfert est un alibi à la résistance de l'analyste et que le transfert est un mouvement qui circule. Ce qui ouvre la question des transferts imaginaire et symbolique. Le

146 Ibid p 163

147 Ibid p 164

148 Ibid p 164

149 Ibid p 163

150 Freud, *Sur la sexualité féminine*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 140

transfert symbolique ne dépend pas du sexe de l'analyste, pour le transfert imaginaire spéculaire c'est une autre affaire. Cela ouvre la question de la structure psychique de l'analysant et celle de l'analyste. (Quant au transfert réel, chez un sujet structuré du côté de la psychose, il méconnaît la différence des sexes). Anne-Lise Stern soutient que l'analyste écoute à l'endroit où le signifiant s'arrime au corps. L'écoute et l'acte analytique relèvent-ils d'une position féminine (une position *pas-toute*) ?

Cette question se pose jusque dans la théorisation. On peut se demander si la persistance chez bon nombres d'analystes hommes de considérer le féminin comme une énigme, et la jouissance féminine comme quelque chose d'indicible n'est pas un reste de l'attitude infantile du garçon lors de la découverte de la différence des sexes. « *[..] quand le petit garçon aperçoit de prime abord la région génitale de la petite fille, il se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout [..]* »¹⁵¹

L'homme n'en voudrait rien savoir, en raison de la réactivation qui s'ensuivrait : « *s'il se la remémore ou s'il la répète, il est la proie d'une terrible tempête émotionnelle et se met à croire à la réalité d'une menace dont il se riait jusqu'alors* »¹⁵². L'homme répéterait alors le comportement qu'il eut lors de la découverte du sexe de la petite fille « *il ne voit rien, ou bien par un déni il atténue sa perception* »¹⁵³. Ne rien voir, ne rien vouloir en savoir, déni, mais Freud va jusqu'à l'affirmation que les deux attitudes possibles de la part des hommes vis-à-vis des femmes sont « *horreur de ces créatures mutilées ou mépris triomphant à leur égard* ». ¹⁵⁴

La réaction négative de l'homme envers la femme relève – au moins pour une part – de l'insupportable de la castration auquel elle le renvoie, indépendamment des enjeux oedipiens envers la mère. On peut supposer qu'il en est de même pour certaines femmes.

151 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 127

152 Ibid p127

153 Ibid p 127

154 Ibid p 127

Conséquences de deux zones génitales féminines

Dans la mesure où la libido, comme pulsion, part d'une zone érogène du corps, cela questionne ce qu'il en est du corps.

L'apport freudien intéressant là est l'idée qu'il n'y a pas un, mais deux organes de jouissance féminine. Dans la sexualité génitale la femme a deux zones érogènes, deux excitabilités possibles et deux types d'orgasmes. L'un de ces organes, le clitoris, fonctionne effectivement sur le modèle masculin : il est externe, visible, nécessite une stimulation localisée, produit des décharges qui amènent la satisfaction et laisse l'organe hors jeu quelques temps. L'autre, le vagin, est invisible et provoque une jouissance dont on peut se demander si elle est localisée. Le vagin comme zone de plaisir serait-il le prolongement interne du clitoris ? La zone interne nommée point G qui fonctionnerait comme le clitoris suffit-elle à penser le plaisir vaginal ? Il ne s'agit pas ici de rentrer dans des débats de physiologie mais de considérer le corps érogène du côté de l'enveloppe, de l'image et du sensoriel.

Lorsque les femmes parlent de l'orgasme vaginal, elles en parlent comme d'une expérience de décorporéisation : les limites du corps ne sont plus ressenties. Elles parlent de vagues, d'expansion, et décrivent un retour aux limites du corps qui n'est pas sans faire penser rétroactivement à une expérience de dépersonnalisation, alors même que certaines d'entre elles vont évoquer un espace interne localisé du côté de la montée d'excitation.

La femme n'est donc *pas-toute* clitoridienne et *pas-toute* vaginale.

Sa spécificité au regard de l'homme au niveau de la jouissance d'organe serait d'acquérir à la puberté un deuxième organe génital, et d'avoir accès à deux types d'orgasmes.

Freud dit que chez l'homme à la puberté, il y a un « *nouveau but sexuel : la pénétration dans une cavité du corps qui excite la zone génitale* »¹⁵⁵ Il met en parallèle ce nouveau but sexuel avec l'objet, qu'il pose comme redécouverte.

Pour la femme, du fait qu'elle a deux zones génitales, y a-t-il deux objets de la pulsion génitale ? Qu'en est-il de la pénétration, du fait d'être pénétrée - comme but

155 Freud, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio essais, 1987, p 164

sexuel ? Si la femme a deux zones génitales directrices, dont l'une implique d'être pénétrée - et d'être passive ? Etre pénétrée équivaut-il à une pulsion à but passif ? S'il s'agit d' « être pénétrée » oui, s'il s'agit de « prendre le pénis » non : « *le but actif : tourmenter, regarder est remplacé par le but passif : être tourmenté, être regardé* »¹⁵⁶.

Ces deux zones fonctionnent-elles indépendamment l'une de l'autre et correspondent-elles à des fantasmes et des identifications différentes ? Autrement dit à des phases différentes – voire successives – de l'Oedipe ?

Je propose à présent de voir ce qu'il en est de l'objet de la pulsion sexuelle, pris dans des représentations, c'est à dire l'Oedipe.

I.5. Le complexe de castration chez la fille

Au niveau des représentations, lors de la découverte de la différence anatomique des sexes, la petite fille est prête à admettre que les femmes n'ont pas de pénis. « *Elle est immédiatement prête à l'admettre et succombe à l'envie de pénis qui culmine dans le désir, important quant à ses effets ultérieurs d'être elle-même un garçon* »¹⁵⁷

Au départ elle croit être la seule dépourvue de pénis, plus tard elle découvre que cela concerne d'autres enfants puis des adultes. « *Lorsqu'elle a l'idée de la généralité de ce caractère négatif elle dévalorise grandement les femmes et aussi sa mère.* »¹⁵⁸

Que devient cette envie de posséder un pénis ? Qu'en est-il du lien à la mère ?

La fille et le garçon considèrent que de cette absence de pénis, la femme est inférieure. Du constat de sa castration la petite fille peut suivre trois orientations.

Elle peut se détourner de la sexualité au sens large, renoncer à l'activité phallique (la masturbation clitoridienne) et « *dans d'autres domaines à une bonne part de sa masculinité* ». ¹⁵⁹ Elle peut affirmer sa masculinité malgré tout, et espérer « *recevoir*

156 Freud, *Pulsion et destins des pulsions*, in Métapsychologie, Gallimard, 1968, p 25

157 Freud, *Les trois essais sur la sexualité*, Folio essais, 1987, p 125

158 Freud, *Sur la sexualité féminine*, La vie sexuelle, PUF, 2009, p 146

159 Ibid p 143

encore une fois un pénis ¹⁶⁰». Cela peut devenir le but de sa vie où elle peut fantasmer d'être un homme. Freud parle de « *complexe de masculinité* ¹⁶¹ ». Cette masculinité peut également être maintenue dans un choix d'objet sexuel homosexuel dans la réalité. La troisième voie possible conduit à choisir le père comme objet et plus tard au choix d'objet hétérosexuel dans la réalité. Cette voie est la forme féminine de complexe d'Oedipe.

Quand Freud parle de masculinité, il semble que ce soit la position active : « *L'opposition actif-passif se fond plus tard dans l'opposition masculin-féminin qui, jusque-là n'avait pas de signification psychologique* » ¹⁶² écrit-il en 1915. Cependant dans des textes ultérieurs, en 1933, Freud pose que masculin et féminin, la « *distinction n'est pas psychologique* » ¹⁶³, « *faire coïncider « actif » avec « masculin » et « passif » avec « féminin », je vous le déconseille* » ¹⁶⁴. Pour Freud la libido est masculine, elle est phallique. « *Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine [...], l'énoncé « libido féminine » manque de toute justification* ». ¹⁶⁵ La libido n'a pas de sexe, elle est phallique pour les deux sexes. Les positions masculine et féminine peuvent être actives et passives, ce qui les différencie peut-être est le but, qui serait un but passif dans une position féminine. « *On pourrait songer à caractériser psychologiquement la féminité par la préférence donnée à des buts passifs. Ce n'est naturellement pas la même chose que la passivité ; une grande part d'activité peut être nécessaire pour imposer un but passif.* » ¹⁶⁶

Pour Freud la position féminine est un au-delà de la position masculine. « *Avec l'entrée dans la phase phallique, les différences des sexes s'effacent complètement*

160 Ibid p 143

161 Ibid p 143

162 Freud, *Pulsion et destins des pulsions*, in Métapsychologie, Gallimard, 1968, p 35

163 Freud, *La féminité*, in Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, folio essais, 1984, p 153

164 Ibid p 155

165 Ibid p 176

166 Ibid p 155

*derrière les concordances. Il nous faut maintenant reconnaître que la petite fille est un petit homme ».*¹⁶⁷

La mère

La mère est le premier objet d'amour pour la fille – comme pour le garçon. Cette phase est préoedipienne. La fille passe d'abord – à l'inverse du garçon – par le complexe de castration, pour en arriver au complexe d'Oedipe. La phase préoedipienne, où prédomine un attachement très fort à sa mère (les autres, frères, père, sont des rivaux gênants) dure jusqu'à la quatrième voire la cinquième année chez la petite fille. C'est un lien très intense. Freud rapporte que bon nombre de femmes répètent avec leur mari la relation qu'elles avaient avec leur mère, leur lien objectal est resté préoedipien. Freud considère aussi que la jalousie « *joue un rôle bien plus important dans la vie psychique de la femme, parce qu'elle tire un énorme renforcement du détournement de l'envie de pénis* ». ¹⁶⁸ La position psychique de la femme du fait de la différence anatomique des sexes repose sur un lien particulier à la mère, haine et amour d'une extrême intensité, sur l'absence de pénis qui la conduit à se dévaloriser et à en désirer un.

Les buts sexuels de la petite fille envers sa mère sont passifs et actifs, selon la phase de développement libidinal de la fille. Freud rappelle que la tendance de l'enfant quel que soit son sexe, est de transformer une expérience où il a été passif en une expérience où il est actif : faire à un autre ce qu'on lui a fait, pour une part dans sa tentative de maîtriser le monde. L'activité de la petite fille envers sa mère est orale, sadique et phallique. Selon Freud, les femmes vont fréquemment parler de séduction par la mère et non par le père. La fille veut dévorer sa mère. Elle a des désirs sadiques. Si le désir de tuer sa mère est conscient la femme peut s'en défendre par une angoisse d'être tuée par la mère. Pour ce qu'il en est de la passivité, l'enfant est nourri par la mère, et les petites filles demandent « *à leur mère de répéter les attouchements et frottements* » ¹⁶⁹ occasionnés lors de la toilette.

167 Ibid p158

168 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 128

169 Freud, *Sur la sexualité féminine*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 150

La petite fille via la masturbation clitoridienne durant la phase phallique a l'espoir de faire un enfant à sa mère.

A l'instar du garçon, l'amour infantile de la fille n'a pas de but possible et devient déception et hostilité.

La petite fille se détourne de la mère, d'une part parce qu'elle lui en veut (comme le garçon) d'interdire la masturbation, d'autre part du fait qu'elle dévalorise la mère de n'avoir pas de pénis ; mais surtout parce qu'elle lui en veut de ne pas lui avoir donné de pénis, c'est à dire de l'avoir « *fait naître femme* ». ¹⁷⁰ Cela ne suffit pas à expliquer que la petite fille se détourne de sa mère. « *Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement inexorable* ». ¹⁷¹

Freud constate que souvent la masturbation clitoridienne cesse lorsque la fille se détourne de la mère. Les frustrations et déceptions concernent autant les tendances passives que les tendances actives. « *Le passage à l'objet-père s'accomplit à l'aide des tendances passives dans la mesure où celles-ci ont échappé à la catastrophe* ». ¹⁷²

Pour Freud ce qui amène la fille à quitter la position masculine et la conduit « *sur de nouvelles voies qui conduisent au développement de la féminité* » ¹⁷³ est l'envie de pénis, une « *humiliation narcissique* » ¹⁷⁴ accompagnée de la conviction qu'elle ne pourra jamais rivaliser avec le garçon sur ce point, ce qui se manifeste cliniquement par un dégoût de la petite fille pour l'activité masturbatoire phallique (clitoridienne) et un arrêt de l'onanisme. Ce n'est pas le détournement de sa mère, ni l'investissement de son père.

Ce n'est qu'alors que s'ouvre pour la petite fille le complexe d'Oedipe. Jusque-là elle était dans le complexe de castration.

170 Ibid p 146

171 Ibid p 140

172 Ibid p 151

173 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, in *La vie sexuelle*, PUF, 2009, p 130

174 Ibid p 130

I.6. La forme féminine du complexe d'Oedipe

Le complexe d'Oedipe de la fille se met en place du fait de l'arrêt de la masturbation phallique par un glissement de la libido « [...] le long de ce qu'on ne peut appeler que l'équation symbolique : pénis = enfant – jusque dans une nouvelle position. Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'enfant et, dans ce dessein, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme. »¹⁷⁵

Dans ce qui a été présenté jusqu'à présent de la sexualité de la petite fille, le complexe d'Oedipe ne joue aucun rôle. Avant d'aller plus avant, et d'interroger le complexe d'Oedipe et sa résolution chez la petite fille, il est nécessaire de reprendre rapidement ce qu'est le complexe d'Oedipe et les enjeux qui y sont liés.

Le complexe d'Oedipe

Le complexe d'Oedipe est un « ensemble organisé de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. »¹⁷⁶

A travers le mythe d'Oedipe-Roi, Freud pose le complexe d'Oedipe comme un désir amoureux envers le parent de sexe opposé et un désir de mort envers le parent du même sexe devenu un rival. Dans *Totem et tabou*, avec le mythe de la horde primitive, Freud démontre l'universalité du complexe d'Oedipe et ce qu'il permet : l'interdit du meurtre (pacte que font les frères après le meurtre du père de la horde) et l'interdit de l'inceste.

Le complexe d'Oedipe est universel au niveau des groupes et sociétés humaines et il est l'organisateur principal de la névrose, « le complexe d'Oedipe est le véritable noyau de la névrose »¹⁷⁷. Il permet (lors de sa destruction) : « le détournement de l'inceste et [l'] instauration de la conscience et de la morale. »¹⁷⁸ Il ouvre l'accès à la génitalité et détermine le choix d'objet.

175 Ibid p 130

176 Laplanche et Pontalis, *complexe d'Oedipe*, Vocabulaire de la psychanalyse, PUF, 1997, p79

177 Freud, *Un enfant est battu*, Névrose, psychose et perversion, PUF, 1999, p 233

178 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, La vie sexuelle, PUF, 2009, p 131

« [...] le complexe d'Oedipe est quelque chose de si important que la manière dont on a donné dedans et dont on s'en est sorti ne peut pas ne pas avoir de conséquences. »¹⁷⁹

A l'entrée dans l'Oedipe une identification remplace un investissement d'objet, une identification au père se substitue à la mère comme objet.

Les liens entre identifications et relation d'objet ont lieu tout au long de l'existence. « Chez des femmes qui ont eu de nombreuses expériences amoureuses, on a l'impression de pouvoir facilement retrouver dans leurs traits de caractère les restes de leurs investissements d'objet. Il faut aussi tenir compte d'une simultanéité entre investissement d'objet et identification, donc d'une modification de caractère, avant que l'objet n'ait été abandonné. Dans ce cas la modification du caractère pourrait survivre à la relation d'objet et en un certain sens la conserver. »¹⁸⁰

La sortie de l'Oedipe s'effectue par la création du surmoi qui est une formation réactionnelle contre les premiers objets du ça. Le surmoi résulte d'une identification double au père : l'injonction d'être comme le père et l'interdiction de faire ce que fait le père.

Le complexe d'Oedipe complet est double, du fait de la bisexualité psychique de l'enfant. Chaque enfant quel que soit son sexe, a des sentiments tendres envers le parent de sexe opposé et une hostilité envers le parent du même sexe (complexe normal positif), et des sentiments tendres envers le parent du même sexe associé à une rivalité hostile à l'égard du parent du sexe opposé (complexe inversé, négatif).

Lors de la sortie, du refoulement du complexe d'Oedipe, l'investissement de la mère comme objet doit être abandonné et sera remplacé soit par un renforcement de l'identification au père soit par une identification à la mère.

Pour Freud la forme féminine du complexe d'Oedipe comme normal positif est un sentiment tendre envers le père et une rivalité hostile envers la mère.

La fille entre dans l'Oedipe via le renoncement au pénis qui devient désir d'enfant, elle se tourne vers le père dans l'attente d'un enfant (ou d'un pénis).

179 Ibid p131

180 Freud, *Le moi et le ça*, Essais de psychanalyse, Payot, 2001, p 269

Lors de la disparition du complexe d'Oedipe, « *la position oedipienne de la petite fille peut aboutir à un renforcement de son identification à la mère (ou à l'instauration de celle-ci) qui établit le caractère féminin de l'enfant.* »¹⁸¹ Quid du père comme objet perdu ? Freud rapporte que « *l'analyse nous apprend fréquemment que la petite fille, après avoir dû renoncer au père comme objet d'amour, sort alors sa masculinité et s'identifie non pas à la mère, mais au père, donc à l'objet perdu.* »¹⁸²

La bisexualité psychique de l'enfant rend difficile de distinguer les différentes identifications et les différents investissements d'objet. D'autre part « *l'instauration diphasee de la vie sexuelle* »¹⁸³, par l'interruption du développement de la sexualité que constitue la période de latence complique également la saisie du déroulement oedipien.

La puberté

La puberté est accompagnée d'une réactivation de l'Oedipe, avec celle de fantasmes oedipiens qui se heurtent à l'interdit (via le surmoi) et provoquent de l'angoisse. C'est « *à la puberté que s'établit la séparation tranchée des caractères masculin et féminin* »¹⁸⁴. La libido est de nature masculine « *qu'elle se manifeste chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, que celui-ci soit l'homme ou la femme.* »¹⁸⁵. Le processus psychique de la jeune fille qui s'ajoute et se différencie à ceux communs avec le garçon est le changement de zone directrice génitale (du clitoris au vagin).

Pour Freud « *le motif de destruction du complexe d'Oedipe chez la fille fait défaut.* »¹⁸⁶, tant lors de l'entrée dans la période de latence qu'à la puberté. La castration n'est pas une sortie de l'Oedipe pour elle, elle est ce qui l'amène à la situation oedipienne. Le complexe d'Oedipe est liquidé très lentement via le

181 Ibid p 272

182 Ibid p 272-273

183 Ibid p 275

184 Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, p160

185 Ibid p 161

186 Freud, *Différence anatomique entre les sexes*, La vie sexuelle, PUF, 2009, p131

refoulement ou peut perdurer longtemps dans la vie psychique normale de la femme. De ce fait le surmoi des femmes « *ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme.* »¹⁸⁷ Les femmes sont plus que les hommes enclines à suivre leurs affects et moins assujetties à une conscience morale.

En résumé pour Freud, il n'est pas possible de définir ce qu'est une femme, si ce n'est par rapport à la différence anatomique des sexes. S'il pose une spécificité de la fille et de la femme c'est uniquement au regard du rapport à la castration, via les théories sexuelles infantiles qui, si elles prennent appui sur l'anatomie, le font sur la base du scopique et en terme de l'avoir ou pas, et non sur des phénomènes biologiques. La féminité consiste d'une part en un changement de zone érogène (du clitoris au vagin), d'autre part dans le fait d'avoir des pulsions à but passif, ce qui peut nécessiter beaucoup d'activité. Le devenir femme peut être une position masculine (buts actifs) ou une position féminine (buts passifs), comme le devenir homme, « *ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir* »¹⁸⁸. Il considère que le choix d'objet hétérosexuel pour une femme reste pour parti difficile à expliquer, plus précisément que le renoncement à la mère comme objet d'amour ne trouve pas d'explication suffisante, et il fait le constat que chez un certain nombre de ses patientes, leur relation à leur mari est sur le modèle de leur relation à leur mère.

Si du fait de la bisexualité psychique, les mouvements d'identifications et d'investissements d'objets sont difficiles à distinguer, la fille garde de sa construction oedipienne une humiliation narcissique, une propension à la jalousie et un surmoi plus faible.

Une femme, comme un homme, peut être dans une position féminine. Certains hommes peuvent investir une zone érogène autre que leur pénis, et peuvent avoir

187 Ibid p 131

188 Ibid p 153

des pulsions à but passif. La distinction insertif/réceptif¹⁸⁹ comme complément de la distinction actif/passif paraît à ce sujet intéressante. Elle permet de prendre en compte l'évolution sociale où les femmes peuvent accéder à des situations actives et vient rendre compte de la complexité des enjeux autour de pénétrer/être pénétré. « *Il nous faut prendre garde de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives* »¹⁹⁰. Au niveau de l'excitabilité, de la zone érogène, la satisfaction peut venir du fait de pénétrer (insertif) ou d'être pénétré (réceptif) indépendamment d'un comportement passif ou actif. Repérer si la pulsion à un but actif ou passif ne peut se faire qu'à partir des fantasmes et non des conduites génitales et sexuelles.

Le fantasme « Un enfant est battu » chez certaines femmes, permet de repérer via l'infantile, les mouvements oedipiens chez la petite fille envers le père et ce qu'ils deviennent chez la femme.

I.7. Le fantasme de fustigation chez la femme : « Un enfant est battu »¹⁹¹

Freud part de la représentation fantasmatique « un enfant est battu ». Ce fantasme est conscient, fréquent et suscite des sentiments de plaisir, ce pour quoi il est maintes fois reproduit (et peut aller jusqu'à la satisfaction onanistique, d'abord consentie, puis compulsivement contre le gré du sujet).

L'aveu de ce fantasme ne se fait qu'avec hésitation. Il provoque honte et culpabilité, résiste au traitement psychanalytique et le souvenir de son apparition reste incertain. Des hommes et des femmes peuvent avoir ce fantasme, cependant Freud le constate plus fréquemment chez des femmes¹⁹² (chez des obsessionnelles et chez des hystériques).

189 C. Broqua, F Lert, Yves Souteyrand, *Homosexualités au temps du sida : tensions sociales et identitaires*, ANRS, Sciences sociales et sida, CRIPS, Paris, octobre 2003

190 Freud, *La féminité in Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p 155

191 Freud, *Un enfant est battu*, in *Névrose, psychose et perversions*, PUF, 1999, p 219 à 243

192 Ibid p 222 : quatre femmes et deux hommes

Freud analyse les phases du fantasme de fustigation chez les femmes.

Les premiers fantasmes de cette espèce chez la fille ont été cultivés très tôt, vers quatre ou cinq ans. Lorsque l'enfant assiste à l'école à la fustigation d'autres enfants par le maître, cela réveille (ou renforce s'il était encore conscient) ce fantasme et modifie sensiblement son contenu ; à partir de là c'est un nombre indéterminé d'enfants qui ont été battus. Les fantasmes de fustigation cherchent de nouvelles stimulations dans les livres. La propre activité fantasmatique de l'enfant commence à inventer en profusion des situations de fustigation.

Ces fantasmes sont en action : les formulations de Freud laissent à penser que c'est l'activité fantasmatique qui agit et non le moi : « *ils se cherchent des stimulations.* »¹⁹³

Sur ces fantasmes précoces et simples Freud pose les questions suivantes : Qui est battu ? L'auteur du fantasme ? Un autre enfant ? Toujours le même ? Qui bat ? Un adulte ? Qui plus précisément ? Quel est le sexe de l'enfant ? Ses patientes répondent généralement : « je n'en sais pas plus, un enfant est battu ».

Logiquement, un tel fantasme (survi dans la prime enfance et maintenu en vue d'une satisfaction auto-érotique) est un trait primaire de perversion. Une des composantes de la fonction sexuelle aurait devancé les autres dans le développement, se serait rendue indépendante et se serait fixée, et donc n'aurait pu être prise dans les processus de développement ultérieurs. Normalement une perversion infantile succombe au refoulement, est transformée par une sublimation ou est remplacée par une formation réactionnelle.

Dans cette logique devrait être découvert un événement fixateur dans l'enfance. Or les impressions fixatrices sont dépourvues de toute force traumatique. Il est impossible de dire pourquoi la tendance sexuelle s'est fixée sur elles. (Les impressions fixatrices ont pour fonction de constituer un point d'ancrage aux composantes sexuelles qui ont pris de l'avance).

Ces fantasmes sont isolés du reste du contenu de la névrose, ils semblent ne pas trouver leur place propre dans la trame globale de la névrose.

193 Ibid, p 220

La constitution du fantasme « Un enfant est battu »

Freud présente alors une hypothèse de la constitution de ce fantasme.

De deux à quatre ou cinq ans, les facteurs libidinaux sont éveillés par les expériences vécues et liés à certains complexes. Les fantasmes de fustigation ne se manifestent qu'à la fin de cette période, ils correspondraient donc à un résultat terminal. Ils ont un développement historique compliqué : leur relation à l'auteur du fantasme, leur objet, leur contenu, leur signification changent plusieurs fois.

Le fantasme n'est sûrement pas masochiste : l'enfant battu n'est jamais l'auteur du fantasme, c'est un autre enfant (souvent un petit frère ou une petite sœur). Le fantasme ne peut pas être sadique : celui qui bat n'est pas l'auteur du fantasme. Celui qui bat est un adulte et (la suite de l'analyse montre à chaque fois que) cet adulte est clairement le père (de la fille).

Freud propose ensuite un déroulement de la construction de ce fantasme en terme de phases d'économie libidinale et d'interdits.

A ces périodes-là, l'enfant est empêtré dans les excitations de son complexe parental.

La petite fille investit le père comme objet d'amour. Celui-ci qui généralement cherche son amour a de ce fait suscité chez sa fille le début d'une attitude de haine et de rivalité envers la mère.

Cependant le fantasme de fustigation n'est pas lié à la mère mais aux frères et sœurs. La première phase est « Le père bat l'enfant haï de moi » qui vient dire « le père n'aime pas cet autre enfant, *il n'aime que moi* »¹⁹⁴. Le fantasme de fustigation renvoie à la jalousie fraternelle. Il est lié à la vie amoureuse de l'enfant et satisfait sa jalousie et ses intérêts. Il ne peut être considéré comme sexuel ni comme sadique et rien ne dit que cette première phase du fantasme est au service d'une excitation qui, sous la pression des revendications génitales, apprendrait à obtenir la décharge par l'activité onanistique. Cependant sexuel et sadisme vont s'originer de là. Le désir d'avoir un enfant du père est constamment présent chez la petite fille et les

194 Ibid p 227

organes génitaux ont déjà commencé à être impliqués dans le processus d'excitation.

Ces amours incestueuses subissent le refoulement, ce qui avait été conscient est à nouveau poussé dehors. En même temps qu'a lieu le refoulement, apparaît une conscience de culpabilité (produite par le surmoi non encore théorisé). Le sentiment de culpabilité produit un renversement dans le contraire « non il ne t'aime pas car il te bat ».

Le fantasme de cette deuxième phase (être soi-même battue par le père) est l'expression directe de la conscience de culpabilité. Ce fantasme a pour base l'amour pour le père. Il est devenu masochiste. La conscience de culpabilité transforme le sadisme en masochisme. Quand l'organisation génitale à peine constituée est atteinte par le refoulement, toute représentation de l'amour incestueux devient inconsciente et l'organisation génitale régresse à un stade antérieur (retour à l'organisation pré-génitale sadique-anale). La proposition « le père m'aime » était comprise au niveau génital, sous l'effet de la régression elle devient « le père me bat ». Le fait d'être battue est un composé de conscience de culpabilité et d'érotisme, et est le substitut régressif de la relation génitale prohibée. C'est là que le fantasme puise l'excitation libidinale qui lui sera inhérente et il trouve sa décharge dans des actes onanistiques. Le fantasme de la deuxième phase est généralement inconscient. L'onanisme est d'abord pratiqué sous l'emprise de fantasmes inconscients puis s'y substituent des fantasmes conscients. Les patientes de Freud ont construit une quantité conséquente de rêves éveillés, importants pour elles et qui leur permettent un sentiment de satisfaction, même sans masturbation (dans un cas le fantasme « être battu par le père » était accessible à la conscience, avec un travestissement du moi : le héros était battu par le père, puis puni, humilié). La troisième phase est celle de la configuration définitive du fantasme de fustigation. L'enfant auteur est spectateur, le fantasme ressemble à celui de la première phase, il semble sadique.

Ce serait « le père bat l'autre enfant, il n'aime que moi », le « il n'aime que moi » étant refoulé. En réalité la satisfaction est masochiste. Le fantasme a pris en charge l'investissement libidinal de l'élément refoulé et le sentiment de culpabilité qui y est

associé. Ces enfants indéterminés sont des substituts de la personne propre. Ce sont des garçons dans les fantasmes des filles car quand elles se détournent de l'amour génital incestueux pour le père, elles veulent être des garçons.

La première phase du fantasme (le père bat l'enfant (haï par moi)) est une phase préliminaire du fantasme de fustigation, basée sur des souvenirs et des désirs.

Lors de la deuxième phase, le père reste la personne qui bat l'enfant, l'enfant battu est devenu un autre enfant (régulièrement l'auteur du fantasme), la formulation en est « je suis battue par le père ». Le fantasme s'est teinté à un haut degré de plaisir et la satisfaction est masochiste. *« Cette seconde phase est la plus importante de toute et la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d'elle en un certain sens qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle. Elle n'est en aucun cas remémorée, elle n'a jamais porté son contenu jusqu'au devenir conscient. Elle est une construction dans l'analyse, mais n'en est pas moins une nécessité »*¹⁹⁵.

La troisième phase ressemble à la première. La personne qui bat n'est jamais le père. L'auteur du fantasme n'apparaît pas. Il y a souvent beaucoup d'enfants et ce sont généralement des garçons. Contrairement à la première phase, le fantasme est porteur d'une forte excitation sexuelle, qui conduit à la satisfaction onanistique.

La perversion infantile fait partie des processus de développement normaux. Elle est en lien avec les objets d'amour incestueux de l'enfant. Le fantasme de fustigation et d'autres fixations perverses sont des sédiments laissés par le complexe d'Oedipe, avatars, séquelles.

La structure de l'Oedipe impose, via le surmoi, une nécessité de censure des fantasmes, que le moi va devoir concilier avec les exigences pulsionnelles. Le fantasme s'articule à la question du refoulement.

Chez les femmes, le fantasme de fustigation traverse trois phases. La première et la troisième sont sadiques et peuvent être remémorées. La troisième est inconsciente et masochiste, le contenu est « être battue par le père ». Le fantasme inconscient a originellement une signification génitale et c'est à lui que sont rattachées la charge

195 Ibid p 225

libidinale et le sentiment de culpabilité. Il s'origine du désir incestueux d'être aimé par le père et il est le fruit du refoulement et de la régression.

Défense de la position féminine

Ce dont il est question est la position féminine. Les enfants battus dans les fantasmes des garçons sont également des garçons et non des filles. Le masochisme des hommes « *coïncide avec une position féminine* »¹⁹⁶. Si dans le fantasme conscient l'enfant est battu par une femme et est « je suis battu par la mère », « *dans les deux cas le fantasme de fustigation dérive de la liaison incestueuse au père* »¹⁹⁷. Dans la troisième phase du fantasme, les garçons se protègent du choix d'objet homosexuel.

Ce fantasme (« je suis battue par le père ») fréquent chez les femmes est un fantasme masochiste qui est une régression du fantasme incestueux « *avec une signification génitale* »¹⁹⁸ envers le père au stade sadique-anal où le sadisme est transformé en masochisme du fait de la conscience de culpabilité qui produit également le refoulement.

Ce fantasme masochiste inconscient – chez la fille- vient de la position oedipienne normale.

Freud constate que chez les filles et chez les garçons, le motif du refoulement du fantasme masochiste incestueux envers le père est de s'écarter de la position féminine. Dans les deux cas l'enjeu est de refouler la position passive. « *Chez le garçon comme chez la fille le fantasme de fustigation correspond à une position féminine, donc à un arrêt prolongé sur la ligne féminine, et les deux sexes s'empressent de se débarrasser de cette position en refoulant le fantasme* ».¹⁹⁹

Cependant la théorie de « la protestation virile » d'Adler ne paraît pas satisfaisante pour Freud. En effet, les fantasmes actifs succombent également au refoulement. Le refoulement s'il porte sur la sexualité infantile n'est pas sexualisé. Le moteur du refoulement n'est pas fonction de la dimension active ou passive mais « *la part de*

196 Ibid p 237

197 Ibid p 238

198 Ibid p 235

199 Ibid p 242

cet héritage qui doit être laissée de côté lors du progrès vers des phases ultérieures du développement, parce qu'elle est inutilisable, incompatible avec la nouveauté et nuisible à celle-ci »²⁰⁰

La fille doit renoncer à la mère comme objet d'amour, c'est la déception et la haine qui lui permettent cela et l'amène à se tourner vers le père. Le refoulement et ce sur quoi il porte est lié au surmoi. Chez la fille le surmoi amène la nécessité de refouler le fantasme incestueux envers le père. Elle a également à se défendre de la blessure narcissique de ne pas avoir de pénis, du fait de ne pas être un garçon, et doit surmonter sa haine envers sa mère (de l'avoir faite naître femme) pour pouvoir s'y identifier.

Je propose l'hypothèse que sa défense de l'humiliation narcissique et ce qui lui permet la nécessaire identification au père est de l'ordre non du refoulement mais d'un déni de la castration via un clivage du moi. Le constat de Freud que les fantasmes de fustigation « *demeurent la plupart du temps à l'écart du reste du contenu de la névrose et ne trouvent pas leur place propre dans la trame de celle-ci* »²⁰¹ peut être compris en ce sens. Une partie du moi fonctionne sur un mode névrotique classique assujettie au surmoi et une partie est du côté du déni de la castration. Je suppose également que ce qui lui permet une identification oedipienne à la mère n'est pas lié à une identification à la femme. L'identification au père est simultanément une identification à l'homme : être détenteur d'un pénis. L'identification à la mère est uniquement sur le versant de la maternité ou de ne-pas-être un homme. Il n'y a pas de support d'une transmission de être-femme.²⁰²

Avant d'aller plus avant dans l'hypothèse du clivage du moi comme structural de la position féminine, je propose de faire un détour par les contributions d'Hélène Deutsch pour préciser ce qui caractérise la construction et la position féminine au niveau des identifications, du surmoi et des fantasmes et par le masochisme pour éclairer les enjeux des pulsions à but passifs.

200 Ibid p 243

201 Ibid p 223

202 Thèse, Chapitre II, III.1 *Le ravage*

I.8. Identifications, surmoi et idéal du moi chez la fille

Dans nombre de textes sur le développement de la sexualité de la fille et sur la sexualité féminine, Freud fait référence aux travaux d'Hélène Deutsch.

Les travaux d'Hélène Deutsch concernant la sexualité féminine s'inscrivent dans la ligne des théorisations freudiennes. Elle apporte des éléments complémentaires au sujet des identifications, des spécificités du surmoi et de l'idéal du moi, du complexe de masculinité et de la résolution du complexe d'Oedipe.

La fille vit une série d'identifications et d'investissements d'objets plus compliquée que le garçon. Pour Hélène Deutsch comme pour Freud, l'organisation de la petite fille est la même que celle du garçon au niveau des deux premiers stades, le stade oral et le stade sadique-anal. C'est au moment du stade phallique que survient une première différence entre la construction sexuelle de la fille et celle du garçon.

Identification au père

Au stade sadique-anal, la fille comme le garçon s'identifie tantôt au père, tantôt à la mère. Les identifications au père sont accompagnées d'idées sadiques avec des fantasmes de possession d'un pénis actif. Les identifications à la mère sont du côté d'un rôle passif, accompagnées du fantasme de l'enfant anal.

Avant le stade phallique, la fille ne réagit pas de manière notoire à la vue d'un pénis, à la découverte de l'organe masculin. Jusqu'au stade phallique, le clitoris « est considéré comme un organe d'une valeur excessivement solide, investi de fortes quantités de plaisir ». ²⁰³

Au début du stade phallique elle a une possession présumée du pénis à travers son clitoris, accompagnée de tendances sadiques et d'une identification au père, qui repose sur le clitoris comme équivalent du pénis. Lors de la découverte ou de la redécouverte durant le stade phallique de l'existence du pénis et de son absence

203 Hélène Deutsch, *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, PUF, 1994, p 10

chez elle, la fille ressent tristesse, déception, affliction, et aura souvent des fantasmes de vengeance.

Elle attribue la responsabilité de son absence de pénis parfois à la mère, parfois au père, alternativement. Sur le registre des théories sexuelles infantiles, elle suppose que c'est sa masturbation et les fantasmes oedipiens qui l'accompagnaient qui sont cause de cette perte, de cette castration subie, qui est du côté d'un châtiment.

Abandon de l'identification au père

Lorsqu'elle doit renoncer au clitoris, c'est-à-dire acter la castration, le fait qu'elle n'a pas de pénis, la fille est obligée d'abandonner l'identification au père. Sa croyance que son absence de pénis est une perte, une castration comme châtiment de son activité masturbatoire l'amène à éprouver d'intenses sentiments de culpabilité. Cette culpabilité est différente de l'angoisse de castration du garçon. Le sentiment de culpabilité de la fille vient quand elle croit avoir découvert que la masturbation implique la castration comme châtiment. C'est le complexe de castration qui amène la création du surmoi chez la fille, cependant, comme le châtiment a déjà été subi, son surmoi sera plus faible que celui du garçon.

Hélène Deutsch nous éclaire sur la dissolution du complexe d'Oedipe, en le posant comme survenant par des voies indirectes. Il y a abandon de l'identification avec le père. Elle est désexualisée et installée dans le surmoi sous la forme de « *bien que je ne possède point ce que le père possède, je suis tout de même pareille à lui* ». ²⁰⁴ Elever l'identification en la désexualisant permet à la petite fille d'effacer la blessure narcissique que lui a amenée la découverte de son manque de pénis. Son surmoi, comme celui du garçon, va aussi s'opérer par une introjection du père. Ensuite, la relation narcissique au père va devenir une relation d'objet.

A ce moment-là le moi est plus faible que les forces pulsionnelles. Le renoncement au clitoris, la blessure narcissique et la transformation de l'identification au père en relation d'objet va amener chez la fille une régression au stade antérieur. La fille investit les composantes passives anales et elle s'identifie à la mère, avec un désir

204 Ibid p 11

d'enfant anal comme compensation au pénis perdu. Au niveau des fantasmes, le père est pour la fille ce qu'il est pour la mère, un objet sexuel.

Vers la fin de la phase phallique, la passivité sera investie. Pour Hélène Deutsch, c'est cette position de passivité qui amène le déclin du complexe d'Oedipe et qui annonce d'ores et déjà les processus de la puberté.

Surmoi et idéal du moi

Le surmoi de la fille est basé sur une identification déssexualisée au père et porte l'interdit de l'inceste et les sentiments de culpabilité qui vont avec. De ce fait, la fille va renoncer à sa rivalité avec la mère. Son identification seconde à la mère amène une couche supplémentaire du surmoi et donne son caractère à l'idéal du moi. Pour Hélène Deutsch, « *l'idéal du moi féminin, c'est la maternité idéalisée* ». ²⁰⁵

Selon les femmes, au niveau de l'idéal du moi, soit c'est l'identification au père qui domine, soit c'est l'identification à la mère. Dans le premier cas, la femme tend à la sublimation, dans le deuxième, l'idéal du moi est une maternité idéalisée.

Pour Hélène Deutsch, ces deux formes différentes d'idéal du moi peuvent être articulées « *lorsque l'idéal paternel se perpétue dans le produit de sa sublimation féminine, l'enfant* ». ²⁰⁶ La fille, du fait du surmoi, croit devoir renoncer à l'enfant comme elle a dû renoncer au pénis. L'origine du complexe de masculinité chez la femme vient de l'identification au père qui l'amène à désirer avoir un pénis et à refuser le rôle féminin.

Pour Hélène Deutsch le stade phallique est à la fois le point culminant de la sexualité féminine et son déclin. La fille investit son clitoris à l'instar d'un pénis. C'est un organe génital actif, innervé, plein de sensations et réagissant au toucher, fortement investi comme zone de plaisir. Cependant, elle va devoir y renoncer comme étant un pénis. La fille va avoir la même angoisse concernant son clitoris que le garçon à propos de son pénis.

205 Ibid. p 12

206 Ibid p 13

L'angoisse de castration de la fille est la même que celle du garçon et suppose donc la possession de l'organe. La petite fille, en découvrant son absence de pénis va renoncer au stade phallique en même temps qu'à l'identification au père, c'est-à-dire à la masculinité. Cependant, à ce moment-là, « *intervient une formation réactionnelle à la blessure narcissique de la toute nouvelle découverte* »²⁰⁷ Cette formation réactionnelle est ce qui produit l'identification déssexualisée au père. L'identification au père est donc du côté d'un progrès et non d'une régression dans le développement psychique de la fille.

Issues : complexe de masculinité, « féminité » et buts passifs

Au niveau inconscient chez la femme persistent des traces de l'identification au père, de l'idée d'avoir subi un châtiment, de l'envie de pénis, du désir de vengeance. Hélène Deutsch reprend les travaux d'Abraham de 1922 concernant le complexe de masculinité. La femme pourra maintenir son identification au père et maintenir la croyance en une possession du pénis « *et créer un compromis entre le principe de réalité et le principe de plaisir en niant l'absence de pénis* »²⁰⁸ Le clitoris est toujours aussi fortement investi et le désir de pénis ne donne pas lieu à un désir d'enfant. La femme est là dans ce qu'Hélène Deutsch appelle le complexe de masculinité à l'état pur. Son choix d'objet est homosexuel soit dans le choix dans la réalité des femmes comme objets sexuels soit en trouvant des hommes face auxquels elle pourra être dans une position masculine. Chez ces femmes l'envie de pénis restera centrale et est accompagnée d'envie de vengeance et de pulsions sadiques.

L'autre issue, celle que Freud appelle la féminité, c'est-à-dire le choix de pulsions à but passif, est également pour Hélène Deutsch l'attitude féminine mais est du côté d' « *une régression du point de vue du développement de la libido* »²⁰⁹ En effet, il s'agit là d'une régression au stade anal du côté des composantes passives. La

207 Ibid p 22

208 Ibid p 23

209 Ibid p 24

séparation définitive des sexes entre homme et femme, masculin et féminin, n'advient qu'à la puberté, en lien avec l'avènement de la fonction de reproduction. Pour elle, la séparation des sexes consiste en « *l'identification féminin passif et masculin actif* »²¹⁰. Chez l'homme, la fonction reproductive, l'acte sexuel consiste « *à maîtriser sadiquement l'objet sexuel et trouve son accomplissement dans l'obtention du plaisir d'organe* ».²¹¹

La femme doit s'identifier à des buts passifs, ce qui explique les liens entre la féminité et le masochisme. Chez la femme, il y a un conflit entre la libido du moi et les penchants à la reproduction. Accepter un but passif revient à accepter l'absence de pénis et réactive la blessure narcissique du moi. Le moi a donc un mouvement de défense. Pour Hélène Deutsch, les menstruations sont du côté d'une forte déception et dans leur périodicité sont une réactivation du trauma de l'absence de pénis. Pour elle, la femme doit s'adapter à « *une nouvelle fonction sexuelle biologiquement imposée, un nouvel ordre dans l'économie libidinale* ».²¹²

Remaniements psychiques et fantasmes à la puberté

La tâche principale de la fille au moment de la puberté est de surmonter la composante masculine de la vie sexuelle, la tendance au but actif. L'apparition des menstruations est du côté d'une castration réelle, le réel du sang accompagné d'une perte de l'organe source de plaisir. L'adolescente renoncera à ce moment-là au clitoris comme à un organe de plaisir. L'interdit qui pèse sur les désirs sexuels, sur le recours à la masturbation clitoridienne peut conduire la jeune femme à s'interdire tout émoi sexuel, avec deux issues possibles : seuls les désirs interdits seront érotisés (choix d'objet d'amour contre les valeurs et les aspirations des parents ou de l'entourage), ou développer une frigidité qui consistera à « *ne jouir de l'acte sexuel qu'en dehors du code sexuel social* ».²¹³

210 Ibid p27

211 Ibid p 27

212 Ibid p 28

213 Ibid p 36

Les remaniements psychiques accompagnant la puberté de la jeune fille sont accompagnés de deux catégories de fantasmes, des fantasmes de parthénogénèse et des fantasmes de prostitution. Ces deux types de fantasmes s'originent dans le complexe de castration et dans le complexe d'Oedipe.

Le fantasme de parthénogénèse peut se dire ainsi : « *je possède un enfant de moi seule dont je suis à la fois la mère et le père, je n'ai nul besoin ni nulle envie d'un homme pour faire cet enfant* ». ²¹⁴ Ce fantasme permet à la femme d'échapper au sentiment de culpabilité du fait qu'il nie le fantasme que le père soit le père de l'enfant. Il pallie la blessure narcissique de l'absence de pénis, l'enfant devenant un équivalent de pénis satisfaisant au niveau narcissique sous la forme de « *ce qu'un homme peut faire, je le peux moi aussi* ». ²¹⁵ Ce fantasme-là est du côté d'une tentative de consolation et de compensation. Il peut se traduire par de fortes aspirations et de grandes réalisations intellectuelles.

Les fantasmes de prostitution quant à eux ont deux versants : d'une part, du côté du rabaissement narcissique et de la déception, réaction à l'amour déçu envers le père ; puisqu'elle ne peut pas être au père, elle se donne à tout le monde. Un autre versant du fantasme de prostitution est le désir de vengeance. « *Ce fantasme s'exprime dans la tendance à arracher quelque chose du corps des hommes dans le coït pour le laisser ensuite tomber avec mépris* ». ²¹⁶ Ces deux types de fantasmes, qui accompagnent toujours le développement de la femme à la puberté, sont en conflit avec la maternité.

Il y a un troisième type de fantasme extrêmement fréquent chez les jeunes filles à la puberté, le fantasme de viol ; ce fantasme permet aussi d'échapper au sentiment de culpabilité par rapport aux désirs incestueux. La femme n'y est pour rien, de ce qu'elle fait avec le père. D'autre part, le fantasme de viol traduit l'adoption d'une attitude passive féminine. Pour Hélène Deutsch, cela est nécessaire et « *consiste à*

214 Ibid p 37

215 Ibid p 38

216 Ibid p 39

*établir une nouvelle pulsion de passivité qui prépare la femme à souffrir de manière masochiste les assauts sadiques de l'homme ».*²¹⁷

Le travail psychique de la fille à la puberté consiste en deux mouvements, d'une part renoncer à la masculinité, à l'activité attachée au clitoris et au clitoris lui-même pour transformer les tendances sadiques associées à l'activité en tendances masochistes, d'autre part passer du stade phallique au stade vaginal : « *du stade phallique au stade vaginal, il lui faut découvrir le nouvel organe génital* ». ²¹⁸ La découverte du vagin se fera à la fin du processus.

Conclusion

Pour Hélène Deutsch comme pour Freud, la transformation des tendances actives en tendances passives est complexe et reste pour partie énigmatique. En effet, à la puberté, pour la fille comme pour le garçon, il y a une montée de la pulsion sexuelle et des tendances actives. Le clitoris à la puberté va de nouveau être fortement investi. Ce qui éclaire cette transformation des mouvements actifs en mouvements passifs est, pour Hélène Deutsch comme pour Freud, le masochisme. J'y reviendrai un peu plus tard, je vais d'abord tirer quelques réflexions via les contributions d'Hélène Deutsch.

Ses théorisations concernant la sexualité féminine complètent celles de Freud du côté des identifications, de la complexité des opérations psychiques à l'oeuvre, et éclairent ce qu'il en est de la constitution et de la faiblesse du surmoi – la fille est en proie à une angoisse de castration comme le garçon, en lien avec ses activités masturbatoires. Certains points des positions d'Hélène Deutsch me paraissent discutables. D'une part, à plusieurs reprises, tout en suivant les théorisations de Freud, elle parle de libido féminine. D'autre part, elle parle également à plusieurs reprises de pulsions de passivité. Nous retiendrons la position de Freud qui parle de manière beaucoup plus précise de but passif, de pulsions à but passif, et qui affirme qu'il n'existe qu'une seule libido. Hélène Deutsch, tout en posant que les

217 Ibid p 40

218 Ibid p 41

remaniements psychiques et les fantasmes qui les accompagnent à la puberté chez la fille s'opposent à la maternité, affirme que le destin normal des mouvements sexuels serait les « *tendances maternelles des femmes normales qui désirent elles aussi obtenir quelque chose de l'homme dans le rapport sexuel, mais uniquement pour le conserver sous la forme d'un enfant, pour le restituer ensuite à l'homme sous cette forme nouvelle* ». ²¹⁹

Il me semble discutable de poser l'avènement de la féminité du côté des tendances maternelles, à moins de reprendre l'opposition pulsionnelle freudienne pulsion du moi et pulsion sexuelle, c'est-à-dire en opposant les intérêts de l'individu à ceux de l'espèce. Penser que chez les sujets parlants il y aurait une tendance à la perpétuation de l'espèce, nous ramène au point de vue phylogénétique de Freud et fait énigme comme fait énigme ce qui a fait que l'humain se constitue : son entrée dans le symbolique. Nous touchons là à des dimensions métaphysiques de la question des origines et des destins de l'humain. Les théorisations d'Hélène Deutsch quant à la constitution de la féminité nous ouvrent aussi à l'hypothèse du clivage quant à la différence des sexes. Une partie du moi reconnaît l'absence de pénis tandis qu'une autre la nierait. Avant de déplier quelque peu cette hypothèse du clivage, je vais questionner ce qu'il en est du masochisme, du masochisme féminin, pour avancer en parallèle à la chronologie des théorisations freudiennes.

I.9. Le masochisme féminin

Freud distingue trois formes de masochisme ²²⁰ : le masochisme érogène, qui est un mode d'excitation sexuelle, le masochisme féminin qu'il pose « *comme expression de l'être de la femme* » ²²¹ et un masochisme moral qui est un comportement dans l'existence.

219 Ibid. p 39

220 Freud, *Le problème économique du Masochisme*, in *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF, 1973, p 287 à 297

221 Ibid. p.289

Le masochisme érogène, du côté de l'excitation sexuelle, est un plaisir de la douleur, il est accompagné de fantasmes de type, (au niveau du contenu manifeste) , être bâillonné, attaché, battu, fouetté, maltraité, humilié, souillé, rabaissé. Le masochisme érogène, qui est un masochisme originaire, s'explique par les destins de la pulsion de mort et de la pulsion de vie. La pulsion de mort est pour partie liée à la pulsion de vie et se mue en tendances agressives : le sadisme. Cependant, il y a un reste de la pulsion de mort, qui ne parvient pas à être tournée vers l'extérieur, qui reste à l'intérieur et prend pour objet « *l'être propre de l'individu* »²²².

Le sadisme peut, sous certaines circonstances, être transformé en masochisme et donne alors un masochisme secondaire, mais d'emblée chez tout sujet, il y a un masochisme originaire comme résidu « *de ce que de la pulsion de mort n'a pas pu être liée à la pulsion de vie. Le masochisme féminin que nous avons décrit repose entièrement sur le masochisme primaire, érogène, le plaisir de la douleur* ».²²³

Freud pose un masochisme féminin quasiment semblable au masochisme primaire, parce qu'il considère que « *subir le coït* »²²⁴ est caractéristique de la féminité. Etre battu, être victime de sadisme est pour lui ce que sont « *les situations caractéristiques de la féminité, subir le coït et accoucher* ».²²⁵

Concernant le masochisme moral, pour Freud, il surgit dans les liens entre le surmoi et le moi. Le surmoi est dans un mouvement sadique vis-à-vis du moi, généralement conscient et représentant les imagos parentales, les interdits, il va maltraiter le moi. Bien différente est la tendance masochiste du moi qui reste généralement inconsciente. Le masochisme moral est un masochisme du moi, il est inconscient du fait d'une censure car il est une manière de réaliser fantasmatiquement les désirs oedipiens, d'arriver à une satisfaction pulsionnelle : « *par le masochisme moral, la morale est resexualisée, le complexe*

222 Ibid p 292

223 Ibid p 290

224 Ibid p 290

225 Ibid p 292

d'Oedipe ressuscité, une voie régressive est frayée de la morale au complexe d'Oedipe ». ²²⁶

Hélène Deutsch, reprenant les théorisations de Freud ²²⁷ considère que chez la femme il y a deux types de masochisme féminin, un premier tel que le décrit Freud du côté du masochisme érogène primaire, d'autre part un masochisme féminin secondaire qui se constitue au moment de la puberté lorsque l'adolescente se doit de transformer ses pulsions sadiques actives en pulsions passives - pulsions à but passif, dirait Freud.

Masochisme et pulsion

Les trois masochismes sont une manière de lier la pulsion de mort à la pulsion de vie. On peut se demander si un sujet en position féminine du fait d'un masochisme féminin érogène, en deçà de la dialectique moi – surmoi du fait de la régression aux composantes passives-anales, n'aurait pas un masochisme moral plus faible, voire une tendance sadique du surmoi plus faible, la pulsion de mort étant suffisamment liée (à la pulsion de vie) via le masochisme érogène. Les pulsions passives chez Hélène Deutsch, les pulsions à but passif chez Freud et le masochisme féminin s'éclairent de la nécessité de la reproduction de l'espèce. La visée psychique serait l'acceptation par la femme d'être pénétrée et d'enfanter.

Est-ce que chez les individus, chez les sujets humains, il existe des tendances au service de la perpétuation de l'espèce, des tendances phylogénétiques ? Il ne me semble pas possible de répondre à cette question dans le champ de la psychanalyse. Le masochisme féminin ayant pour visée, outre de lier la pulsion de mort à la pulsion de vie, de rendre possible la pénétration et l'investissement du vagin, plus précisément le désinvestissement du clitoris au bénéfice du vagin, nous amène à interroger ce qu'il en est du plaisir d'organe chez la femme. Hélène Deutsch comme Freud considèrent que le devenir femme suppose le désinvestissement érogène du clitoris, cependant l'un comme l'autre, constatent que cela ne se fait

226 Ibid p 296

227 Hélène Deutsch, *Psychanalyse des pulsions sexuelles de la femme*, PUF, p.44

que partiellement. Pour Hélène Deutsch, il y a une nécessaire « *généralisation du vagin – c'est-à-dire avec la création d'un nouvel organe investi de quantité de libido suffisante* ». ²²⁸ L'investissement du vagin comme zone érogène se fait comme pour les autres zones érogènes dans un investissement symbolique et imaginaire, du côté du fantasme et des identifications. Elle reprend pas à pas ce qui dans le développement permettra que le vagin soit investi comme zone érogène. Le pénis paternel est assimilé au sein maternel. Cela permet le choix d'objets hétérosexuels chez la femme et accompagne en terme pulsionnel l'amour dirigé vers le père. Il y a là un premier investissement imaginaire, fantasmatique du pénis qui pénètre.

Au deuxième stade, le stade sadique anal, le pénis est considéré comme un organe de conquête et le coït comme un acte sadique. La fille, alternativement, s'identifiera au père dans des moments sadiques ou s'identifiera à la mère de manière masochiste.

Au stade phallique, si le clitoris a la même signification que le pénis, il est « *incapable, même dans l'activité masturbatoire la plus forte, d'attirer vers lui des quantités de libido aussi fortes que celles du pénis* ». ²²⁹

De ce fait, la libido chez les femmes est plus largement attachée aux autres zones érogènes partielles, les femmes sont plus des perverses polymorphes que les garçons, d'autre part leur corps entier est un organe sexuel.

Libido, pulsion et identification dans la sexualité à la puberté

Au moment de la puberté, pour pouvoir faire du vagin une zone érogène, la jeune femme devra canaliser la libido qui était sur l'ensemble du corps sur les zones érogènes infantiles, orales et anales, sur le clitoris, vers le vagin.

Le pénis est ce qui permet à la femme d'investir son vagin. D'une part au niveau imaginaire, les menstruations vont amener un investissement - via la castration - de la zone vaginale. D'autre part le vagin va être identifié au pénis. Le vagin va prendre la valeur du clitoris qui a lui-même la valeur du pénis.

228 Hélène Deutsch, *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, PUF, 1994, p.51

229 Ibid p 57

La femme est là dans une situation d'incorporation. Le pénis lors de l'acte charnel « *est considéré comme un organe faisant partie du corps même de la femme* ». ²³⁰ Cela renvoie plus archaïquement à l'incorporation de la mamelle de la mère.

La femme, pour accéder à la sensibilité vaginale, est dans une double identification : identification à l'enfant à travers l'équation pénis = mamelon, identification à la mère où le coït est considéré comme une expérience masochiste maternelle et un acte sadique de la part du père.

Au cours du coït, selon Hélène Deutsch, la femme est en position d'enfant et en position de mère. Ce qui fait que la femme advient, c'est l'investissement érogène du vagin « *ce n'est qu'avec l'instauration de la fonction sexuelle normale du vagin que la femme devient un être sexuel complet* ». ²³¹ Le devenir femme, un avènement de la féminité serait la capacité à établir des buts passifs aux pulsions, ceci permettant la pénétration et la reproduction. Du fait du conflit avec les pulsions actives, soit le complexe de masculinité, cette hypothèse-là ne tient que dans le dualisme freudien pulsions sexuelles – pulsions du moi.

Le féminin en tant que tel n'est pour l'instant délimité que par deux choses, la passivité et le désir d'enfant. Les mouvements d'identification qui permettent à la femme de ne pas se constituer comme homme sont des identifications non pas à la femme ni à une femme, mais à la mère, dans différents mouvements où elle peut être en position de mère ou d'enfant, mais la femme n'apparaît pas comme support identificatoire. On peut également penser le devenir femme du côté du deuxième dualisme pulsionnel freudien, pulsion du moi – pulsion d'objet, où la constitution de buts passifs peut être en lien avec l'envie de pénis dans les mouvements d'identification et de relation d'objet que nous avons dépliés plus haut.

Hélène Deutsch comme Freud font état que perdue chez de nombreuses femmes un investissement libidinal du clitoris et de fortes tendances actives nommées masculines. La co-existence de tendances masculines et de tendances féminines

230 Ibid p 59

231 Ibid p 61

ainsi que ce que nous dit Hélène Deutsch des réactions de la fille quant à sa découverte d'absence de pénis (reconnaissance et déni) nous amène à nous pencher sur le concept de clivage de Freud dans l'idée que vis-à-vis de la castration la femme est dans une forme de clivage.

I.10.Conclusion : hypothèse d'un clivage du moi

Quatre des femmes concernées par cette recherche sont pour partie dans un fonctionnement avec des mécanismes névrotiques, assujettie à la castration ; pour partie non. Cela amène l'hypothèse d'un clivage du moi.

Entre 1915 et 1917, lors d'une conférence²³², Freud parle pour la première fois de clivage du moi. Pour concilier principe de plaisir - principe de réalité, faire face aux revendications du ça, se défendre de la tyrannie du surmoi, trouver un compromis entre les exigences pulsionnelles et la conscience morale, soustraire de l'énergie au ça, « *le moi peut se cliver, il se clive dans le cours d'un bon nombre de ses fonctions, passagèrement du moins* »²³³.

En 1936 Freud théorise ce qu'est le clivage du moi dans son article Le Clivage du moi dans les processus de défense.

Le clivage est une défense. Une forte revendication pulsionnelle qui croise un danger dans la réalité peut amener le moi à résoudre ce conflit en satisfaisant aux deux exigences en présence : d'une part assouvir le besoin pulsionnel, d'autre part, créer un symptôme qui est une manière de faire avec la réalité et l'angoisse qu'elle génère, la réalité pouvant être la réalité psychique.

L'angoisse, comme signal de danger, amène la mise en place de mécanismes de défense. C'est également l'angoisse qui peut amener le moi à se cliver. Via le monde interne, ce danger se traduit par une augmentation de la quantité de déplaisir. Une part du moi se comporte comme si le danger n'existait pas et peut

232 Freud, *La décomposition de la Personnalité Psychique*, XXXI Conférence, in Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse, Folio Essais, 1984

233 Ibid p 82

donc impunément mener l'activité que cherche la pulsion, une autre part tient compte de la réalité, angoisse et produit un symptôme : « *le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau du clivage du moi* ». ²³⁴

Certaines femmes peuvent conserver le complexe de masculinité pour une part et, pour une autre part, être dans l'attitude féminine, soit mettre leurs pulsions au service de buts passifs. Le clivage du moi produit des allers et retours entre « *le déni et la reconnaissance* ». ²³⁵

Le clivage du moi semble la meilleure explication possible pour éclairer que chez des femmes qui peuvent être dans une attitude féminine, (avoir des choix d'objets hétérosexuels, accepter la pénétration et réussir à faire du vagin une zone érogène), l'érotisation du clitoris équivalent de pénis est maintenue, une part de masculinité perdue. Il s'agit d'une forme de déni de la castration.

Peut-être que le clivage du moi est structural chez les femmes. En effet, la majorité des femmes ont des tendances actives. J'ignore s'il existe une femme qui n'ait aucune tendance active, aucune tendance masculine. Des femmes dont le moi ne serait pas clivé seraient toutes du côté d'une position masculine ou toutes du côté d'une position féminine. En position masculine elles auraient uniquement des buts actifs à leurs pulsions, un choix homosexuel, qu'il soit avec un homme ou avec une femme. En position féminine, leurs pulsions auraient des buts passifs, elles ne seraient jamais du côté de la revendication, de la conquête ni de la jalousie. Cela semble peu probable, l'inconscient gardant des traces de la construction subjective de l'enfance, et donc des traces des réactions de la petite fille au moment de la découverte de la différence des sexes, avec l'envie de pénis, la jalousie et l'envie de vengeance qui en découlent.

234 Freud, *Le clivage du Moi dans les Processus de Défense*, in Résultats Idées Problèmes II PUF, 2005, p. 284

235 Ibid p 286

Il serait possible de s'arrêter à cette idée que les femmes opèrent un clivage du moi qui porte sur la castration. Cependant cela semble bien plus compliqué et on peut se demander si le clivage concerne uniquement le moi ou opère sur une ligne moi – surmoi – idéal du moi. Le surmoi est constitué sur le modèle du surmoi parental, et non sur le modèle des parents, par une identification. Les identifications ont pour première base le moi idéal, mais également le surmoi, et dans l'économie libidinale se dialectisent avec la relation d'objet.

Chez la femme (comme chez le garçon) la première identification est une identification au père, sur le versant d'être comme lui, ce qu'elle maintient même quand l'identification devient désexualisée. Lorsque, du fait de la castration, elle renonce à l'identification au père, pour le prendre comme objet sexuel dans une relation d'objet, elle s'identifie à la mère sur le versant d'une position masochiste avec régression au stade sadique anal dans les composantes passives.

Le moi, s'il peut être pris comme objet, notamment objet cible du surmoi, et par là ne peut être confondu avec le sujet, n'est pas nettement différencié du surmoi. Le surmoi se crée par transformation et différenciation d'une partie du ça, de la même manière que le moi n'est pas nettement séparé du ça d'où il s'origine.

On peut imaginer un alignement ça-moi-surmoi/idéal du moi clivés chez certaines femmes. Une part de l'appareil psychique serait constitué ainsi : au niveau du ça pulsions à but actif, au niveau du moi déni de la castration et au niveau du surmoi identification au père. L'autre partie de l'appareil psychique serait constituée ainsi : au niveau de l'idéal du moi identification à la mère, surmoi maternel, du côté soit d'un objet rabaissé soit d'une maternité idéalisée, du côté du ça pulsions à but passifs masochistes, et au niveau du moi reconnaissance de la castration. Il y a « *des conflits entre les différentes identifications, entre lesquelles le moi se divise, conflits qui ne peuvent, en fin de compte, être totalement considérés comme pathologiques.* »²³⁶

Au niveau du ça, il est impossible d'élucider la question d'un clivage ; quant à sa nature, Freud pose que seul le ça utilise les processus primaires et que c'est

236 Freud, *Le moi et le ça*, in *Essais de psychanalyse*, Payot, 2001, p 270

uniquement « *pour les processus qui ont lieu dans le ça* »²³⁷ que le temps n'existe pas, « *pas plus que le principe de non contradiction et la négation* »²³⁸. Dans le ça se trouve « *l'inaltérable du refoulé qui demeure insensible au temps* ». ²³⁹ Le ça au niveau économique fonctionne uniquement avec le principe de plaisir. Concernant le refoulé contenu dans le ça, Freud dit qu'il est inaccessible, et que le refoulé que contient le ça « *dans le moi nous l'appellerions une représentation* »²⁴⁰

Je vais m'en tenir à l'hypothèse d'un clivage du moi et du surmoi/idéal du moi chez certaines femmes, celles qui pourront accéder et à une position masculine, et à une position féminine, c'est-à-dire une grande majorité des femmes.

A propos du clivage du moi, Freud affirme qu'il est spécifique : « *si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment ; il se casse selon ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation bien qu'invisible était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal* »²⁴¹.

Chez les femmes, il y aurait une structure spécifique du moi et du surmoi sous la forme d'un clivage.

Pour Freud, le clivage porte sur la castration. Un sujet d'emblée castré est dans un rapport particulier à la nécessité d'un clivage comme défense. Au niveau du mécanisme de déni, cela pourrait faire penser à la psychose, en ce sens que c'est un détournement de la réalité, cependant le mécanisme est fort différent. L'enfant n'hallucine pas un pénis là où il n'y en a pas, « *il a uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification de pénis à une autre partie du corps [...]* »²⁴². Le garçon qui recourt à un clivage du moi crée un fétiche et développe une angoisse vis-à-vis du père. La régression à une phase orale en fait une peur d'être dévoré par le père.

237 Freud, *Le clivage du Moi dans les processus de défense*, in Résultats Idées Problèmes II PUF, 2005, p 102

238 Dans l'inconscient peuvent co-exister des représentations qui sont contradictoires les unes avec les autres.

239 Freud, *Le clivage du Moi dans les processus de défense*, in Résultats Idées Problèmes II PUF, 2005, p 103

240 Ibid p104

241 Ibid p 82

242 Ibid, p 286

Le clivage du moi chez les femmes pose un certain nombre de questions. Le déni de la castration porte sur son propre corps, son corps est impliqué. Le substitut de pénis serait un pénis, le pénis d'un homme, ou l'enfant comme tenant lieu de fétiche.

Le déplacement de valeur qui concerne pour le garçon le corps de la mère, pour la fille concerne le corps de la mère et également son propre corps. En position masculine, au niveau de son corps, le clitoris garderait la valeur du pénis. Dans la partie du moi qui reconnaît la castration, le vagin serait investi comme organe de plaisir.

Hélène Deutsch, reprenant Ferenczi²⁴³, indique, concernant la valeur du pénis pour l'homme, que cet organe doit être le moi entier en miniature, « un double du moi »²⁴⁴. « *La découverte aboutie du vagin comme un organe de plaisir, l'échange du désir de pénis contre la possession réelle et équivalente du vagin* »²⁴⁵ impliquerait pour la femme, par analogie, que la valeur du vagin serait le moi entier, un double du moi. En ce cas, la femme, en tant que femme, s'identifierait à son vagin, soit quelque chose d'invisible, sans contour, sans forme perceptible représentable ; elle investit quelque chose sans image ; elle investit quelque chose qui n'a pas de représentation ; elle ne peut investir que via le sensoriel.

Son identité en tant que être-femme serait moins consistante que celle de l'homme. Le fait que dans les fantasmes de fustigations, pour éviter la dimension incestueuse vis à vis du père, les hommes transforment le sexe de celui qui bat et conservent à l'enfant battu (substitut d'eux-mêmes) leur propre sexe, tandis que les femmes transforment celui de l'enfant (qui devient un garçon) permet de supposer que du côté de l'identification sexuelle, chez la femme l'identification masculine prédomine sur l'identification féminine - si tant est qu'il en existe une.

243 Hélène Deutsch, *Psychanalyse des Fonctions Sexuelles de la Femme*, PUF, 1994, p 55

244 Ibid p 55

245 Ibid p 55

Pour conclure dans une approche freudo-freudienne, il n'est pas possible de définir ce qu'est une femme, pas plus qu'il n'est possible de définir ce qu'est le féminin et ce qu'est le masculin. A propos des femmes, on peut simplement observer et conceptualiser le devenir femme.

D'un point de vue libidinal la position féminine serait caractérisée par une génitalité avec investissement du vagin.

Depuis longtemps, certaines femmes se plaignent d'une insensibilité vaginale ou d'une impossibilité à jouir vaginalement, ce qui pourrait indiquer qu'elles sont uniquement du côté de la masculinité (le vagin n'est pas mobilisé et investi comme zone érogène, la sensibilité, l'érogénéisation et le plaisir sont uniquement du côté clitoridien).

On entend dorénavant certaines femmes se plaindre d'une insensibilité clitoridienne, cela indiquerait qu'au niveau génital certaines femmes sont uniquement du côté d'une position féminine, uniquement du côté du vagin comme zone érogène.

La majorité des femmes cependant évoquent une érogénéisation clitoridienne et vaginale, même si l'une ou l'autre peut rester insatisfaisante en termes de décharge orgasmique.

La position féminine serait caractérisée par une position masochiste et des pulsions à but passifs.

Les femmes sont pour une part dans une position masculine, du côté de pulsions à but actif, du sadisme à la sublimation intellectuelle, et d'autre part dans une position féminine, ayant des pulsions à but passif avec comme issue possible la pénétration, voire la reproduction.

Concernant la pénétration (être pénétrée) ce n'est pas forcément en terme de pulsions à but passif, ce peut être, fantasmatiquement, « *arracher quelque chose du corps des hommes dans le coït pour le laisser ensuite tomber avec mépris* »²⁴⁶

Le prolongement, voire l'amalgame (accepter la) pénétration – reproduction est à nuancer. Hélène Deutsch rapporte que certaines femmes peuvent être dans une acceptation accompagnée de plaisir de la pénétration, et dans un refus de la

246 Ibid p 39

maternité, qu'il soit conscient ou qu'il s'agisse d'une stérilité psychique. A contrario, certaines femmes qui n'ont aucunement investi le vagin comme zone érogène peuvent devenir mères et se reproduire. « *Il arrive souvent qu'une femme frigide ait des enfants ou, inversement, qu'une femme ait un orgasme complet tout en demeurant stérile sans la moindre cause organique primaire* »²⁴⁷.

Ce sont les fantasmes et les symptômes - « *la sexualité infantile, qui est soumise au refoulement, est la force motrice principale de la formation du symptôme* »²⁴⁸ - qui permettent d'entendre position masculine et féminine.

Si certaines femmes peuvent être uniquement du côté d'une position masculine, et que certains hommes peuvent avoir accès à une position féminine, il semble que l'accès à une position féminine - définie comme la pulsion au service de buts passifs et une autre érogénéisation du corps - nécessite un clivage du moi.

Les femmes du côté du féminin, et tout sujet ayant accès à une position féminine, sont des sujets usant du mécanisme du clivage du moi, voire du surmoi/idéal du moi.

II. Le féminin chez Lacan

Pour Lacan, la position féminine est un certain rapport au phallus, à la logique phallique, qui a pour conséquence l'accès à une jouissance autre (que la jouissance phallique).

Lacan reprend la castration et l'Oedipe au regard des dimensions réel, imaginaire et symbolique qui lui permettent de poser l'Oedipe comme une opération symbolique via la métaphore paternelle. Cela l'amène à distinguer réalité, imaginaire et effet des signifiants, du symbolique. Il décolle la question de l'Oedipe de la réalité (anatomique ou événementielle) du sujet en posant que le phallus n'existe qu'absent

247 Ibid p 66

248 Freud, *Un enfant est battu*, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1999, p 243

et en différenciant le phallus (objet de désir) et l'objet *a* (cause du désir). Phallus et objet *a*, articulent le fantasme et le désir. L'objet *a* et le fantasme ont à voir avec l'angoisse : le surgissement de l'objet *a* déclenche l'angoisse, la fonction du fantasme est de se protéger de l'angoisse en la recouvrant.

Dans cette partie, à partir de l'angoisse un premier abord de la castration est dégagé : l'importance du désir (de l'Autre) et du phallus comme objet absent. La conception de l'Oedipe de Lacan, permet de mettre en évidence la dimension symbolique et les articulations logiques qui amènent des identifications et un rapport à l'objet dans une dialectique phallique. Cela nous permet d'entendre en quoi une femme est dans un autre rapport au phallus et à la castration qu'un homme.

Ensuite une reprise de la question de la femme par le biais de la jouissance dépliée ce qu'est la jouissance Autre, dont l'accès la caractérise. Via les formules de la sexualité, et le concept de pas-tout, j'expliquerai pourquoi il n'est pas possible de dire quelque chose d'une jouissance autre que la jouissance phallique et ce pourquoi Lacan peut poser que La femme n'existe pas. Cela m'amène ensuite à interroger la position féminine, au une par une.

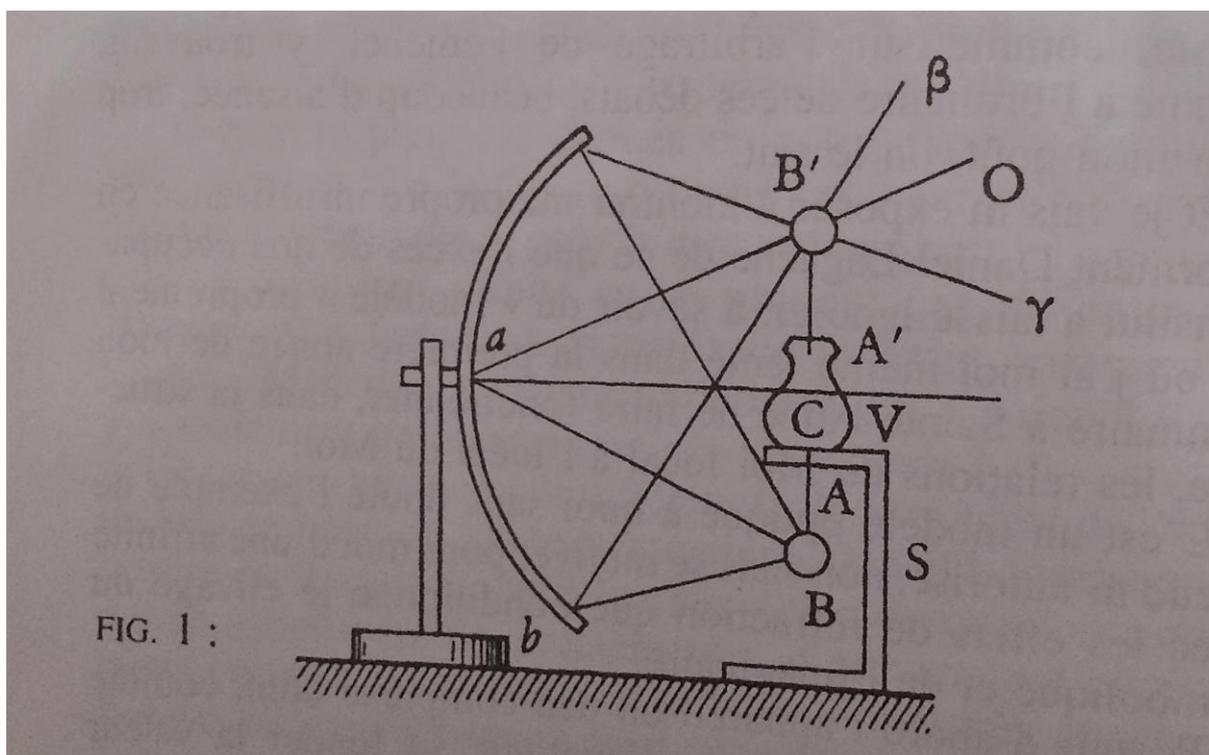
II.1.La castration

Lacan revisite le concept de castration et avance que la castration n'est pas le roc de l'analyse, pas plus que l'anatomie n'est le destin ou alors dans le sens de an-atomie : la coupure. La castration n'est pas avoir ou non le pénis. La castration est un effet du symbolique qui permet que se constitue le manque et le désir. Le sujet est manquant et de ce fait peut être désirant. Le désir est causé par l'objet *a*. Le phallus est l'objet désiré. Le désir est possible par la castration effet de l'Autre.

Lacan déplié l'objet *a*, le phallus et le rapport du sujet au phallus avec le schéma optique.

A partir du schéma optique Lacan rend compte de la distinction entre moi-idéal et idéal du moi et des registres imaginaires et symboliques. Puis dans le séminaire L'angoisse, il le reprend concernant l'objet *a*.

Ce schéma part d'un modèle optique, le bouquet renversé de Bouasse²⁴⁹, et de certaines propriétés optiques. A tout point de l'espace réel correspond un point et un seul dans l'espace imaginaire. Certaines images optiques sont subjectives, elles sont appelées images virtuelles, d'autres peuvent être prises pour des objets, elles sont appelées images réelles. Les images réelles sont des objets qui peuvent avoir des images virtuelles, en ce cas l'image réelle est un objet virtuel.



Dans le modèle de Bouasse, face à un miroir concave est placée une boîte creuse, sur laquelle est posé un vase vide. Dans la boîte, se trouve un bouquet renversé. Si l'observateur se place dans le cône délimité par β $B'y$ ²⁵⁰ et accommode sur le vase, il va voir le bouquet apparaître à l'encolure du vase.

Lacan reprend l'expérience optique de Bouasse pour créer le schéma optique²⁵¹.

249 Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, tome 1, 1975, p 92

250 Lacan, *Les écrits*, tome 2, Seuil, 1978, p 150

251 Ibid p 151

Le vase représente le corps propre, les fleurs sont les objets *a*, les objets partiels. Le vase est sous la boîte, caché au sujet. Comme l'observateur ne peut être à distance de son propre corps il est à gauche, à la limite du miroir concave. Un miroir plane représente l'instance symbolique (A). Regardant dans le miroir, l'observateur voit une image virtuelle *i'(a)* où le bouquet est dans le vase. Le vase, le bouquet, à gauche, sont des images réelles. L'image virtuelle (à droite) représente le moi idéal, dans l'espace imaginaire. Le moi est l'image réelle, *i(a)*, auquel le sujet n'a pas accès, il ne peut s'appréhender que via son image virtuelle *i'(a)*, via le moi idéal.

Le stade du miroir²⁵² est le moment où le sujet s'identifie à son image virtuelle. Le stade du miroir est « *une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image* »²⁵³. Le symbolique est ce qui rend possible cette identification, dont la métaphore est la mère, l'Autre, qui le reconnaît et le nomme.

Cette identification est une identification à une forme qui est en extériorité au sujet, cette forme, son image (virtuelle) est « *plus constituante que constituée* »²⁵⁴. C'est (l'identification à) cette image qui donne une forme au sujet, qui amène à la constitution du moi à partir du moi-idéal. Cette forme devient le moi-idéal du sujet, c'est à dire un moi qui est idéal parce que cette image est celle de la forme totale du corps au moment où l'enfant n'a pas la maîtrise motrice de son propre corps. Cependant l'identification à cette image ouvre le sujet à un espace imaginaire spéculaire qui le capte et le capture ; « *elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements dont il s'éprouve l'animer* »²⁵⁵. Le sujet est pris dans une aliénation spéculaire et un rapport à lui-même basé sur la méconnaissance. Cela amène Lacan à poser que le moi n'est pas organisé par le principe de réalité et centré sur le système perception-conscience mais que le moi est une instance imaginaire caractérisée par « *la fonction de méconnaissance* »²⁵⁶.

252 Lacan, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, Ecrits I, Seuil, 1999, p 92-99

253 Ibid p 93

254 Ibid p 94

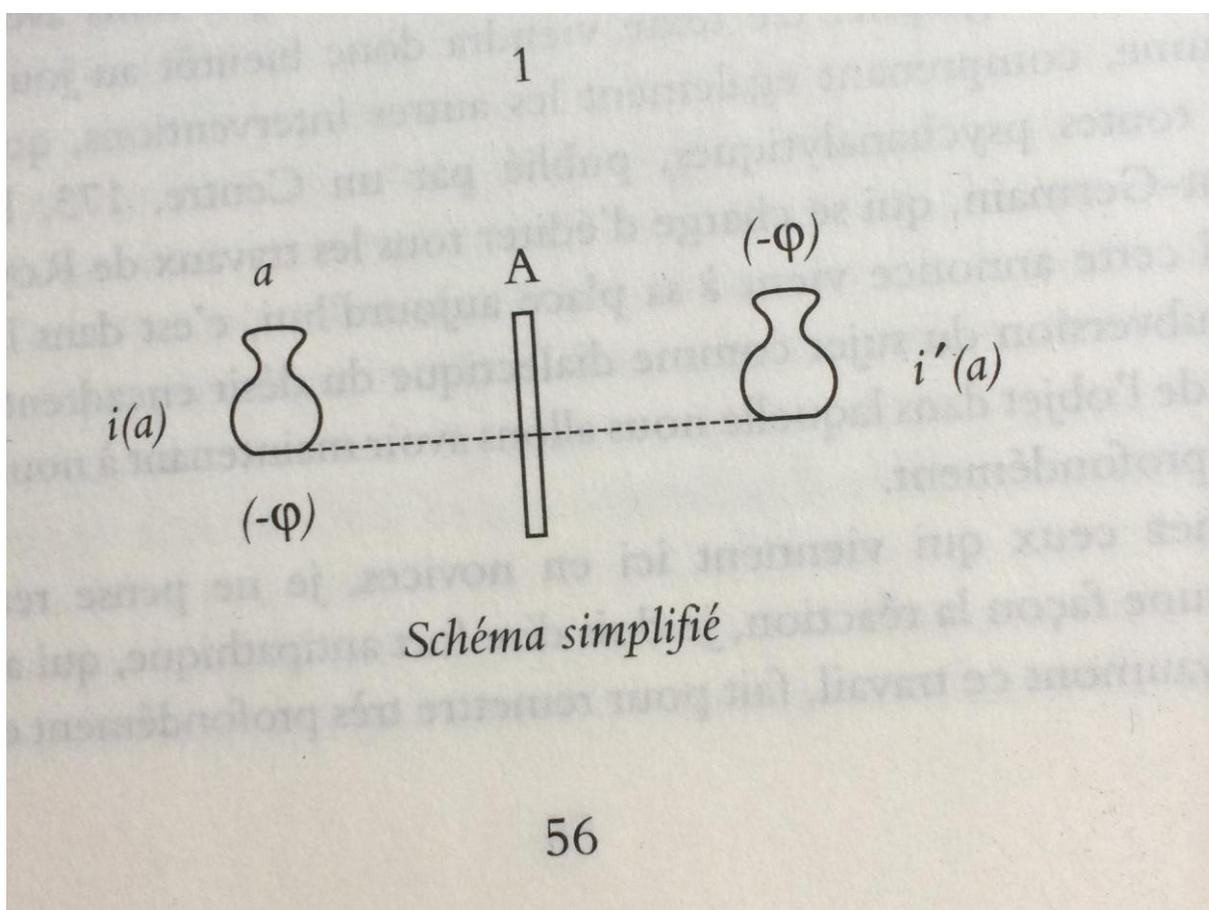
255 Ibid p 94

256 Ibid p 98

Le sujet n'a accès à son image, à son corps, que par la médiation de son image, inversée, spatiale, figée, aliénante : il n'a accès à $i(a)$, à son image réelle qu'au travers de son image virtuelle $i'(a)$. Cela a pour conséquence, « *une inertie propre aux formations du je où l'on peut voir la forme la plus extensive de la névrose : comme la captation du sujet par la situation donne la formule la plus générale de la folie, de celle qui gît entre les murs des asiles, comme de celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur* »²⁵⁷.

Cette identification primordiale inaugure toutes les identifications ultérieures et introduit le sujet à la dialectique du désir.

Dans le séminaire *L'angoisse*, Lacan, reprend l'objet a et montre via le Schéma simplifié²⁵⁸ que tout n'est pas spéculaire.



Il faut une instance symbolique pour que le sujet s'identifie à $i'(a)$, à son image virtuelle. De plus « *tout n'est pas opération signifiante, il y a un reste -phi qui*

257 Ibid p 99

258 Lacan, *Séminaire L'angoisse*, Seuil, schéma simplifié p 56

n'apparaît pas dans la specularité »²⁵⁹. Le phallus, le moins-Phi, est une place²⁶⁰, « *cette place représente l'absence où nous sommes* »²⁶¹. Au niveau de l'image du corps, i(a), de l'image réelle, le phallus apparaît comme en moins. Au niveau de l'image virtuelle également.

Le phallus est ce qui représente le désir du père qui fait loi et instaure l'interdit et le désir (la mère n'est désirée que parce qu'interdite). Si le mot « phallus » est bien choisi, c'est parce que le pénis dans sa détumescence représente bien la fonction phallique : c'est l'absence qui le rend présent. Le phallus est un signifiant sans signifié. Il n'existe que d'être absent dans l'espace de l'imaginaire spéculaire. « *le rapport du sujet au phallus, il n'est pas sans l'avoir* »²⁶².

L'effet du désir n'est que -Phi. Dire que le sujet n'est pas sans l'avoir, « non pas sans » indique une dialectique de l'être à l'avoir. Quand un sujet est dans les échanges sociaux, les objets ont pour fonction, aussi, de masquer que c'est le phallus qui est en cause.

Les objets équivalents au phallus, comme les fèces ou le mamelon sont des objets *a* et non des objets phalliques car ils sont « *antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun, communicable, socialisé. Voilà ce dont il s'agit dans le a.* »²⁶³

L'objet *a*, les objets *a*, sont des objets perdus. Ils datent d'avant la relation d'objet. Dans la dialectique du désir, ils sont *en arrière* du sujet, ils causent le désir.

Le phallus est le signifiant du désir, c'est une place vide. Le phallus n'advient que via la castration et l'Oedipe, lorsque le sujet accède à une dynamique désirante. La création d'objets phalliques est possible pour le sujet une fois qu'il a accès à la relation d'objet.

L'angoisse de castration n'est pas angoisse d'être castré, châtré, ni de perdre ou de manquer. L'angoisse de castration vient de ce que l'objet *a* apparaisse à la place de -

259 Cathy Neunreuther, *Honte et humiliation*, J.R. Freymann (dir), De la honte à la culpabilité, arcanes 2010, p 76

260 Lacan, Séminaire *L'angoisse*, Seuil, schéma simplifié p 56

261 Ibid p 60

262 Ibid p 105

263 Ibid p 108

Phi, que « *ça ne manque pas* », alors à la place de $i(a)^{264}$, comme à la place de $i'(a)^{265}$ surgit l'image du double (au lieu de l'image du semblable en $i(a)$ et de l'image spéculaire en $i'(a)$), du côté d'une radicale étrangeté.

La présence d'un objet à cette place déclenche l'angoisse. L'angoisse de castration est donc angoisse que soit occupée la place de ce qui devrait manquer. -Phi est un des termes de l'économie désirante. Si le désir n'est possible que de ce reste perdu qui cause le désir, l'effet de l'objet a comme désir est le phallus comme place vide, présent seulement de son absence.

Le désir est désir de l'Autre, c'est ce que nous montre dans le graphe du désir²⁶⁶ le lien entre d et $\$ \diamond a$, entre le désir et le fantasme.

Le désir est entre le deuxième et le troisième étage du graphe, entre la dimension où s'institue l'inconscient et celle de la demande inconsciente du sujet. Le désir est du côté de l'Autre.

Le fantasme, chez le névrosé, a pour fonction de recouvrir l'angoisse. Il l'agit peu même si celui-ci anime ses actes. Dans son fantasme, le sujet est objet de l'Autre, et sa fonction est de s'en protéger : « *Cet objet a que le névrosé se fait être dans son fantasme, [...]ça réussit à le défendre contre l'angoisse, juste dans la mesure où c'est un a postiche.* »²⁶⁷. Le névrosé déplace l'objet cause du désir dans l'Autre, ce qui se traduit par le fait qu'il en attend une demande. Le névrosé se protège doublement : de subir l'apparition de l'objet a et de se retrouver en proie à l'angoisse, voire d'être en position de déchet (de reste, d'objet a) et de devoir alors se jeter hors de la scène, et de la jouissance de l'Autre.

La castration est structurante de ce qu'elle crée une place pour un effet de désir qui n'est possible que parce que cette place reste inoccupée.

264 $i(a)$ est l'image réelle, l'image du corps et également l'image du semblable

265 $i'(a)$ est l'image du moi idéal et l'image spéculaire, et appartient au champ de l'imaginaire

266 Joel Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, tome 1, Denoël, 1995, p240

267 Lacan, *L'angoisse*, Séminaire, Seuil, p 63

Cela nous ouvre des pistes. Le rapport à la castration du sujet détermine son rapport au phallus, selon où il est localisé dans la structure du désir (du côté de l'Autre, de l'idéal du moi,...). Cela est à articuler avec la place de l'objet *a* dans le fantasme dans son rapport à l'Autre.

Qu'en est-il de cet objet le phallus ? Où est-il ? Comment le sujet se construit-t-il dans un rapport au phallus ? Qu'en est-il pour une fille, de son rapport à la castration et au phallus ? Ces questions nous amènent à aller voir ce qu'il en est de l'Oedipe.

II.2.L'Oedipe

Lacan pose que l'Oedipe est une opération symbolique. « *Le complexe d'Oedipe a une fonction normative, non pas seulement dans la structure morale du sujet ni dans ses rapports, mais dans l'assomption de son sexe* »²⁶⁸

Après avoir vu ce qu'il en est de l'Oedipe comme opération subjective, nous verrons comment l'Oedipe permet qu'une femme se reconnaisse comme femme.

La castration est d'abord castration de la mère : « tu ne réintégreras pas ton produit »²⁶⁹. La loi et l'interdit sont portés par le père, mais pas le père de la réalité, ni le père de la réalité parlé par la mère, c'est le père en tant que fonction symbolique, la place du père dans le *complexe* et non dans la famille. « *On s'est aperçu que ce n'était pas si simple, qu'un Oedipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là* »²⁷⁰, le père « *c'est par toute sa présence, par ses effets dans l'inconscient qu'il exerce cette interdiction de la mère.* »²⁷¹

Le père intervient comme agent de castration, de frustration et de privation. Le père représenté par quelqu'un de réel (le père ou la mère) via une menace, castré (acte symbolique) l'enfant d'un objet imaginaire « *Si l'enfant se sent coupé, c'est qu'il l'imagine* »²⁷². Le père symbolique frustré l'enfant de la mère, la frustration est un

268 Lacan, Le Séminaire, *Les formations de l'inconscient*, ed LALI, p 186

269 Ibid, leçon du 15 janvier 1958

270 ibid p 188

271 Ibid p 191

272 Ibid p 194

acte imaginaire, l'objet est réel, c'est la mère dont l'enfant a besoin. Le père en tant que préféré à la mère, en tant qu'objet pour l'enfant, père imaginaire, prive réellement l'enfant du phallus symbolique.

Qu'est-ce que le père si ce n'est pas un objet réel ? Si c'est un effet inconscient, au départ dans l'Autre, dans la mère ? Le père est une métaphore. Le père symbolique c'est le *Nom-du-Père*, c'est un signifiant. « *La fonction du père dans le complexe d'Oedipe, c'est d'être un signifiant substitué au signifiant, c'est à dire au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel.* ²⁷³ » .

Ces opérations auront lieu à partir d'une symbolisation primordiale, une première symbolisation de la mère « *à savoir que par cette symbolisation quelque chose est institué, qui est subjectivé à un niveau premier, primitif. Cette subjectivation consiste simplement à la poser comme cet être primordial qui peut être là, ou n'être pas là.* »²⁷⁴ A partir de cette première symbolisation, l'enfant ne désire pas seulement les soins, le contact, la présence de la mère, il désire son désir. Cette première symbolisation ouvre l'accès au plan imaginaire. C'est ce que manifeste le jeu de la bobine chez l'enfant : répéter et maîtriser l'apparition et la disparition de la mère.

Il y a un premier ternaire qui est imaginaire : mère-enfant-phallus. La mère désire ailleurs que vers l'enfant, d'où qu'il doit bien y avoir (ailleurs) quelque chose qu'elle désire. L'enfant est dans un premier rapport au désir, comme désir de l'Autre. L'Autre, la mère, désire autre chose (que lui), et c'est là qu'apparaît le phallus (imaginaire). L'enfant à ce moment-là est dans un rapport d'identification au phallus : être ou ne pas être le phallus.

Le deuxième ternaire est symbolique : mère-père-enfant. Là l'enfant peut s'identifier au père, comme pouvant priver la mère et donc détenteur de ce dont il la prive, ou à la mère, comme celle qui pourrait recevoir ce dont le père est

273 Ibid p 197

274 Ibid p 204

dépositaire : le phallus. C'est le père symbolique qui permet l'existence du phallus imaginaire.

L'enfant a accès dès lors à deux identifications, il est dans une bisexualité psychique.

Le père est au départ interdicteur et privé. « *Il interdit d'abord la satisfaction réelle de la pulsion* »²⁷⁵. Il devient aussi celui qui permet et qui donne. « *C'est pour autant que le père devient – par quelque côté que ce soit, le côté de la force ou de la faiblesse – un objet préférable à la mère, que va pouvoir s'établir l'identification terminale. La question du complexe d'Oedipe inversé et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirais plus : c'est ici même que se centre la question tout à fait importante de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille.* »²⁷⁶

L'Oedipe inversé consiste en ceci que c'est le père qui est objet d'amour et auquel l'enfant va ensuite s'identifier. C'est cette étape-là, l'Oedipe inversé qui permet la formation de l'Idéal du moi et la résolution de l'Oedipe. Pour Lacan, l'idéal du moi chez la fille est formé à partir de l'identification au père.

Au premier temps de l'Oedipe, l'enfant s'identifie à l'objet de désir de la mère, au phallus et la métaphore paternelle agit en soi, de ce que le symbolique est déjà là, avec le discours, la loi et la primauté du phallus.

Au deuxième temps de l'Oedipe, l'enfant est privé de la mère par le père et rencontre la Loi en tant que la mère y est assujettie et est elle-même dépendante d'un objet (le phallus) que l'autre a ou n'a pas.

Au troisième temps de l'Oedipe, le père est porteur de la Loi et peut donner et refuser de donner le phallus, ce qui implique qu'il l'a. En tant que celui qui l'a, dans la mesure où l'enfant parvient à s'y identifier, il permet la sortie de l'Oedipe. C'est cette identification au père comme l'ayant, qui constitue l'Idéal du moi. A partir de là au pôle maternel commence à se constituer la réalité, et au pôle paternel le surmoi.

275 Ibid p 193

276 Ibid p 195

L'entrée dans l'Oedipe pour la fille passe par préférer le père, comme porteur du phallus. Cela lui en facilite également la sortie en ce sens qu'elle n'a pas de mal à le reconnaître au troisième temps de l'Oedipe comme détenteur du phallus. Elle n'a pas à faire cette identification terminale (de l'Oedipe) au père et à garder une promesse de virilité ultérieure. *« Elle, elle sait où il est, elle sait où elle doit le prendre : c'est du côté du père, vers celui qui l'a, et cela vous indique en quoi ce qu'on appelle une féminité, une vraie féminité a toujours un peu une dimension d'alibi. Les vraies femmes, ça a toujours quelque chose d'un peu égaré. »*²⁷⁷

Peut-être qu'une femme en position féminine, au sortir de l'Oedipe, n'effectue pas une nouvelle identification au père. Elle n'a pas à acter une nouvelle fois la castration. Son idéal du moi est élaboré sur la base d'une première identification et il n'y en aura pas d'autre en tant que transformant le sujet. Ce qui peut amener à l'hypothèse qu'il y a un manque de consistance au niveau des identifications, d'où l'air un peu égaré. Il est également possible que de ce fait - qu'elle n'ait pas à acter à nouveau la castration, désinvestir l'objet (le père) et remplacer cet investissement d'objet par une identification – le surmoi soit plus faible (que chez le garçon).

*« Encore que ce n'est jamais réalisé complètement chez la femme comme issue de l'Oedipe, car il lui reste toujours ce petit arrière-goût – ce qui s'appelle le Penisneid – qui prouve donc que ça ne marche pas rigoureusement. »*²⁷⁸

Il reste toujours une part de position masculine accompagnée du fantasme d'avoir un pénis.

II.3. La jouissance autre²⁷⁹ (que la jouissance phallique)

Lacan revient à la question de la femme dans le séminaire L'angoisse par le biais de la jouissance, puis dans le séminaire Encore il reprend la jouissance pour montrer qu'il n'y a pas d'Être d'une jouissance autre (que phallique) et qu'en ce sens La femme (comme être) n'existe pas.

277 Ibid p 219

278 Ibid p 196

279 Quand Lacan écrit « jouissance autre » cela souligne qu'elle est autre que la jouissance phallique, quand il la nomme jouissance Autre c'est pour souligner sa relation avec l'Autre.

Il est nécessaire de rappeler le lien du sujet au symbolique pour introduire ce qu'est la jouissance.

Quand le sujet en est passé par l'Autre, quand il s'inscrit dans le symbolique, cela soustrait à l'Autre, la part que le sujet y prend. L'inscription subjective fait de l'Autre un Autre. Quant au sujet, s'inscrire au lieu de l'Autre en fait un sujet divisé, entre la dimension consciente et inconsciente : \$.

Le sujet ne peut plus accéder directement à l'Autre, il n'y accède que via un petit autre qui le représente. Il est dans un rapport à l'Autre, comme *a*. *a* est le petit autre, le semblable et est aussi ce qui reste de l'Autre à partir du moment où le sujet y a fait son entrée. L'inscription du sujet dans le symbolique lui a soustrait une part : *a* ; *a* est ce qui permet l'accès à l'Autre, Autre comme altérité, comme trésor des signifiants et comme Réel. Le sujet n'a accès au grand Autre, à l'altérité que via le petit autre, le semblable.

C'est ce qu'indique le schéma L. Le sujet n'a un accès direct qu'au petit autre, sur l'axe imaginaire. C'est la dimension de l'aliénation spéculaire : « *Il se voit en a et c'est pour cela qu'il a un moi. Il peut croire que c'est ce moi qui est lui, tout le monde en est là et il n'y a pas moyen d'en sortir.* »²⁸⁰ Inversement, l'accès à un autre se fait sur le mode de l'image spéculaire. La relation *aa'* est une relation de moi à moi, dans une méconnaissance du sujet et de l'altérité de l'autre. L'Autre est hors de cet axe symétrique. Il est sur un autre axe, l'axe symbolique que Lacan appelle le mur du langage. L'accès à l'Autre n'est possible que médiatisé par l'autre. Et l'accès au sujet ne se fait que par un retour de l'Autre.

Le schéma L permet de penser la situation analytique. Le sujet parle à l'analyste sur l'axe *aa'*, comme petit autre auquel il s'identifie, de moi à moi. Il n'y aura analyse que si l'analyste n'est pas en *a'*, n'est qu'un miroir vide, et entend en A. Alors le sujet pourra progressivement entendre à quels Autres il s'adresse et du lieu de l'Autre, il entendra ce qu'il dit quand il parle.

Dans le séminaire L'angoisse, Lacan pose la jouissance le rapport de la jouissance au désir, et donc au phallus.

280 Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Séminaire II, Seuil, p 285

« *Il nous faut concevoir la jouissance comme profondément indépendante de la question du désir* ». ²⁸¹ Le désir se constitue par la loi. La loi, la loi du père, l'interdit permet et entraîne la constitution du désir. L'Autre n'y est pas central, il est en position excentrée, c'est par le petit autre, qui est un substitut de l'Autre, que passe le désir. La jouissance est au-delà du désir. Elle est au niveau du rapport du sujet non barré, d'un sujet primitif, à l'Autre. Pour que le sujet advienne (comme \$) il faut que l'Autre soit devenu manquant, du *a* qui est le reste de l'opération d'inscription du sujet dans le symbolique. Alors, l'angoisse peut surgir, et l'économie désirante se mettre en place.

Si l'Autre est la femme, dans une perspective androcentrée, la rencontrer ne peut que déclencher son angoisse, puisqu'elle devient objet *a*. Etre désirant, c'est être en manque de *a* et cela ouvre la porte à la jouissance. L'amour qui est « *donner à quelqu'un ce que l'on n'a pas* » permet que la jouissance condescende au désir car alors on est dans la logique phallique. Il y a un objet constitué, qui peut circuler, être donné, manquer.

« *Quoi qu'il en soit, c'est en tant qu'elle veut ma jouissance, c'est-à-dire, jouir de moi, que la femme suscite mon angoisse. Ceci pour la raison très simple, inscrite depuis longtemps dans notre théorie, qu'il n'y a de désir qu'impliquant la castration. Dans la mesure où il s'agit de jouissance, c'est à dire où c'est à mon être qu'elle en veut, la femme ne peut l'atteindre qu'à me châtrer.* » ²⁸² Autrement dit ce que veut l'Autre face au sujet désirant, c'est son angoisse.

Le rapport au désir est différent pour les femmes et pour les hommes.

Lacan revient sur le *Penisneid* : la femme n'a rien sur le plan de l'anatomie à désirer. Et elle n'a rien à désirer sur le chemin de la jouissance, bien que la fonction de l'objet cause du désir est là pour elle comme pour l'homme.

Le statut de -Phi, le manque par lequel est marquée la fonction phallique chez l'homme n'est pas nécessaire à la femme dans son rapport au désir. Elle est de ce fait plus directement confrontée au désir de l'Autre.

281 Lacan, *L'angoisse*, Séminaire X, Seuil, p 213

282 Ibid p 211

« *L'analogie clitoris-pénis est loin d'être fondée* »²⁸³. Le sexe de la femme est du côté du vase, du vide, et le vide peut être empli de plein de choses. Que la femme n'ait rien à désirer sur le plan de l'anatomie signifie simplement « *qu'au réel, il ne manque rien* »²⁸⁴. La femme est comme l'homme aux prises avec l'objet cause du désir, mais dans les effets de désir elle cherche l'objet, elle sait qu'elle ne l'a pas. « *Le vase féminin est-il vide, est-il plein ? Qu'importe puisqu'il se suffit à lui-même, même si c'est pour se consommer bêtement [..]. Il n'y manque rien. La présence de l'objet y est, si l'on peut dire, de surcroît. Pourquoi ? Parce que cette présence n'est pas liée au manque de l'objet cause de désir, au (-Phi) auquel il est relié chez l'homme* »²⁸⁵.

La femme a un rapport supérieur à l'homme à la jouissance, parce que chez elle le lien entre jouissance et désir est beaucoup plus lâche. Le manque chez elle ne passe pas nécessairement par le complexe de castration. Elle est au prise avec le désir de l'Autre, « *L'objet phallique, ne vient pour elle qu'en second et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'Autre.* »²⁸⁶ Elle a une plus grande liberté que l'homme notamment du côté de la jouissance car « *le rapport à l'Autre, elle n'y tient pas aussi essentiellement que l'homme.* »²⁸⁷

L'homme est angoissé par le risque de ne pas pouvoir. Son désir n'est possible que de renoncer narcissiquement au phallus, pour pouvoir le faire exister comme -Phi. Il est dans l'angoisse de ne pas *être* en capacité de. La femme recherche aussi l'objet phallique, mais elle sait bien qu'elle est sans *l'avoir*. Ce qui constitue pour la femme l'objet de son désir c'est ce qu'elle n'a pas (alors que pour l'homme c'est ce qu'il n'est pas). Elle sait très vite qu'il ne s'agit pas d'être plus forte ou plus désirable que la mère mais qu'il s'agit d'avoir l'objet.

Ce que désire la femme est le désir de l'Autre, ce qu'elle recherche chez l'homme c'est l'objet *a* qui alors la rendra propriétaire du phallus : si toi cause du désir, tu me désires, c'est bien que le phallus, je l'ai. Elle prive donc dans son mouvement

283 Ibid p 212

284 Ibid p 217

285 Ibid p 221

286 Ibid p 214

287 Ibid p 214

désirant l'homme du phallus. Elle lui offre son manque, sa propre castration et dans le mouvement où elle obtient son désir elle l'a (le phallus).

Il y a également une différence homme-femme du côté de l'imaginaire. Le petit garçon regarde son pénis et c'est plus tard qu'il apprendra « *que ce qu'il a ça n'existe pas.* »²⁸⁸

La petite fille face au miroir est face à du non spécularisable concernant son sexe, « *S'il y a quelque chose qui concrétise cette référence au non spécularisable, c'est bien le geste de cette petite fille, sa main passant rapidement sur le gamma de la jonction du ventre et des deux cuisses, comme en un moment de vertige devant ce qu'elle voit* »²⁸⁹.

Les femmes sont dans un rapport au phallus du côté de « je ne l'ai pas », et de ce fait du « je pourrais l'avoir ». Elles l'ont dans le mouvement où objet *a* de l'homme elles se retrouvent de ce fait le possédant. Elles sont là dans une logique phallique c'est à dire centrée sur l'absence du phallus qu'il est nécessaire d'avoir, qui dépend du désir de l'homme comme Autre ; suscitant son désir elle a, le temps de ce désir, le phallus. Elle n'est pas du côté de l'être quant au phallus, plus précisément ce n'est pas la question de son être qui est engagée dans la question phallique. D'être d'emblée castrée, elle a un rapport de moindre duperie quant au phallus. Elle n'est pas sans savoir qu'elle ne l'a pas. Elle dépend du désir de l'Autre, l'Autre ne peut la rendre phallique que de la désirer.

Elle n'est pas toute dans la fonction phallique parce qu'elle ne dépend pas de la possibilité de l'absence de l'objet pour désirer, elle dépend du manque dans l'Autre. Ce rapport particulier au phallus, amène aussi un rapport particulier à la jouissance.

Dans le séminaire Encore, Lacan reprend la question de la jouissance à partir du droit, « jouir de », le droit à jouir de (un bien, un corps,...). Il la pose ensuite comme ce qui ne sert à rien, et qui n'est un devoir que via le surmoi « *Rien ne force*

288 Ibid p 235

289 Ibid p 235

personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi c'est l'impératif de la jouissance : « Jouis! » ». ²⁹⁰

A partir de la phrase « *La jouissance de l'Autre, du corps de l'autre qui Le symbolise, n'est pas le signe de l'amour* » ²⁹¹, Lacan démontre qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

L'amour est du côté de l'Un, du désir d'être un, de ne faire qu'un. L'homme et la femme ne sont pas deux, en ce sens qu'ils ne peuvent pas faire Un. Quel qu'il soit, l'emboîtement des corps ne parvient pas à faire un, la complétude est impossible. Il est même impossible de jouir du corps de l'autre, ce ne peut être que d'une partie de son corps. La jouissance sexuelle est une jouissance phallique car l'Autre est en position excentrée, (le sujet n'y a accès que via le *a*, du fait de son inscription au champ de l'Autre).

Il n'y a pas de rapport sexuel d'un point de vue logique. Il peut y avoir une jouissance d'organe, cela justement empêche de jouir (du corps) de l'Autre. La femme et l'homme ne peuvent se rejoindre, l'homme peut prendre les femmes une par une mais il ne peut prendre toute entière une femme. La jouissance ne peut atteindre une finitude, elle ne peut se penser que comme un lieu, le lieu de la jouissance qui est l'Autre. Il est impossible de jouir de l'Autre, de jouir avec l'Autre, la jouissance est au lieu de l'Autre. Il s'agit là de la jouissance phallique, limitée, bornée par la castration et le manque.

Lacan dégage la notion de *substance jouissante*, qu'il distingue de la *substance pensante* et de la *substance étendue*.

Dans le Séminaire Encore, il interroge la question de l'être et du langage à l'aide de la théorie mathématique des ensembles. S'appuyant sur l'intervention de F.Recanati ²⁹² sur la répétition et les liens entre prédicat et substance, il montre comment le signifiant ne l'est que dans l'énonciation et que la substance - c'est à

290 Lacan, *Encore* (1972-1973), Séminaire, ed LALI, p 13

291 Ibid p 14

292 Ibid, p 23 à 52

dire l'être - ne l'est que de manière contingente, plus précisément, à l'infini un prédicat peut devenir substance, ou la substance (qui supporte le prédicat) peut devenir prédicat : à chaque changement de niveau. « *Les substances successives sont donc la série des incarnations transitoires de ce qui manque et qui soutient toute pseudo-substance comme enrobage du manque : l'être. L'être, c'est bien ce qui porte tout discours en tant que le discours, c'est ce qui se produit sur le bord du trou qu'il constitue. L'être est donc à la fois ce qui est avant le discours, qui porte le discours, et ce qui est après, à la fin de tout discours, son point de convergence, sa limite* ». ²⁹³

L'être n'a pas de permanence ni même de consistance si ce n'est à un temps donné comme substance première mythique sur laquelle s'appuient les prédicats.

Il n'y a pas d'être, ni d'être sexué, de manière intrinsèque et philosophique, il n'y a que de l'ex-sistant. L'être n'est que la substance mythique, première et logique qui précède, supporte et arrête tout discours, soit la substance pensante. La substance étendue est toute substance obtenue par changement de niveau qui substantifie des prédicats.

La substance jouissante est la substance du corps , si elle est *ce qui se jouit* ; sachant que le corps « *il ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante* » ²⁹⁴.

La jouissance (phallique) est effet des signifiants, du symbolique sur le réel.

Il existe une autre jouissance. Lacan l'aborde par la jouissance des mystiques : une jouissance qui saisit tout le corps. Sainte Thérèse d'Avila, « *elle jouit ! Ça ne fait pas de doute ! Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel de la mystique, c'est justement dire ça : qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien.* » ²⁹⁵

Logiquement cette jouissance n'existe pas. Le symbolique, la pensée, la parole ne peuvent que circonscrire, tourner autour, nommer, une jouissance du signifiant ;

293 Ibid, p 51, intervention de F.Recanati

294 Ibid p 63

295 Ibid p 129

causée et stoppée par le signifiant. « *s'il y en avait une autre que la jouissance phallique...* »²⁹⁶, elle ne serait pas dicible car non prise dans des signifiants.

C'est dans cette logique là que La femme n'existe pas.

II.4.LA femme n'existe pas : les formules de la sexuation

Lacan crée « les formules de la sexuation » pour montrer qu'il n'y a pas de rapport sexuel, l'homme et la femme ne sont pas en position symétrique et complémentaire. Il conceptualise le pas-tout à partir de « les femmes ne nous en disent pas tout... » (de leur jouissance) qui vient signifier qu'elles ne sont pas toute (pas totalement) prises dans la logique et la jouissance phalliques.

Il n'y a pas de rapport sexuel, parce que l'homme et la femme ne peuvent faire Un, et qu'ils ne peuvent avoir l'un à l'autre un rapport de complémentarité. C'est une impossibilité logique et mathématique. L'amour est ce qui supplée à cette impossibilité et qui l'habille du leurre que ce serait des événements, un refus, qui empêcheraient ce rapport qui devient fantasmatiquement possible. L'amour courtois est une bonne déclinaison de l'évitement de l'impossibilité du rapport sexuel. L'homme et la femme ne sont pas l'Autre, l'un pour l'autre ; ils se rencontrent dans un certain rapport à l'Autre et peuvent le représenter (ce qui n'est pas l'être) l'un pour l'autre. Les formules de la sexuation sont une écriture de l'impossible du rapport sexuel et du rapport au phallus et à l'Autre, dans une position masculine et dans une position féminine. Hommes et femmes peuvent être sous la bannière homme ou sous la bannière femme.

La différence anatomique des sexes favorise - mais ne détermine pas - sous quelle bannière va se placer un sujet, et ce sur le versant de l'imaginaire spéculaire et a-spéculaire. Au niveau de l'imaginaire spéculaire, le garçon l'a et peut le perdre, la fille ne l'a pas et peut l'avoir ; au niveau de l'imaginaire a-spéculaire, le garçon est détenteur de quelque chose qui n'existe pas, le phallus n'est que du côté du manque

296 Ibid p 108

(et c'est un signifiant sans signifié), la fille est du côté du plein et du rien : le vase qui peut contenir des objets, du vide, dans lequel le phallus n'est que de surcroît.

Le pas-tout.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan aborde le pas-tout via la question de la jouissance : « *nos collègues analystes, sur la sexualité féminine elles nous disent pas-tout* »²⁹⁷

Il pose que le fait qu'on en dise pas-tout est lié à « *la structure de l'appareil de jouissance* »²⁹⁸.

« *La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. Voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous nous centrons bien sur ceci, que d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que chez l'être parlant la jouissance est appareillée* »²⁹⁹. Tout mouvement du parlêtre, du sujet humain parlant, est mouvement de jouissance, d'une « *autre satisfaction* »³⁰⁰ que celle des besoins. Chez l'être parlant, il n'y a de mouvement énergétique que pris dans le langage (que l'on considère la pulsion comme représentant psychique de l'excitation somatique, ou comme excitation somatique qui est représentée dans le psychique). Tout est d'abord jouissance, prise dans du langage, l'inconscient est « *comme structuré par un langage* »³⁰¹, unique endroit où Lacan dit *par* qui éclaire la formulation « l'inconscient est structuré comme un langage ». L'inconscient est structuré par le langage et de ce fait il s'articule comme un langage. A travers le dire, l'énonciation il y a (pour l'analyste) à lire ce qui s'écrit, ou ne s'écrit pas. Si le sujet ne surgit – s'évanouissant aussitôt - que par l'énonciation, dans la parole (il est représenté par un signifiant pour un autre signifiant), la structure de la réalité psychique se lit et est écrite. Ce pourquoi l'homme et la femme ne sont là qu'en tant que signifiants. La vérité subjective est ce qui est écrit, ce qui s'écrit entre ce qui est dit. Il n'y a pas de rapport sexuel car il n'y a pas d'*écriture* possible d'un rapport sexuel ; l'écriture renvoyant en définitive au langage mathématique. Et c'est parce

297 Ibid p 106

298 Ibid p 107

299 Ibid p 103

300 Ibid p 99

301 Ibid p 62

que l'inscription dans l'Autre comme lieu du langage, n'est possible que par la castration symbolique, soit par le -Phi, l'objet manquant, que toute jouissance ne peut être que phallique. Si la jouissance peut ensuite condescendre au désir, c'est à dire être prise par un mouvement qui a une cause (*a*) et un objet (-Phi), elle ne peut être hors l'Autre et donc hors langage.

Sauf que la femme n'est *pas-toute* prise dans la logique phallique, ce que nous propose Lacan à travers les formules de la sexuation.

LA femme n'existe pas

Reprenons Sainte Thérèse, qui éprouve qu'elle jouit mais ne peut rien en dire. Cela renvoie à la jouissance du corps, à une jouissance de tout le corps, au-delà du phallus. Elle n'est *pas-toute* dans la fonction phallique. « *Alors on appelle ça comme on peut « vaginale » « le pôle postérieur du museau de l'utérus, et autres conneries...c'est le cas de le dire !* »³⁰²

La femme – ou un être parlant sous la bannière femme - n'est *pas-toute* dans la fonction phallique, ce pourquoi il n'y a pas d'universel de la femme : LA femme. Elle est dans la fonction phallique mais elle n'y est *pas-toute*. Elle n'est pas toute-là, on ne peut donc La désigner là. Il y a quelque chose en plus. « *Il y a une jouissance du corps, il y a une jouissance qui est...une jouissance qui est au-delà du phallus.* »³⁰³

Cette jouissance est une jouissance supplémentaire et non complémentaire à la jouissance phallique, elle n'amène pas au Un. La jouissance autre est une jouissance du corps mais non la jouissance d'organe. Lacan dit que de la jouissance autre on ne peut rien en dire, et que les discours des mystiques (Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix,..) témoignent de cet éprouvé d'une jouissance au-delà (de la fonction phallique).

LA femme (qui n'existe pas) est non pas de côté de l'Un mais du côté de l'Autre. Elle est l'Autre qui est au dernier terme, l'Autre de l'Autre sexe, ce pourquoi en tant qu'Autre elle renvoie à une face de dieu.

302 Ibid p 227

303 Ibid p126

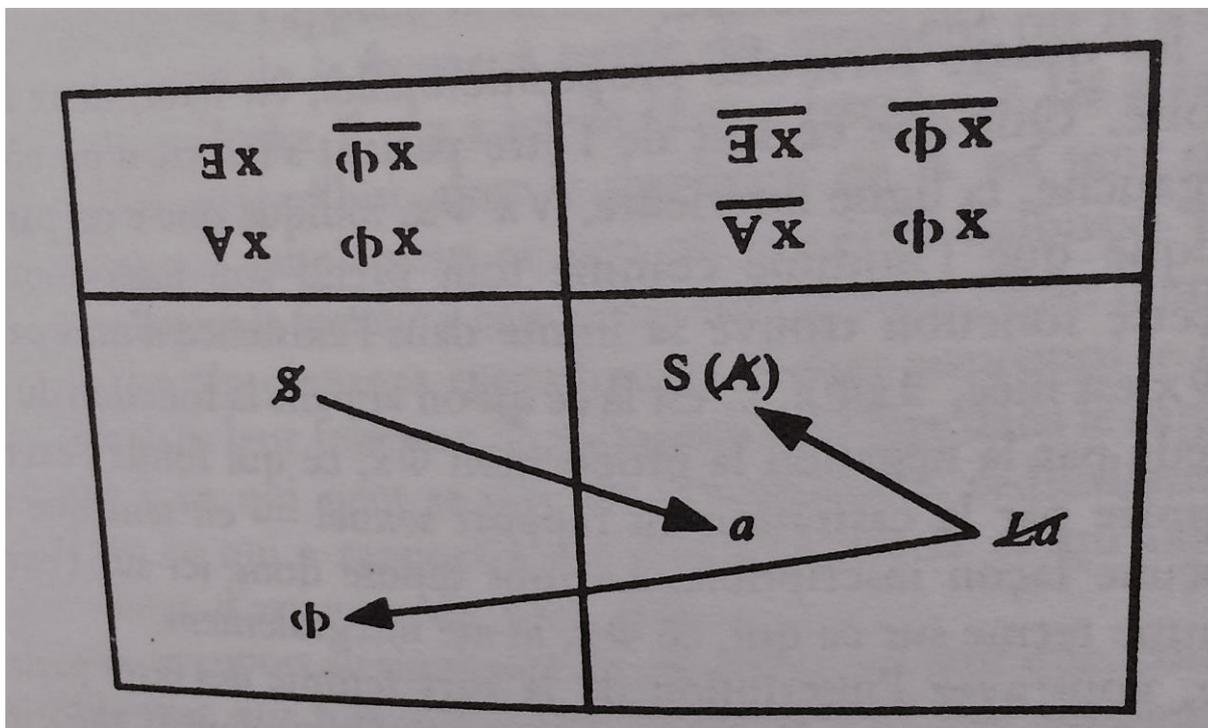
Simone de Beauvoir interroge « *pourquoi la femme est-elle l'Autre ?* »³⁰⁴, à travers, l'histoire, la biologie, l'économie, les mythes, soit à travers tout le contexte qui l'a mise à cette place d'Autre. Inscrite dans la pensée existentialiste de Sartre, elle avance que la femme a été posée dans l'immanence, par opposition à l'homme qui est dans la transcendance. Etant pensée du côté de l'essence, elle n'a pas droit à l'existence. Elle se trouve enfermée dans un système de représentations et une situation d'aliénation dans la réalité. Elle ne peut à cette place d'infériorité que se résigner ou se défendre, soit avec les armes de la séduction, soit dans le conflit ouvert. L'ouvrage date de 1949, cependant aujourd'hui bien que les acquis de droit, de liberté économique et le contrôle des naissances sont advenus – dans certains pays –, la place de la femme comme Autre se maintient. Simone de Beauvoir éclairait la situation de la femme comme deuxième sexe, toujours en complément inférieur à l'homme du fait des places où elle était assignée : le ménage, la maternité, le service sexuel (via la prostitution ou le mariage) via le peu d'accès à une situation économique et professionnelle intéressante, via tout ce qui lui a été transmis de croyances (son immanence, son impossibilité à ex-sister, la nécessaire passivité de sa position), et via la transmission de l'idée que l'homme est le pivot de son existence. La réalité d'aujourd'hui où la femme est en égalité de droits (dans certains pays) avec l'homme alors qu'elle reste Autre semble indiquer que les éléments de causalité sont autres.

Le discours social reste le même. La femme du côté du mythe de l'éternel féminin, énigmatique et mystérieux souligne qu'elle reste imaginativement au champ de l'Autre. La génitalité féminine reste un tabou : la dichotomie de la sainte et de la pute ; là où une femme est reconnue comme individu elle est raillée comme femme, là où elle s'affirme comme sexuée, elle est destituée de ses capacités d'être pensant. Nombre de discours superposent la femme et la mère et jusqu'à la confusion chez certains analystes entre la jouissance d'organe et la jouissance Autre. Une certaine interprétation de Lacan permet de faire l'économie de la jouissance génitale de la femme : rabattue sur la jouissance Autre dont « *elle ne peut rien en dire* » !

304 Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949, tome 1, p 77

Les formules de la sexuation

Lacan crée les formules de la sexuation qui sont une écriture de la position féminine et de la position masculine et qui éclairent l'impossible du rapport sexuel.



Sous la bannière homme (à gauche) : tout x est dans la fonction phallique, l'homme s'inscrit *tout* dans la fonction phallique. Ce *tout* s'appuie sur une exception : Il existe un x qui n'est pas soumis à la fonction phallique : c'est la fonction du père. Au-dessous de la barre, l'homme est là comme sujet barré, supporté par le phallus. Il a affaire comme partenaire à l'objet *a*. « *Il ne lui est donné d'atteindre ce partenaire, ce partenaire qui est l'Autre, l'Autre avec un grand A, que par l'intermédiaire de ce signe, qu'il est la cause de son désir* »³⁰⁵. L'homme n'a pas de rapport avec son partenaire, uniquement à ce reste de son inscription symbolique, \$
 ◇ a : sur le mode du fantasme.

Sous la bannière femme, à droite, nous trouvons les deux formules suivantes :

- il n'existe pas de x qui ne soit pas pris dans la fonction phallique

305 Lacan, *Encore*, ed LALI, p 133

- il n'y a pas tout-x dans la fonction phallique

Cela signifie qu'un sujet, sous la bannière femme, comme tout sujet, ne peut pas échapper à la fonction phallique, le sujet a affaire avec la fonction phallique. Cependant la femme, de n'être *pas-toute*, pas toute dans la fonction phallique, amène la deuxième formule, pas tout-x dans la fonction phallique.

C'est de là que Lacan peut logiquement dire que La femme avec un L majuscule n'existe pas, de ce fait qu'elle ne soit *pas-toute*, *pas-toute* prise dans la fonction phallique. « *LA femme a, foncièrement, ce rapport à l'Autre que d'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui s'énonce, à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre.* »³⁰⁶ La femme se dédouble, elle est dédoublée ; d'une part elle a un rapport au phallus qui est le signifiant qui n'a pas de signifié, d'autre part elle a à voir avec le grand Autre. C'est de manière logique et à partir du *pas-tout*, que Lacan posera qu'on ne peut pas dire « La femme », que La femme n'existe pas. Freud déjà affirmait que la libido était masculine, qu'il n'existait qu'une seule libido, la libido phallique.

D'autre part, il n'y a pas de signifiant qui représente le féminin. Le signifiant qui va représenter la position sexuée, le signifiant qui va représenter la question du désir, si la jouissance y condescend, est le signifiant phallique. LA femme, Le féminin, comme LA mort, n'a pas de signifiant. C'est là aussi que le grand Autre est manquant, que le symbolique est manquant, il comporte un manque de signifiant. LA femme, si elle existait, serait du côté de ce qu'Aristote appelle l'Etre Suprême, du côté d'une immobilité d'où s'origineraient tous les mouvements, du côté de Dieu. Dieu a été créé à partir du symbolique, Dieu serait une incarnation imaginaire du symbolique. L'imaginaire est lui du côté du semblable, du rapport du semblable au semblable. La présence du *a* en bas du côté femme vient dire quelque chose et du rapport à l'autre, et de la jouissance. Le *a* est ce à quoi l'homme a affaire quand il va vers l'Autre que représente la femme, il ne peut avoir un rapport qu'à ce reste, ce *a*, ce qui ouvre la question des perversions.

306 Ibid p 134

Le névrosé, l'homme névrosé, dans le rapport aux femmes, ce avec quoi il a à faire, c'est à l'objet *a*. Il a uniquement à faire à cela. Il un rapport à la femme, à la femme comme autre, comme autre sexe, uniquement via l'objet *a*. Du coup, son rapport sexuel aboutit, et se base, sur le fantasme.

La femme « *dans ce qui constitue la jouissance féminine pour autant qu'elle n'est pas toute occupée de l'homme et même dirais-je comme telle elle ne l'est pas du tout, la question de savoir, justement, ce qu'il en est de son savoir. La femme a une jouissance supplémentaire, une jouissance qui a à voir avec le grand Autre. Se pose la question de cette jouissance qu'elle éprouve : peut-elle en dire quelque chose, mais surtout en sait-elle quelque chose ? Cela ouvre les questions du rapport entre la vérité, le réel et le savoir. La réalité est du côté du phallus, il s'agit du peu de réalité. La dimension phallique, entre réel et imaginaire, on n'y accède que via le fantasme, on n'y accède que partiellement peu.* »³⁰⁷

Lacan pose trois pôles : l'imaginaire, le symbolique et le réel. Il pose le vrai du côté du signifiant du manque de l'autre entre imaginaire et symbolique. IL pose la réalité, donc le peu de réalité, du réel vers l'imaginaire. Enfin il pose le semblant entre symbolique et réel. Et il va amener la jouissance dans ce que le *a* ne peut aboutir au réel. La réalité, il n'y en a que très peu, en tout cas chez le sujet névrosé, du fait qu'il n'y a accès que par le fantasme.

Y a-t-il un savoir ? La femme en sait-elle quelque chose de sa jouissance supplémentaire ? En sait-elle quelque chose du grand Autre, avec lequel elle a un rapport plus direct ? L'inconscient, l'inconscient psychanalytique, s'est déduit du fait que quelque chose en sait plus que le sujet qui parle au moment où il parle ; soit l'inconscient est au lieu de l'Autre, mais l'Autre n'est qu'un lieu, le trésor des signifiants, l'ensemble des signifiants. L'Autre n'est pas dans une dimension de vérité, ce n'est qu'un ensemble de signifiants. Donc il n'existe pas de vérité du côté de l'Autre. La vérité, on ne peut y avoir accès que dans le mi-dire. La vérité, c'est ce qui se dit à travers ce qui se dit, ou c'est ce qui s'écrit à travers ce qui se dit.

307 Ibid p 148 Le schéma

L'objet *a* n'est que du côté du semblant, le *a* cause du désir vient représenter l'Autre mais n'est que ce en quoi le langage vient prendre une part de réel. Le désir est du côté d'une métonymie et la jouissance n'est que substitutive. Lorsque'un enfant regarde son frère, au sein de sa mère, et qu'il pâlit de jalousie, de *jalouissance*, dit Lacan, il voit quoi ? Il voit que l'enfant qu'il regarde a le *a*. Mais l'avoir, est-ce que c'est l'être ? La femme n'en sait pas quoi que ce soit de l'Autre, dans la mesure où l'Autre ne sait rien, où il sait que justement elle n'en sait rien, elle ne sait pas.

Si La femme n'existe pas, - la libido n'est que masculine, il n'y a pas de signifiant Du féminin - n'étant pas toute, elle ne peut être toute là ; où est-Elle ? Elle est, elle est toute « *là d'où la voit l'homme et rien que là.* »³⁰⁸ La femme, avec un grand L, n'est qu'une figure mythique, du côté du tout, imaginaire, qui renvoie au plein.

La femme n'est qu'une figure mythique qui n'existe pas, elle est une figure, la figure d'une des faces de Dieu, l'Autre de l'Autre sexe et elle n'existe que là où se l'imagine, là où la voit l'homme. LA femme n'existe pas mais qu'en est-il des femmes ? Que se passe-t-il pour chaque femme au un par un ?

III. Les femmes au une par une

Tout sujet, homme ou femme, peut être sous la bannière homme et sous la bannière femme. La différence anatomique des sexes, du fait des identifications, et du rapport au phallus sur le plan de l'imaginaire spéculaire et a-spéculaire, favorise que les femmes soient sous la bannière femme et que les hommes soient sous la bannière homme, favorise mais ne rend pas cela nécessaire.

Un sujet sous la bannière femme aura accès à deux positions possibles quant à l'absence de rapport sexuel : la position phallique où il n'aura accès à l'Autre sexe que via l'objet *a*, et où sa jouissance sera phallique, prise dans le réseau des signifiants via la castration, et une position non phallique caractérisée par un rapport plus direct à l'Autre du fait qu'il est l'Autre du rapport sexuel.

308 Ibid p 156

La position féminine, être sous la bannière femme nécessite un clivage du moi, entre la partie masculine qui dénie la castration, suppose une identification au père, et des pulsions à but actifs et la partie féminine qui reconnaît la castration, repose sur une identification à la mère, et des pulsions à but passif (un masochisme érogène).

Les femmes, du côté de La femme, sont pensées du côté de l'Autre. Elles sont donc d'emblée posées comme autres. Simone de Beauvoir en parle comme du deuxième sexe, Lacan en parle comme l'Autre de l'Autre sexe, les femmes sont Autre à elles-mêmes. Il y a une impossible transmission du féminin parce que nous sommes là du côté de quelque chose qui ne peut pas s'écrire, où il y a un manque de signifiant, où il n'y a pas de symbolisation possible. En tant que femme, la petite fille s'identifiera au père, mais elle ne s'identifiera pas au père seulement du côté d'une identification au père, elle s'identifiera au regard que lui renvoie le père. Le père dans cette reconnaissance qu'elle est une fille, la désigne comme Autre. Elle sera comme être sexué d'emblée à elle-même du côté de l'Autre. En effet, elle va recevoir un regard, un discours qui la fait fille de la part du père. Or, pour le père, qui est un homme, la femme est l'Autre. La petite fille va donc avoir comme socle de son identité sexuée un regard qui la désigne comme Autre, elle sera donc Autre pour elle-même ; elle sera dans une altérité à elle-même concernant son identité sexuée.

Les femmes en tant que femmes ne peuvent pas se constituer sur une identité positive, sur une affirmation. Ce pourquoi entre femmes, il ne peut y avoir de lien fondé sur une identification commune qui reposerait sur Le féminin. Il n'existe pas d'identification positive sur laquelle asseoir un sentiment du côté du semblable. L'idéal du moi est fondé sur une identification au père. Elles peuvent être « entre hommes » si le lien repose sur une identification à l'idéal du moi paternel, une identification déssexualisée, du côté de la sublimation. Elles peuvent aussi constituer une communauté de mères basée sur l'idéal du moi maternel, ce sera du côté de « entre mères ».

Les femmes vont se constituer au une par une, dans un devenir femme qui pourra trouver une issue de différentes manières, soit se réfugier toute dans la fonction phallique, ce qui est la position hystérique, une position masculine, soit elles vont devoir tricoter, inventer ce que serait être femme pour elles.

Un certain nombre de femmes adviennent imaginativement dans leur identité sexuée du côté de la mère. Pour d'autres, il y a une antinomie entre être mère et être femme. Là où la femme est mère, elle n'est pas femme, là où la femme est femme, elle n'est pas mère.

La question de l'être-femme est souvent superposée à la question d'être mère. Pour Hélène Deutsch, la maternité est l'avènement de la féminité « *jamais, à travers les siècles la femme n'aurait permis à l'ordre social de la tenir à l'écart des possibilités de sublimation d'une part, de satisfaction sexuelle d'autre part, si elle n'avait trouvé dans la fonction de reproduction une satisfaction grandiose des deux !* »³⁰⁹ L'évolution de la société a permis aux femmes, dans certains pays, d'accéder au choix de la reproduction ou non, et à des possibilités de sublimations inscrites dans l'organisation sociale ; cependant cela est extrêmement récent (l'indépendance économique date pour les femmes en France de 1951 – droit à posséder un compte bancaire –, les différents modes de contrôle des naissances datent des années 1970). Lacan dit en 1972 « *Je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué, dans la théorie analytique, elle n'existait que comme mère* »³¹⁰ .

Penser le devenir femme hors l'équation être femme = être mère, oblige à interroger le rapport de la femme à la mère.

Freud soulignait que la castration était insuffisante à expliquer que la fille se détourne de sa mère.

Lacan posant une position subjective autre que phallique, affirme que le complexe d'Oedipe freudien « *contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez*

309 Helene Deutsch, *Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité*, Féminité mascarade, Champ freudien, 1994, p 231

310 Ibid p 158

*la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père ».*³¹¹

Je propose de reprendre comment Lessana pose à travers le *ravage*, une impossible transmission du féminin et de l'articuler à l'hypothèse d'un clivage du moi chez un sujet sous la bannière femme. A partir de la position dédoublée de la femme j'amène l'hypothèse que dans le mouvement de bascule de la position phallique à une position autre, les agirs peuvent être un recours chez certaines femmes.

III.1.Le ravage

Marie-Magdeleine Lessana reprend à Lacan ce terme de *ravage* pour qualifier la relation entre mère et fille.

Pour Lessana, la relation entre mère et fille se joue dans un ravage « *Le ravage entre fille et mère n'est pas un duel, ni le partage d'un bien, c'est l'expérience qui consiste à donner corps à la haine torturante, sourde, présente dans l'amour exclusif entre elles, par l'expression d'une agressivité directe. Le ravage se joue entre les deux femmes touchées par l'image de splendeur d'un corps de femme désiré par un homme ».*³¹²

La petite fille puis la jeune fille, attend de sa mère un savoir sur ce qu'est être une femme, ce qu'est le féminin. Cela reste une énigme. La fille attend ce savoir d'une femme (et non du père), or rien ne se transmet. Elle a affaire à une image éblouissante « *L'image fascinante d'un corps de femme désirable s'édifie à l'endroit où il n'y a ni identité sexuelle, ni transmission de traits féminins de mère à fille : un espace où se jouent les remous d'un amour possessif, dépossédant, un lien addictif ».*³¹³

Le féminin implique le corps : être mère (la filiation), être épouse (l'alliance), être amante (le sexe). La fille a un lien avec sa mère fait de passion et d'impossible. Elle est sous l'emprise érotique de sa mère avec laquelle elle a une relation en

311 Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, avril 2001, p 465

312 Marie-Magdeleine Lessana, *Entre mère et fille : un ravage*, Fayard/Pluriel 2010, p 12

313 Ibid p 11

miroir. L'énigme du féminin est pour la fille entre l'image et le réel. Le réel du corps à corps avec sa mère et cette image qui les rapte et les ravit toutes deux. Une femme désirée...par un homme, telle est la mère qui échappe à sa fille, interdite par le désir du père (pour la mère), telle est la fille qui échappe à la mère quand devenant femme elle se tourne vers un homme. L'une comme l'autre renonce au lien érotique avec l'autre. Ce renoncement est pour la mère un arrachement.

Pour Lessana il y a un endroit où l'identification à la mère est impossible : le corps, qui est aussi le lieu du féminin. Il peut y avoir des identifications secondaires à la mère ou au père, cependant l'identification à ce qui serait du féminin est impossible. Il y a « *une impossible transmission du sexe* »³¹⁴ du fait de l'impossible transmission de ce qui est spécifiquement féminin : une jouissance non phallique, hors des signifiants.

Selon Lessana la petite fille cherche à saisir l'érotisme de la mère, à trouver où est la femme dans sa mère, la mère tente de résoudre la question du féminin à travers sa fille. Cette relation est du côté d'un impossible (une transmission qui ne peut avoir lieu) et d'un arrachement. Chacune est en quête de son identité sexuelle. Il n'y a pas un trait qui définit être femme, il n'y a pas de « *moi-femme* ». Elles sont femmes parce que désirées par un homme (ce qui les sépare). Elles peuvent chercher l'illusion d'une complicité féminine, c'est du côté de l'obscène, l'obscène de l'érotique de la mère.

« Au cœur des remous entre mère et fille existe une image de corps de femme éblouissant car éminemment désirable. L'image d'un corps qui porte en son éclat la promesse d'une jouissance inconnaissable. Au lieu du « continent noir », inaccessible à la psychanalyse, où Freud repère un attachement enfoui à la mère, se profile un corps érotique qui ravit. Il est vu dans la fulgurance de l'instant volé, persécutif : moment obscène, douloureux, déchirant, entre l'éblouissement et le tremblement de la peur. C'est une présence en flash, éclair lumineux, qui parasite la femme concernée. Dans le champ du regard, il est un point qui ne reflète rien, qui n'identifie pas, qui aspire à un état second, qui va de l'extase à la disparition ;

314 Ibid p 19

un point de pure subjectivité du vide, du néant. »³¹⁵ Chercher la femme dans la mère ne renvoie qu'à l'imaginaire et au réel, à la jouissance du corps, à la jouissance de la mère. La mère, lorsque sa fille devient femme, que son corps se transforme, n'est pas en rivalité de séduction mais « *c'est aux plaisirs érotiques maternels de la première enfance auxquels elle va devoir renoncer [...] pour laisser place à l'érotique du désir sexuel avec des partenaires à venir, les amants, amantes, maris* »³¹⁶.

Cela m'amène à quelques questions.

Si le corps érotique entraperçu entre mère et fille ne reflète rien et ne peut être un support d'identification, ce serait une image réelle, inaccessible au sujet qui existerait dans l'imaginaire a-spéculaire. L'impossible transmission du féminin ne viendrait pas uniquement du fait qu'il n'y a pas de signifiant de La femme, Du féminin, mais également du fait que l'image n'appartient pas à l'imaginaire spéculaire, ne se situe pas sur l'axe aa'. Une image qui n'est pas sans faire penser à la tête de Méduse, une image qui fige d'effroi. Freud propose que ce mythe renvoie à la castration, que la Méduse représente l'organe féminin, que celui qui la contemple en se rigidifiant, s'érige et par là a encore un pénis. « *Décapiter=castrer. L'effroi devant la Méduse est donc effroi de la castration rattaché à quelque chose qu'on voit.* »³¹⁷

Celui qui regarde cette gorgone, voit la castration dont il ne veut rien savoir et voit également quelque chose qui ne devrait pas être là : l'objet *a* en lieu et place de - Phi.

Pour Lessana , la sortie du *ravage* de la relation à la mère pour une femme, se fait si l'image n'est plus dépossédante, si l'effet fascinant et persécuteur de l'image s'arrête, via une *désertion*³¹⁸, qui n'est ni « *perte, ni dette, ni séparation. Il s'agit d'un faire qui opère un détachement sans substitution, sans reste, sans*

315 Ibid p 11

316 Ibid p14

317 Freud, *La tête de Méduse*, in Résultats, idées, problèmes, tome II, PUF, 1985, p 49

318 Marie-Magdeleine Lessana, *Entre mère et fille : un ravage*, Fayard/Pluriel 2010, p 400

*comptabilité, sans transmission, sans négociation, sans échange, sans condition.*³¹⁹

Cette opération est comme une trace, une cicatrice que la fille laisse sur le corps de sa mère, et qui constitue un obstacle consistant à l'obscénité de la jouissance maternelle qui faisait horreur. Certaines femmes ne parviennent pas à entrer dans le ravage et en reste au ravissement.

Rien du féminin ne peut se transmettre car rien ne peut se transmettre d'une jouissance non phallique. Le devenir femme n'est pas transmis par la mère. Il est cependant en lien avec la relation à la mère. Si une femme parvient à ne plus être captée par l'image du féminin qui l'accroche à sa mère elle aura accès à sa manière d'être femme.

Sur le lien entre être femme et être mère, Alain Vanier pose l'enfant comme l'objet *a* de la mère³²⁰, pris dans son fantasme, qui recouvre désir et jouissance. La maternité est le lieu normal de la perversion féminine. « *C'est parce que la mère est en a pour le père, qu'elle accueille l'enfant en position d'objet a. La père-version du père, permet, provoque cette perversion féminine normale qu'est la maternité* »³²¹

L'homme, du fait du non rapport sexuel, a affaire avec l'Autre comme *a*, il a affaire à la femme à la fois comme objet cause de son désir, à la fois comme ce qu'il reste de l'Autre. Une femme peut alors mettre son enfant non en position phallique mais en *a*, grâce auquel elle est phallique. La mère en tant que mère, dans son rapport à son enfant est, dans les formules de la sexuation, sous la bannière homme. Outre que la mère ne peut rien transmettre du féminin, il n'y a pas de signifiant de la mère, il n'y a qu'un signifiant du désir de la mère, le S1 qui succombe au refoulement originaire.

Si l'enfant est l'objet *a* de la mère tout autant que l'est pour lui le sein, la séparation mère enfant est pour la mère une perte de l'objet *a*. Cela éclaire la passion ravageante de la mère pour sa fille. Elle la perd comme objet cause de son désir, de cette perte elle n'est plus phallique mais à nouveau castrée, et elle la perd encore une fois à la puberté.

319 Ibid p 400

320 Alain Vanier, *L'enfant objet a de Lacan*, Figures de la psychanalyses, érès, 2012 p 39 à 49

321 Ibid p 45

Etre femme est différent d'être mère. Le point commun entre la fonction femme et la fonction mère est l'absence de signifiant de ces deux fonctions. La maternité n'est pas le féminin, c'est une position perverse, pour une part dans la logique phallique. Et de sa mère une femme du féminin ne reçoit que l'impossible et une captation imaginaire.

Si comme l'affirme Lessana, il n'y a pas de moi-femme, il n'y a pas d'instance imaginaire féminine et s'il y a un clivage du moi chez un sujet en position féminine, alors il y aurait chez toute femme, une part du moi qui est un moi-homme basé sur une identification au père (la partie qui reconnaît la castration) ; et une autre part. Comment serait l'autre partie du moi ?

Ce pourrait être un non-moi comme en parle Bléger³²², une part psychotique du moi.

Le moi-idéal est non sexué, c'est un moi-garçon, première identification (au père) sur lequel se constituera la part du moi assujetti à la logique phallique. L'autre part du moi suite au clivage du moi n'est pas un moi spéculaire, ne repose pas sur une identification et n'est de ce fait logiquement pas un moi.

C'est la jouissance Autre qui spécifie la position féminine. Il n'est rien possible d'en dire car cela est hors symbolique. Il est cependant possible de l'aborder via la position de dédoublement d'un sujet sous la bannière femme.

La position féminine, du fait de n'être *pas-tout* dans la fonction phallique amène cet accès à la jouissance Autre posée comme jouissance supplémentaire puisqu'elle n'amène pas au Un, elle n'est pour cela pas une jouissance complémentaire. Elle est dans une position dédoublée « *LA femme a un rapport à ce $S(A)$, d'une part, et c'est en cela déjà qu'elle se **dédouble**, qu'elle n'est pas-toute* »³²³ dans la position phallique. Elle se dédouble en une part assujettie à la logique phallique et une part qui ne l'est pas.

322 Bléger, *Psychanalyse du cadre psychanalytique*, in Crise, rupture et dépassement

323 Lacan, *Encore*, Lali, p 134

Une question se pose concernant la féminité qui est : quels sont les effets de n'être pas-tout assujetti à la fonction phallique ? Que permet ce dédoublement ? Qu'amène-t-il comme difficultés ? Quelle est la position subjective féminine dans la jouissance Autre ?

Le dédoublement amène d'une part à la position hystérique qui est de se poser en position masculine dans une logique phallique, être tout du côté du phallus, d'autre part à une position tournée vers l'Autre S(A). Cela nous amène à questionner, à creuser, qu'est-ce qu'une position qui ne soit pas une position phallique ? De la même manière que la théorie psychanalytique ne pense et ne théorise la femme que du côté de la mère, ce qui s'éclaire de ce que La femme n'existe pas, la théorie psychanalytique a tendance à aborder la question d'être dans une position non phallique, d'être non assujettie à la logique phallique du côté de la structure, c'est-à-dire un en deçà de la névrose, du côté de la psychose ou de la perversion, d'une position de forclusion ou d'une position de déni. Proposer une position qui ne serait pas dans la position phallique, donc une position féminine, du côté du rapport au grand Autre, nous oblige à nouveau à nous tourner vers la question de ce qu'il en est de cette jouissance Autre, de cette jouissance supplémentaire et de cette jouissance dont elle ne pourrait rien en dire.

III.2. Topologie d'une position dédoublée : *Abîmes ordinaires* de Catherine Millot.

Catherine Millot décrit la jouissance Autre dans son ouvrage *Abîmes ordinaires*. Elle a fait une analyse avec Lacan et elle expose à partir de son expérience ce qu'il en est d'une jouissance Autre, qu'elle articule à la théorie psychanalytique. Elle décrit des états de perception différente dont certains ont précédé son analyse et d'autres ont surgi pendant son analyse. Elle utilise pour les décrire le terme de vide, elle décrit des instants, des moments où il ne lui reste plus que le Je, ou son propre nom, vide de toute substance, auquel se raccrocher avec un sentiment de dérégulation et l'impression que les frontières de son moi s'abolissent. Les premières fois elle vécut ces expériences du côté de la frayeur, plus tard du côté de l'extase,

accompagnée d'une sensation de liberté, de légèreté. « *La première ressemblait à ce qu'on nomme parfois «instase», extase du dedans, et consistait en une invagination subjective, un repliement sur soi, comme si l'on s'enveloppait dans sa propre intimité.* »³²⁴ Elle décrit en plus de ce sentiment de vide, un sentiment de solitude qui confine à la liberté, le fait que sa pensée soit suspendue et que cela est vécu du côté de la paix, voire de l'extase.

Ces états-là restent des états difficiles à penser dans la théorie analytique. Ils sont assimilés à des phénomènes psychotiques ou pris dans d'autres champs, du côté de la transe, etc. Catherine Millot elle-même exprime comment, allant un jour voir des analystes de l'école de Lacan réunis pour discuter autour de « la passe, elle « attendait quelques lumières qui n'étaient pas venues, personne n'ayant évoqué la moindre expérience du genre de celles que j'avais vécues. Je m'étais sentie décidément seule. » Elle vécut ces états, ou cet état, de manière très brève dans l'enfance et jeune adulte, cela dura pendant deux mois. Ces temps, du côté d'une position féminine, du côté de la jouissance Autre, sont des temps qui restent très délimités. La manière dont elle en décrit la sortie est extrêmement intéressante par rapport au nœud borroméen. « *Le vide disparut peu à peu, cette grande et mystérieuse ouverture se referma, et l'angoisse revint en force.* »³²⁵

Sur le nœud borroméen, l'angoisse est posée entre imaginaire et réel. Ce que nous dit Catherine Millot, c'est que la sortie de la jouissance Autre la fait basculer du côté de l'angoisse ou que l'angoisse ressurgit quand la jouissance Autre s'arrête. Quand ces états arrivent, ils sont accompagnés d'une abolition des frontières du moi, de déréliction jusqu'à un vide de substance du Je, « *et c'est encore trop que de dire je, ou alors il faudrait préciser que c'était un je sans qualité, ponctuel, une pure tache d'existence nue dans l'escalier vide avec rien autour* »³²⁶ Ces états qu'elle assigne à une proximité avec le vide, sont accompagnés de paix. Quand ils disparaissent, l'angoisse surgit. Jouissance Autre et angoisse sont au nouage du réel et de l'imaginaire, la position féminine est entre réel et imaginaire. Ces états sont

324 Catherine Millot, *Abîmes Ordinaires*, Gallimard, 2001, p 18

325 Ibid. p 14

326 Ibid. p 11

décrits dans une continuité temporelle. Est-ce que le vécu dans le clivage peut être dans une continuité temporelle ? On peut imaginer qu'il y a là un mouvement topologique subjectif qui fait que lorsque la femme est dans la fonction phallique, est en position masculine, elle peut avoir affaire avec l'angoisse, mais que lorsqu'elle est du côté de la jouissance Autre, elle est dans un endroit où topologiquement l'angoisse ne peut pas surgir.

Dans le croisement ou le nouage des dimensions réel et imaginaire, l'angoisse surgit dans le rond de l'imaginaire. C'est donc une absence de représentation, Lacan dit bien que l'angoisse est une déliaison affect-représentation, c'est une insuffisance de représentation, un manque, un manque de symbolique qui amène le surgissement de l'objet *a*, on le voit bien dans le dessin du nœud, qui fera que dans la sphère de l'imaginaire et donc du corps, l'angoisse surgit, dûe à la présence de l'objet *a*, et vient saisir le corps. Elle du côté de l'imaginaire. La jouissance autre, par contre, entre imaginaire et réel, est sur le rond du réel. C'est aussi pour ça qu'il n'est pas possible d'en dire quoi que ce soit, elle n'est pas nouée à du symbolique ni nouée à de l'imaginaire, ce qui n'est pas sans évoquer la position de l'analyste qui ne peut rien en dire de ce qui surgit dans les temps analytiques et qui ne peut que parler du bord.

La jouissance phallique est hors sexe, hors corps. La jouissance autre est une jouissance de tout le corps.

Ceci est en lien direct avec ma problématique de recherche, les agirs en question sont des agirs qui sont éprouvés comme un saisissement du corps par l'Autre, et les sujets ne peuvent rien en dire. Catherine Millot a pu grâce à l'analyse articuler la jouissance autre à la jouissance phallique à travers la liberté et la solitude. Sans un nouage entre les deux, une manière possible de tenir est l'agir qui rassemble, par le mouvement, autour de l'image du corps et permet que se maintienne un sentiment d'existence.

Ce qui pourrait permettre d'articuler, pour un sujet en position féminine, le passage de l'une à l'autre position, du côté de la pulsion, du côté de la fonction phallique ou du côté du signifiant du grand Autre, est la jouissance d'organe, la

question de la génitalité. En effet le corps est l'interface de Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, et l'activité sexuelle érotique est l'activité privilégiée du rapport du sujet à la sexualité.

C'est confrontée à l'impossible du rapport sexuel que la position sexuée, que la position féminine est mise en mouvement, activée.

Freud disait que les sujets normaux ont une sexualité particulière, mais que tout sujet du côté de la psychopathologie a une sexualité pathologique. Non pas que la position féminine est pathologique, mais c'est à travers la sexualité au sens de la génitalité que va pouvoir s'éclairer la question des processus psychiques impliqués. La position féminine est souvent rabattue du côté de la psychopathologie, ou du moins du côté d'une incapacité. Ne pas être assujetti à la fonction phallique est souvent compris comme étant du côté de la structure psychotique ou éventuellement de la structure perverse. La jouissance Autre, rabattue romantiquement du côté des mystiques, est perçue du côté de la défaillance, du côté d'une défaillance du dire.

Je propose d'essayer de penser le dédoublement qui caractérise la position féminine non pas du côté d'un en moins, que ce soit l'en moins de la psychose, un en deçà de la castration, non plus que du côté d'un en moins d'accès subjectif, mais du côté de quelque chose d'un accès supplémentaire. Un accès à quoi ? Ou audible par quoi ? Par un rapport différent à l'acte.

Catherine Millot pose ces états d'extase du côté d'un renversement de la détresse en laisser être.³²⁷

Ce qu'elle affirme à partir des diverses descriptions de ces états qu'elle a traversés, c'est que nous ne sommes pas là du côté de la métaphore et du fantasme, ou pas tout du côté du fantasme, en ce sens qu'elle les décrit comme des éprouvés particuliers où son système perceptif est impliqué. On entrevoit ici ce qu'il peut en être d'une jouissance supplémentaire, d'une possibilité d'accès à certains éprouvés auxquels auraient accès les sujets sous la bannière femme de n'être pas tout assujettis à la fonction phallique. Il y a une difficulté du côté de l'existant, du côté

327 Ibid p 20

du nouage, (on peut même se demander si chaque femme n'est pas obligée de créer un symptôme, ou un sinthome), qui amène quoi ? qui amène qu'une femme quand elle est interpellée à répondre de La femme, de cet endroit où elle n'est pas, où elle n'existe pas, où il n'y a aucun signifiant, peut être du côté du gouffre, ce qui fait penser à mais n'est pas la psychose. Elle est du côté de l' *hilflosichkeit*, du sans recours, d'une détresse sans recours. Mais le pendant, l'envers, le renversement possible de ce sans recours est l'extase, les états peu usuels, peu pensés, peu pensés dans la théorie analytique, qui amènent un éprouvé différent au niveau perceptif soit ce qui se passe entre réel et imaginaire.

Catherine Millot parlant de ses états d'extase nous dit que Lacan lui a offert un mot qui est *gelassenheit* qui signifie laisser faire. Elle dialectise cet état du laisser faire avec l' *hilflosichkeit*. Elle pose un mouvement dialectique entre le sans recours et le *gelassenheit*, « la conversion de la détresse en *gelassenheit* »³²⁸ Elle interroge le passage d'un état de solitude absolue du côté d'une détresse sans recours à un autre état de solitude du côté de ces phénomènes de déréliction, une solitude vécue du côté de la paix et de la liberté. Elle pose ou plutôt elle interroge également la capacité d'être en proximité avec le vide avec ces états et la question de traumas dans l'enfance.

Quels sont les enjeux de maintenir une question autour de la différence anatomique des sexes, sachant que nous sommes sur des questions psychiques et que tout homme et toute femme peuvent être sous la bannière femme et sous la bannière homme ? D'une part l'articulation entre jouissance phallique et jouissance autre est au lieu du corps : la jouissance d'organe ou la jouissance du corps, qui ne sont pas tout à fait la même chose, et d'autre part le tabou dans le lien social et dans la théorie psychanalytique concernant la jouissance d'organe féminine peut s'interpréter comme le signe que s'y loge l'impensable du féminin. Dans la réalité sociale il y a un tabou de la jouissance génitale des femmes, dans la théorie psychanalytique on est du côté d'une forme de déni puisque autant la jouissance d'organe est pensée chez l'homme, autant la jouissance d'organe chez la femme est

328 Ibid p 22

confondue avec la jouissance autre alors qu'elles sont bien distinctes. Il y a un triple déni, un déni subjectif, un déni théorique et un déni social. Penser l'articulation jouissance phallique - jouissance d'organe - jouissance Autre d'abord chez les femmes anatomiquement femmes peut permettre ensuite de réfléchir du côté de la jouissance féminine, qu'elle soit vécue par un homme ou par une femme.

Il y a une analogie forte entre le féminin et la psychose au niveau de la difficulté de penser. Il est tout aussi difficile de théoriser le féminin que de théoriser la psychose. La psychose est pensable depuis Freud et Lacan, leurs théorisations constituent un ensemble de représentations qui existe à présent dans le corpus théorique. Cela reste compliqué, Calligaris³²⁹ a expliqué pourquoi : le névrosé ne veut rien en savoir de ce qui le fonde. La psychose montre à ciel ouvert les mécanismes psychiques qui ont lieu dans la névrose, le féminin est tout aussi difficile à penser ou disons plutôt provoque les mêmes résistances : penser notre rapport à la castration et à ce qui lui échappe. La position féminine, si je la distingue de la jouissance autre, montre à ciel ouvert ce qu'il en est de ce qui du corps échappe, subjectivement parlant, de la fonction femme.

Ce que j'appelle position féminine est une manière particulière de basculer entre jouissance autre et jouissance phallique. C'est là que se pose la spécificité du rapport au monde. Il est possible de l'entendre, puis de le théoriser, à travers l'agir. A partir de la clinique j'interroge ce qu'il en est du rapport au corps et de l'acte pulsionnel féminin, ainsi que l'acte génital féminin dans les situations cliniques où il est parlé.

Conclusion : résumé

Les agirs sont des actes psychiques, qui montrent, signifient, donnent à entendre ou à voir un mouvement psychique, que ce soit un désir inconscient (accomplissement ou censure), une expulsion du sujet ou un appel à l'Autre, qu'il soit appel à déchiffrement, acting out, ou demande d'amour désespérée à l'Autre (passage à l'acte). Le passage à l'acte est hors symbolisation et l'acting out, bien que pris dans une

329 Calligaris, *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Point Hors Ligne, 1991

adresse, est lié à un défaut de symbolisation. Le passage à l'acte peut se produire ponctuellement dans une structure névrotique. Les agieren surgissent lors d'un impossible à dire, d'un non symbolisé.

Ils sont déclenchés par l'angoisse. Plus qu'un signal de danger du moi, l'angoisse est que l'objet, l'objet cause du désir, ne manque pas. Au cours d'une situation qui renvoie à l'autre scène, la scène du fantasme, l'objet *a* apparaît. S'il apparaît dans un cadre, le sujet recourt à l'agir pour se défendre de l'objet *a* qui le regarde, mais il peut apparaître en lieu et place du sujet qui n'a d'autre issue que la sortie de la scène.

La perspective freudienne de l'angoisse – déclencheur de l'agir – nous a amené à la question économique. Dans l'angoisse qui déclenche l'agir, la dimension énergétique semble se poser comme dans le traumatisme : un excès d'excitation qui ne peut être pris dans les processus secondaires. Les systèmes conscients préconscients sont incapables de lier l'énergie libidinale à des représentations. Il est possible que chez des sujets adultes pris à répétition dans des agirs impulsifs, ce qui est en jeu sont certains des enjeux de symbolisation de l'adolescence, plus précisément le traumatisme constitutif de la névrose, la réinterprétation dans l'après-coup d'une scène infantile avec une signification sexuelle.

Différent de l'agir comme défense contre l'angoisse, il y aurait un agir qui viendrait d'une incapacité à générer de l'angoisse. Le danger de pulsion, l'excès d'excitation interne serait dans une telle quantité qu'il court-circuiterait les systèmes conscient-préconscient. Pour des agirs qui fonctionneraient ainsi je propose la notion d'acte pulsionnel. Ils seraient une défense contre l'effroi, donc contre un surgissement du réel. Cela renvoie à une autre scène qui ne serait pas la scène du fantasme bordée par l'imaginaire et le symbolique mais une scène ouverte sur le réel. Cette proximité menaçante de l'impossible amènerait une mobilisation vitale du corps. L'enjeu serait du côté des pulsions d'auto-conservation par une mobilisation de *l'image du corps*. L'unité du moi serait menacée et il s'agirait de maintenir l'unification de l'image du corps via le *moi-peau*, c'est à dire en s'appuyant sur un pré-moi qui permet et le sentiment d'existence et de contenir les objets psychiques. La pulsion de mort resterait intriquée à la pulsion de vie, par la mobilisation des pulsions sexuelles : le mouvement du corps mobilise *l'image érogène*. Ce ne serait

pas dans une adresse à l'Autre, une relation à l'autre qui implique une relation spéculaire et symbolique comme démontré par Lacan dans le schéma L, mais en-deçà du narcissisme(secondaire) à l'auto-érotisme.

Du point de vue dynamique, l'enjeu est la préservation du moi et la conservation de l'intrication de la pulsion de vie à la pulsion de mort. Ce qui est à défendre est l'unification de l'image du corps, le moment de la constitution du moi.

Ces agirs compulsifs en deçà du fantasme, basés sur l'auto-érotisme, peuvent être pensés comme des actes pulsionnels. Le sujet n'est que dans un rapport à l'objet de la pulsion et non à l'objet du manque. Il y a une satisfaction pulsionnelle du côté de la décharge, la pulsion tourne autour de l'objet ; cependant il n'y a pas de rapport au phallus et le sujet n'est pas dans la dialectique du désir. Le fantasme ($\$ \diamond a$) échoue à obturer le réel.

Des agirs qui impliquent le corps sont logiquement des actes sexuels : une recherche de satisfaction d'un besoin pulsionnel, possiblement hors d'une dynamique désirante. Le type d'agir pose la question de la ou des pulsions partielles à l'oeuvre, et des fixations ou régressions de la libido.

Certaines des femmes qui mettent en jeu leur corps dans des agirs, pourraient être dans une satisfaction pulsionnelle, prises dans un certain rapport au fantasme. La zone corporelle concernée peut être fonction d'un point de fixation de la libido, d'un déplacement métaphorique ou métonymique, d'une condensation en lien avec un interdit, un effet de censure du surmoi. Un agir qui relèverait du strict besoin pulsionnel ne serait que secondairement pris dans la logique du fantasme. S'il y a une impossible identification sexuelle, l'agir pourrait constituer une solution pour pallier l'absence de représentation : lier l'affect pour échapper à l'angoisse, la décharge comme destin de la pulsion. Le choix de la zone engagée et le mouvement du corps seraient fonctions de fantasmes qui érotiseraient l'agir, maintenant l'intrication pulsion de vie-pulsion de mort. Les agirs qui impliquent le corps propre, avant que le sujet n'en repère qu'il y a une cause, ne sont pas des symptômes. Ils peuvent se constituer en symptômes lors d'une cure ou d'une psychothérapie analytique.

Freud pose la spécificité de la femme dans son rapport à la castration, via les théories sexuelles infantiles qui, si elles prennent appui sur l'anatomie, le font sur la base du scopique et en terme de l'avoir ou pas, et non sur des phénomènes biologiques. La libido n'a pas de sexe, elle est phallique pour les deux sexes. Les positions masculine et féminine peuvent être actives et passives, ce qui les différencie est le but, qui est un but passif dans une position féminine. La position féminine est un au-delà de la position masculine. La féminité consiste d'une part en un changement de zone érogène (du clitoris au vagin), d'autre part dans le fait d'avoir des pulsions à but passif, ce qui peut nécessiter beaucoup d'activité. Le devenir femme peut être une position masculine (buts actifs) ou une position féminine (buts passifs). Le choix d'objet hétérosexuel pour une femme reste pour parti difficile à expliquer, plus précisément le renoncement à la mère comme objet d'amour ne trouve pas d'explication suffisante. C'est la déception et la haine qui lui permettent cela et l'amène à se tourner vers le père. Le surmoi amène la nécessité de refouler le fantasme incestueux envers le père. La fille a également à se défendre de la blessure narcissique de ne pas avoir de pénis, du fait de ne pas être un garçon, et doit surmonter sa haine envers sa mère (de l'avoir faite naître femme) pour pouvoir s'y identifier. La femme garde de sa construction oedipienne une humiliation narcissique, une propension à la jalousie et un surmoi plus faible. Le surmoi de la fille est basé sur une identification déssexualisée au père et porte l'interdit de l'inceste et les sentiments de culpabilité qui vont avec. De ce fait, la fille va renoncer à sa rivalité avec la mère. Son identification seconde à la mère amène une couche supplémentaire du surmoi et donne son caractère à l'idéal du moi. Pour Hélène Deutsch, selon les femmes, au niveau de l'idéal du moi, soit c'est l'identification au père qui domine, soit c'est l'identification à la mère. Dans le premier cas, la femme tend à la sublimation, dans le deuxième, l'idéal du moi est une maternité idéalisée. La tâche principale de la fille au moment de la puberté est de surmonter la composante masculine de la vie sexuelle, la tendance au but actif. Elle doit d'une part renoncer à la masculinité, à l'activité attachée au clitoris et au clitoris lui-même pour transformer les tendances sadiques associées à l'activité en tendances masochistes, d'autre part passer du stade phallique au stade vaginal. La

femme doit s'identifier à des buts passifs, ce qui explique les liens entre la féminité et le masochisme.

Lacan théorise la position féminine dans le rapport au phallus et à la jouissance. La castration est un effet du symbolique qui permet que se constitue le manque et le désir. La castration est structurante de ce qu'elle crée une place pour un effet de désir qui n'est possible que parce que cette place reste inoccupée. Le rapport à la castration du sujet détermine son rapport au phallus, selon où il est localisé dans la structure du désir (du côté de l'Autre, de l'idéal du moi, ...). Cela est à articuler avec la place de l'objet *a* dans le fantasme dans son rapport à l'Autre. Les femmes sont dans un rapport au phallus du côté de « je ne l'ai pas », et de ce fait du « je pourrais l'avoir ». Elles l'ont dans le mouvement où objet *a* de l'homme elles se retrouvent de ce fait le possédant. Elles sont là dans une logique phallique c'est à dire centrée sur l'absence du phallus qu'il est nécessaire d'avoir, qui dépend du désir de l'homme comme Autre ; suscitant son désir elle a, le temps de ce désir, le phallus. D'être d'emblée castrée, elle a un rapport de moindre duperie quant au phallus. Elle n'est pas toute dans la fonction phallique parce qu'elle ne dépend pas de la possibilité de l'absence de l'objet pour désirer, elle dépend du manque dans l'Autre, du désir de l'Autre. Ce rapport particulier au phallus, amène aussi un rapport particulier à la jouissance. Le manque chez elle ne passe pas nécessairement par le complexe de castration. Ce qui constitue pour la femme l'objet de son désir c'est ce qu'elle n'a pas. Elle sait très vite qu'il ne s'agit pas d'être plus forte ou plus désirable que la mère mais qu'il s'agit d'avoir l'objet. L'entrée dans l'Oedipe pour la fille passe par préférer le père, comme porteur du phallus. Cela lui en facilite également la sortie en ce sens qu'elle n'a pas de mal à le reconnaître au troisième temps de l'Oedipe comme détenteur du phallus. Elle n'a pas à faire cette identification terminale (de l'Oedipe) au père. Son idéal du moi est élaboré sur la base d'une première identification et il n'y en aura pas d'autre en tant que transformant le sujet.

Il n'y a pas de signifiant qui représente le féminin. Le signifiant qui va représenter la position sexuée, le signifiant qui va représenter la question du désir, si la jouissance y condescend, est le signifiant phallique. C'est là aussi que le symbolique est manquant, il comporte un manque de signifiant.

La femme – ou un être parlant sous la bannière femme - n'est *pas-toute* dans la fonction phallique, ce pourquoi il n'y a pas d'universel de la femme : LA femme. Elle est dans la fonction phallique mais elle n'y est *pas-toute*. La jouissance autre est une jouissance du corps mais non la jouissance d'organe. Elle ne peut se dire car elle est hors signifiants.

Il y a également une différence homme-femme du côté de l'imaginaire. La petite fille face au miroir est face à du non spécularisable concernant son sexe, La différence anatomique des sexes favorise - mais ne détermine pas - sous qu'elle bannière va se placer un sujet, et ce sur le versant de l'imaginaire spéculaire et a-spéculaire. Au niveau de l'imaginaire spéculaire, le garçon l'a et peut le perdre, la fille ne l'a pas et peut l'avoir ; au niveau de l'imaginaire a-spéculaire, le garçon est détenteur de quelque chose qui n'existe pas, le phallus n'est que du côté du manque (et c'est un signifiant sans signifié), la fille est du côté du plein et du rien : le vase qui peut contenir des objets, du vide, dans lequel le phallus n'est que de surcroît. Le sexe de la femme est du côté du vase, du vide, et le vide peut être rempli de plein de choses.

Un sujet sous la bannière femme aura accès à deux positions possibles quant à l'absence de rapport sexuel : la position phallique où il n'aura accès à l'Autre sexe que via l'objet *a*, et où sa jouissance sera phallique, prise dans le réseau des signifiants via la castration, et une position non phallique caractérisée par un rapport plus direct à l'Autre du fait qu'il est l'Autre du rapport sexuel.

Je propose l'hypothèse d'un clivage du moi structural chez les femmes. La position féminine, être sous la bannière femme nécessite un clivage du moi, entre la partie masculine qui dénie la castration, suppose une identification au père, et des pulsions à but actifs et la partie féminine qui reconnaît la castration, repose sur une identification à la mère, et des pulsions à but passif (un masochisme érogène). Une partie du moi fonctionne sur un mode névrotique classique assujettie au surmoi et une partie est du côté du déni de la castration. Je suppose également que ce qui lui permet une identification oedipienne à la mère n'est pas lié à une identification à la femme. L'identification à la mère est uniquement sur le versant de la maternité ou de ne-pas-être un homme. Il n'y a pas de support d'une transmission de être-femme. La petite fille s'identifie au père, mais elle ne s'identifie pas au père seulement du

côté d'une identification au père, elle s'identifie au regard que lui renvoie le père. Le père dans cette reconnaissance qu'elle est une fille, la désigne comme Autre. Elle est comme être sexué d'emblée à elle-même du côté de l'Autre. La petite fille a comme socle de son identité sexuée un regard qui la désigne comme Autre, elle est dans une altérité à elle-même concernant son identité sexuée.

Le corps est le lieu du féminin et d'une identification impossible à la mère. La jouissance non phallique est ce qui spécifie le féminin. Elle ne peut pas se transmettre car elle n'est pas prise dans les signifiants. Il n'y a pas de trait qui définisse le féminin. Il n'y a pas de « moi-femme ». La jouissance autre ne peut se dire, cependant le féminin peut peut-être se dire dans les mouvements de bascule entre jouissance phallique et jouissance autre au travers d'un rapport particulier à l'acte.

Etudes Cliniques

Mes hypothèses se sont dégagées de ma pratique en libéral comme psychologue-psychanalyste : l'impression d'un rapport particulier aux agirs chez certaines femmes. Leurs agirs m'ont semblé avoir une fonction de défense, surgir comme recours. Ils étaient vécus comme un saisissement via l'extérieur. J'ai constaté des états de détresse qui m'évoquaient l'*hilflosigkeit* freudien (détresse sans recours), suivi d'énonciations par rapport auxquelles me venait la pensée suivante « elle essaie de dire quelque chose de « être femme »³³⁰ et elle n'a pas de représentation à sa disposition ». Ces deux phénomènes s'avéraient concomitants et me semblaient en lien.

Cela m'a amenée à l'hypothèse que chez certaines femmes il y a une impossible identification sexuelle du côté du féminin. Cette impossible identification sexuelle dans certaines circonstances produirait une angoisse qui amènerait le sujet à recourir à un agir impliquant le corps propre.

S'est posée la question de comment à partir d'une clinique de psychothérapie dans l'après-coup construire un matériel clinique pour ma recherche.

Comment maintenir le secret professionnel, qu'aucune personne ne puisse être reconnue, tout en conservant ce qui est signifiant ? Comment restituer une relation analytique, des mouvements psychiques pris dans une relation transférentielle de plusieurs mois et pour certaines de plusieurs années ? La constitution de situations cliniques se fit en plusieurs temps.

Tout d'abord je choisis parmi mes patientes, qui n'étaient plus en travail avec moi depuis plus de cinq ans, celles dont le travail psychique me semblait en lien avec un rapport particulier aux agirs. Il y eut alors un premier travail d'écriture, sur la base de ma mémoire, qui mit en évidence des séances qui m'avaient marquée, des phrases qui m'avaient paru traduire des enjeux ou des mouvements psychiques, des acting in ou out, des mouvements transférentiels.

330 Thèse Chapitre II, II.4. *LA femme n'existe pas*

Je mis ensuite ces relations cliniques au travail dans mon espace de contrôle. Le contrôle provoqua des retours du refoulé chez moi, qui amena du matériel supplémentaire. Le travail dans le cadre du contrôle permit également d'analyser pour partie la dimension transférentielle à l'oeuvre. Enfin cela m'amena à choisir d'étudier d'autres relations cliniques qui m'apparurent pertinentes bien que ces femmes ne soient pas dans des agirs mais dans d'autres mise en jeu de leur corps. Je repris le travail d'écriture de la clinique qui me posa d'autres questions. Comment rendre lisible un travail psychique ? Comment permettre au lecteur d'entendre la dynamique psychique à l'oeuvre ? Comment lui permettre de comprendre mes hypothèses cliniques, de se faire un avis ? Autrement dit comment différencier la parole du patient de mes hypothèses, comment présenter son fil de paroles, ses mouvements sans qu'ils soient entremêlés à mes mouvements, mes associations, mes enjeux psychiques.

Chacune de ces personnes est unique. Leur histoire est singulière. La construction dans l'après-coup de « situations cliniques » est une reconstruction avec sa part de voile, de fantasme, d'oubli. Les noms, lieux et éléments qui les auraient rendues identifiables ont été modifiés. Le matériel clinique a été présenté dans un souci de compréhension pour lecteur : les éléments biographiques ont été regroupés en début de situation alors qu'ils ont été parlés à des moments divers et parfois tardifs du travail analytique. Certains éléments, ou propos ont été regroupés par rapport à des thématiques qui sont apparues saillantes ou récurrentes.

Pour que le lecteur puisse saisir les mouvements, sur quoi s'étaient les hypothèses, et se faire son avis, et parce qu'il ne m'a pas été possible de procéder autrement, le déroulement de la psychothérapie est présenté. Les hypothèses qui ont émergées à ce moment-là sont évoquées. Une synthèse reprend certains éléments et les mettent en perspective avec la problématique de recherche.

Cette partie clinique commence par Isabelle et Carole qui sont dans des agirs qui impliquent leur corps propre. Isabelle se fait vomir suite à des crises de boulimie et Carole mord et frappe. Ces agirs semblent être un recours, une défense.

Je présente ensuite Héloïse dont le corps gonfle inopinément, phénomène psychosomatique ou organique plus qu'agir, qui est cependant une mise en jeu du corps propre, notamment dans la mise en lien avec certains enjeux fantasmatiques.

Les deux dernières situations concernent des femmes qui ne sont pas directement dans des agirs : Evelyne et Alexandra qui témoignent de la question amoureuse et interrogent leur rapport à l'homme ; l'arrachement de la séparation pour Evelyne, des pratiques sexuelles hors norme pour Alexandra. La forte tension d'Evelyne, l'usage particulier du tatouage chez Alexandra indiquent un rapport au corporel qui m'a amenée à considérer ces situations comme pouvant prendre place dans ce travail.

Isabelle, Héloïse et Evelyne permettent d'interroger l'importance de l'imaginaire spéculaire et du scopique dans la question d'être une femme. Elles sont dans une problématique d'être vues – ou pas. L'absence d'un regard qui les fait femme fait vaciller leur sentiment d'existence, ce qui va dans le sens d'une non symbolisation de leur identité sexuée.

La problématique de l'impossible maternité de Carole ouvre à l'impossible du féminin. Alexandra souligne la dimension de la mascarade et amène une solution du maintien de l'intrication pulsion de vie-pulsion de mort via le masochisme.

I. Isabelle la transparence

Isabelle a travaillé avec moi pendant quatorze mois. Cette psychothérapie est achevée depuis plus de cinq ans.

I.1. Contexte et éléments biographiques

Au premier rendez-vous je vois arriver une jeune femme, grande, très mince, diaphane. Elle m'évoque une biche avec ses yeux marrons qui ont une expression de léger étonnement et ses cheveux châtain gracieusement décoiffés. Elle est habillée avec une élégance discrète.

Elle m'explique d'une voix douce qu'elle vient consulter parce qu'elle a des attaques de panique au moment de franchir les portes d'immeuble.

Elle répond à mes questions concernant sa situation, ce qu'elle fait, ses relations,...

Elle a vingt-quatre ans, est étudiante en Sciences Politiques et prépare des concours de grandes écoles. Sa mère et son père vivent aux Etats-Unis. Elle explique que pour des raisons de carrière de sa mère, son père et sa mère y sont partis quand elle avait seize ans et qu'elle est restée sur Strasbourg vivre avec son frère de deux ans plus âgé qu'elle. Son frère vit actuellement dans une autre ville et elle a peu de contacts avec lui. Depuis deux ans elle vit avec son petit ami, un jeune homme qui a approximativement le même âge qu'elle.

Elle n'a jamais eu de conflits avec ses parents ni de difficultés à l'école. A partir de ses dix ans, son frère était en conflit fort avec leurs parents, disputes, cris, consommation de cannabis, rejet du système scolaire. A la maison l'ambiance était tendue, parfois violente. Elle était discrète, excellait à l'école. Ses parents étaient très inquiets pour son frère et à la fois en colère. Lorsqu'elle a eu quatorze ans, sa mère a accepté un poste aux Etats-Unis et est partie y vivre. Son père, son frère et elle sont restés en France. Pendant deux ans, sa mère est revenue trois fois et son père a fait quelques séjours de quinze jours aux Etats-Unis. L'année de ses seize ans

son père est parti vivre aux Etats-Unis pour rejoindre sa mère. Elle est restée vivre avec son frère alors majeur, allant outre-atlantique durant les vacances scolaires.

Consécutivement au départ de sa mère elle a commencé à être en proie à des crises de boulimie suite auxquelles elle se faisait vomir. Sa famille n'en a jamais rien su (à sa connaissance). Elle a eu une scolarité brillante et après son baccalauréat elle a fait une prépa puis Science Politique. Elle a toujours vécu dans la même région. Elle a eu une première relation amoureuse à dix-neuf ans, qui a duré un an et demi. A vingt et un ans elle a démarré une autre relation amoureuse avec un jeune homme. Un an plus tard ils ont emménagé ensemble. Ses crises de boulimie se sont arrêtées quand elle avait vingt-deux ans. Quelques mois après elle a développé une phobie des portes d'immeubles. Elle réussit très bien ses études, ses notes sont excellentes. Elle réalise régulièrement des stages au cours desquels elle a des retours très positifs. Elle souhaite entrer à l'Ecole Normale.

La psychothérapie analytique s'arrête au moment où Isabelle, ayant réussi le concours de l'Ecole Normale part vivre à Paris. Elle vient une fois par semaine. Les séances durent entre vingt et quarante minutes.

Ces éléments biographiques apparaissent très progressivement. Si Isabelle décrit assez rapidement les mouvements géographiques des membres de sa famille, elle n'aborde la question de sa boulimie qu'après six mois de séances hebdomadaires et c'est à partir de là qu'elle évoque son adolescence et son enfance.

I.2. Les six premiers mois de psychothérapie

Isabelle parle toujours d'une voix douce et mesurée. Elle me regarde dans les yeux régulièrement. Je ne perçois ni tension, ni angoisse. Le transfert me semble positif, pas d'attaque au cadre, pas d'agressivité. Quand j'interviens elle écoute. Elle répond aux questions que je lui pose assez volontiers et suit les pensées que ses propres propos lui inspirent. Elle paye sans problème. Elle accepte l'arrêt de fin de séance sans discuter ni exprimer d'affects de déplaisir.

Isabelle n'interroge jamais le cadre, ne remet jamais mes interventions en question. Elle demande au départ quand et comment ses « *attaques de panique* » devant les

portes d'immeubles disparaîtraient mais ne pose pas d'autres questions sur le déroulement du travail clinique. Quand je lui explique que c'est certainement la manifestation d'un ensemble de choses et que si je sais que ça peut partir, j'ignore quand, elle acquiesce.

I.2.1 Les premiers entretiens

Isabelle parle de ses « *attaques de panique* » devant les portes d'immeuble, exposant régulièrement des théories sur le cerveau droit et le cerveau gauche qu'elle a lues dans des revues, des livres ou sur internet. Elle évoque ces théories de temps en temps tout au long de la psychothérapie. « *Quand j'arrive à la porte de l'immeuble, j'ai du mal à respirer, mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser, et j'ai l'impression que je vais tomber.* » « *Si je passe très vite ça va, mais si j'attends je ne peux plus la franchir. Elle devient immense. Alors je poursuis mon chemin. Quand je me suis calmée, je reviens et si je vais très vite je franchis la porte.* » « *Parfois je mets de la musique ou je téléphone et je passe.* » « *J'ai lu dans une revue que c'est lié au cerveau droit, les attaques de panique, enfin bon je ne sais pas...* »

Ce qu'Isabelle nomme des attaques de panique sont de fortes angoisses. Ce qui se passe pour elle devant les portes d'immeuble qu'elle a à franchir est un symptôme phobique ou le début d'un rituel, à entendre alors comme symptôme obsessionnel. Elle a au niveau du discours manifeste un désir de maîtrise et de contrôle. Régulièrement, au démarrage d'une séance elle cherche à retrouver ce qu'elle a dit la séance précédente sans y parvenir, ce qui signe la présence du refoulement.

Elle raconte comment le départ de ses parents fut un déchirement pour elle. « *ça a été très difficile quand ma mère est partie. J'avais quatorze ans et tout à coup elle était plus là.* » Depuis ses seize ans elle les voit moins, y allant tous les étés, une ou deux autres fois par an. Ses parents viennent parfois en France mais peu souvent, tous les deux ou trois ans. Quand sa mère a eu son nouveau poste, son père, son frère et elle sont restés plusieurs mois en Alsace avant que son père rejoigne sa mère. C'est surtout à propos de sa mère qu'elle parle de la difficulté de la séparation pour elle. Elle décrit ses vacances depuis ses seize ans chez ses parents avec un

souci de ne pas les inquiéter, de vérifier qu'ils vont bien et de compenser l'attitude de son frère en pleine crise d'adolescence en étant gentille et en « *ne faisant pas de vagues* ».

Isabelle parle de ses amis, de son petit ami, de ses études. Ce sont les thématiques les plus fréquentes.

Isabelle investit fortement ses études. Elle y travaille beaucoup. Au niveau économique ce sont ses parents qui subviennent à ses besoins (appartement, nourriture,..). Par rapport à son désir d'être haut fonctionnaire, elle formule le désir de contrôler l'ensemble des procédures d'un secteur d'activités et de décider. Elle dit très naturellement (ce qui me surprend) qu'elle veut décider, prendre des décisions, être celle qui tranche. A la question de pourquoi haut fonctionnaire, elle répond « *Ce qui me plaît c'est de décider. Avoir le contrôle de la situation. Je demanderai plein d'expertises et je trancherai* ». Quand elle parle de l'exercice de la profession de [...] dans laquelle elle se projette, elle n'exprime aucune inquiétude, ni doute. Je suis tellement étonnée que je lui demande si cela ne lui paraît pas une grande responsabilité. Elle répond tranquillement « *non pas du tout. Je demanderai des rapports et je me baserai dessus* ».

Ses inquiétudes portent uniquement sur la réussite du concours d'entrée de l'Ecole Normale, (concours qu'elle réussira brillamment). Jusqu'à présent elle a réussi très brillamment ses études. « *J'ai eu mon master avec dix-huit de moyenne* ». « *Au dernier partiel j'ai eu dix-sept* ».

Elle parle à plusieurs reprises de son angoisse de l'examen de l'Ecole Normale. Elle a peur de rater les oraux. « *Je suis stressée. Si j'oublie tout ou si je n'arrive pas à répondre ...* ». « *C'est l'oral qui m'angoisse. J'ai peur de le rater.* »

A propos de son petit ami elle fait état d'un ennui, de l'impression de devoir impulser le mouvement dans leur couple. Ce, à travers une déception légère, un agacement, de devoir prendre à sa charge le ménage, les courses (en terme de temps), et toute activité (idée et organisation) de divertissement. « *ça m'agace quand je rentre. Il est là sur le canapé à jouer à des jeux vidéos et il n'a rien fait.* » « *Il ne fait jamais le ménage ni même des courses si je ne lui ai pas demandé.* »

« Même pour les sorties c'est toujours moi qui propose. J'aimerais bien qu'il prenne des initiatives »

Isabelle formule peu de choses sur ce qu'elle voudrait. Après quelques semaines, elle dit qu'elle aimerait que son petit ami soit plus actif, plus présent dans les tâches ménagères, plus à prendre sa vie (à lui) en main, plus à proposer des choses dans leur couple.

Au bout d'un temps de travail, elle parle plus souvent et avec plus d'agressivité de son petit ami. *« Il traîne ça m'énerve. » « Il ne fait rien de sa vie ». « Je me dis que je n'aurais pas dû emménager avec lui. Sa présence me pèse ». « Je sais pas pourquoi je suis avec lui. Je m'ennuie. »* Au fil des séances, elle se plaint de sa présence dans leur appartement. Elle se sent envahie par le fait qu'il soit là. Sa présence l'exaspère. Elle dit aussi qu'il l'ennuie, qu'elle s'ennuie avec lui. Elle exprime l'idée de le quitter.

I.2.2. Premier mouvement : une équivocité signifiante

Isabelle entend assez rapidement une équivocité signifiante, (au huitième entretien). Elle la relève. *« Avec les autres en fait je sais pas ce que je vis ». « Je voulais dire vivre ! Mais ça me fait penser à voir. »* Cela l'intéresse. *« C'est drôle. »* Je lui demande ce que cela lui évoque. *« J'ai l'impression qu'on me voit pas, que je suis transparente »*. A partir de là au cours de ses séances, il y aura souvent des moments où elle sera dans un certain lâcher-prise au niveau de sa parole et de sa pensée, parlant d'une chose puis d'une autre, du côté d'une certaine liberté d'association.

Elle a une interrogation et une légère plainte concernant ses relations avec ses amis et avec son petit ami avec qui elle vit. Elle dit qu'avec ses amis, elle s'adapte à ce qu'elle perçoit de leurs souhaits. Elle les écoute, les soutient et est souvent en train de faire ce qu'ils souhaitent (promenades, restaurant,..). *« Je me rends compte que je fais ce que mes amis proposent. Quand une amie propose un resto je dis oui, ou un ciné. Je ne discute même pas le film. »* Elle s'interroge sur ses liens, sa place, dans quelle mesure elle est au contact de ses propres envies. Elle exprime le sentiment de ne pas être vue, et se plaint légèrement du manque de curiosité dont

elle fait l'objet. *« Mes amies me racontent leurs problèmes. Elles ne me posent jamais de questions. Parfois je me demande si elles me voient. »*

Sa plainte est du côté de l'insatisfaction vis à vis de son petit ami et de ses amis. Ses réussites universitaires (très bonnes notes à ses partiels, très bons retours sur ses stages), sociales (elle est très appréciée au niveau professionnel et parmi ses pairs de sa classe d'âge) sont parlées sans affects audibles. Elle fait état de ces retours très positifs de manière neutre, factuelle, et elle enchaîne avec le fait qu'elle a le sentiment de ne pas être prise en compte. *« J'ai l'impression que personne ne me voit. » « Je suis toujours discrète, et des fois je me demande si on se rend compte que je suis là »*. Elle n'acte pas l'amour qu'on lui porte, en ce sens qu'elle ne nomme jamais cela de l'amour, de l'affection ou de l'estime. Elle ne fait part que d'un étonnement, d'une incompréhension.

I.2.3. Deuxième mouvement : la chute du symptôme

Après trois mois de consultations hebdomadaires, Isabelle fait état du constat que ses attaques de panique devant les portes d'immeubles ont disparu. Le symptôme sur lequel se basait la demande manifeste a lâché. Elle dit cela au détour d'une séance. Elle reprend rendez-vous, il semble que son désir de travail psychique se soit décalé de la demande manifeste de départ.

Je fais l'hypothèse que c'est l'expression de son agressivité, la possibilité que la haine émerge ou/et le fait de pouvoir envisager une séparation (avec son compagnon) qui a amené la chute du symptôme phobique.

Isabelle parle de l'intérêt de ce qu'elle découvre de ce qui l'anime. *« Je me demande ce que je veux avec les autres ? Ce que je préfère c'est quand je vais à la bibliothèque. Je me demande ce que c'est que l'amitié pour moi. » « Je me demande qui je suis avec les autres. » « Je n'ai jamais de conflit. Je n'aime pas. »*. A une période où elle est en stage dans un cabinet d'experts, elle évoque sa surprise d'avoir des retours très positifs sur son travail. *« Elle [sa responsable de stage sur le terrain] m'a dit que je faisais du très bon travail, que j'étais très efficace. Ça m'étonne. Je fais juste mon travail. Et j'ai l'impression que personne ne me voit. »*

Elle dit très souvent avoir l'impression d'être « *transparente* », « *inintéressante* », « *inconsistante* ». Isabelle n'imagine pas ce que l'autre pense d'elle ou lui veut. Elle ne prête à l'autre ni hostilité, ni rivalité, ni demande. Elle est à chaque fois surprise d'un retour positif, d'une valorisation. Surprise d'être perçue, prise en compte, vue. Comme si Echo à ses côtés répétait son nom alors qu'elle ne voyait aucune image. Son apparence soignée témoigne pourtant d'une prise en compte de son image dans la réalité. Le nombre d'occurrences renvoyant au voir, sa description de ses interactions sans que la question de ce que veut l'autre ou ce qu'elle veut à l'autre ne surgisse vraiment m'amène à quelques hypothèses : elle pourrait avoir un fantasme d'effacement. Elle serait invisible, jamais vue. Quand un autre lui fait un retour, et par là témoigne qu'elle existe, elle exprime toujours la surprise. Elle ne se valorise ni se dévalorise. Quand elle parle d'elle c'est très factuel. Cela ouvre une autre hypothèse qui serait un manque imaginaire. Elle n'imaginerait pas le regard de l'autre, voire l'autre. Elle ne s'imaginerait pas dans le regard de l'autre. La béance des porches, qui deviennent immenses, peut évoquer ce regard aveugle. « *Parfois la porte devient immense, c'est pire lorsqu'elle est ouverte. C'est comme un vide immense.* » « *Devant les entrées avec un porche, alors là j'ai toujours une attaque de panique. Avec les immeubles modernes c'est plus facile* ».

Isabelle raconte peu son passé. Elle parle de ses préoccupations actuelles : dans un premier temps ses attaques de panique devant les portes d'immeuble, puis son anxiété par rapport au concours d'entrée de l'École Normale, ses études, ses relations amicales et sa relation amoureuse. Lors de mes propositions de parler de son enfance et de son adolescence, elle répond qu'elle n'a pas de souvenirs de son enfance « *Je me souviens pas de grand-chose* ». « *J'arrive pas à me rappeler* » ; quant à son adolescence, elle parle uniquement du départ de sa mère, de manière factuelle, mentionnant que ce fut difficile. Elle n'aborde jamais son adolescence ni son enfance, et quand je l'invite à en parler, elle en parle deux ou trois minutes et revient à l'actuel. Je n'insiste pas, sans savoir si c'est de l'ordre de la résistance, de l'oubli, d'un transfert négatif à bas bruit, ou si tout simplement cela ne fait pas sens pour elle.

Elle parle facilement. Elle démarre d'elle-même et parle l'ensemble de la séance, avec quelques silences parfois, jamais plus de deux minutes, où j'ai l'impression qu'elle pense, puis poursuit soit le même fil soit une nouvelle idée. Je ne perçois pas d'affect particulier, sa voix a toujours une tonalité douce et fluide ; à l'exception d'une agressivité vis à vis de son petit ami. Sa plainte porte sur sa relation amoureuse, son « *stress* », mais reste modérée. Ses « *attaques de panique devant les portes d'immeubles* », que j'interprète comme un symptôme phobique, ont disparu au bout de trois mois. A ce stade du suivi, je me demande pourquoi Isabelle continue de venir. Il n'y a pas de plainte aiguë, je ne repère pas de souffrance. Outre la chute du symptôme, raison manifeste du démarrage de la psychothérapie, je ne repère comme mouvement psychique qu'une curiosité envers elle-même qu'elle formule la première fois qu'elle entend une équivocité signifiante. Si cela l'amène à plus parler de ses liens aux autres, ses propos sont du côté d'une répétition sur les mêmes thématiques et elle n'interroge ni la part qu'elle y a, ni de possibles bénéfiques secondaires, ni d'où cela pourrait s'originer, ni ce que cela pourrait venir dire. Du côté du fonctionnement psychique, je repère la présence du refoulement via la répétition de l'oubli du contenu de la séance précédente, peut-être de l'amnésie infantile, une certaine ambivalence vis à vis de l'autre à travers la récurrence du sentiment de ne pas être vue, et une difficulté à imaginer ce qui anime l'autre. Isabelle me paraît structurée sur un mode névrotique. Elle reprend rendez-vous à chaque séance. Je la reçois et l'écoute en supportant de ne pas saisir ce qui l'amène.

I.3. L'agir : la boulimie

I.3.1. Première énonciation d'un agir particulier.

Après six mois de consultation, Isabelle démarre une séance en disant « *J'ai été boulimique. Cela s'est arrêté il y a deux ans* » sans me regarder, puis elle s'effondre. Ce n'est pas un sentiment qu'elle verbalise, mais une détresse qui la fait sangloter. Invitée à exprimer ce qu'elle ressent, à mettre des mots sur cette émotion, elle continue de pleurer, les yeux baissés, se tordant les mains. « *Je me sens*

seule ». Plusieurs minutes passent tandis qu'elle continue de pleurer « *j'ai honte* » dit-elle. « *C'est la première fois que j'en parle à quelqu'un* ».

Elle semble prise dans sa détresse. Elle ne s'arrête plus de pleurer pendant plus de dix minutes, sans parler, sans me regarder. « *ça a commencé quand mes parents sont partis* ».

Je me tais. Après un moment elle parle de manière décousue. « *Je suis...[pleurs] je ne sais pas, je suis...[pleurs]. Ma mère...[pleurs], ma mère ...elle, elle..[pleurs], ma mère, elle était..[pleurs]. Ça a été très difficile quand ma mère est partie. Je me suis retrouvée toute seule. Mon père est resté avec moi et mon frère, mais c'était très difficile* ». « *Je ne sais pas. Je suis... je suis...* ».

« *J'étais toute seule. Je me sentais si seule /pleurs/je me sens si seule* ». « *J'ai tellement honte/pleurs* ». « *C'était tellement difficile* ».

Peu de représentations sont mobilisées. Sur l'instant les pensées qui me sont venues étaient qu'elle était dans un moment d'*hilflosigkeit* (détresse sans recours), qu'elle ressentait de la honte et qu'elle essayait de dire quelque chose de « être femme ».

Ce « *je suis..* » après lequel rien ne vient m'amène à l'hypothèse que ce dont il s'agit là, ce par rapport à quoi elle est démunie est du côté de l'existence. Une femme comme être sexuée ne peut qu'ex-sister (sortir de, se manifester). La libido étant phallique, une femme a à soutenir son existence singulièrement et de plus ne peut s'appuyer sur un signifiant qui serait le signifiant du nom-de-la-femme. Il n'y a pas de « moi femme »³³¹

Cette séance dure une quarantaine de minutes. Sa difficulté à parler, ma conviction d'un état de détresse du fait de ses pleurs, sa prostration physique, ses silences m'ont amenée à parler dans une visée d'étayage narcissique et à clore ainsi « *Je pense que c'est important que vous en ayez parlé.* »

Le fait qu'Isabelle ait employé le présent : « *Je me suis sentie si seule. Je me sens si seule* », ainsi que l'intensité de l'affect m'amène à l'hypothèse que ce dont elle parle est actuel, au sens de vécu avec un sentiment d'actualité. De quoi s'agit-il ? D'un état psychique de détresse auquel elle associe un sentiment de solitude, et à sa « *boulimie* ». L'affect qu'elle nomme est la honte.

331 Thèse, Chapitre II, III.1.*Le ravage*

La séance suivante, Isabelle n'en reparle pas. Elle reprend le fil de ses thématiques habituelles de la même voix posée, douce et tranquille. Il y aura une alternance de séances sur cette tonalité calme où sa parole est fluide, où le discours manifeste est construit et en lien avec ses préoccupations et de séances (toutes les cinq/six séances) où elle évoque cet agir, la « *boulimie* ».

Ces énonciations ne sont pas prises dans la trame narrative et la tonalité affective du continuum de son travail psychique. Elles surgissent comme faisant rupture.

I.3.2. Réminiscences

Les séances où Isabelle parle de ses crises de boulimie, elle ne me regarde pas, son regard est dirigé vers le bas, ses propos sont hachés et souvent elle pleure. Cela m'amène à supposer de la honte. Ses pleurs, sa prostration m'amènent à l'hypothèse qu'elle n'évoque pas des souvenirs mais qu'elle souffre de réminiscences. Elle est très immobile, un peu recroquevillée, ses yeux fixent un point où il n'y a rien et peut rester ainsi jusqu'à 5 minutes. Elle semble prise dans une scène, peut-être sidérée. Dans cette hypothèse je la questionne sur ce dont elle se souvient. « *Je ne me souviens pas. Tout ce dont je me souviens c'est que c'était la nuit. Je me souviens d'être accroupie devant le frigo /pleurs/ dans le noir et de prendre tout ce que je trouve. De manger tout ce qu'il y a /sanglots.* » Une analogie me vient avec le fonctionnement psychique lors d'un trauma. Son attitude corporelle m'évoque celle de mineurs étrangers isolés arrivés depuis peu sur le territoire français, encore pris dans une scène traumatique. Elle a accès à des fragments de scène de ses crises de boulimie qui ne paraissent pas être pris dans la trame habituelle du souvenir. Dans la visée d'amener de l'imaginarisation je lui propose de parler de ce qui se passait juste avant et juste après.

Sur l'après crise, elle dit qu'elle se faisait vomir, se sentait sale et avait honte. « *Je me souviens pas de ce que je faisais avant, je me souviens juste d'être en train de manger* ». « *Après ? Je me sentais sale. J'allais me faire vomir le plus vite possible* ».

Cela la conduit à évoquer son adolescence. Pour une part, c'est induit par mes interventions. Lorsqu'elle aborde sa « boulimie » je l'invite à parler de comment cela se passait. Elle explique comment elle la dissimulait à ses parents lorsqu'elle séjournait chez eux, faisant tomber de la nourriture sur sa serviette et allant discrètement vomir après les repas. *« Au début je me faisais vomir. J'allais aux toilettes dès la fin du repas et je me faisais vomir. » « Après j'ai eu peur qu'ils le remarquent, alors je mangeais moins. Pour pas qu'ils le voient, je faisais tomber discrètement des morceaux dans ma serviette »*. Elle parle plus souvent et plus facilement des moments où elle se faisait vomir que des crises de boulimie. *« quand je me faisais vomir, bon c'était désagréable, mais je reprenais le contrôle. Et alors je ne me sentais plus sale. »*

Si suite à l'entretien où elle s'effondre en nommant sa « boulimie » elle revient souvent sur son adolescence, elle ne parle jamais de son enfance. Amnésie infantile ou refus d'en parler, je ne saurai pas.

Son frère semble avoir été une figure effrayante, du côté du bruit et de la fureur. *« Il était difficile », « Il leur en a tellement fait voir »* (à ses parents), *« Il leur en a fait baver »*. Par rapport à la figure du frère, elle décrit un constant souci de s'effacer, assez rationalisé, *« en étant parfaite, pour ne pas donner plus de souci à mes parents »*, souci qui est peut-être plus de ne pas être vue.

Elle décrit ce qui se passait lors de ses séjours aux Etats-Unis où elle rejoint ses parents. *« Je ne voulais pas les inquiéter, mon frère était terrible ado »*. *« Il leur en a fait voir »* est une phrase qui revient à plusieurs reprises. Il faisait régulièrement des éclats. *« Souvent ça criait. Mon frère criait et après mes parents criaient aussi, surtout ma mère. » « J'allais dans ma chambre, lorsqu'il(s?) criai(ent?) trop fort. Et la journée, je lisais au bord de la piscine »*. *« Il faisait plein de bêtises. Ils ne savaient plus quoi faire. »* Elle dit qu'elle avait à cœur de ne pas les inquiéter et en même temps qu'elle avait un grand sentiment de solitude. *« Il leur en faisait tellement baver, j'essayais de ne pas les inquiéter »*. *« Je me sentais très seule, mais je ne leur parlais pas. je faisais semblant d'aller bien. »* Elle parle peu de son père et plutôt positivement. *« C'est quelqu'un de bien. Lui, il nous aurait jamais laissés. » « Il est parti parce qu'il voulait être avec elle. Il n'a pas eu le choix »*.

« *Ma mère, elle pensait qu'à sa carrière.* » « *C'était toujours mon père qui s'occupait de nous* ».

Au fur et à mesure du suivi, les séances au cours desquelles elle parle de sa boulimie, Isabelle pleure moins souvent et moins longtemps et enchaîne plus rapidement avec des descriptions de moments de son adolescence.

Un jour elle (re)dit d'une voix calme : « *je n'ai pas eu de crise depuis deux ans* ». A partir de là elle n'en parle plus.

Isabelle parle de sa boulimie cinq séances entre le sixième et le onzième mois de psychothérapie. Mon hypothèse est qu'elle a constitué, à partir de réminiscences, autour du mot « boulimie », un souvenir.

Pendant plusieurs années (de ses seize ans à ses vingt-deux ans), les crises de boulimie d'Isabelle avaient une fonction de recours lors d'états de détresse.

Cet agir lui permettait de rester rassemblée au niveau de l'image du corps via le sensoriel. Aux moments où l'unification de l'image du corps vacille, la sensation de la nourriture dans sa bouche, son tube digestif et son estomac lui permettait de reconvoquer son image du corps orale, et de maintenir un sentiment d'existence.

L'action de se faire vomir me semble avoir été un moyen d'érotisation de cet agir. La boulimie produisant de la honte, le sentiment d'être sale étant probablement une manifestation du surmoi, le fait qu'elle se fasse vomir pouvait à la fois répondre à un besoin d'auto-punition et à la fois à un besoin d'être active, de contrôler. L'arrêt de ses crises de boulimie est lié à l'emménagement avec son petit ami (elle n'était plus seule « *la nuit* ») ou à la constitution de son symptôme phobique.

Le suivi clinique a amené la résurgence de cet état de détresse soit par la proximité avec les traces mnésiques concernées, soit par la chute du symptôme phobique. Celui-ci ayant lâché de lui-même, je favoriserai la première hypothèse. L'équivalent de l'agir lors de la réactualisation de l'état de détresse fut la verbalisation accompagnée de réminiscences (affect et prostration). Son travail psychique a permis à Isabelle de créer suffisamment de représentations pour transformer des traces perceptives à valeur traumatique en souvenir et tenir à

distance l'*hilflosigkeit* (détresse sans recours). L'expérience traumatique peut être la séparation avec sa mère, une scène de violence avec son frère, ou les remaniements psychiques liés au réveil des pulsions sexuelles.

I.4. Identification sexuelle

Isabelle n'a donné que très peu d'éléments concernant son enfance, et relativement peu par rapport à son adolescence.

Elle dit de son père : « *c'est quelqu'un de bien.* » « *Il est très gentil.* » « *Il est très amoureux de ma mère.* » « *Il est parti parce qu'il voulait être avec elle.* » Isabelle a des sentiments conscients positifs envers lui, cependant elle ne narre pas de souvenirs avec lui. Elle parle très peu de lui et ce quand je lui pose la question : « *Et votre père ?* ». La seule fois où elle le mentionne spontanément c'est quand elle raconte le départ de sa mère : « *Mon père est resté avec nous. Pendant deux ans on a vécu tous les trois. Et puis il est parti rejoindre ma mère.* » « *Lui il ne nous aurait pas laissés.* ». Ce père semble inconsistant, effacé. Isabelle pense que les autres la perçoivent inconsistante et effacée, ce qui peut indiquer une identification à son père. Cela peut aussi être le signe qu'elle n'a pas été vue par ses parents. Rassial insiste sur la nécessité pour l'adolescente du regard de l'Autre, pas seulement la Mère mais aussi l'Autre sexe, ce qui ouvre à la question du regard du père.³³²

De sa mère, elle dit « *Elle ne pense qu'à sa carrière.* » « *Quand elle est partie ce fut très difficile.* » « *Elle me manquait tellement.* ». Comme souvenir elle évoque des moments autour de son enfance, entre ses dix ans et ses douze ans. « *J'aimais bien quand on faisait des crêpes ensemble. C'était quand on était que toutes les deux, le mercredi après-midi. Mon frère était chez des copains. On était dans la cuisine, on rigolait.* » « *Les moments avec ma mère, c'est quand elle m'apprenait à faire à manger. C'était les seuls moments où je la voyais détendue. Elle riait.* ». A l'évocation de ces souvenirs d'enfance, Isabelle sourit, cela semble lui procurer un plaisir rétrospectif. Elle ne raconte pas de souvenirs de moments avec sa mère après son départ aux Etats-Unis. En réponse à mes questions sur son lien avec sa

332 Rassial, *L'adolescent et le psychanalyste*, Rivages, 1990, p 26-28

mère, sur ses relations avec sa mère quand elle allait rejoindre ses parents aux Etats-Unis, elle dit brièvement « *On s'entend bien* », « *Elle est très occupée. Elle travaille beaucoup* ». « *Je la voyais peu, le soir au repas. Elle travaillait beaucoup et était peu là* ». « *C'est quelqu'un de froid. Elle n'est pas démonstrative. Et puis elle n'a pas le temps* » Elle exprime peu de sentiments vis à vis de sa mère.

Quand Isabelle évoque ses séjours aux Etats-Unis elle évoque principalement la nourriture, via ses stratégies pour se faire vomir. Par rapport à sa relation à sa mère, elle raconte des moments autour de l'alimentation, les crêpes et les repas. La nourriture est peut-être un objet tampon entre sa mère et elle, qui la protège d'un risque de fusion ou de dévoration ; un objet concret, de la réalité qu'elle interpose entre le corps de sa mère et le sien. Cela ouvre la perspective d'un fantasme incestueux. La nourriture peut être investie comme tentative de symbolisation de la séparation avec sa mère, ce par quoi elle la rend présente ou absente. Se faire vomir pourrait être une forme de maîtrise de ce que de la mère elle incorpore.

Au niveau préconscient, en filigrane, elle semble porter un regard quelque peu négatif sur sa mère : quelqu'un de froid qui a laissé ses enfants (« *mon père lui ne nous aurait pas laissés* »). Sa mère semble être la figure d'autorité familiale : son choix a amené la migration du couple parental. C'est elle qui allait au conflit avec le frère d'Isabelle. « *Mon frère criait. Ils criaient, surtout ma mère.* » « *C'est ma mère qui prenait les décisions. Elle a décidé de lui couper les vivres quand il a eu 20 ans. Bon je pense qu'elle voulait l'aider, et qu'elle avait tout essayé* ».

La forte préoccupation d'Isabelle est sa propre carrière. Elle parle de ses études et de ses projets professionnels beaucoup plus que de ses relations ou de tout autre sujet. Elle réussit à l'instar de sa mère extrêmement brillamment (ses notes oscillent entre 16 et 18, elle a des retours très positifs des professionnels dans les endroits où elle effectue des stages). Elle envisage de quitter son petit ami quand elle partira ailleurs pour sa carrière. « *Je pense que quand je partirai à Paris, notre histoire s'arrêtera. Je me vois pas vivre avec lui là-bas. Déjà maintenant il m'énerve à traîner. Ce sera plus simple* ». Isabelle décrit sa mère comme quelqu'un de froid, sans trop d'affects, or à part les pleurs lors des séances où Isabelle a parlé de sa boulimie, une légère agressivité quand elle parle de son compagnon, et quelques

sourires lorsqu'elle évoque un moment en stage ou les souvenirs de cuisine avec sa mère, je ne perçois pas d'émotion chez Isabelle.

Isabelle me paraît au niveau du regard qu'elle prête à l'autre sur elle-même s'identifier à son père, et au niveau de ses actes s'identifier à sa mère, mais pas en tant que mère : sur le versant de la sublimation à travers l'investissement professionnel.

Le rapport d'Isabelle à l'autre amoureux aurait peut-être permis d'entendre son positionnement sexué, cependant elle en parle très peu. Elle ne fait que mentionner sa première relation amoureuse. Quant à la deuxième, celle en cours, elle se plaint de son petit ami qui « traîne », « joue à des jeux vidéos » mais n'en dit rien d'autre. A la question « *Et au niveau de l'intimité ?* », elle répond « *ça se passe très bien* » et change de sujet. Un jour cependant elle parle d'un homme sur son lieu de travail. « *Il y a un avocat. Très impressionnant. Il m'a complimenté sur un dossier. C'était gênant. Il était très proche* ». Elle semble rêveuse. « *Il m'a dit qu'on pourrait boire un café...* ». Elle change de sujet et ne reviendra pas dessus. Il n'y a pas eu suffisamment de discours sur son rapport à l'autre amoureux pour y repérer quoi que ce soit, si ce n'est justement le fait étonnant qu'une jeune femme de 24 ans, en quatorze mois d'entretiens hebdomadaires n'évoque pas plus cette question. Cela m'amène à deux hypothèses : soit la relation amoureuse est peu investie par Isabelle, soit son transfert (au sens freudien) produit un effet de censure.

Le transfert

Le transfert aura été tout du long, au niveau manifeste, positif. Au niveau de l'adresse, elle me parle comme parlent souvent les enfants en période de latence. Elle se positionne comme une petite fille qui veut bien faire : elle acquiesce à toutes mes interventions, accepte toutes mes suggestions. Elle formule ses hypothèses la concernant d'un ton interrogatif et attend confirmation de ma part. Pour exemple, elle semblait animée d'une gaieté un peu enfantine quand elle développait les théories qu'elle avait lu sur le cerveau droit et le cerveau gauche, comme une enfant qui attend l'approbation de l'adulte et qui s'excuse de peut-être dire une bêtise. « *J'ai lu dans une revue de psychologie...* », « *bon, je ne sais pas*

trop mais le cerveau droit peut-être...bon vous savez mieux que moi ». « Peut-être que j'essaie d'être parfaite ? »

Il me semble que se rejoue dans la relation analytique ce qu'elle décrit de son positionnement vis-à-vis de ses parents lors de son adolescence : une égalité d'humeur, un désir de me satisfaire. Elle ne fait « pas de vagues », aucun acte manqué, aucune agressivité à mon endroit : une petite fille parfaite.

Le transfert que j'ai à son égard appuie cette hypothèse : dégénitalisé, sur un mode oral. Je la trouve « à croquer » comme une mère qui a envie de manger son bébé. Au niveau préconscient sur un mode maternel plein d'amour, cependant c'est un transfert dévorant, cannibalique.

Il y a pour moi un contraste entre ses performances universitaires, sa capacité de travail élevée et son air perdu, évanescent. Un contraste également entre le transfert massif positif qu'elle éveille chez moi au niveau conscient, sur un versant maternel : une envie de la rassurer, la consoler, et un mouvement cannibalique. J'ai envie de la rassurer comme une petite fille, de la valoriser, mais aussi de la manger. Elle était appétissante mais sur un mode non génital. Je la voyais comme non sexuée. A la fois elle me paraissait d'une fragilité extrême, non pas psychique - je ne me suis jamais dit qu'elle allait mal ou risquait de décompenser - mais du côté du corps. L'impression d'une poupée en porcelaine qui risquait de se casser.

Mon transfert était-il le signe qu'inconsciemment j'ai répondu à une place maternelle ambivalente qu'elle m'attribuait ? Était-ce ce qui se mobilisait chez moi face à une non sexualisation chez elle ? Ou ce mouvement était contre-transférentiel, là où elle voulait « bouffer la mère » et donc moi. Je n'ai jamais eu ces mouvements transférentiels (aucune agressivité consciente et un désir cannibalique) envers d'autres patientes adultes, ce pourquoi j'en fais mention. Il est également possible que quand mon transfert fut installé, je pu entendre son fantasme cannibalique.

I.5.Synthèse : l'imaginaire spéculaire

Isabelle a un recours à un agir : la boulimie.

Cet agir ne me semble pas être un symptôme, ni au sens freudien, ni au sens lacanien. Il n'est pas apparu comme une formation de compromis, ni l'expression d'un désir inconscient, et il ne prend pas sens au cours de la psychothérapie analytique. Il ne se constitue pas en symptôme. Isabelle ne l'interroge pas, rien ne surgit du côté du sens, ni d'une dimension fantasmatique. Bien que passé, son évocation est vécue avec un sentiment d'actualité marqué. L'affect est très présent sous forme de pleurs de détresse, et l'indicatif présent est utilisé, « *Je me sens seule* ».

La manière dont Isabelle en parle évoque le trauma : bribes d'images, morceaux de scènes. La décharge du côté de l'affect et l'actualisation de la narration font penser aux reviviscences de scènes traumatiques.

Cet agir prend place dans un fonctionnement psychique avec une prépondérance de mécanismes de défenses névrotiques. La patiente arrive avec un symptôme phobique. Elle a un désir de maîtrise qui témoigne d'enjeux obsessionnels. Il y a du refoulement (oubli du contenu des séances précédentes, amnésie infantile). Sa plainte est hystérique : une insatisfaction accompagnée d'indifférence (envers son compagnon et ses amis). Il y a de l'ambivalence. Elle dit bien s'entendre avec sa mère, qu'elle décrit en termes négatifs en tant que mère et positifs du côté de sa carrière. Elle décrit majoritairement des souvenirs négatifs avec elle, et cependant le souvenir d'avoir fait des crêpes avec elle est accompagné de plaisir. Elle dit de son père qu'il est quelqu'un de bien, tout en le décrivant comme soumis au désir de sa mère. Isabelle a la capacité de symptomatiser (la phobie), ce qui m'amène à l'hypothèse que ce qui est en jeu dans le recours à la boulimie est séparé, clivé, du reste du fonctionnement psychique.

La boulimie a duré de ses quatorze ans jusqu'à ses vingt-deux ans où de manière concomitante elle a constitué un symptôme phobique et elle a emménagé avec son compagnon. Lorsqu'elle crée une phobie, elle lie l'angoisse. Lorsqu'elle emménage

avec son compagnon, elle n'est plus dans des situations de solitude nocturne dans la réalité. La boulimie pourrait avoir pallié l'angoisse ou un manque imaginaire (que l'autre -et elle- existe quand elle est seule dans la réalité).

L'énonciation de la boulimie passée en séance paraît être de l'ordre de la reviviscence (décharge d'affect, usage de l'indicatif présent). Je formule l'hypothèse que cette énonciation est une répétition de ce qui fut en jeu pour Isabelle. Cela advient après la chute du symptôme phobique et après que le transfert se soit établi.

Ce qui se répète là est une angoisse massive, ou une saturation du pare-excitation par des fragments de souvenirs qui font effraction.

Au niveau pulsionnel, ce recours à la boulimie pourrait avoir eu pour fonction de maintenir l'intrication des pulsions partielles. Les pulsions invocantes et scopiques semblent fortement en jeu. A l'adolescence au moment où la boulimie se manifeste Isabelle vit des scènes effrayantes où elle entendait les cris de son frère et de sa mère. L'impression constante de ne pas être vue, sa surprise de l'être, témoignent d'un investissement de la pulsion scopique sur le mode de l'absence. La boulimie comme mobilisation des pulsions orales et anales (les vomissements et la honte qui les accompagnent avec le sentiment d'être sale) pourrait avoir pour fonction première de maintenir l'unification de l'image du corps.

Par rapport à l'angoisse, l'objet a^{333} pourrait apparaître dans la scène via les cris (mêlés du frère et de la mère), ou via la séparation dans la réalité avec la mère vécue comme un arrachement. C'est lors des retrouvailles avec la mère que démarrent les crises de boulimie d'Isabelle. L'introduction de nourriture pourrait avoir pour fonction de rendre consistante une séparation non symbolisée, et de se défendre du danger d'être incorporée par la mère.

C'est lorsque mon transfert cannibalique se met en place qu'Isabelle évoque sa boulimie. Il pourrait y avoir là défense contre une mère dévorante ou une envie de dévorer la mère.

333 Thèse, Chapitre I, I.2.1. *L'angoisse et l'objet a*

La boulimie se met en place durant l'adolescence, moment de remaniements identificatoires, où les enjeux sont du côté de être une femme ou être un homme et du choix d'objet sexuel. Le choix d'objet d'Isabelle est hétérosexuel et son compagnon est aussi inconsistant dans son discours que son père. Le seul moment érotisé évoqué est celui où un homme lui propose un café sur son lieu de stage, un homme beaucoup plus âgé. Son choix d'objet semble être sur le modèle de son père. Au niveau des identifications Isabelle semble avoir un idéal du moi sur le modèle de sa mère mais du côté de la sublimation (et non de la maternité ou de la féminité) : la réussite professionnelle, le fait de décider.

Isabelle a des difficultés au niveau de l'imaginaire spéculaire, sur l'axe aa'. Elle imagine peu ce qui peut se passer pour l'autre.

Sa problématique de ne pas être vue est peut-être spécifiquement féminine.

Elle peut être sous la bannière homme, dans une logique phallique de l'avoir ou pas. La castration a opéré ce qui est audible à travers les enjeux oedipiens, notamment sa jalousie par rapport à la mère vis-à-vis du père (le père a choisi de suivre sa femme et non de rester avec elle).

Le sentiment de ne pas être vue renvoie peut-être à une question sur être une femme. L'énonciation de la boulimie a lieu peu après qu'Isabelle ait envisagé une séparation d'avec son compagnon et ait pu exprimer de l'agressivité. Elle s'est alors retrouvée à s'interroger sur ce qu'elle voulait. Il est possible que le fait que la séparation soit dicible et de ce fait pensable et mieux symbolisée lui permette de se confronter au matériel inconscient concernant son désir et son identité. Dans la dimension préconsciente-consciente, elle parle du sentiment de ne pas être vue. Au niveau inconscient cela fait surgir l'évocation de sa boulimie, énonciation qui surgit comme un équivalent d'agir, la décharge d'affect étant l'équivalent de la décharge motrice. Cet « agir » étant un recours contre une angoisse massive du fait d'une absence de représentation.

Je formule l'hypothèse que son sentiment de ne pas être vue est une demande d'un regard ou d'un discours qui la ferait être femme. Ceux-ci faisant défaut, ne lui reste

que la dimension spéculaire. Or Lacan propose que face au miroir la femme est face à du non spécularisable concernant son sexe.

Isabelle aurait été sans représentation pour répondre de La femme.

Concernant les perspectives psychothérapeutiques, le travail sur le recours à l'agir, en partant du postulat que les séances où Isabelle a parlé en pleurant de ses crises de boulimie avaient valeur d'agir, a été sur le mode du travail du traumatisme. Un travail de construction de représentation jusqu'à ce que du traumatisme se constitue ce qui fut audible par un changement dans l'énonciation. D'une reviviscence, la boulimie fut parlée comme un souvenir.

Si la psychothérapie s'était poursuivie, les pistes auraient été de travailler les représentations autour de ses idéaux et de construire des représentations sur ce qu'est pour Isabelle, le fait d'être une femme ; soit un travail d'imaginarisation.

II.Carole l'impossible maternité

II.1.Contexte et éléments biographiques

Carole est venue me consulter suite au conseil d'une psychologue, qui l'a reçue dans un service de médecine interne à Paris. « *Elle m'a écoutée et puis elle m'a dit de faire un suivi psychologique, que ça m'aiderait.* » Carole est en obésité morbide, elle a trente-deux ans. Elle a fait une demande de chirurgie bariatrique car elle veut faire un bébé et que son gynécologue lui a dit que son obésité rendrait une grossesse dangereuse. Dans un hôpital parisien elle a fait des examens cardiovasculaires, a été reçue en entretien par une psychologue, une diététicienne et un médecin. Le médecin lui a dit qu'elle devait perdre vingt kilos avant qu'une opération de chirurgie bariatrique puisse être envisagée. Au premier entretien elle pleure beaucoup. « *Mon gynéco y dit que si je tombe enceinte ce sera dangereux pour moi et le bébé. Je risque un arrêt cardiaque et puis la grossesse se passera pas bien. Y m'a dit que je dois perdre cinquante kilos avant de faire un bébé.* » « *Le médecin pour la chirurgie bariatrique y m'a dit que je dois perdre vingt kilo avant de poser l'anneau. Vingt kilos ! J'y arriverai jamais !* ». « *Je veux un bébé. Je veux être mère. J'ai toujours voulu être mère.* » Elle garde un très mauvais souvenir de la diététicienne « *Elle m'a fait la morale. Elle m'a engueulée. Elle m'a parlé comme à une gamine. C'était humiliant. Elle était choquée de ce que je mange. Je me sentais tellement mal. Ce qu'elle m'a dit de manger c'est pas possible. J'y arriverai jamais.* » A la question de ce qu'elle mange, elle répond « *eh ben le matin je mange des tartines de confiture, une demi-baguette. Aux repas de la viande et des féculents, heu...deux ou trois assiettes. Elle m'a dit de manger qu'une assiette ! Et de pas la finir ! Oui et je mange des légumes, des beignets de courgettes ou des pommes de terre. Voilà ! Et je prends un goûter aussi, des petits pains au chocolat ou des croissants.* »

Elle est en couple avec un homme qui a deux enfants d'un précédent lit. « *On est très amoureux. On est ensemble depuis deux ans et on veut un bébé.* » Elle ne travaille pas. Elle veut un bébé.

Au premier entretien elle pleure presque en continu. Ses pleurs ne l'empêchent pas de parler, elle parle tout en hoquetant et sanglotant. Elle pleure parce qu'elle veut un bébé, elle pleure à cause du ton de la diététicienne. Elle pleure parce qu'elle doit perdre cinquante kilos avant d'envisager une grossesse et que cela lui semble impossible et surtout trop long, elle veut un bébé tout de suite.

Carole est très petite, elle a des cheveux noirs coupés au carré, des yeux noirs très maquillés. Elle s'accroche à mon regard, j'ai l'impression qu'elle veut être comprise, que sa douleur soit entendue.

II.2. La mère

Carole reprend sa plainte, ses pleurs et son désir d'avoir un bébé. Suite à l'invitation de parler de ce qui pourrait lui venir, de ce qui la préoccupe et de son passé, elle parle de son désir de devenir mère.

« J'ai toujours voulu être mère. Petite déjà je savais que je voulais être mère. C'est mon rêve depuis toujours. C'est le but de ma vie. Etre femme c'est être mère ». Elle parle longuement du fait que *« c'est merveilleux d'être mère »*, que depuis son enfance c'est son désir, que pour elle se réaliser, s'accomplir passe par *« être mère »*. *« Une vraie femme, c'est une mère, pour s'accomplir il faut être mère ».*

Son compagnon a ses enfants (une fille de sept ans et un garçon de quatre ans) en garde alternée. *« On a emménagé ensemble au bout de six mois et au bout de trois mois, j'ai arrêté de travailler pour m'occuper des enfants ».* Elle explique ce choix par le fait que les frais de nounous coûtaient tellement cher que ça revenait presque à son salaire *« On a fait le calcul, quasiment tout mon salaire partait dans la nounou, alors on a décidé que je resterai à la maison, et puis les enfants ont besoin d'une mère ».* Si elle *« n'a pas encore son enfant à elle »*, elle *« est déjà mère de ces deux- là ».*

Carole évoque souvent les enfants de son compagnon, disant son *« bonheur d'être leur mère »*. *« Bon j'ai pas encore mon bébé à moi, mais je suis déjà mère des deux. »* L'insistance de la formulation *« être mère »* m'amène, avec l'idée de lui

permettre de déplier son désir d'enfant au niveau imaginaire, à l'inviter à parler de ses relations avec ces deux enfants, de raconter.

Elle détaille tout le travail d'organisation et de gestion quant aux trajets pour aller à l'école, pour les habiller, pour les repas, d'une part avec une fierté et une satisfaction d'être si efficace, d'autre part avec un fort agacement du temps que cela prend et de la lenteur des enfants. « *Bon ça demande une sacrée organisation ! Le matin faut les habiller, les emmener à l'école. Et Sandra [la petite fille de sept ans] qu'est-ce qu'elle est lente ! Faut tout le temps que je sois derrière elle ! Surtout pour brosser les dents. Et Kevin dans la rue il fait pas attention ! Je lui tiens bien la main, sinon il court partout ! Après je rentre, je fais le ménage, la popote et puis faut les chercher à l'école et les faire manger. Les ramener à l'école et les chercher à quatre heures. Bon mais j'y arrive hein !* »

Elle ne décrit pas d'émotions, ni de moments partagés avec eux. Elle est sur un registre pragmatique et dit régulièrement « *je me sens mère* ». A mes interventions répétées pour qu'elle narre des moments avec eux, qu'elle les décrit, elle parle seulement des câlins avec la petite fille de sept ans, ainsi que des moments où elle la coiffe. Ce sont des moments agréables. « *Sandra elle me fait des câlins devant la télé. Quand Kevin fait la sieste elle vient me faire des câlins.* » « *Je la coiffe le matin. Elle a des beaux cheveux et elle aime que je la coiffe* ». Carole accorde à ses propres cheveux beaucoup de soins et en parle souvent avec fierté. Du petit garçon elle énonce qu'il « *est difficile* » et parle avec exaspération du temps nécessaire pour l'habiller le matin, et l'emmener à l'école. « *Et il court partout. Il se jette sur le canapé. Il faut tout le temps que je le reprenne.* »

Un entretien sur deux, elle pleure en disant qu'elle veut un bébé, pour pouvoir être mère.

Les (autres) mères..

Elle dit de la mère des enfants de son compagnon que c'est une femme qui a plein de problèmes, qui est agressive, qui fait des scènes, venant parfois chez eux à l'improviste. « *Elle a plein de problèmes. Elle est déséquilibrée.* ». « *Elle fait n'importe quoi avec les enfants, elle leur donne pas de règles, pas de repères.* » « *Elle envoie des messages à n'importe quelle heure.* » « *Elle ramène les enfants*

sans les vêtements qu'il faut, c'est n'importe quoi. » Un changement arrive dans sa vie. La mère des enfants de son compagnon débarque un soir à la maison avec les enfants affirmant qu'elle ne peut plus s'en occuper. Carole et son compagnon décident de les garder en non stop. *« mardi elle a débarqué à vingt-deux heures avec les enfants en disant qu'elle en pouvait plus. Comme ça ! Sans prévenir elle débarque ! Et elle nous laisse les enfants ! ».* *« On a discuté et on a décidé de les garder en non stop. De toute façon c'est moi leur mère. Elle sait pas être mère et elle a plein de problèmes ».*

Je fais l'hypothèse d'un fantasme de se substituer à leur mère. Elle ne dit jamais « ses » mais « les » enfants quand elle évoque leur mère et elle dit à plusieurs reprises *« je suis déjà mère ».*

Apparaît là une figure maternelle négative : une mère incapable, incompétente, une mère qui « ne sait pas être mère ». Elle clive l'objet mère. Elle est la bonne mère, l'autre est la mauvaise mère.

Sa propre mère est présentée également de manière négative.

Carole s'exprime sur sa relation avec sa mère, qui était très « *méchante* », qui « *l'engueulait* », la dénigrant, l'insultait parfois. Elle décrit des scènes de violences, propos dénigrant, insultes et parfois coups de sa mère. *« Elle était très méchante. Elle m'engueulait souvent. »* *« Je me souviens une fois, je devais avoir douze ans, j'étais sur un tabouret pour remettre les rideaux et elle me criait dessus. Elle me traitait de connasse et elle a commencé à me frapper. Je suis tombée du tabouret. »* *« Elle était très dure. Elle m'insultait tout le temps. Des coups et des insultes c'est tout ce qu'elle me donnait. »* *« Je n'ai aucun bon souvenir avec ma mère. Elle était méchante. C'est une femme méchante. »* C'est une figure maternelle violente, haineuse, malveillante.

Au niveau manifeste et conscient Carole veut par-dessus tout « *être mère* ». « *faire un bébé* », « *avoir son propre enfant* ». Cependant elle ne décrit jamais de moments vécus agréables, elle ne dit rien de sentiments positifs dans des moments partagés avec les enfants de son compagnon. D'autre part elle a un discours complexe autour du mot « *mère* » : tout en voulant désespérément être mère, elle est déjà mère. Et tout en affirmant que l'épanouissement d'une femme passe par la maternité, les

deux figures maternelles qu'elle évoque sont négatives : l'incompétence et la violence. Je fais l'hypothèse qu'au niveau inconscient être mère est être mauvais, et donc à éviter, ou que Carole est encombrée par quelque chose : elle ne peut être grosse (enceinte) car elle est déjà grosse, elle ne peut être mère et elle est déjà mère. Quelque chose obture au niveau du corps réel et au niveau des représentations et l'empêche d'être enceinte. Il me semble y avoir chez Carole une confusion entre symbolique, imaginaire et la réalité. Pour elle, être mère est peut-être du côté de la signification ou du signe et pas du registre symbolique.

II.3.L'organisatrice

Carole a une formation de comptable. Elle a rencontré son compagnon dans un contexte professionnel. Ils sont tombés amoureux et ont rapidement emménagé ensemble. Carole gère l'argent du couple (seul son compagnon travaille). *« C'est moi qui gère l'argent. Je sais bien gérer, organiser. J'ai tous mes tableaux excel sur l'ordi. Un pour les dépenses, l'autre pour le prévisionnel. Je sais exactement ce qu'on dépense en nourriture, sorties, les factures. Je sais quand on peut se permettre un extra. »* *« Paul [son compagnon] y me laisse tout gérer. Y m'fait confiance. Y vire son salaire sur le compte commun et c'est moi qui m'en occupe. Quand y veut de l'argent y me demande. »* Elle narre cela avec des grands sourires et semble en tirer une jouissance. C'est elle qui détient la carte bancaire. Quand il veut de l'argent il lui demande. Elle semble ressentir plaisir et fierté, et un certain sentiment de supériorité. *« Paul y sait pas gérer. Heureusement que je suis là. Y sait pas où passe l'argent, y dépense n'importe comment. Et les factures ! Je me suis rendue compte qu'y facture pas dans les temps et qui vérifie pas qu'il a été payé. Heureusement que je suis là ! »*. Elle affirme qu'il ne gère pas bien l'argent, avec un peu de condescendance et de mépris.

Elle est mécontente car elle veut que son compagnon et elle se marient or s'il est séparé, il tarde à divorcer. Elle parle avec un certain mépris et un fort mécontentement du fait qu'*« il ne se bouge pas »* pour entamer une procédure de divorce. Il est d'accord qu'ils se marient, cependant il ne fait aucune démarche pour divorcer. Elle évoque à plusieurs reprises des discussions le soir où elle lui en fait

reproche. *« Il fait pas les démarches. Je lui ai dit pourtant qu'il faut qu'il aille voir un avocat. Mais les démarches y sait pas faire. »*

Carole parle longuement de la robe de mariée qu'elle compte s'acheter, de la date de mariage qu'elle désire. *« Je me réjouis d'organiser le mariage. J'ai tout prévu : la salle, la déco. J'ai déjà choisi le traiteur. » « Alors pour la robe, je veux une robe blanche avec des perles. J'ai trouvé une femme qui peut me la faire. C'est une très bonne couturière. »* Elle veut se marier en août pour avoir un teint et une tenue qui la mettront plus en valeur. *« Bon ce sera en extérieur l'après-midi, c'est plus agréable. La salle à côté y a un grand espace extérieur. Et si y pleut, j'ai trouvé des tentes blanches. »*

Carole parle beaucoup de gestion et d'organisation. Ce sont des activités qui semblent lui apporter des bénéfices narcissiques. Elle en parle avec fierté.

Au bout de quelques mois, Carole se met à évoquer d'autres sujets. Elle parle de ce qui l'intéresse en dehors de sa famille. *« J'ai toujours adoré l'histoire. C'est ma passion. Je pourrais reprendre des cours d'histoire ».* *« Quand les enfants sont à l'école, je pourrais prendre des cours d'histoire ou peut-être reprendre un travail. »* *« Si je travaillais, je pourrais payer moi-même mes séances. »* Elle réfléchit sur des occupations de journée qui pourraient lui apporter satisfaction. *« Je pourrais prendre des cours de peinture, j'ai toujours aimé l'art ».* Elle s'inscrit dans un club d'aquagym, et à des cours d'histoire à l'université populaire. *« Je me suis inscrite à l'aquagym, ça me fera du bien. Et ça pourra m'aider à perdre du poids ».* *« Je vais prendre des cours d'histoire à l'université populaire. C'est le jeudi à dix-huit heures. Paul pourra s'occuper des enfants. Je lui préparerai tout. ».* Elle semble chercher d'autres sources de réalisation que la maternité.

II.4.L'amoureuse

Invitée à raconter ses relations amoureuses, son passé, Carole parle à plusieurs reprises de son adolescence où elle fut pompier volontaire dans son village. Elle décrit comment elle était la seule fille parmi des garçons et des hommes et comme elle y avait un franc succès. Elle s'exprime avec plaisir, avec beaucoup de sourires, et semble ressentir du plaisir à ces réminiscences. *« A quinze ans je suis devenue*

pompier volontaire. J'étais la mascotte. Ils m'adoraient tous. « J'étais la seule fille au milieu des hommes. Ah ! J'ai des bons souvenirs ! On s'amusait bien ». « C'est là que j'ai découvert que j'étais belle et séduisante. » « Ils me faisaient tous la cour ». « J'ai eu une relation avec plusieurs pompiers. Ah ! Je m'amusais bien au milieu de tous ces hommes ! ». « C'était une période merveilleuse. On s'amusait. J'étais la reine. Ils étaient tous aux petits soins pour moi ». Cette période semble avoir été idyllique pour elle.

Elle évoque ensuite une relation d'un an et demi avec un jeune homme. Il était possessif et colérique. *« Au début c'était bien. On allait souvent chez lui, chez ses parents. Et puis il est devenu possessif. Y m' faisait des scènes. Il était jaloux, y fouillait dans mon téléphone. Y s' faisait des films alors qu'y avait rien ». « Y m' faisait peur quand y s'énervait, y criait, y donnait des coups de poings dans le mur ». Il y eut deux scènes de violence. « Une fois il a failli m'étrangler, y m'a prise par le cou, y m'a plaquée contre le mur et il a serré. J'arrivais plus à respirer. Y m'a lâchée et il est parti en me traitant de salope ». La deuxième se déroula chez la mère de celui-ci chez laquelle il vivait. « Il m'a traitée de tous les noms et s'est approchée de moi en levant la main. J'ai eu très peur. J'ai vu dans ses yeux qu'il allait me cogner. Sa mère est arrivée, elle m'a dit de partir. » Suite à cet épisode, Carole mit un terme à leur relation. « Je suis partie et je l'ai plus jamais revu. Je suis revenu un jour où il était pas là, je savais qu'il bossait. Sa mère m'a ouvert, j'ai pris mes affaires et je l'ai jamais revu. »*

Ensuite elle eut d'autres relations, courtes. *« Je discutais avec des mecs sur internet. On se voyait rapidement et puis on allait coucher. Souvent chez eux. C'était bien ». « Bon c'était bien de baiser mais ils ne s'intéressaient pas vraiment à moi. Tout ce qu'ils voulaient c'était baiser. Souvent ils étaient mariés. Je voulais construire. »* Carole parle de ces rencontres sans affects particuliers et sans s'y appesantir. Elle semble à la fois les avoir vécues comme relativement satisfaisantes et relativement inintéressantes.

De sa relation de couple actuelle, elle parle les premières semaines de manière très positive. *« On est très amoureux. » « On s'est rencontré au boulot et on est très vite*

tombé amoureux. » « *Il est très attentionné, il m'offre souvent des fleurs. Il m'emmène au restaurant, en week-end.* ». « *Il arrête pas de me dire comme je suis belle. Et qu'il m'admire et qu'il a de la chance.* » « *C'est l'homme de ma vie.* » « *On fait beaucoup l'amour. On adore ça* ». Elle dit que son compagnon est très amoureux d'elle, qu'il la couvre d'attention, d'amour et d'admiration, qu'elle l'aime, que c'est l'homme de sa vie et qu'ils sont très heureux. Carole en parle avec beaucoup de sourires et semble en tirer plaisir. Elle semble investir sa relation de couple sur le versant sensuel et tendre.

Pendant les vacances, arrive à mon cabinet un courrier de Carole contenant une photo imprimée sur papier d'elle-même, son compagnon et les deux enfants avec, dessiné à l'ordinateur, du houx, des étoiles et « *joyeuses fêtes* ».

A trois reprises Carole vient avec son compagnon qui attend en salle d'attente pendant sa séance « *car après on va au restaurant* ». Quand je lui demande si elle l'a amené pour que je le vois, elle glousse.

Carole démarre une séance par « *Paul et moi on était en week-end à Paris et on est allé dans un sex-shop pour acheter de la lingerie coquine. On a acheté un gode* ». Elle dit cela avec des sourires qui me semblent être de jouissance, à la fois comme si c'était anodin comme contenu et avec une certaine fierté, cette sortie semblant être pour elle un événement social et conjugal de haute valeur. Un moment sans voile, de paroles très crues banalisées.

Carole semble avoir un rapport à la sexualité décomplexé. La génitalité semble lui être facile. Il y a cependant une certaine crudité (l'emploi du terme « *baiser* » l'évocation anodine des rapports charnels). Est-ce un contexte social, un manque de voile ou de la jouissance ?

Du côté du transfert

Carole me semble avoir un transfert imaginaire ambivalent. Au niveau conscient et manifeste le transfert est positif. Elle me regarde beaucoup dans les yeux quand elle me parle, me demande souvent mon avis « *Qu'est-ce que je dois faire ?* ». Quand elle pleure elle se cramponne à mon regard. Chaque fois que je lui pose une question, elle m'écoute attentivement et y répond, continuant de parler sur le sujet

que cela ouvre. Cependant un versant négatif du transfert se fait entendre à travers des acting. Carole régulièrement oublie de venir à sa séance ou annule au dernier moment. Le travail oscille entre une fois par semaine et une fois tous les quinze jours, avec des périodes où Carole prend deux rendez-vous dans la semaine. Elle oublie régulièrement l'argent pour payer sa séance.

II.5.L'agir : mordre, griffer, frapper

II.5.1.Première séance d'évocation de l'agir

Deux mois après le début des consultations hebdomadaires, lors d'une séance, après quelques minutes où Carole semble avoir du mal à parler – ce qui est inhabituel, elle éclate en sanglots. Elle sanglote très bruyamment durant plus de cinq minutes. Son visage est défait, son maquillage coule. Elle dit d'une voix hachée, entrecoupée de sanglots, sans me regarder (son regard est dirigé vers le bas), « *Quand je suis seule avec Kévin [le fils de son compagnon], parfois je le mords. Très fort* ». Elle sanglote à nouveau. Je ne dis mot, mi-abasourdie, mi-sidérée. Carole est visiblement dans un fort état de détresse et ses propos renvoient à quelque chose de terrible. Je pose des mouchoirs sur le bureau près d'elle « *Tenez* ». Elle en prend un, se mouche, et continue à sangloter. Je lui demande comment cela se passe. Elle se remet à parler en sanglotant. « *C'est toujours quand je suis seule avec lui.* » « *Quand je suis seule avec lui, il devient étrange. Il est là. Il saute d'un canapé à l'autre, sans rien dire. Ça m'énerve. Je le reprends, il ne dit rien. Il continue de bondir partout. Il devient de plus en plus étrange. Je ne le supporte pas. Alors je le mords, très fort* ».

Ses pleurs, son regard qui évite le mien, m'évoque de la honte. Carole n'énonce rien qui puisse amener l'hypothèse d'un sentiment de culpabilité. Je lui dis que c'est bien d'en avoir parlé. Je lui conseille de ne pas rester seule avec Kévin. J'ai la conviction qu'à certains moments elle est débordée par une tension qui ne se lie pas à des représentations et qu'elle agresse Kévin dans des moments hors pensée où il devient quelque chose d'effrayant. Le mutisme de ce petit garçon concourt à faire surgir cette scène de cauchemar – fantasme ou résurgence d'un moment

traumatique infantile, d'elle face à sa propre mère. Je clos la séance en réitérant que c'est important de continuer d'en parler.

La séance d'après Carole n'en parle pas. Elle se plaint de son compagnon, de ne pas avoir de bébé. Cela lui paraît inaccessible cette perte de vingt kilos.

Du petit garçon elle dira de temps en temps qu' *« il est très difficile. » « Il est lent. » « Il a du mal à l'école. Il est très agité ». « Il traverse la rue n'importe comment. Je dois lui attraper la main et le tenir fort ». « Il sait pas s'habiller. Il a cinq ans quand même ! ». « Il a des troubles du spectre autistique. On nous a dit aller au CRTA » ». Quelques mois plus tard, *« Kevin a fait plein de test au CRTA. On nous a dit qu'il a un trouble du spectre autistique. On a fait une demande de reconnaissance handicapé pour qu'il aille dans une classe spécialisée »*.*

II.5.2. Les agirs

Carole ne revient pas sur ses morsures sur Kévin, cependant cette séance inaugure un nouveau chapitre sur certains agirs. *« Mardi j'ai frappé Paul [son compagnon]. Et je me suis griffée »*. Je lui demande ce qui s'est passé. *« Cela arrive souvent. Je le frappe et si y s'protège je me frappe et je me griffe »*. A ma question de ce qui a déclenché sa colère, elle répond *« je sais plus. Ça arrive des fois. J'en peux plus et je me contrôle plus » « ça monte, ça monte et je me contrôle plus. J'explose »*. Elle pleure.

Je lui demande comment cela démarre, ce qui déclenche sa colère, comment cela s'arrête. Ces scènes semblent hors du fil de la trame de ses souvenirs. Elle ne peut raconter que des fragments. *« On était dans la chambre. La fenêtre était ouverte. Et je criais. Je criais »*. *« Je sais pas. Je me souviens plus. » « Une fois j'ai cassé la lampe, elle a éclaté contre le mur »*. Elle ne parvient ni à contextualiser ces fragments, ni à raconter une scène de dispute en entier. *« Je sais plus. Je me souviens que de ça »*.

Je lui propose d'en reparler, pour réfléchir ensemble à ce qu'elle pourrait mettre en place pour éviter que cela arrive. Dans un premier temps elle ne peut dire grand-chose *« C'est souvent le soir, quand les enfants sont couchés. Dans la chambre. On*

discute et tout à coup j'explose. Je jette tout ce que j'ai à portée de main et je le frappe ou je me griffe ou je m'arrache les cheveux ». Aux questions de son état émotionnel avant, ce qu'elle était en train de faire, sa journée, elle ne répond que *« je pense que j'étais fatiguée. » « Je sais pas, rien de spécial »*.

Progressivement au fil des séances quand elle en parle, elle peut mettre des mots sur la tension qui l'habite avant d'en venir au corps. Elle nomme une exaspération, de la colère.

« On parlait de son divorce. Enfin je lui demandais pourquoi il ne faisait pas de démarches. Je lui ai dit cent fois qu'il devait aller voir un avocat. Il m'a dit « je vais le faire ». Il m'énervait. Alors j'ai commencé à crier et j'ai essayé de le frapper. Il a mis ses mains devant son visage alors je me suis griffée ». C'est lorsqu'elle perd le regard de l'autre que Carole retourne son agressivité contre elle-même.

Je lui propose d'essayer d'imaginer ce qu'elle pourrait faire. *« Je sais pas »*. Je lui conseille d'en parler à son compagnon en dehors des moments de crise, lui suggérant de s'isoler dans une pièce quand son énervement devient insupportable. *« On en a parlé avec Paul. Y m'a dit que j'en fais trop, que je dois me reposer »*. *« Avant-hier on discutait et j'ai senti que ça montait, alors je suis allée dans la chambre »*. Au gré des narrations de scènes de violence, elle repère la montée d'une tension qui semble la saisir au corps (*« ça monte »*). Pendant un temps chaque semaine Carole raconte la dispute qu'ils ont eue. De fragments de violence narrés en pleurant, Carole se met à raconter des disputes plus calmement et sans pleurer. Des reproches apparaissent. *« Paul me trouve trop dure avec les enfants. » « Il trouve que je leur parle trop durement »*. *« Y me reproche que je joue pas avec eux. Je sais pas jouer moi. Je sais pas, ça m'énervé. C'est lui leur père, il a qu'à jouer avec eux. »*. *« Lui y joue avec eux. Ça m'énervé »*. *« C'est moi qui fais tout. C'est fatigant. J'arrête pas toute la journée. Je les lève, je les prépare, je les emmène à l'école. Ce qu'ils sont lents ! Je rentre, je fais le ménage, une lessive, la popote. Je vais les chercher à l'école. Je les fais manger. Je les ramène à l'école. Je rentre. Je fais une petite sieste une demi-heure. Je fais les comptes. Je vais les rechercher à l'école. »* *« Le soir je les fais manger avant nous. Je supporte pas de manger avec eux. »* *« Je reste debout pendant qu'ils mangent »*. *« Nous on mange après, quand ils sont couchés. »*. Le discours de Carole est très répétitif. Elle dit et redit les

mêmes choses de la même manière, comme un moulin à parole, ça ne prend pas sens.

Pendant deux mois Carole parle souvent de scènes de violence puis de disputes. Et cela s'amenuise.

Les affects liés à ces moments d'agirs agressifs et auto-agressifs sont la honte (de la perte de contrôle) et une détresse (pleurs). Je constate l'absence dans le discours de Carole de contenu exprimant un sentiment de culpabilité. Elle n'exprime ni peur (de faire mal, de blesser, d'effrayer), ni remords. Elle ne semble pas s'imaginer l'effet produit sur l'autre, toute saisie par son état de tension. Carole mord Kevin lorsque le regard est là sans parole. Avec son compagnon, elle se frappe lors de scènes de disputes au moment où elle perd son regard. Le regard sans parole, la parole sans le regard de l'autre, sont les moments où elle devient violente. Cela pose la question d'une symbolisation défailante au moment du stade du miroir dont un des enjeux est le nouage des pulsions scopique et invocante. Ces agirs corporels pourraient avoir pour fonction une défense face à un risque de désintrinsication des pulsions partielles et de désagrégation de l'image du corps.

II.6. Apparition d'un symptôme

Quatre mois après avoir commencé à parler de ses accès de violence (morsure de Kevin, coups sur son compagnon, auto-agressivité), Carole fait état d'une « sécheresse vaginale ». « *Quand on fait l'amour j'ai mal. J'ai une sécheresse vaginale. Ça fait mal.* » « *Mon médecin m'a dit d'aller chez le gynécologue. Il m'a prescrit une pommade* ».

Elle en parle de temps en temps à certaines séances. « *Mon gynéco m'a fait des examens. Il m'a dit que j'ai rien. J'ai pas de problème ou de maladie. C'est une « sécheresse vaginale ». Il m'a fait une ordonnance avec de la pommade et il m'a dit que ça va passer. C'est le stress* ». « *Avec Paul on fait presque plus l'amour. Ça fait trop mal, même avec la pommade* ». « *ça fait cinq mois qu'on a pas fait l'amour. Paul y dit que c'est pas grave. Il m'aime.* »

Carole a constitué un symptôme. Je me demande s'il s'agit de conversion hystérique ou d'un symptôme psychosomatique. En tous les cas, je fais le lien avec son travail psychique. Les narrations voire les élaborations autour des mères, la sienne, celle des enfants dont elle s'occupe, les verbalisations de ses états de tension, ont pu décaler ses modes de défense. Elle passe d'un recours à l'agir agressif à la création d'un symptôme, qui lui permet de maintenir impossible le devenir mère.

Un jour Carole raconte avec satisfaction que son compagnon est enfin allé voir un avocat pour divorcer.

Carole ne perd pas de poids. Elle ne parle plus d'une opération de chirurgie bariatrique. Elle évoque l'éventualité de « *faire un bébé* » en passant outre les contre-indications des médecins. Sa sécheresse vaginale persiste l'amenant à une quasi absence de relation sexuelle, qui tient à distance la possibilité d'une grossesse.

Quelques mois plus tard le divorce de son compagnon est enfin prononcé, sa date de mariage fixée. Les séances sont de plus en plus espacées, oubli, rendez-vous qui d'hebdomadaires deviennent bimensuels. Le suivi qui aura duré deux ans, s'arrête via une séance manquée après laquelle Carole n'a pas rappelé.

II.7. Identifications sexuelles et hypothèse d'un remaniement psychique

Au niveau conscient, pour Carole être femme c'est être mère. Cela semble indiquer une identification à la mère sur le versant de la maternité idéalisée. Cependant elle évoque la maternité avec très peu de contenu – uniquement en terme pratique et fonctionnel. Les autres mères sont présentées comme négatives : incompétente (la mère des enfants de son compagnon) ou malveillante (sa propre mère). Cela pose la question d'un mimétisme ou d'une position en miroir avec la mère. Elle s'entend très bien avec son père et a de bons souvenirs avec lui. Elle a souvenir de relations agréables et faciles avec les hommes : la période où elle était pompier volontaire et

la seule femme parmi les hommes ainsi que ses aventures. Dans sa relation de couple elle semble en rivalité avec l'ex-femme de son compagnon : sa colère qu'il ne divorce pas ainsi que sa conviction d'être une meilleure mère.

Cependant l'impossibilité d'une grossesse d'abord du fait de son obésité, ensuite par l'absence de relations sexuelles m'amène à l'hypothèse que quelque chose pose problème et relève de l'impossible.

Au niveau préconscient Carole présente « la mère » sur un versant très négatif : les mères dont elle parle, ainsi que son incapacité à jouer avec des enfants, et à parler de sentiments tendres vis-à-vis d'eux.

Au niveau inconscient je fais l'hypothèse que Carole s'identifie à sa mère, dans sa dureté de parole et d'actes vis-à-vis des enfants de son compagnon. Les morsures de Kevin lorsqu'ils sont seuls (dont elle n'a parlé qu'une fois) me semble être le signe d'angoisses majeures accompagnées d'étrangeté dans un moment où surgit quelque chose de monstrueux et de déshumanisant. Les scènes de violence avec son compagnon, toujours dans la chambre conjugale lorsque les enfants sont couchés, m'amènent à l'hypothèse de la répétition d'une scène (fantasmatique ou de la réalité) où Carole s'identifie à sa mère ; ces scènes sont caractérisées par un fort volume sonore (les cris de Carole, les cris de la mère ? les cris de la femme lors du coït, un fantasme de scène primitive ?).

Carole semble s'identifier à l'objet du désir de l'homme. Et ce pas de manière explicite mais dans sa manière de décrire sa vie érotique : sa joie d'être objet de désir des pompiers, sa facilité et son contentement de relations charnelles rapides. Les hommes dont elle parle sont relativement inconsistants. Elle en parle peu, ne décrit aucune qualité si ce n'est leur désir (et pour son compagnon l'amour) qu'ils éprouvent pour elle.

Il y a quelque chose d'impossible dans son rapport au féminin, qui se traduit par ses agirs (mordre, griffer mais peut-être aussi dans sa manière de s'alimenter qui l'empêche de devenir mère) et ses états d'effondrement. La psychothérapie a permis à Carole la constitution d'un symptôme hystérique : la « sécheresse

vaginale » sans cause somatique. Ce symptôme lui a permis un nouage et de ne plus être confrontée à certaines angoisses et le recours aux agirs a disparu.

II.8.Synthèse : le fantasme de parthénogénèse

Carole est prise dans des agirs (mordre, frapper). Elle les décrit comme des événements traumatiques hors sens et dans une discontinuité par rapport à la trame habituelle de ses narrations. Dans un premier temps, elle n'a accès qu'à des bribes de souvenirs des scènes de ses accès de violence. Quand elle commence à pouvoir repérer ses éprouvés, elle a accès à une forte tension qui la saisit au corps. La dimension pulsionnelle est très présente.

Hors ces moments de violence ponctuels, pour lesquels il lui est difficile de narrer, voire qui sont de l'ordre de l'impensable, Carole a des capacités imaginaires et des mécanismes névrotiques.

Elle prête facilement des intentions et un fonctionnement à l'autre (son compagnon, la mère des enfants de son compagnon, les pompiers,..), elle a des constructions fantasmatiques conscientes (pour exemple, son mariage très imaginarisé, la robe, le repas, sa coiffure,..). Elle a des enjeux obsessionnels : le désir et le plaisir de maîtrise (l'argent, l'organisation), des mouvements d'agressivité et de revendication haineuse. Il y a des formations de l'inconscient : oublis, actes manqués (autour des séances). Carole fait preuve d'un certain sadisme, le sourire avec lequel elle dénigre son compagnon, évoque une certaine jouissance. Elle est par moment dans un certain exhibitionnisme (narrations crues sur sa sexualité, gloussement quand elle vient montrer son compagnon (présent dans la salle d'attente). Il y a des traits de perversion.

Carole a globalement un fonctionnement psychique qui pourrait paraître névrotique, exception faite de ces moments de violence. Il semble qu'une part de la vie psychique soit clivée.

La culpabilité n'est pas exprimée. Carole semble n'avoir pas de culpabilité de sa violence que ce soit envers le petit garçon ou envers son compagnon. La honte est très présente, honte de la perte de contrôle. Les injonctions surmoïques sont

tournées vers l'extérieur (critiques et condamnations morales), il s'agit peut-être d'un mécanisme de projection. Les moments de violence ne semblent pas assujettis au surmoi et au fonctionnement névrotique majoritaire.

Ces agirs hétéro et auto-agressifs semblent être un recours face à une angoisse insupportable. Ils se produisent la nuit dans des moments de conflits ou d'incompréhension et quand elle est seule avec un enfant très silencieux.

Il semble que pour Carole être femme c'est être mère. L'idéal du moi serait sur le versant de la maternité idéalisée.

Une part d'identification serait élaborée à partir du père : elle se dit généreuse et gentille comme elle le dit de son père. Sa violence peut être pour partie une identification à sa mère.

Son choix d'objet est hétérosexuel. Dans un premier temps l'accès à la génitalité est facile et vécu comme satisfaisant, de son adolescence jusqu'à son symptôme, hystérique ou psychosomatique, de « *sécheresse vaginale* ». Elle semble avoir choisi son premier partenaire sur le modèle de sa mère (insultant et violent), puis avoir fait l'économie de la question relationnelle via des rencontres ponctuelles sans suite. Son compagnon actuel semble sur le même registre que les pompiers de son adolescence : gentil, aimant et l'idéalisant.

Autour de la question de la maternité il y a un certain nombre d'enjeux.

Si Carole veut absolument un enfant, elle s'arrange pour que ce ne soit pas possible. D'abord par une obésité qui fait de la grossesse une contre-indication, puis une fois qu'elle est décidée consciemment à passer outre, par un symptôme qui la prive de sexualité et rend par là une grossesse impossible.

Un fantasme de substitution est repérable : prendre la place de la mère des deux enfants de son compagnon (« *les enfants* », « *je suis déjà mère de ces deux-là* »). Cependant cela ne semble pas être sur le versant symbolique, ni même imaginaire, mais du côté de sa réalité.

D'autre part on peut se demander si Carole n'a pas un fantasme de parthénogénèse. Elle est grosse de par elle-même, sans homme, et elle est « *déjà mère* » sans avoir d'enfant. Si pour elle une femme est toute mère et une mère phallique et non manquante, l'enfant ne peut avoir de place que comme reste, déchet. Cela peut éclairer sa difficulté à investir les relations avec les enfants dont elle s'occupe sur un mode affectif. Ils semblent surtout embarrassants.

Pour Carole, être femme c'est être mère. La femme est la mère, exactement dans la perspective proposée par Hélène Deutsch³³⁴. Des identifications de Carole à sa mère sont repérables (toute-puissance et violence), cependant être à la place de la mère lui est impossible.

Une hypothèse est qu'il y ait pour Carole une impossible identification sexuée, ou du moins une place impossible à occuper, du fait que la mère renvoie à un Autre non barré.

Le recours aux agirs mordre et frapper serait une défense contre le surgissement de l'objet *a* lorsque convoquée à répondre de La femme, surgit la mère, une mère toute-puissante, non barrée, par rapport à laquelle elle ne peut que choir, qui ne peut que la détruire. L'agressivité agie serait également une défense contre la pulsion de mort en la maintenant érotisée et intriquée à la pulsion de vie via un fantasme d'incorporation, de destruction ou un fantasme masochiste.

Une autre hypothèse, qui n'exclut pas la première, est que l'impossibilité d'être enceinte soit la manifestation d'un masochisme moral. S'il n'y a pas de culpabilité consciente, et peut-être pas de sadisme du surmoi sur le moi, il peut y avoir un besoin de punition du moi³³⁵ qui procure souffrance et jouissance.

334 Thèse, Chapitre II, I.8. Identifications, surmoi et idéal du moi chez la fille « le destin normal des mouvements sexuels chez la fille serait « *des tendances maternelles des femmes normales qui désirent elles aussi obtenir quelque chose de l'homme dans le rapport sexuel, mais uniquement pour le conserver sous la forme d'un enfant* » ».

335 Freud, *Le problème économique du masochisme*, in *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 11e ed 1999, p 287-297

Il est possible qu'un premier travail d'élaboration ou du moins de verbalisation de ses liens aux autres, de certains aspects de son histoire, ait amené Carole à s'interroger sur son désir de maternité. Convoquée à cette place impossible, la scène sidérante contenant l'objet *a* aurait été proche de surgir. La réminiscence de l'étrangeté des moments où seule et captée par l'enfant elle le mordait aurait surgi comme tenant lieu de fantasme. L'écoute clinique lui a permis une première mise en mots.

Le travail autour des autres actes de violence (envers ou en présence de son compagnon) s'est fait sur le mode de l'imaginarisation.

Carole a arrêté la psychothérapie lorsque la date de son mariage a été fixée. Peut-être le fait que son compagnon divorce puis l'épouse a-t-il eu valeur de phallus pour elle (posséder l'homme).

Si elle avait poursuivi son travail psychique, les pistes auraient été un travail de construction pour rendre plus consistantes ses représentations d'elle en dehors de la maternité. Il y eut quelques ébauches autour de son intérêt pour l'histoire, etc... Dans la visée ensuite que peut-être des symbolisations adviennent. Une autre perspective aurait été le travail de la perte. La difficulté de perdre étant audible dans sa difficulté à payer.

III.Héloïse être oubliée

III.1.Contexte et éléments biographiques.

Héloïse est une jeune femme de vingt-trois ans, un peu ronde, apprêtée, maquillée discrètement avec soin, vêtue élégamment. Elle parle d'une voix douce. Elle vient consulter parce que « *je me pose des questions par rapport à mes relations aux autres.* » Elle fait des études de bibliothécaire. Elle est actuellement en stage, « *ça se passe très mal, ma référente me parle d'une voix cassante. Elle me dénigre tout le temps. J'en souffre. J'ai une boule dans le ventre avant d'y aller, je ne sais pas ce qu'elle va encore me dire.* ». « *Je ne comprends pas pourquoi elle est comme ça, aussi agressive. Je fais tout ce que je peux, tout ce qu'il faut faire et ce n'est jamais bien.* ». Héloïse est en couple avec un jeune homme depuis deux ans. Ils vivent ensemble. A la question de pourquoi elle vient maintenant voir un psy, elle répond « *ça fait longtemps que j'y pense.* »

Héloïse a une sœur de deux ans de plus qu'elle. Leurs parents se sont séparés lors de son adolescence, à partir de laquelle elle résidait avec sa sœur chez leur mère, allant chez leur père un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. Ils vivent tous dans la même région depuis sa naissance. Héloïse voit souvent sa mère dont elle est très proche et relativement souvent les membres de sa famille maternelle. Son père étant musicien, elle le voit moins, parfois pas pendant plusieurs mois, du fait de ses concerts. Héloïse a un cercle d'amis qui s'est formé au début de ses études universitaires, très important pour elle. Elle a une vie sociale conséquente : elle voit des amies dans la semaine (cinéma, restaurant, café) et le week-end est souvent à des fêtes de son groupe d'amis. Elle a un petit ami depuis ses vingt ans, avec lequel elle vit depuis un an. Depuis quelques mois elle a changé de filière d'études, et démarré une formation de bibliothécaire. Les angoisses liées à son stage en bibliothèque sont la plainte première et la demande manifeste à l'origine de sa démarche d'aller voir un psychologue.

III.2.Ses parents.

Héloïse parle de ses parents, de ses amis, tout en revenant régulièrement sur son angoisse en stage. Héloïse parle régulièrement de sa mère. « *On est très proche, on s'entend très bien* ». « *On se voit au moins une fois par semaine, souvent avec ma soeur. On va au restaurant, faire du shopping.* » « *On a une relation fusionnelle. On se parle beaucoup. On est très proches. On s'appelle presque tous les jours.* » Héloïse est préoccupée par sa corpulence. « *J'ai pris une dizaine de kilos vers dix-sept ans et je n'arrive pas à les perdre. Ça m'embête. C'est difficile.* » C'est une thématique qui reviendra souvent. « *Dans ma famille, je suis la gourmande* ». Dans les repas familiaux, au restaurant elle est ainsi nommée et dans les périodes où elle essaye de faire un régime afin de perdre du poids, des plaisanteries, railleries, propos étonnés fusent. « *Quand on va au resto en famille, ils m'appellent « la gourmande ». Et si je prends pas de dessert, ou un plat très gras, ils me regardent tous et ils se moquent. Ils me demandent ce qui m'arrive.* » « *C'est vrai que je suis très gourmande* ».

A la question « *De qui parlez-vous ?* » suite à l'emploi réitéré de l'expression « *ma famille* », elle répond « *ma mère et ma sœur, les membres de ma famille maternelle* ». Au niveau du discours manifeste, Héloïse est inscrite uniquement dans la lignée maternelle.

Elle n'évoque pas les membres de la branche paternelle, mais uniquement son père. « *Mes parents se sont séparés quand j'avais quinze ans. Mon père et moi on se voit peu.* » « *Généralement on se voit seuls. Souvent au resto.* » « *Mon père est un artiste* ». « *Il est musicien* ». Elle en parle avec une certaine admiration, à propos de « *sa culture* », « *ses dons musicaux* ». « *Il est très cultivé. Musicalement mais aussi de manière générale. Il est très intelligent. Il connaît beaucoup de choses.* » Héloïse en parle également avec une grande insatisfaction. « *Il ne s'intéresse pas à moi. Il ne me pose aucune question* ». « *J'ai plus l'impression d'être sa confidente que sa fille. Il me raconte ses histoires. Ses histoires de cœur, ses concerts, mais il ne s'intéresse jamais à moi.* » « *Quand je le vois, c'est moi qui l'écoute.* » « *J'ai*

l'impression que c'est moi le parent et lui l'ado ». « Pfff...c'est un vrai enfant ».

Héloïse pleure parfois quand elle parle de son père.

Au niveau conscient/préconscient, Héloïse éprouve avec son père une inversion des générations. Elle le considère en demande de reconnaissance et de réassurance narcissique auprès d'elle. Elle le juge immature et incapable d'occuper une position parentale. Elle est elle-même en demande de reconnaissance auprès de lui et souffre de l'absence de regard qu'il porte sur elle : ni écoute, ni curiosité, ni discours la concernant.

Héloïse est très proche de sa mère, qu'elle voit entre une fois par semaine et une fois tous les quinze jours. Elles s'appellent presque tous les jours. Héloïse n'émet aucune critique et n'exprime aucune ambivalence à son égard. Ce qui ouvre à deux hypothèses : soit elle choisit consciemment de ne rien dire de négatif sur sa mère, soit il y a un phénomène de censure qui la conduit au niveau conscient à idéaliser sa mère. Elle parle très peu de sa sœur, uniquement lorsqu'elle décrit des repas de famille, avec sa famille maternelle dont la seule chose qui la dérange est l'étiquette de « *gourmande* » et ce qu'elle vit comme des moqueries autour de son rapport à la nourriture.

Héloïse semble ambivalente vis à vis de son père : à la fois elle l'admire en tant qu'individu (artiste, cultivé,..) à la fois elle le dénigre en tant que père et en tant qu'adulte.

III.3.Ses amis

Héloïse s'interroge sur ses relations amicales.

Elle a un groupe d'amis qui lui est cher. « *Il y a des soirées tous les week-ends* ». Son groupe d'amis est complexe. Un de ses ex petits amis en fait partie. Il y a entre eux des passifs, des alliances.

La jalousie est présente. D'une part son petit ami actuel est souvent à l'affût des échanges qu'elle a avec son ex petit ami, d'autre part « *Je suis très jalouse de Géraldine* ». Héloïse la désigne pour une part comme sa meilleure amie et pour une autre comme sa rivale. Elle se plaint que Géraldine ne lui propose pas de se voir

juste toutes les deux. « *Je ne sais pas si je compte, si elles(s) m'aime(ent). J'ai l'impression que si je ne suis pas là on va m'oublier* ». « *Depuis que je suis en couple, j'y vais moins. Mais je me demande toujours ce qu'ils font, s'ils m'oublient.* » « *Quand je n'y vais pas je passe des heures à me demander si je compte encore pour eux, s'ils m'oublient et le lendemain j'appelle Géraldine pour savoir ce qui s'est passé.* » « *Je n'ai pas envie d'y aller mais je ne supporte pas que ça ait lieu sans moi.* »

La jalousie d'Héloïse porte sur une femme, à deux niveaux : sur le versant de la rivalité et sur celui de la demande d'amour. Cela se cristallise autour de l'oubli, être oubliée par et pour une femme, Géraldine. Cette problématique de l'oubli s'articule à celle du savoir. Héloïse est obsédée par savoir (ce qui se passe quand elle n'est pas là).

Héloïse décrit des ruminations envahissantes sur cette question. « *J'y pense tout le temps. Je me demande ce qu'ils font.* » « *Toute la soirée j'y pense. Ça me rend malade. Pourtant j'ai pas envie d'y aller.* » « *Pendant des jours j'hésite à y aller. J'ai pas envie mais je sais que ça va me gâcher ma soirée* ». Les soirées se passent généralement chez Géraldine qui vit en colocation avec deux autres jeunes femmes du groupe d'amis. « *Depuis qu'elle [Géraldine] vit avec Nina et Jeanne, j'ai l'impression que je ne compte plus* ». « *Géraldine avant, c'était ma meilleure amie. Maintenant je n'arrive plus à la voir seule. On est tout le temps en groupe.* » « *Avec Nina, on se voit parfois toutes les deux* ». « *Quand on est au resto Nina, Jeanne et moi, je me sens à l'écart. Je suis plus proche de Nina et Géraldine* ».

L'enjeu du côté de l'entre femmes est complexe. Héloïse semble fantasmer une proximité impossible : semblable dans chaque relation duelle et partagée à plusieurs.

Héloïse au fil des séances s'interroge sur ce qui fait que « *quand je n'y suis pas, j'ai peur d'être oubliée* ». « *Je n'ai pas envie d'y être mais je ne supporte pas de ne pas y être.* »

Héloïse est en proie à un conflit intra-psychique : elle voudrait y être et ne pas y être. De l'agressivité apparaît vis à vis de certaines femmes et plus fortement envers

Géraldine. Héloïse reproche à Géraldine de s'éloigner d'elle (elle est moins disponible pour des rencontres duelles) et de l'exclure (parfois Géraldine ne prend plus la peine de l'inviter et l'information qu'il y a une soirée lui est transmise par d'autres) Héloïse oscille entre le sentiment d'être exclue et celui d'être oubliée. La peur d'être oubliée, non vue, est peut-être du côté du sentiment d'existence ; et signe une difficulté imaginaire. Etre « *exclue* » lui permet de redevenir présente en supposant à l'autre une intentionnalité la concernant. La préoccupation de l'autre lui donne une existence.

Cela pose la question de son rapport aux femmes et plus spécialement à Géraldine : est-elle du côté de la rivalité ou de la peur de la perte d'amour ? Est-elle jalouse de Géraldine ? Jalouse de Nina ou de Jeanne ? A-t-elle peur qu'une autre lui soit préférée ? Ou a-t-elle peur de perdre l'amour de l'une de ses amies ? L'actualisation de la triangulation oedipienne semble entre femmes. C'est d'une femme qu'elle est en rivalité auprès d'une (autre) femme.

Ce que vit Héloïse sur son lieu de stage, et dont elle parle souvent avec douleur, permet d'entendre autrement ces enjeux autour de la pulsion scopique. Elle décrit une impression d'être transparente, notamment quand elle fait l'accueil à la bibliothèque où se déroule son stage (long). « *J'ai l'impression que personne ne me voit. C'est comme si j'étais transparente. Invisible.* » « *Souvent je suis paralysée.* » « *J'ai l'impression que je n'ai rien à dire, que je ne parviendrai pas à répondre si on me pose une question.* » « *C'est insupportable. Pourtant c'est le métier que je veux faire. Mais j'y vais avec une boule au ventre. Et ma référente, là, toujours désagréable. Ça me stresse. Ça m'angoisse.* ». Dans l'espace temps de son stage, il n'y a pas le familier de son groupe d'amis, pas plus que la dimension fraternelle. La question de l'exclusion disparaît, ce qui va dans le sens d'une construction secondaire (oedipienne) et défensive par rapport au sentiment d'existence. La peur d'être oubliée devient invisibilité et transparence, comme si elle n'était pas là, voire comme si elle n'existait pas. Le personnage féminin dans un transfert vertical (une relation d'autorité) devient tyrannique et persécutant. Le sentiment d'être paralysée ainsi que la peur de ne pouvoir répondre ouvrent la piste d'une impossibilité à

répondre et à être en mouvement hors du champ d'un regard qui reconnaîtrait son existence.

Du côté des éprouvés, Héloïse est encombrée par ses idées obsédantes concernant ses amis et plus précisément les fêtes sans elle. Héloïse est sujette à des crises anxieuses liées à son stage, avec une focalisation sur sa référente de stage, ce qui parfois l'empêche de s'y rendre.

Héloïse exprime une forte souffrance de sa corpulence dont elle parlera à plusieurs reprises comme de quelque chose dont elle essaie de se défaire en vain.

III.4.Son corps « gonfle ».

Après quatre mois de consultations hebdomadaires, Héloïse raconte que parfois elle a des parties du corps qui gonflent inopinément, ce qui la gêne beaucoup vis à vis d'autrui. *« Parfois j'ai le corps qui gonfle. La main. Le bras. Le pire c'est quand c'est le visage. C'est très gênant. Je ne veux pas qu'on me voit comme ça. » « C'est depuis le collège. Parfois j'allais pas en cours tellement j'avais honte. Ma mère comprenait et me faisait un mot. »* Elle décrit ce phénomène comme ayant surgi à son adolescence. *« Les médecins nous ont dit que c'était psychosomatique. J'ai essayé l'homéopathie, les plantes. Mais y a rien qui marche. Parfois ça dégonfle au bout de quelques heures, parfois ça dure deux, trois jours. » « Quand ça m'arrive j'ai honte, je ne veux pas qu'on me voit comme ça. Et parfois j'annule ce que j'avais prévu parce que je ne veux pas qu'on me voit comme ça ».* Quand Héloïse aborde ce sujet, elle évite mon regard. Je constate la récurrence de l'expression *« je ne veux pas qu'on me voit comme ça »* qui m'interroge au regard de sa peur d'être transparente ; être trop vue ou être invisible semble une problématique importante chez Héloïse.

Je pense à une dysmorphophobie jusqu'au jour où allant chercher Héloïse en salle d'attente, je constate que la partie droite de son visage est enflée, toute la chair autour de l'oeil droit et du haut de la joue est très gonflée, au point que son œil est

quasiment fermé. Héloïse me jette un regard très bref et me dit « *voilà vous voyez, c'est ça qui m'arrive* ». Durant la séance, elle parle en évitant mon regard.

Héloïse essaye de donner du sens à ce phénomène psychosomatique ou organique. Ce gonflement est pris, au moins secondairement, dans des enjeux psychiques, et résonne avec des difficultés et des représentations autour de voir et savoir. Je le considère comme un équivalent d'agir en lieu et place de la création d'un symptôme (comme formation de compromis) : une mise en jeu du corps propre. Même s'il est entièrement situé dans une étiologie organique, Héloïse a construit des représentations qui lui ont donné une fonction psychique.

III.5. Les relations amoureuses

Au bout de quelques mois à ces thématiques récurrentes, s'ajoute une interrogation concernant son couple. Héloïse exprime à la fois qu'elle est amoureuse de son petit ami et à la fois qu'elle a « *l'impression d'être casée* ». Ils vivent ensemble et « *on sort peu* ». « *Parfois j'ai l'impression qu'on est des vieux, on sort pas on fait toujours la même chose.* » Elle dit qu'il est posé et stable, ce qui lui convient « *car je veux construire* ». Elle dit aussi qu'« *il est trop plan-plan* ». Il n'aime pas sortir. Il est timide.

Héloïse supporte très mal les nuits en l'absence de son compagnon. Elle a des crises d'angoisse, des cauchemars régulièrement. Quand il est là, cela la rassure pour partie, parfois elle le réveille. Quand il est absent c'est très difficile pour elle.

Il a peu de désir sexuel. Elle explique qu'elle est « *presque sa première partenaire* ». « *Quand on est sorti ensemble, il était très timide, complexé. Il n'avait eu qu'une expérience sexuelle qu'il avait très mal vécue.* » « *C'est moi qui lui ai donné confiance en lui et qui lui ait tout appris sexuellement* ».

Avant cette relation, Héloïse avait une relation amoureuse avec un jeune homme dont elle était follement amoureuse, qui se laissait aimer et qui l'a quittée. Elle décrit cette relation comme très douloureuse pour elle. Ils ont rompu tout lien. Elle le croise parfois « *en ville* », le soir dans des bars ou autres lieux qu'elle fréquente.

« *Quand je le vois, j'ai une douleur terrible. J'ai mal. Comme quand il m'a quittée* », la douleur de la perte la saisit.

Héloïse semble avoir une difficulté avec la séparation. Elle ne peut pas dormir quand son petit ami n'est pas là, voir son grand amour réactualise une séparation vécue comme un arrachement. Quand ses amis se voient sans elles, elle croit ne plus être aimée, ne plus exister (pour les autres ...et pour elle-même ?).

Lors d'une séance Héloïse raconte que « *depuis quelques temps j'ai une relation avec une autre personne que Jacques [son petit ami]* » à l'insu de celui-ci. Elle semble gênée en parlant de « cette personne » avec qui elle a « *une relation très passionnelle* ». Sur quelques séances elle évoque cette relation avec enthousiasme. « *Elle me donne ce que je n'ai pas avec Jacques. Elle me trouve très belle. Elle me trouve sublime. Elle me désire* ». Quelque chose semble pourtant problématique. Suite à une question sur comment cette relation a démarré, Héloïse raconte que lors d'une sortie de son groupe d'ami où son petit ami n'était pas, une jeune femme du groupe lui a fait des avances et elles ont couché ensemble. Depuis elles se voient régulièrement chez cette jeune femme, « *en cachette* ». Héloïse dit que cette femme est très amoureuse d'elle, sur un mode « *passionnel* », qu'elle lui écrit des sms et lui tient de visu des propos enflammés sur sa beauté. Elle dit que cette femme lui donne ce que son petit ami ne lui donne pas.

Elle dit que « *c'est agréable, ça me fait du bien* ». Cependant elle s'inquiète que son petit ami le découvre. D'autre part « *Je me vois pas avec une femme. Je vais pas faire ma vie avec une femme. Et j'aime Jacques* »

Par la suite lors de certaines séances elle parle de cette relation qui devient envahissante pour elle. Si elle dit que cela lui fait du bien d'être désirée, aimée passionnément et que c'est satisfaisant au niveau érotique, elle dit également « *ça ne peut pas durer* ». « *Je ne me vois pas en couple avec une femme* ». « *Elle m'envoie trop de messages* ». « *Je veux construire durablement avec Jacques.* » Elle dit qu'elle redoute un scandale, que cela se sache dans leur groupe d'amis et que Jacques l'apprenne.

Lors d'une sortie nocturne, la femme avec qui elle est en relation lui fait une scène et deux autres femmes du groupe comprennent alors qu'elles ont une relation.

Héloïse décide de mettre un terme à cette aventure. Elle parle avec colère de la scène intempestive de la jeune femme. Elle n'y reviendra plus dans la suite des séances.

Le transfert

Héloïse est venue une fois par semaine pendant onze mois. Le suivi s'arrête sur une séance où elle ne vint pas. La dimension transférentielle ne fut pas très audible. Héloïse, parlait de manière fluide et continue, généralement sans me regarder. Elle se saisissait de mes suggestions de thématique et répondait à mes questions assez longuement. Une répétition s'installa sur la plainte d'être « oubliée ». Héloïse put formuler explicitement son ambivalence (vouloir y être et ne pas y être) mais elle n'interrogea pas de manière manifeste la part qu'elle pouvait avoir ou les bénéfices secondaires que pouvaient lui procurer les situations répétitives de souffrance. Au bout de quelques mois, un agacement fort m'amena à régulièrement lui demander ce qu'elle en pensait. Probablement dans un mouvement contre-transférentiel, Héloïse passait les premières minutes des séances dans le silence, puis régulièrement exprima que « *Je vois pas à quoi ça me sert, de venir ici.* ». De mon côté j'étais mobilisée par un transfert ambivalent. Je la voyais comme une petite fille, j'avais envie de la consoler et à la fois de la secouer ; un transfert oral et maternel, où revenait la question « mais que veut-elle ? ».

III.6.Synthèse : être le phallus

Héloïse a des gonflements de parties du corps, souvent au visage, ou aux mains. Ce n'est pas un agir à proprement parlé, mais une mise en jeu du corps (si la cause est psychosomatique), voire une saisie du réel du corps (si l'étiologie est organique).

Héloïse a une prépondérance de mécanisme de défense névrotique. Le refoulement est présent (amnésie infantile, oubli fréquent du contenu de la séance précédente). Sa plainte est hystérique : l'insatisfaction. Les enjeux oedipiens sont réparables. Au

niveau conscient elle a un regard positif sur sa mère, neutre sur sa sœur. L'amour, la haine et la rivalité envers Géraldine (et Nina et Jeanne), sont une actualisation de ce qu'elle ne dit pas de ses liens avec sa mère et sa sœur, pensées que je suppose inconscientes. Son père est à la fois idéalisé et dévalorisé. Héloïse a accès à l'ambivalence, qui s'entend jusque dans le transfert. Elle suit mes propositions, paye sans souci, et manifeste de l'agressivité.

Pour une part elle est inscrite dans un fonctionnement névrotique. Cependant la pathologie psychosomatique ou organique, par rapport à laquelle aucun sens n'émerge et qui ne provoque pas d'association et que peu d'élaboration témoigne qu'une part de la vie psychique n'est pas prise dans le conflit intra-psychique.

Héloïse a une problématique autour de la pulsion scopique : être vue ou pas et un désir ambivalent sur cette question.

Je fais l'hypothèse que lorsque son corps gonfle, elle devient phallique : toute visible et turgescence, ou plutôt qu'une absence de représentation où le phallus serait de son côté, de l'ordre de l'avoir ou de l'être, se traduit par un saisissement de son corps. Ce n'est pas sans faire penser à La Méduse. « *L'effroi devant la Méduse est donc effroi de la castration, rattachée à quelque chose qu'on voit* »³³⁶. Pour Freud, la tête de la Méduse représente l'organe génital féminin. Si Héloïse n'a pas de représentation du féminin, il pourrait être rabattu sur le réel du corps, sur la chair.

Héloïse a accès à la castration. Elle est manquante. Elle cherche le phallus chez l'autre. Les interdits sont opérants : elle prend acte de la différence des sexes et des générations. Elle se situe comme femme. Cependant son rapport à la castration semble problématique. Dans l'hypothèse psychosomatique, l'atteinte du réel de la chair pourrait être due à une défaillance du nouage imaginaire et symbolique. La difficulté est au niveau du ternaire imaginaire mère-enfant-phallus, plus précisément le rapport d'identification au phallus. Etre le phallus imaginairement

336 Freud, *La tête de Méduse*, Résultats, Idées, Problèmes, II, 1921-1938, PUF, 6e édition, p 49

n'est pas possible, la castration se manifeste dans le champ du scopique. Dans l'hypothèse d'une étiologie organique, les gonflements sont pris dans une mise en sens autour de la question scopique et des enjeux phalliques.

Ses angoisses à certains moments où elle est seule corroborent l'hypothèse d'une difficulté dans le registre de l'imaginaire ; les nuits où elle dort seule, lorsqu'elle est angoissée à l'accueil de la bibliothèque où elle effectue son stage, lorsque « le groupe » se réunit en son absence. Ce sont des moments où elle n'est pas vue par l'autre et où elle ne voit pas l'autre, plus précisément des moments où elle ne voit pas l'autre la regarder. Elle a parfois des crises d'angoisse quand son petit ami est avec elle et qu'il dort, un défaut d'imaginaire spéculaire qui fait qu'alors l'autre n'existe plus pour elle et qui fait vaciller son sentiment d'existence.

Sa bisexualité psychique, (elle est en demande auprès des femmes et des hommes), témoigne qu'elle a pu s'identifier à la mère et au père. Elle attend beaucoup de Géraldine et de son compagnon actuel.

Héloïse me semble dans une relation d'objet hétérosexuelle, c'est l'homme qui l'a (le phallus), ce qui s'entend à travers l'admiration qu'elle porte à son père et son investissement toujours actuel envers l'homme qui fut son « grand amour ». Si elle est dans une certaine dévalorisation manifeste de l'homme (elle dénigre son père et son petit ami) , c'est cependant surtout de l'homme dont elle est insatisfaite et donc duquel elle attend...le phallus.

Ses enjeux avec les femmes sont narcissiques. Sa relation érotique avec une jeune femme me semble être du côté du soutien narcissique : cette femme lui offre un reflet féminin via le regard qu'elle porte sur elle. Ce qu'Héloïse met en place évoque ce qu'avance Lessana du rapport fille-mère sur le féminin³³⁷. Via son aventure homosexuelle, Héloïse cherche à travers le corps, lieu du féminin, son

337 Thèse, Chapitre II, III.1.*Le ravage*

identité sexuelle. Héloïse attend d'une femme une transmission du féminin mais cela échoue. Elle vit le désir de cette femme comme envahissant et gênant, peut-être qu'il réactive l'obsène de l'érotique de la mère.

Le climat familial semble incestuel. La proximité d'Héloïse avec sa mère, elles s'appellent presque tous les jours, elles sont très « proches », il n'y a pas de conflits, interroge. Son père la met à une place où elle saurait : il se confie sur ses relations amoureuses et ses préoccupations professionnelles, elle l'écoute.

Une piste de travail psychique réside dans l'énonciation d'Héloïse « *Je n'ai pas envie d'y être mais je ne supporte pas d'y être* ». On entend là une possibilité de dialectiser cette position impossible, et de passer de la fascination scopique à un travail plus métaphorique sur sa relation à l'autre.

Le fantasme d'être oublié comme celui de tout savoir (de ce qui se passe en son absence) est une autre piste, sur le registre de la remémoration ; retrouver ce qu'elle ne parvient pas à oublier, accéder à ses fantasmes inconscients sur la scène primitive ou ses désirs incestueux.

La neutralité avec laquelle elle parle de sa sœur amène à penser qu'il y a au niveau du fraternel un fort enjeu, à explorer.

IV. Evelyne la difficulté d'exister :

IV.1. Contexte et éléments biographiques

Evelyne est une femme d'une trentaine d'année. De corpulence moyenne, elle est vêtue dans un style androgyne. Elle dégage une impression de nervosité : elle bouge beaucoup, de manière un peu brusque, ses ongles sont rongés jusqu'à la moitié, elle parle très vite. Tout l'entretien qui dure près d'une heure, elle est penchée en avant, presque pliée en deux et elle me fixe en permanence dans les yeux. « *Je suis hyperstressée.* » « *J'ai des TOC . Je vérifie que j ai éteint le gaz cinq, dix fois avant de partir le matin. Parfois en bas de l'immeuble, je remonte encore pour vérifier. Des fois c'est la cafetière.* » « *C'est X qui m'a parlé de vous et qui m'a conseillé de venir* ». Evelyne déclare que « *c'est mon stress qui m'amène à consulter* ». Elle expose que son travail l'épuise, plus précisément le stress et l'anxiété qu'il mobilise. Cela l'épuise et envahit ses pensées. « *Mon travail me stresse. C'est pas le travail en lui-même c'est...c'est l'énergie que ça me prend* ». « *J'y pense tout le temps, même le soir* ». Elle fait part d'une anxiété forte. « *Je suis tout le temps stressée* ». La demande de travail psychique s'appuie sur une plainte concernant ses symptômes obsessionnels qu'elle nomme « *TOC* » et sur un état de tension généralisé.

Evelyne s'occupe d'aider des personnes dans une administration bancaire. Elle les reçoit, les accompagne dans les procédures et doit émettre des avis sur leurs demandes. Elle est en couple depuis quelques mois avec un homme. Ils n'habitent pas ensemble. Elle pratique la natation plusieurs fois par semaine. Elle a quelques amis qu'elle voit régulièrement.

Elle est fille unique. Elle est originaire d'une autre région dans laquelle vivent ses parents avec lesquels elle s'entend bien. Elle est venue en Alsace dans le cadre d'une mutation professionnelle et elle retourne les voir environ tous les deux mois. Sa mère est atteinte d'une grave maladie qui a démarré quand Evelyne avait douze ans. Elle a rapidement dû arrêter de travailler et est aujourd'hui très dépendante. Son père travaille, il s'occupe de son épouse et prend à sa charge le quotidien.

IV.2. Le désir de maîtrise

Evelyne mentionne beaucoup ses « TOC ». « *J'en ai marre. C'est tous les jours. Ça me pourrit la vie. Je comprends pas pourquoi je fais ça* ». Pendant plusieurs semaines, les quinze premières minutes de la séance Evelyne les passe à raconter comment elle est remontée chez elle, et a vérifié les plaques de gaz ou la cafetière. Cela se passe toujours et uniquement lors de moments où elle part de chez elle. Evelyne s'exprime également beaucoup sur son travail. « *Je dois gérer les gens. Il faut que le dossier soit bouclé à temps.* » « *Le soir je ré-examine souvent les dossiers. Et je revois la planification.* » « *Je dois faire les demandes dans les temps.* » « *C'est stressant.* ». Les formulations « *je dois* », « *gérer* » et « *faire* », reviennent très fréquemment. Evelyne me demande souvent « *Qu'est-ce que je dois faire ?* » par rapport à ses vérifications compulsives.

Je fais l'hypothèse d'un désir de maîtrise et d'une problématique obsessionnelle. Au niveau du discours manifeste, Evelyne ne parle pas de ses sentiments. Elle ne pose pas ses interrogations par rapport à ce qu'elle pourrait vouloir, désirer, ni en terme de modalités affectives. Elle me semble parler en référence à une pseudo réalité objective : par rapport à ce qui serait logique, une logique basée sur la raison et liée à des faits « objectifs ». Elle ne parvient pas à penser et interroger son symptôme de vérification - que je pense être un symptôme obsessionnel. Le champ sémantique du « faire » et du « devoir » indique un enjeu anal, avec le désir de produire un bon objet pour l'autre, qui se renverse dans le fait de risquer d'être un objet déchet destiné à chuter et à disparaître.

Après plusieurs mois où cette répétition agie de vérification est parlée uniquement du côté d'un mouvement compulsif non relié ni fiable à son histoire, ou à certains enjeux, Evelyne parvient à déplier un peu de parole autour de cela. A la question « Vous imaginez qu'il pourrait se passer quoi ? », elle répond : « *J'ai peur que ça brûle.* » « *que ça prenne feu* », « *que tout brûle* ».

IV.3. Les affects

En ce qui concerne les affects Evelyne manifeste principalement de l'énervement et de l'exaspération ; dans son discours et aussi dans ses intonations de voix.

Elle parle avec irritation des personnes dont elle a les dossiers à charge. « *Ils sont tellement lents. Je comprends pas* ». « *C'est de vrais assistés les gens de nos jours. Ils peuvent même pas remplir un papier tout seul* ». « *Je dois donner un avis sur des faits objectifs. Déjà pour qu'ils disent la vérité c'est la croix et la bannière mais en plus ils veulent pas que je mette les éléments qui joueraient en leur faveur.* »

La forte agressivité d'Evelyne, audible dans ses propos sur elle-même et sur le public qu'elle accueille professionnellement (elle est « *débile* » de remonter chez elle vérifier qu'elle a bien éteint le gaz et/ou la cafetière ; le public qu'elle accompagne « *c'est des assistés* »), dans ses modulations sonores - sa voix est souvent âpre, tendue et parfois monte dans les aigus- évoque une haine revendicatrice envers l'autre et parfois retournée contre elle-même.

Evelyne ne verbalise pas de sentiments et n'élabore pas autour de son agressivité. Elle ne nomme aucune émotion, y compris quand je l'interroge. Elle ne parle pas non plus en termes d'envies ni n'interroge ses relations sur le fil de sentiments ou du sens. Son discours est pragmatique en référence au « normal ». Elle me semble se situer dans ce que Jean-Richard Freymann propose de la problématique obsessionnelle : la haine du désir.³³⁸

Evelyne semble en proie à une forte tension. « *Je suis très stressée* ». « *Le soir je pense aux dossiers en cours* » (Evelyne fait référence à son travail). « *Je stresse si j'arriverai à faire les choses à temps* ». « *Je planifie le soir pour bien gérer* ». Evelyne se plaint beaucoup d'une forte tension, perceptible jusque dans les entretiens. Outre ses ongles rongés, son corps semble en permanence tendu. Elle bouge beaucoup sur sa chaise tout en me fixant constamment dans les yeux. Elle parle toujours très vite, les saccades de sa parole accompagnent celles de son corps. Ses propos sur son « *stress* » et ses ongles rongés jusqu'au sang témoignent d'une tension également hors séance. Cela m'interroge sur la dimension pulsionnelle, et

338 J.R. Freymann, *Du délire au désir*, Eres, 2003

m'amène à un parallèle avec la névrose d'angoisse : une part de l'excitation pulsionnelle ne serait pas médiatisée par de la représentation. Je considère alors le fait de ronger ses ongles comme un agir, un retournement sur le corps propre ou une manière de se sortir de l'angoisse via le sensoriel du corps (à l'instar du recours aux scarifications).

Le transfert

Le transfert est ambivalent. Il n'y a ni acting ni acte manqué, cependant Evelyne ne se saisit que peu des invitations à parler de son histoire, de ses relations affectives. La constante fixité de son regard dans le mien, m'amène à l'hypothèse d'une agressivité, ou d'une peur : elle me fixerait ainsi pour se protéger de l'agressivité qu'elle me suppose. Son attitude m'évoque quelque chose d'infantile – toujours penchée en avant à attendre une réponse, avec une part de haine -sa voix part dans les aigus régulièrement. J'ai l'impression de représenter une figure persécutrice. Au niveau transférentiel, ou contre-transférentiel, je ressens effectivement une certaine agressivité. Je ressens du dégoût, du rejet, et j'ai des fantasmes de meurtre.

IV.4.Surgissement de la détresse : de la difficulté d'être seule...

Après 5 mois de consultations hebdomadaires, au début d'une séance Evelyne éclate en sanglots. Elle pleure longuement, en hoquetant le visage défait, pendant près de dix minutes. « *J'ai tellement honte* » (pleurs). « *Quand mon copain part le matin je supporte pas* » (pleurs). « *J'ai l'impression que je vais mourir* ». (pleurs) « *C'est débile. Je suis vraiment tarée.* » Cela arrive lorsqu'ils se séparent après avoir passé la nuit ensemble. « *C'est au moment où il franchit la porte. J'ai l'impression d'être toute seule, que c'est la fin du monde, que je ne le reverrai jamais* ». (pleurs) « *Quand c'est moi qui pars après avoir dormi chez lui, ça me fait pas ça. C'est quand lui il part. Et si on a juste fait un ciné et que chacun rentre chez soi y a pas de problème. C'est le matin. C'est après qu'on a dormi ensemble* ».

Je fais l'hypothèse que cette décharge via l'affect témoigne d'un accès à ses émotions rendu possible par le travail des mois de thérapie qui ont précédé.

Le contenu du discours d'Evelyne semble indiquer une défaillance imaginaire autour de la séparation. Dans certains contextes, une séparation dans la réalité (lorsque son petit ami part le matin) réactualise une séparation antérieure vécue comme une perte irrémédiable. Ce qui surgit là est un sentiment de solitude sans limite et sans recours qui n'est pas sans faire penser à l'*hilflosigkeit* (détresse sans recours). Autrement dit la réactualisation d'états de détresse psychique du nourrisson où quand l'autre sort de son champ perceptif, elle se retrouve dans une solitude absolue. A ce moment-là sans recours imaginaire, l'autre n'existe plus et son propre sentiment d'existence est menacé.

Cette séance où Evelyne déborde du côté de l'affect inaugure un travail sur ses relations affectives.

A partir de là, Evelyne parle beaucoup de sa relation de couple.

IV.5....à la question de l'amour

Evelyne revient sur ces moments très difficiles où son compagnon part le matin et elle commence à parler de sa relation de couple.

« *On a en projet de partir à Marseille. François [son compagnon] veut y vivre depuis longtemps. Il a demandé sa mutation.* » « *Du coup je chercherai du travail là-bas* ». Evelyne expose leur projet, emménager ensemble dans cette ville. Le moment du départ est conditionné par le moment où son compagnon obtiendra sa mutation, ce qui amène une incertitude entre quelques mois et un ou deux ans. Evelyne parle à plusieurs reprises de ses hésitations entre demander elle-même une mutation dans une agence à Marseille à la banque qui l'emploie ou attendre que son compagnon obtienne sa mutation. Pendant plusieurs mois elle parle de sa relation de couple au travers d'une interrogation rationnelle sur comment elle doit *gérer* et ce qu'elle *doit faire* au niveau professionnel pour ce changement de lieu

géographique. *« Si je demande ma mutation et que je l'obtiens avant lui, je vais partir et si ça se trouve on sera pas dans la même ville pendant un an ou deux. C'est pas possible qu'on soit séparé ».* *« Si j'attends qu'il ait sa mutation pour demander la mienne, si ça se trouve je l'aurai que plusieurs années après et on sera séparé, je le supporterai pas ».* *« Je peux démissionner et partir avec lui mais je veux pas être à sa charge et je sais pas en combien de temps je trouverais un boulot là-bas ».*

Par ce biais apparaît enfin une incertitude, un endroit où elle ne sait pas, qu'elle dialectise elle-même, pesant le pour et le contre. A travers cette interrogation, légitime à ses yeux car se posant logiquement par rapport à une réalité socio-économique, Evelyne se risque progressivement à aborder la dimension affective.

« Il est tout cool ça m'énerve ». *« Il ne se rend pas compte de ce que ça représente pour moi : aller dans une ville que je n'aurais pas choisie, perdre mon travail, prendre le risque de ne pas en retrouver un avec les mêmes avantages. »* Une plainte émerge, au départ sous la forme d'un manque de réalisme de son compagnon quant aux enjeux dans la réalité pour elle.

« Hier soir après le ciné on est rentré chacun chez soi. J'ai pas compris. Je ne le comprends pas. » Enfin émerge chez Evelyne une interrogation sur le désir de l'autre. Elle relate bon nombre de situations, du quotidien et relativement récentes (quelques jours, quelques semaines) où l'attitude de son petit ami lui fut incompréhensible ; jusqu'à arriver à *« Je me demande s'il m'aime »*. Il lui devient possible d'essayer de s'imaginer ce qui anime l'autre et d'acter qu'elle ne sait pas. Il aura fallu des mois à Evelyne pour accéder à cette question qui semble lui être insupportable.

IV.6.Enjeux amoureux

« Je me demande ce qu'il fait quand il n'est pas avec moi ». *« Je trouve qu'on ne fait pas assez l'amour, on le fait environ tous les quinze jours. Dans une relation normale c'est plus souvent non ? »* *« Des fois on se dispute, enfin c'est moi qui suis*

chiante, il faut que je me surveille. Hier je lui ai fait un foin car il a pas vu que je m'étais coupé les cheveux ». Evelyne évoque ces questions en détournant fréquemment le regard, elle devient souvent rouge, ce qui m'amène à l'hypothèse d'un sentiment de honte ou à tout le moins de gêne. Ces enjeux me semblent narcissiques, sur le versant d'être aimée et sur celui d'être normale.

« *Je suis superchiante avec lui. Je lui fait des scènes pour rien.* » « *Il est vraiment admirable de me supporter* ». Lorsqu' Evelyne évoque des tensions avec son compagnon elle termine toujours par des auto-reproches. Cela ouvre à plusieurs hypothèses : un retournement sur la personne propre de motions agressives, une position masochiste, une incapacité imaginaire autour de l'inadéquation ou de la séparation qui l'amène à éviter la question, une idéalisation indélogeable de l'autre. Si Evelyne se plaint et est du côté d'une insatisfaction, jamais elle ne formule une critique manifeste, un jugement négatif envers son compagnon. Jamais non plus elle n'évoque la possibilité d'une rupture.

La répétition d'anecdotes de sa relation de couple actuelle, la répétition de la plainte, des auto-reproches, sous une forme quasi identique m'amène à interroger Evelyne sur son passé amoureux, dans la visée d'ouvrir à d'autres représentations, d'amener d'autres mouvements.

Après avoir énuméré ses relations amoureuses, dans une chronologie précise de l'ordre et de la durée, Evelyne parle plus spécifiquement d'une relation. « *La rupture fut terrible. Un jour il m'a simplement jetée* ». « *Je n'ai jamais pu avoir la moindre explication.* »

« *Je l'aimais tellement.* » « *Je ne me suis jamais sentie aussi femme* ». « *Il me voyait* ». « *C'était merveilleux, avec lui je me sentais belle, j'avais l'impression d'être vue, d'exister* ». Cette relation a duré quelques mois et semble avoir été fortement investie par Evelyne. « *Je pensais que c'était l'homme de ma vie. Je pensais qu'on ferait notre vie ensemble* ». « *Je pense que pour lui j'ai jamais compté, que c'était juste comme ça, mais moi j'y croyais, j'étais à fond* ». « *J'allais chez lui le soir. C'était merveilleux. On passait la soirée ensemble. Je me sentais*

chez moi. C'est comme si on habitait ensemble, pour moi on était un couple.» « Un jour j'ai appris qu'il en voyait une autre. J'ai pété un plomb mais bon je me suis dit lui et moi c'est du sérieux. Je pensais qu'avec l'autre c'était juste comme ça et qu'il finirait par se stabiliser avec moi, qu'un jour il n'y aurait plus que moi. »

C'est après ces narrations autour de la question amoureuse qu'Evelyne se met à parler de ses parents par rapport auxquels elle était toujours restée évasive.

IV.7. Le couple parental.

« Ma mère est gravement malade. Elle est à la maison. Elle ne fait rien ». « Quand je vais chez mes parents c'est compliqué. Je sais pas quoi dire à ma mère. » « Elle ne parle pas. Elle ne dit rien ». Quand Evelyne retourne au domicile parental, elle échange principalement avec son père. Sa mère est écartée de toute interaction sous prétexte de sa maladie. « On discute avec mon père. On parle boulot. Et puis on parle de ma mère. C'est lourd pour lui. » « Il prend tout à sa charge. » « Je sais pas comment il fait. »

Parce que cela me paraît flou et quelque peu étrange, je propose à Evelyne de décrire ses week-ends chez ses parents. Sa mère est dans le salon ou dans sa chambre, inactive et silencieuse. Elle ne lit pas, ne regarde pas la télévision, n'écoute pas de musique. *« Elle est immobile et inerte »*. Evelyne semble, là-bas, agir comme si sa mère n'était pas là. *« Est-ce que vous passez des moments avec elle ? » « Non »* répond-elle *« Elle ne parle pas. Je vois pas ce que je pourrais faire avec elle. Elle parle pas. Elle est toujours fatiguée »*. La mère d'Evelyne souffre d'une sclérose en plaque. *« Mon père m'a dit que les médecins disent qu'elle peut parler »*. Cependant Evelyne n'interroge pas le mutisme de sa mère qu'elle banalise sous couvert de la maladie. Quand je demande à Evelyne ce qu'elle aimerait vivre avec sa mère, elle s'effondre et pleure.

Je l'interroge sur le démarrage de cette maladie dans l'idée de lui permettre de construire une histoire. *« Ma mère est tombée malade quand j'avais...heu...je pense vers douze ans »*. *« Personne m'a expliqué »*. *« Elle s'est arrêtée de travailler »*. Evelyne ne construit pas de narration. Elle ne parvient pas à déplier son

adolescence et son enfance. « *Je sais pas* », « *Je me souviens pas* » répond-elle à mes questions concernant son enfance et son adolescence, que ce soit sur le registre du familial ou du lien social (amis, école).

Quant à sa mère, Evelyne ne parvient pas à interroger le lien qu'elles ont. Elle parle un peu plus de son père, qu'elle a de temps en temps au téléphone. « *Je lui raconte ce qui se passe au travail. Il me parle un peu de son travail et surtout de ma mère.* » « *Cette semaine elle est tombée* ». « *Quand mon père travaille c'est ma grand-mère qui vient s'occuper de ma mère.* » La mère de son père habite une maison proche et vient chaque jour « *faire manger ma mère* ».

Evelyne raconte cela par bribes, uniquement en réponse à mes questions. L'inviter à évoquer ses souvenirs, l'interroger en termes de sentiments ne l'amène pas à des narrations. Je fais alors appel au jugement. Je lui demande ce qu'elle « *en pense* », de la situation de sa mère, de son père, du lien entre ses parents. « *Mon père se sacrifie* ». « *Il vit plus, il fait que s'occuper de ma mère.* »

Les difficultés d'Evelyne dans son couple pourraient être liées à ce qu'elle a entendu ou fantasmé du conjugo parental. Son père aurait une relation à son épouse basée sur les besoins, sans relation affective. Cette dernière ne serait qu'un fardeau, dont la subjectivité serait niée. La dimension sacrificielle pourrait être une érotisation de la pulsion de mort et un renversement dans le contraire. Son père serait dans une position sadique renversée en masochisme.

IV.8. Le corps en jeu.

Un jour Evelyne démarre une séance en évoquant la possibilité d'une grave maladie. Suite à une prise de sang, son médecin généraliste lui a prescrit une consultation chez un spécialiste, accompagnée d'un discours inquiétant sur une possible forme de cancer au pronostic sombre.

« *Mon médecin m'a dit que mon taux de *** était inquiétant, il m'a envoyée chez le Professeur W. à Paris. J'ai cherché sur internet, c'est possible que ce soit un*

*cancer de ****. C'est un cancer super grave, ça se soigne pas. [pleurs] J'ai peur de mourir. [pleurs] »*

Pendant plusieurs mois Evelyne reste dans l'incertitude allant chez plusieurs spécialistes (neuf au total, chaque fois elle y est envoyée par le précédent). Durant cette période, elle dialectise sa relation à l'autre avec beaucoup plus d'affect et de questionnement. Il s'avère finalement qu'elle est porteuse saine et que le risque d'une évolution en cancer était d'une probabilité très faible.

*« C'était atroce [pleurs]. Elle m'a reçue dix minutes. J'ai rien compris à ce qu'elle m'a dit. Elle m'a envoyée chez K. pour d'autres analyses. Elle m'a dit que c'était probablement le cancer de ***. Elle m'a balancé ça. »*

Evelyne talonnée imaginativement par la mort, confrontée à sa mortalité, à travers ses narrations de consultations médicales, et ses relations aux divers médecins auxquels elle fut confrontée, déplie autrement sa relation à l'autre.

« Comment peut-on parler à quelqu'un comme ça ? Pour elle [un médecin] je n'existe pas ! Elle me balance ça comme si je ressentais rien, comme si j'étais personne ! mais c'est ma vie ! »

« Je ne suis pas un objet, je suis quelqu'un ! ».

« Mercredi j'étais chez le Docteur H., c'est Z. qui m'avait envoyée avec mes analyses parce que H. est une spécialiste de la question, une des trois en France. Quand je suis arrivée, je me suis rendue compte qu'en fait c'était pour un traitement expérimental. On était quatorze et ils nous ont expliqué le traitement. Non. !Je ferai pas ce protocole ! »

« Pourquoi elle m'a rien dit ? » « Mais je suis quoi moi pour elle ? »

Evelyne parle de manière assez neutre de ses rendez-vous avec des médecins spécialistes hommes, relatant la violence du discours médical (rendez-vous très courts, jargon non compréhensible, annonce de diagnostic effrayant à la va-vite et sans explication, renvoi chez un confrère) de manière assez calme, le déplorant de manière mesurée. Lorsque Evelyne relate ses consultations avec des médecins

spécialistes femmes, ses affects sont beaucoup plus forts. Elle pleure ou se met en colère et revient constamment la question « *Je suis qui/quoi pour qu'elle me parle comme ça ?* » « *Comment peut-on traiter ainsi quelqu'un ?* » « *On dirait que je n'existe pas* ». La question du savoir sur le versant du diagnostic et pronostic médical s'efface derrière la question de qui elle est pour l'autre. Soit Evelyne réactualise sur les médecins femmes une question sans réponse à la mère, accompagnée du sentiment de ne pas exister dans le regard de la mère, d'être réduite à une chose ; soit elle est dans un mécanisme projectif par rapport à sa mère qui n'existe pas pour elle.

Quelques semaines après avoir appris qu'elle était porteuse d'une potentialité de déclarer un cancer du ***** dans un futur indéterminé et d'une probabilité très faible, Evelyne arrête sa psychothérapie en disant que comme elle déménage dans deux mois, autant arrêter de suite. Le suivi aura duré quinze mois, à raison d'une séance hebdomadaire.

IV.9.Synthèse : la pulsion de mort

Evelyne n'est pas dans un agir spécifique particulier contrairement à Isabelle (la boulimie) ou Carole (mordre et frapper), ni dans une mise en jeu spectaculaire du corps propre comme Héloïse. Les vérifications obsessionnelles d'Evelyne sont cependant des agierens et la dimension pulsionnelle forte (tension du corps, tension de la voix, ongles rongés) m'amènent à considérer la situation d'Evelyne comme pouvant prendre place dans ce travail.

Elle est en proie à une tension corporelle peu commune. La tension de son corps perceptible dans ses crispations et ses mouvements permanents est quasi constante, la tension de sa voix aux modulations excessives indiquent qu'une part de l'énergie psychique emprunte la voie somatique et qu'une tension physique ne parvient pas à passer dans le psychique. Il y a des similitudes avec la névrose d'angoisse. Outre la tension générale du corps, lors des séances un investissement fort de la voix et du regard est repérable. Evelyne me fixe sans ciller, continuellement les yeux

exorbités, et sa voix subit de fortes variations non pas dans une théâtralisation stylisée mais dans un débordement.

Evelyne est extrêmement anxieuse. Dans une prépondérance de mécanismes obsessionnels, elle parvient pour partie à accrocher son angoisse à des représentations : elle s'inquiète pour son travail, pour sa situation de couple. Une part échappe à une liaison suffisante et produit les symptômes obsessionnels, ses répétitions incontrôlées de vérifications. La problématique d'Evelyne est obsessionnelle : elle a des fantasmes de maîtrise et de contrôle, une forte revendication, la haine est très présente. L'enjeu anal est audible à travers son obsession de faire et de devoir. Les mécanismes de défense névrotiques sont majoritaires.

La censure est forte. Evelyne ne repère pas sa haine, et le retournement de la haine sur la personne propre est fréquente (elle se dénigre beaucoup). Qu'il s'agisse de sadisme du surmoi sur le moi ou d'un masochisme du moi, voire d'un trait mélancolique, la question reste ouverte.

La difficulté à accéder à du matériel de l'enfance et de l'adolescence témoigne également de l'intensité du refoulement.

La seule imaginarisation à laquelle Evelyne parvient concernant ses symptômes obsessionnels est la peur que « *ça brûle* ». Qu'il s'agisse de sa haine de l'autre, que cela renvoie à des désirs de meurtre, ou possiblement à des désirs d'inceste, ses désirs inconscients l'effrayent. Il semble que ça ne brûle pas au niveau de l'amour, et que ça ne flambe pas au niveau de sa sexualité. Ni son désir, ni celui de son compagnon ne sont audibles. Le symptôme obsessionnel de vérification pourrait être une formation de compromis entre un désir de détruire et les exigences de la censure. Les auto-reproches d'Evelyne amènent à l'hypothèse que s'il y a un désir de détruire l'autre, du sadisme, une part de la pulsion de mort s'attaque au moi. L'agressivité tournée vers l'extérieur permet d'érotiser la pulsion de mort et de la détourner du moi. Evelyne en est passée par la castration. Le surmoi est tyrannique.

L'objet sexuel est hétérosexuel, pour Evelyne le phallus est chez l'homme. La rivalité est présente, notamment dans le fantasme d'être « celle qui compte », la préférée du père ; actualisé dans la relation amoureuse qu'elle a fortement investie, avec un homme qui en voyait une autre. Son compagnon actuel ne semble pas avoir beaucoup de désir et elle non plus.

A travers la peur de la mort (dans l'éventualité d'une maladie grave), Evelyne peut sur la figure d'un médecin femme déplier des enjeux par rapport à sa mère. Une mère sadique, ou une mère objet de son sadisme, à laquelle elle demande qui elle est (pour elle). C'est auprès d'une femme qu'Evelyne est en recherche d'un savoir sur elle-même. (Elle réagit peu aux retours maladroits ou violents de médecins hommes).

Du côté de l'identité sexuelle, les indices qu'Evelyne est en difficulté sont l'effondrement lors de moments de séparation (quand son compagnon part le matin) et le besoin d'*être vue* par l'autre amoureux pour *se sentir exister*.

Evelyne interroge le lien amoureux (sa relation de couple actuelle) dans la référence au normal ce qui peut indiquer, outre la dynamique obsessionnelle, une difficulté à subjectiver ses liens amoureux, lieu privilégié de la sexualité. Le peu d'élaboration sur ce qu'elle veut au niveau amoureux, sur les enjeux qu'elle y met peut indiquer que le lien amoureux est très pris dans un enjeu narcissique où elle joue son existence.

Dans la relation amoureuse qui a fait trace pour elle, elle avait l'impression d'*exister* car elle avait l'impression d'*être vue* notamment quand il lui *disait* qu'elle était belle. Elle décrit une dispute avec son compagnon car il n'avait pas *vu* qu'elle s'était fait couper les cheveux.

Cela croisé à sa mise en jeu particulière de la voix et du regard en séance, évoque une répétition autour de l'unification de l'image du corps. Le stade du miroir permet la constitution du moi via le regard et la parole.

Evelyne est en difficulté au niveau imaginaire. Elle n'imagine pas beaucoup l'autre. Si elle prête aux personnes qu'elle reçoit dans son travail un désir d'être assisté, une veulerie, si elle se demande ce que fait son compagnon quand elle n'est pas avec lui

et qu'elle lui prête le fait d'être « cool », elle verbalise et élabore très peu sur les intentions, les mouvements qui pourraient animer les autres, pas plus que sur les siens.

La défaillance imaginaire est plus fortement repérable dans les états d'effondrement qui suivent le départ de son compagnon de chez elle, comme si pendant quelques minutes, elle n'avait aucun recours imaginaire et se retrouvait dans une solitude absolue où son sentiment d'existence est menacé.

L'identité sexuée d'Evelyne semble écrasée dans le champ de l'imaginaire spéculaire. La question de l'image n'apparaît comme préoccupation pour Evelyne que dans le registre amoureux et liée à la question d'exister. Elle n'a pas de discours d'idéalisation que ce soit la maternité, la réussite professionnelle,...

Au niveau de sa position fantasmatique, Evelyne semble en position d'objet *a* : elle garde le sentiment d'avoir « été jetée », et son inquiétude est sur le versant de n'être rien pour l'autre.

Je fais l'hypothèse que tout en croisant des enjeux oedipiens classiques, la souffrance d'Evelyne (symptôme de vérification, angoisse et douleur amoureuse) manifeste d'une inconsistance de son identité sexuelle qui met à mal le fait d'exister.

Les pistes de travail psychiques sont, à partir du « je me demande s'il m'aime », de travailler des voies d'imaginarisation en encourageant des narrations sur l'amour, les différentes formes d'amour (filiales, amicales et amoureuses), d'amener une dialectique entre l'autre et elle, de renforcer la consistance imaginaire en l'invitant à imaginer son avenir, une vie rêvée...

Une autre perspective est ce qui émergerait lorsqu'elle pourrait entendre sa haine, notamment une possible conflictualisation consciente-pré-consciente.

Peut-être ensuite des symbolisations pourraient avoir lieu.

La prudence serait de mise pour éviter le risque d'une désinhibition pulsion de vie-pulsion de mort avec le danger d'un déchaînement de la pulsion de mort ou d'un

morcellement de l'image du corps qui pourrait faire apparaître une structure mélancolique.

V.Alexandra la mascarade :

V.1.Contexte et élément biographiques

Alexandra est une femme de trente ans, très grande, vêtue avec beaucoup de recherche dans un style alternatif, vêtements de cuir de couleur, coiffure très travaillée, talons hauts, piercing aux oreilles et à un sourcil, j'aperçois des morceaux de tatouages par l'échancrure de ses vêtements. *« Je viens parce que j'en peux plus »*. Elle est au bord des larmes. *« Mon compagnon qui est psychologue m'a conseillé d'aller voir un psy »*. *« Je sais pas trop où j'en suis. Avec le père de mon fils c'est compliqué. Avec mon fils aussi »*. *« Et je veux me lancer à mon compte. Et je suis trop stressée. Certains jours j'ai beaucoup d'énergie, d'autres je suis complètement déprimée »*. Alexandra s'anime en décrivant son métier. Elle est conseillère image. Elle s'occupe de relooker des personnes – vêtements, coiffure, maquillage. Elle parle avec enthousiasme et assurance des divers aspects de son travail.

Alexandra est fille unique. Son père est décédé quand elle avait onze ans. Sa relation avec sa mère a toujours été compliquée et depuis son adolescence est conflictuelle. Après un BEP de coiffure, dès ses dix-huit ans elle est partie vivre avec un homme un peu plus âgé qu'elle (vingt-deux ans). Ils ont fait un enfant tout de suite et ont vécu 8 ans ensemble. Ils vivaient dans un petit village, elle était femme au foyer. Elle ne supportait pas cette vie, de village et de couple, et après huit ans elle l'a quitté. Elle a emménagé avec son fils dans une grande ville. Elle a fréquenté ensuite les milieux undergrounds, et a eu une vie sociale, festive et amoureuse conséquente – du fait d'une garde alternée, elle a son fils une semaine sur deux, l'autre semaine elle vit une vie de femme célibataire. Depuis deux ans elle est avec son compagnon actuel, psychologue de formation, tatoueur par passion. Son compagnon a fait une reconversion professionnelle il y a un an et est installé comme tatoueur. Elle-même après une formation en conseillère image-coaching a démarré une activité de conseillère image il y a dix mois. Ils vivent ensemble, une semaine sur deux seuls, une semaine sur deux avec son fils et la fille de monsieur.

Ils sont en train de faire des démarches pour louer un local conjointement et mener leurs activités professionnelles dans le même lieu.

J'ai reçu Alexandra une fois par semaine durant trois ans.

V.2.L'image

L'image est très importante pour Alexandra. Elle l'aborde d'abord à partir de son métier dont elle parle avec passion. *« Ce que je préfère dans mon travail c'est de contribuer à changer l'image que les femmes qui viennent me voir ont d'elles-mêmes ».* *« Je les écoute. Ce qui compte c'est qu'elles reprennent confiance en elles. »* *« J'aime créer une ambiance. J'aménage les lieux, je dépose plein de vêtements qui pourraient leur plaire. Et je les accompagne à choisir ».* Elle me laisse une carte qui comporte l'adresse de son blog pour que je lise les commentaires des femmes qu'elle a accompagnées. *« Parfois je leur organise des séances photos. C'est Philippe [son compagnon] qui fait les photos. »* *« Ce qu'il y a de plus gratifiant c'est quand je vois leur regard de surprise et qu'elle dise « oh ! Comme je suis belle ».*

« Moi j'ai l'air belle, parce que je maîtrise mon image. Mais en fait je suis grosse. Et vous verriez ma tête le matin, une vraie catastrophe. J'ai les yeux trop rapprochés et une vilaine peau ». L'image comme espace de créativité et de confiance se révèle rapidement être une question de maîtrise derrière laquelle Alexandra a une image négative d'elle-même. Le narcissisme abordé sur le versant scopique, semble plutôt fragile. Lorsqu'à plusieurs reprises j'invite Alexandra à parler de son rapport à son corps, elle ne se saisit pas de la proposition.

V.3.Sa mère et sa maternité

« Ma relation avec ma mère a toujours été difficile. » *« Mon père est mort quand j'avais onze ans, c'était un vrai mausolée à la maison ».* *« Ma mère me reprochait tout ce que je faisais. J'avais tout le temps droit à des reproches. »* *« Je pense qu'elle a jamais accepté qu'il soit mort ».* *« Elle « était tout le temps triste ».* *« Quand j'avais quatorze ans on se disputait tout le temps. »* *« Je pense qu'elle était toxique. »* *« A la fois on était très fusionnelles, à la fois on s'entendait pas du tout ».*

« *Quand j'ai fait un BEP coiffure, c'était la fin du monde pour elle, c'était nul.* »
« *Elle me trouvait trop grosse, moche, vulgaire.* » « *Dès que j'ai pu, je suis partie.*
Dès mes 18 ans ». Alexandra décrit une enfance dans l'ombre de son père mort,
dont elle n'a que peu de souvenirs, avec une mère exigeante, tyrannique et
dénigrante. A la question de « bons souvenirs » avec sa mère, elle répond « *j'en ai
pas.* »

Encore aujourd'hui sa relation a sa mère lui est compliquée. « *J'ai coupé les ponts
plusieurs fois. Plusieurs années. J'ai repris contact avec elle pour mon fils.* » ; « *ça
se passe très mal entre nous.* » « *Elle croit que j'en ai après son argent. Je m'en
fous de son fric.* » « *Je dépose mon fils chez elle pour la journée.* » « *Je pense
qu'elle est toxique pour lui. Elle lui dit des horreurs sur moi.* » « *L'autre jour on
avait rendez-vous sur un parking pour que je récupère mon fils. Elle m'a fait une
scène sur le parking. Comme quoi ça va pas comment je l'habille.* » « *Elle veut voir
mon fils juste pour me faire chier.* » A la question « si vous pensez que votre mère
est toxique pour votre fils, pourquoi vous le laissez avec elle ? », Alexandra répond
« *Ben elle le veut. Je me vois pas ne pas lui donner.* » Alexandra ne nomme jamais
son fils par son prénom. Il semble être un enjeu entre sa mère et elle. Concernant sa
relation avec sa mère en dehors de son fils, Alexandra ne rapporte que des éléments
négatifs. « *Elle sait pas ce que je fais comme métier. Ça l'intéresse pas.* ». « *Pour
elle si tu gagnes pas plein de thunes, ça n'a aucune valeur.* » « *Elle est venue chez
nous deux ou trois fois. Elle aime pas. Elle considère qu'on est des saltimbanques.*
Elle aime pas Philippe, elle aime pas la déco. » « *Elle critique tout.* ». Le fils
d'Alexandra est la seule raison pour laquelle ces deux femmes se voient, peu, et se
croisent parfois. Tout en disant régulièrement que sa mère est « toxique »,
Alexandra ne parvient pas à mettre une distance. Elle évoque chacune de leur
rencontre avec la même surprise blessée, comme si c'était la première fois et, bien
qu'elle pense sa mère néfaste pour son fils, refuser de « *lui donner* » n'est pas
possible pour elle.

Alexandra est véhémement quand elle parle de sa mère, dont elle dit des choses
négatives. Cependant dans la réalité sa seule manière de s'opposer à elle semble
être l'évitement : les périodes où elle « *coupe les ponts* » et ne la voit pas pendant

plusieurs mois ou plusieurs années. Dans les rencontres Alexandra semble ne pas parvenir à dire une différence de vue, un désaccord, encore moins un refus.

Alexandra semble manquer d'assurance en tant que mère. *« Mon fils est difficile. Il ne s'entend pas avec Philippe. Bon après on a vécu quatre ans tous les deux. On est fusionnel. »*. *« Philippe il est psychologue. Il m'explique souvent ce que je devrais faire avec mon fils. Je suis trop laxiste »*. *« Avec Philippe parfois c'est compliqué, c'est parce que je suis insupportable. »* *« Je suis pénible »*. Chaque fois qu'Alexandra évoque une difficulté relationnelle, (avec son fils, son compagnon) elle l'attribue à ce qui n'irait pas chez elle. Ses propos sont marqués par une forte dévalorisation. Dans les premières semaines de psychothérapie quand je lui renvoie, elle pleure.

Elle évoque les difficultés de son fils en citant son compagnon. Deux fois je lui demande comment s'appelle son fils, sinon elle dit toujours « mon fils » ou « l'enfant ». *« Il est difficile. »* *« Il est pénible »*. *« Il a des problèmes. »* *« Pour les devoirs il est chiant. Je dois lui dire quarante fois »*. *« Philippe a dit qu'on devait mettre des règles. On le punit de console. »* *« Vous recevez aussi les enfants ? Non, parce que je me dis qu'il a un problème je devrais l'envoyer chez un psy. »* Les propos d'Alexandra quant à son fils sont peu accompagnés d'affects, si ce n'est un agacement assez froid. Dans l'idée de l'amener à déplier je lui demande en quoi son fils est pénible *« Il répond »*. *« Il fait pas ce qu'on lui dit »*. Ses réponses sont brèves. Aux questions de ce qu'aime son fils, ce qui l'intéresse, Alexandra semble surprise *« Les jeux vidéos. La console »*. Ses propos sont succincts. Alexandra parle de son fils de la même position qu'elle décrit de sa mère envers elle : un discours négatif, critique, avec une absence d'intérêt pour lui (ses centres d'intérêts..) ce qui m'amène à l'hypothèse d'une identification à sa mère en tant que mère. Je m'interroge également si sa demande que je reçoive son fils (que j'ai évidemment déclinée) n'est pas une tentative de répéter avec moi la triangulation avec sa mère.

La fille de treize ans de son compagnon réside chez eux parfois un week-end sur deux, parfois une semaine sur deux. *« C'est moi qui m'en occupe. On fait des trucs de filles. Je lui propose de fabriquer des bijoux ou de dessiner »*. *« Elle m'énerve.*

Elle est jamais contente. » « Je pense qu'elle ne m'accepte pas. » « Elle me provoque ». « Elle est jalouse. » « Avec moi elle râle et dès que Philippe est là elle est toute mielleuse. » « Elle voudrait que je sois pas là ». « ça me saoule de devoir m'occuper d'elle alors qu'elle m'aime pas. » Là il me semble qu'apparaît la question de la rivalité pour Alexandra.

Alexandra parle très peu de son père, dont elle n'a pas de souvenirs. Son compagnon actuel semble être mis en position de savoir. Quand elle se dénigre ou quand elle évoque les « *problèmes* » de son fils elle cite son compagnon.

Elle parle du père de son fils. *« ça se passe pas bien chez son père. » « Je vois bien qu'il aime pas y aller. » « La semaine dernière mon fils était pas bien quand il est revenu de chez son père. » « Si j'ai bien compris, ils étaient saouls. Et ils ont faits des blagues de culs ». « Son père le laisse livré à lui-même, il s'ennuie. » « Ah! Son père, les devoirs, il s'en occupe pas ! »*. Elle décrit cet homme comme un père indifférent et négligent.

V.4. Autour du corps

« J'ai l'air belle mais c'est parce que je sais bien m'habiller ». « En vérité je suis grosse ». « je suis devenue grosse vers quinze ans ». « J'aimerais bien maigrir mais j'y arrive pas ». « J'ai été anorexique durant deux ans. J'étais très maigre et je mangeais rien ». « Quand ça va pas, je ne mange plus ». « Vous verriez ma tête le matin, une horreur ! » « sans maquillage je suis une catastrophe ». A l'invitation de parler de comment elle se voit, de ce qu'elle voit dans le miroir, de ce qu'elle aime chez elle, Alexandra pleure et répond « *rien* ».

Dans les critères actuels, Alexandra est une femme très belle et très élégante. Ses tenues vestimentaires originales et très travaillées, ses maquillages variés et très maîtrisés, ses cheveux qui varient régulièrement en coupe et en couleur, son aisance gestuelle, ses poses, sa voix assurée, me donnent le sentiment d'une grande aisance dans les rapports de séduction.

Cependant, associés à son discours, ils m'évoquent une mise en scène de son corps, qu'elle maîtrise à la perfection, mais qu'elle vit comme une mascarade.

Lorsqu'elle parle avec enthousiasme de son projet de partage de lieu professionnel avec son compagnon et du fait qu'il soit tatoueur, elle m'explique avec fierté qu'il la tatoue. Elle insiste pour me montrer une de ses créations, et avant que j'ai le temps de répondre quoi que ce soit, elle se lève, se retourne et soulève son tee-shirt, exhibant un immense tatouage qui lui couvre tout le dos (une sirène dans un paysage marin, navire, écume,...). « *Mon corps est son espace d'expression* » dit-elle avec ce qui me semble être une joie exaltée. « *Il m'a fait neuf tatouages.* » « *J'adore quand on va au resto et que je porte une robe dos nu. Les gens viennent admirer et il est très fier* ». « *Bon ça je déguste. Ça fait mal. Mais je suis endurente.* » « *J'ai envie d'un tatouage au mollet* ».

Cela m'interroge sur ce qui est à l'oeuvre pour Alexandra. Si cela est sous-tendu par une dynamique fantasmatique : être l'espace d'expression créative du désir de l'autre amoureux, il s'agit quand même d'actes qui vont au-delà de la métaphore, marquant le réel du corps. Je m'interroge également sur les moments de tatouage qui sont -à minima aussi- des moments de douleur infligés par l'autre.

V.5.Erotisme

Alexandra aborde sa sexualité comme problématique dans une séance où la gêne prédomine. « *Avec Philippe ce n'est pas toujours facile* ». « *Parfois on se fait la gueule* ». « *Il a un côté grave, sérieux parfois qui m'ennuie* ». « *Mais bon le..le ..le problème c'est..c'est..enfin au niveau sexuel c'est pas toujours facile..il..enfin...on a une..on a une sexualité pas classique. Je..je..suis soumise...enfin..je ..enfin pas vraiment mais...* » Alexandra parle sans me regarder. Elle semble embarrassée, elle rougit. Je lui dis « *Vous parlez de Bds^m³³⁹ ?* » « *Oui !* » répond-elle. Elle semble soulagée. Et elle se met à parler, toujours en évitant de me regarder. « *C'est pas vraiment du sm hein ! Mais bon on a un trip de soumission. J'ai découvert ça dans les milieux que je fréquentais. Notre relation a démarré là-dessus. Et avec Philippe ce qui est compliqué c'est qu'il voudrait que je vienne comme ça : soumise ! Mais*

339 BDSM est un sigle :Bondage-Discipline Domination-Soumission Sado-Masochisme

moi je peux pas ! Parfois je viens vers lui, et j'ai envie mais y m'répond « t'es pas soumise là ! » bref y m'envoie chier, alors on fait pas souvent l'amour ».

Suite à cette séance Alexandra revisite sa vie érotique.

Avec le père de son fils « C'était mon premier. Ça se passait bien. J'ai toujours eu des orgasmes très facilement. Enfin sauf avec Philippe. » « Avec lui [son premier partenaire] c'était simple. Avec lui c'était que je m'ennuyais. Ça m'étouffait cette vie, sans perspective. Dans un village à faire la cuisine et le ménage. Je m'ennuyais. » « Et les soirées c'était des repas avec ses potes du village, l'horreur absolue ».

Après avoir quitté son époux, Alexandra mena pendant quatre ans une vie d'aventures. « Une semaine sur deux je m'occupais que de mon fils, une semaine sur deux je vivais ma vie. » « Je sortais beaucoup, dans les concerts, les bars,... ». « Quand un mec me plaisait, je couchais avec lui. C'était simple et agréable ». « J'avais beaucoup de succès ». « Je sortais avec mes copines, je savais jamais ce qui allait se passer ».

« Avant Philippe, j'avais rencontré Arnaud. C'était ma première relation bdsm. Ça se passait super bien. J'ai du tempérament mais j'aime être domptée. Il m'attachait. Ça me rassurait. Je pouvais me lâcher. » Alexandra décrit plusieurs souvenirs érotiques précis où à la fois il semble qu'il y ait montage d'une scène fantasmagique et où à la fois la sensation des limites de son corps via des cordes ou autre semble la rassurer et lui permettre un lâcher prise du côté de ses sensations érotiques. « moi quand je m'approche de l'orgasme, bon je parle pas des orgasmes clitoridiens. Ça, c'est simple et localisé. Non je parle de l'orgasme vaginal. Eh bien j'ai l'impression que je vais me dissoudre dans l'univers. C'est hyperflippant. Eh bien quand je suis attachée eh bien je sens mon corps, y a pas de danger que je me perde alors je peux me lâcher dans mes sensations et pffuiii là j'ai des orgasmes de folie ».

Je fais l'hypothèse que le fantasme à l'oeuvre était de l'ordre d'un fantasme de viol qui permet de se dire « je n'y suis pour rien »³⁴⁰. Cela pose indirectement la question d'une position masochiste. Si elle n'y est pas, si elle n'est pas là en position de sujet, elle se retrouve en position d'objet. Pour peu qu'une jouissance y soit associée, cela procède du masochisme. D'autre part cela pose la question d'un vacillement des limites du corps ou du sentiment d'existence où la génitalité avec son corps entravé la rassemble via l'image du corps.

V.6. Questions amoureuses

Alexandra en revisitant sa vie érotique évoque la question amoureuse. « Avec Arnaud j'aurais bien aimé du sérieux, qu'on s'installe ensemble mais il ne voulait pas. » Parallèlement au fait qu'elle évoque différentes rencontres où sa sexualité lui fut simple et lui value des bénéfices narcissiques, elle interroge sa relation de couple actuelle. De ce qui « ne va pas chez moi » elle arrive à une possibilité d'exprimer de l'insatisfaction vis à vis de son compagnon. « Je pense qu'il ne me comprend pas. Quand j'ai envie de lui, il m'envoie bouler et il me reproche de pas être soumise. Mais je vais pas venir comme ça ! Je peux pas ! C'est pas comme ça que je fonctionne ».

« Ca risque d'être difficile de bosser au même endroit. On va se voir H24 »
« Philippe il est chiant parfois, il est super maniaque. » « Moi j'ai besoin de calme quand je travaille ». « Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée ». « J'ai envie de sortir des fois. Philippe il est hyper casanier. » « Parfois je me dis que c'est pas le bon. Peut-être je devrais chercher quelqu'un d'autre ».

Alexandra parle beaucoup des hommes sur le versant amoureux. Ses amitiés, majoritairement féminines, semblent lui convenir et ne l'interrogent pas.

Alexandra n'a jamais vécu seule. Elle est partie de chez sa mère pour emménager avec l'homme qui devint son époux. Lorsqu'elle le quitta elle s'installa chez une amie. Elle en partit pour vivre avec son compagnon actuel.

340 le fantasme de viol accompagne la position passive selon H. Deustch,(thèse, Chapitre II, I.8. Identifications, surmoi et idéal du moi chez la fille)

A partir du moment où elle se met à parler de la possibilité d'un autre homme (et à évoquer précisément des hommes de la réalité qui pourraient lui convenir), Alexandra cesse de se dévaloriser, de pleurer en séance et de décrire des états de désespoir.

Elle évoque un moment extra-conjugal satisfaisant pour elle lors de la dernière séance où elle vient. C'est un homme qu'elle connaît et elle en parle dans l'idée de se mettre en couple avec lui.

Elle dit qu'elle veut « *arrêter* [le travail psychothérapique] *pour l'instant, pour des raisons financières.* »

V.7.Synthèse : le masochisme

J'ai choisi la situation clinique d'Alexandra pour éclairer la question de l'identité sexuelle à partir de la sexualité. Alexandra n'effectue pas d'agirs particuliers, cependant dans sa relation amoureuse une mise en jeu de son corps réel – elle se fait tatouer par son compagnon – éclaire une issue possible de la question du féminin via le corporel.

Alexandra parle de manière très érotisée des tatouages et du fait d'être tatouée par son compagnon. Elle en parle avec une joie exaltée et un sentiment de fierté. Ces actes et leurs traces sont pris dans du fantasme.

Les fantasmes conscient/pré-conscients sont : être une surface d'expression pour l'autre, être courageuse (supporter la douleur), être « *l'espace de création* » de l'autre.

Il y a probablement un fantasme masochiste inconscient, être l'objet de l'autre, être sa créature (plus que sa création). Subir la douleur par l'autre. Alexandra semble investir la douleur d'être tatouée, travestie au niveau conscient par un habillage de « courage ». Alexandra semble jouir de la position surmoïque, voire sadique, de son compagnon. Les reproches, dénigrement qu'elle subit concernant l'éducation de son fils, sont banalisés et paraissent même la rassurer. Elle dit qu'il « *l'aide et qu'il sait* » avec un air satisfait.

Alexandra a quelques traits de perversion : masochisme et exhibitionnisme (le moment où elle se défait soudainement de son tee-shirt et m'impose la vue de son dos pour montrer son tatouage).

Au niveau oedipien, Alexandra est au niveau conscient dans un mouvement de haine par rapport à sa mère tout en cherchant sa reconnaissance. (Elle est à chaque fois surprise du manque d'intérêt de sa mère et de son rejet). Elle est ambivalente : haine et demande d'amour. Elle dit avoir vécu dans l'ombre de son père mort (le mausolée).

Son choix d'objet est hétérosexuel. Son compagnon semble avoir certains traits de sa mère : comme elle il la dénigre. Cependant elle lui prête un savoir qu'elle ne prête pas à sa mère. La figure de quelqu'un qui saurait n'est pas portée par des femmes. Alexandra est dans une répétition amoureuse où l'homme est idéalisé puis désinvesti et destitué. Cela fait penser à la position hystérique : elle cherche un maître et l'autre n'est jamais à la hauteur.

Alexandra pourrait paraître structurée sur un mode névrotique. Sa dévalorisation en tant que mère et au niveau de l'image indique un idéal du moi ravageur. La culpabilité (que je lui ai supposé) de laisser son fils à sa mère et ses auto-reproches sur sa relation de couple m'ont amenée à l'hypothèse de la présence du surmoi. La dimension de la mascarade et la plainte concernant les hommes (décevants) évoquent une position hystérique.

Du côté des identifications, il y a une part d'identification à sa mère, sur le versant de la maternité déçue. Elle reproduit par rapport à son fils le discours qu'elle prête à sa mère à son égard : elle ne connaît pas et n'a pas de curiosité pour ses centres d'intérêts, elle lui fait des reproches, il est décevant et agaçant. Rien dans le discours d'Alexandra n'indique un lien pour elle entre la maternité et la féminité.

Le statut de son propre enfant pose question. Il est en position d'objet. Elle ne le nomme jamais spontanément par son prénom, allant jusqu'à dire « l'enfant ». Il est pour partie un objet qui circule entre sa mère et elle. (elle « *le [lui] donne* »). Est-il un objet phallique ? Alexandra dit que sa mère veut voir son fils pour la « *faire*

chier », peut-être est-il plutôt en position d'objet *a*, reste, déchet. Elle dit que son fils et elle ont été très proches quand ils vivaient juste tous les deux. Il paraît plutôt être en trop dans sa relation de couple actuelle.

Elle semble en incapacité de le défendre. Là où elle juge qu'il est en danger ou malheureux (auprès de sa mère à elle, de son père à lui) elle n'intervient pas. Je lui ai demandé à de nombreuses reprises ce qu'elle « en pensait », ce qui semble n'avoir eu comme effet que de soutenir ses critiques envers son compagnon. Le fait que quand je lui dis qu'elle se dévalorise elle pleure, m'a amenée à me demander si un des enjeux est la répétition du fait d'être maltraitée, qui lui apporte des bénéfices secondaires, mais par rapport à laquelle elle cherche une issue.

Le transfert

La dimension névrotique et la culpabilité que je lui attribue sont peut-être signe de ma résistance. Mon transfert est particulier. Je ressens une certaine fascination pour son image, à l'exception du moment où elle exhibe son dos tatoué qui provoqua une forte gêne en moi. Ses pleurs éveillent des mouvements maternels. Ses narrations sur sa relation avec sa mère et sur sa relation avec son compagnon suscitent chez moi une envie de la défendre. Quand je m'indigne ou que j'essaie de la convaincre de protéger son fils (ne pas le laisser chez son père la nuit, ne pas le confier à sa mère), elle pleure mais elle n'exprime rien d'une culpabilité. Suite à un moment charnel extra-conjugal, elle évoque froidement et sans état d'âme la fin de sa relation actuelle, à laquelle elle tenait fortement jusqu'alors. Là encore aucune culpabilité n'est audible.

Alexandra est dans la rivalité par rapport à la fille de son compagnon, ce qui indique un enjeu oedipien, mais vient peut-être aussi manifester une difficulté dans la différence des générations. Elle n'est peut-être pas autant structurée du côté de la névrose que je l'ai pensé. Quand elle me demande si je peux recevoir son fils, quand elle me donne sa carte pour que j'aie regardé les commentaires de ses clientes, quand elle me montre son tatouage, elle est peut-être en train d'interroger la limite. Cela peut aussi indiquer un manque de voile. Elle tente peut-être de vérifier si je reste du côté de l'abstinence, si la loi tient. Peut-être cherche-t-elle

quelqu'un qui ferait tiers entre sa mère et elle dans la réalité, ce qui ouvre une autre hypothèse de ce que représente son fils, un objet intercalé entre sa mère et elle pour la protéger, ou une part offerte à l'Autre. Tout autant, elle cherche la répétition de quelqu'un qui adopterait le discours du maître et qui l'objectaliserait.

De la même manière, sa peau offerte à son compagnon est peut-être une part d'elle sacrifiée pour sa protection subjective. Sa peau, comme son fils, étant un objet réel entre elle et l'Autre.

Alexandra a un fantasme sexuel conscient de « soumission ». Elle se dit dans les pratiques nommées « bdsm³⁴¹ ». Elle en parle sur un mode fantasmatique : elle serait « *soumise enfin pas vraiment* ». Le fait qu'avec son compagnon dans la réalité ça ne fonctionne pas, renforce l'hypothèse que ce soit un fantasme et non un scénario pervers : la réalité est décevante.

Ses éprouvés corporels ont un effet de bascule. Elle investit les hommes sur un mode conjugal (voulant être en couple avec eux, fantasmant un avenir à deux) à partir de moments de corps à corps.

En ce qui concerne l'excitation sexuelle, Alexandra décrit une jouissance d'organe au niveau clitoridien et ce qui évoque la jouissance Autre lorsqu'elle parle d'« orgasmes vaginaux », une jouissance de tout le corps, avec un éprouvé où les limites du corps sont abolies.

Au-delà de la dimension masochiste, l'attrait d'Alexandra pour le BdsM est peut-être du côté d'un défaut de délimitation de l'image du corps à certains moments. Ce qui a été satisfaisant pour elle dans la réalité a été le fait d'être attachée, ce qui a peut-être pallié un manque du moi-peau dans ses fonctions de maintenance, contenance, et individuation. Les cordes, entourant son corps et ressenties durant les mouvements du corps à corps érotique ont pu tenir lieu de moi-peau via le sensoriel.

L'identité sexuelle d'Alexandra est pour partie sur un mode hystérique. Sa maîtrise de son image féminisée, sur le mode de la mascarade, dont elle n'est pas dupe, son

341 BDSM est un sigle : Bondage/Discipline-Domination/Soumission-Sado/Masochisme

rapport aux hommes qui sont des objets qu'elle peut avoir ou non, indique qu'elle est dans la logique phallique. Elle n'est pas sans l'avoir et elle feint de l'être.

Alexandra a également accès à une autre position, et elle peut en dire quelque chose quand elle parle de sa génitalité, un discours d'après-coup, imaginarisé, sur des éprouvés proches de la dépersonnalisation et accompagnés de jouissance.

Les difficultés d'Alexandra sont au niveau du narcissisme. Une très forte dévalorisation qui la fait souffrir, sur le versant de l'image. Si elle se pare dans la réalité, l'image virtuelle, soit l'image du moi, la renvoie au rien (elle n'aime « rien » de ce qu'elle voit dans le miroir) ou au déchet qu'elle est pour l'Autre. Mon hypothèse est qu'elle se défend de la pulsion de mort en l'érotisant et en la maintenant intriquée à la pulsion de vie par le masochisme ; telle est la fonction de se faire tatouer par son compagnon.

Le manque de consistance du moi est sur le versant de la féminité. En tant que professionnelle, Alexandra est pleine de ressource, elle concrétise, réussit,...

Ce défaut du moi peut être lié au décès de son père qui est survenu au moment des remaniements adolescents (quand elle avait onze ans). Elle n'a pas bénéficié du regard du père lorsqu'elle est devenue une jeune fille. La revisite – au moment du réveil des pulsions sexuelles - de l'identification au père de la sortie de l'Oedipe peut être restée en suspens, de manière traumatique.

Par rapport à l'angoisse, il est possible qu'Alexandra n'y ait pas accès. La parexcitation serait saturée trop rapidement. Dans cette perspective, il est possible qu'il y ait des traumatismes.

Les pistes de travail psychique seraient de travailler la dimension fantasmatique avec la visée de travailler le manque. Des psychothérapies corporelles à médiation (sociodrame, psychodrame ou psychoboxe) pourraient permettre des voies d'imaginisation et de faire émerger des aspects traumatiques s'il y en a. Ceux-ci pourraient secondairement être repris en entretien avec une visée de constituer du traumatisme.

Discussion à partir de la clinique

La problématique de cette recherche est centrée sur l'axe suivant :

Y a-t-il chez certaines femmes un impossible du côté de l'identification sexuée ? Auquel cas, quelles en sont les conséquences sur leur économie psychique, notamment au niveau de la dynamique pulsionnelle ?

Y a-t-il chez certaines femmes un lien entre quelque chose qui les saisit au corps et un impossible du côté de l'identité ? Du côté des identifications y a-t-il une particularité dans la constitution du moi et de l'idéal du moi ?

L'hypothèse principale de cette thèse est : Il existe un acte sexuel féminin.

Chez certaines femmes, quelle que soit leur structure psychique et hors psychopathologie, il y a un rapport au sexuel caractérisé par une identification impossible qui amène une spécificité dans la mise en jeu du corps, que l'on peut nommer acte sexuel féminin.

Cette hypothèse se déplie ainsi : d'une part il y a une identification sexuelle impossible du côté du féminin, d'autre part une mise en jeu du corps propre chez certaines femmes est une défense contre une absence de représentation quand elles sont appelées à répondre de La femme.

Les théorisations freudiennes et lacaniennes montrent qu'il n'y a pas de spécificité chez la femme au niveau de la libido et que le féminin fait énigme, notamment le choix d'objet hétérosexuel et le choix, pour partie, de pulsions à but passifs.

Le féminin n'est pas posé comme une affirmation, une position subjective basée sur une *Bejahung*, mais sur ne pas être un homme. Les femmes, comme les hommes, se défendent contre la position passive. Les femmes se construisent dans un devenir femme qui comporte trois possibles : le détournement de la sexualité au sens large, l'affirmation de la masculinité soit espérer devenir un homme (avoir un pénis) ou prendre le père comme objet sexuel. Freud affirme que rabattre le féminin sur la position passive (et le masculin sur la position active) serait une erreur.

Le devenir femme ne peut s'appuyer sur un être de la femme. Le féminin et la position subjective féminine, ne peuvent s'entendre qu'à partir d'un au-delà de la question phallique, via une jouissance non assujettie au signifiant qui si elle peut se constater ne peut pas se dire. Non pris dans le langage, le féminin ne peut se transmettre via le symbolique et les réseaux des signifiants.

La femme dépend pour sa féminité du père et des hommes.

C'est une identification au père qui lui permet la sortie de l'Oedipe et c'est le regard du père qui la fait advenir au champ du féminin, ce pourquoi elle est pour elle-même du côté de l'Autre. Cela peut éclairer la constance de la question « qu'est-ce qu'une femme » chez les femmes.

Les particularités des femmes sont du côté des fantasmes (parthénogénèse, prostitution, viol) et un certain masochisme dit féminin. Les enjeux sont autour des désirs incestueux envers le père.

Au niveau du rapport au phallus, elle sait qu'elle ne l'a pas et dépend du désir d'un homme pour l'avoir. Cela l'amène à un rapport particulier au manque. Elle est intéressée par le manque de l'homme plus que par l'homme lui-même, car ce manque la met en position de pouvoir l'avoir.

Cependant c'est de sa mère qu'elle attend un savoir et une consistance sur le féminin. La transmission est impossible car le lieu du féminin est le corps et non le langage. Entre mère et fille il y a un corps qui éblouit et sidère, un corps désiré par un homme. La séparation est un arrachement, au mieux une désertion³⁴². Ce qui m'a amenée à démarrer cette recherche est un état de détresse accompagné d'un appel désespéré à la mère. Cette attente vis à vis de la mère m'a conduite à mettre l'accent sur la relation de la femme à sa mère.

Freud , et Hélène Deutsch à sa suite, pose le féminin du côté du corps : ce qui est énigmatique c'est que la femme accepte la pénétration.

342 Thèse Chapitre II, III.1. *Le ravage*

Le féminin est hors langage, caractérisé par une jouissance autre (que phallique). Reprenant la théorisation de Freud sur le clivage, je propose de penser un sujet qui a accès à la position féminine comme étant caractérisé par un clivage du moi : un moi homme en position masculine (phallique) et un non moi en position féminine. De ce fait sous la bannière femme, un sujet vacille au niveau de l'image du corps et du sentiment d'existence.

Un recours possible à ce vacillement est une mise en jeu du corps propre qui peut être sous la forme d'un agir. J'ai proposé de penser l'agir à partir de l'angoisse et de la pulsion. Les enjeux de cet agir sont de se protéger du surgissement de l'objet *a* dans la scène, de se défendre contre l'effroi ou le surgissement du réel. Cet agir peut venir non pas de l'angoisse mais de l'incapacité à générer de l'angoisse dans un moment de saturation et de débordement du pare-excitation, cas de figure pour lequel je propose le terme d'acte pulsionnel. L'enjeu est de maintenir l'intrication pulsionnelle et un sentiment d'existence par le sensoriel, en remobilisant une image inconsciente du corps, une sensation-image, érogène, un sentiment d'existence qui est à l'origine antérieur à la constitution du moi.

La présentation de cinq cas, d'une part de leur parole et de leur cheminement en psychothérapie m'a permis de dégager quelques aspects de leurs problématiques et de leur fonctionnement psychique afin de mettre au travail la problématique de cette thèse.

Dans cette partie les situations cliniques sont reprises et interrogées une par une au regard de différents points théoriques présentés dans cette thèse, afin de dégager ce qu'elles éclairent du féminin. Elles sont présentées dans l'ordre du plus au moins d'accès à des mécanismes névrotiques (et à la présence d'un conflit intrapsychique) de chacune de ces femmes. Chez Isabelle le destin principal de la pulsion est la sublimation et elle a la capacité de créer du symptôme. Carole trouve une solution intra-psychique également : le clivage du moi. Héloïse est dans une problématique oedipienne (rivalité). Evelyne est dans une problématique obsessionnelle. Alexandra semble principalement dans une solution perverse, avec

une absence de conflit intra-psychique. L'importance de la pulsion scopique, les difficultés narcissiques et identificatoires sont mises en évidence. Cela m'amène à partir de l'imaginaire spéculaire et a-spéculaire pour démontrer que la spécificité des femmes est d'avoir deux images génitales du corps dont l'une est a-spéculaire. La prévalence de la honte d'une part, le peu d'investissement du père d'autre part sont questionnés sur le registre des identifications. Enfin la proposition est avancée de la nécessité de mobiliser les sensations corporelles pour pallier l'absence d'une identification sexuelle suffisante. Le mécanisme à l'œuvre dans les agirs serait la régression à une image inconsciente du corps, un des enjeux du masochisme érogène, dit féminin, serait la recherche de sensations corporelles.

I.Synthèse de la clinique.

I.1.Isabelle : la sublimation

I.1.1.Les identifications

Isabelle s'identifie à sa mère sur le versant de la sublimation, via l'investissement du travail puis de la carrière professionnelle. La majorité du temps elle semble dans les mêmes positionnements qu'elle décrit de sa mère : sans affect, elle réussit brillamment et veut un travail qui implique des décisions importantes pour autrui sans état d'âme.

Elle s'identifie à son père au niveau du regard qu'elle prête à l'autre sur elle : elle pense être perçue sur le mode de ses descriptions de son père : inconsistante, effacée, gentille.

Les identifications au père et à la mère et l'ambivalence envers chacun d'eux montrent qu'il y a une dimension oedipienne. Cependant l'identification sexuelle d'Isabelle n'est audible ni dans ses identifications ni dans ses investissements d'objets. Bien qu'elle parle d'elle-même en utilisant des pronoms féminins, qu'elle s'habille avec les insignes de la féminité et qu'elle a un compagnon, elle ne manifeste pas d'érotisation dans son lien à l'autre.

I.1.2.Le féminin

Si le lieu du féminin est le corps, Isabelle ne témoigne pas d'investissement génital de son corps. La dimension amoureuse est peu présente (l'autre amoureux, elle comme amoureuse mobilisée au niveau du corps par la passion ou la génitalité). Cela est audible également dans le transfert : dégénitalisé de part et d'autre. Elle se positionne comme une petite fille au niveau conscient-préconscient et a un fantasme pré-génital de dévoration (bouffer la mère) au niveau inconscient. Elle est hétérosexuelle mais l'homme et ses attentes envers lui sont aussi inconsistants que son père.

Au moment de l'adolescence qui est le temps du féminin, la séparation avec sa mère rend le jeu investissement d'objet/identification par rapport à la mère compliqué car elle est réellement absente. Isabelle semble ne pas avoir eu d'autres femmes autour d'elle.

Quant au père comme objet de désir ou comme celui qui transmet le féminin il est tout amoureux de la mère et ne lui a pas offert un regard lui permettant de se constituer comme femme.

Isabelle a souffert d'une insuffisance de regard accompagné de paroles des parents – ou de substituts parentaux- lors des remaniements adolescents où elle n'a pas pu s'appuyer sur les propos parentaux dans son devenir femme. La récurrence de son sentiment de ne pas être vue est la réactualisation de ce qui lui a fait défaut.

C'est d'une femme qu'elle attend un savoir : elle se plaint de sa mère, elle fait une psychothérapie auprès d'une femme. Cela peut être dû à la séparation d'avec sa mère vécue comme un déchirement ou au fait que son père soit tout amoureux de sa mère, mettant cette dernière en position de celle qui détient l'objet de désir (du père).

Isabelle semble dans un Oedipe inversé : c'est la mère qui détient le phallus.

L'idéal du moi paraît établi à partir d'une identification dessexualisée à la mère. Pour Hélène Deutsch l'idéal du moi se fonde sur une identification dessexualisée au père ou sur une identification à la mère sur le versant de la maternité idéalisée. Une

identification dessexualisée à la mère permet d'éviter la dimension du corporel et la question génitale.

I.1.3.La pulsion

La dimension pulsionnelle peut se repérer à partir des fantasmes.

La pulsion scopique est particulièrement investie. Isabelle a le fantasme de ne pas être vue, qui manifeste peut-être la peur d'être vue ou le fait de ne pas l'avoir été suffisamment par ses parents.

Le choix du symptôme mobilise également la pulsion scopique, sa phobie est liée à la vue (des portes d'immeubles).

Les narrations d'Isabelle sur les scènes de cris entre son frère et ses parents, plus spécifiquement sa mère indiquent, au-delà de la peur qu'elle a ressentie, une mise en jeu particulière du sonore. Elle ne se souvient que des cris, sans contenu et sans image ce qui laisse supposer que cela a fait effraction, possiblement parce qu'elle a vécu ces scènes comme une réalisation d'un de ses fantasmes (de fustigation, de meurtre envers son frère ou sa mère).

La pulsion orale est audible à travers son fantasme de dévorer la mère et ses crises de boulimies. Ces dernières indiquent un fantasme d'incorporation et possiblement un fantasme d'expulsion via l'action de se faire vomir.

La pulsion anale est très présente à travers son désir de maîtrise et les vomissements - provoqués - consécutifs à ses crises de boulimie.

La génitalité paraît très peu investie. Isabelle est mobilisée au niveau des pulsions partielles, plus particulièrement les pulsions scopiques, orales et anales.

La difficulté au niveau de l'identification sexuelle et d'investissements d'objet sexuels amène un surinvestissement de certaines pulsions partielles.

I.1.4.L'agir

La boulimie d'Isabelle n'est pas un acting out. Ce n'est pas un agir donné à déchiffrer. Lorsque la boulimie est parlée elle est accompagnée de réminiscences et non de remémoration. L'intensité de l'affect indique l'actualité de la difficulté à

l'oeuvre. Dans ce qu'elle décrit ses crises ont été des passages à l'acte, sous l'effet d'angoisses massives et hors symbolisation voire hors scène. Isabelle ne parvient pas à construire une narration, un souvenir d'un de ses moments de boulimie. Cet agir n'est pas en lien avec du matériel refoulé mais avec du non symbolisé. Isabelle a eu recours à la boulimie lors de son adolescence (de seize à vingt ans) qui a été une solution lors des remaniements adolescents. Face à l'impossible du devenir femme, à la difficulté de passer d'une image du corps d'enfant à une image du corps de femme, d'accéder à la dimension génitale, la boulimie peut avoir été un recours à l'image inconsciente du corps orale pour maintenir l'intrication pulsion de vie-pulsion de mort et maintenir l'unification de l'image du corps. Le surinvestissement des pulsions orales et anales, (boulimie, vomissement, fantasme de dévorer l'autre) signe une régression sous l'effet non pas de l'interdit mais de l'impossible. Autant la honte et la peur d'échouer indique la présence de l'idéal du moi, autant aucune culpabilité ne signe la présence du surmoi.

Le fait que la boulimie ait disparu suite à la constitution de son symptôme phobique permet de la considérer comme une solution provisoire.

Cependant Isabelle s'effondre lorsqu'elle en parle et ne parvient pas à nouer cela à du sens. Dans la psychothérapie elle l'aborde à partir du moment où un transfert cannibalique se met en place de mon côté. Prise dans l'axe aa', je suis alors dans un moment de transfert imaginaire ou d'identification. Il y a là dans l'espace de la psychothérapie une réactualisation de sa relation avec sa mère qui produit chez elle l'effondrement. Elle revit la détresse de la séparation d'avec sa mère, ou du fait que dans son transfert je suis en position de supposée savoir, elle cherche une transmission du féminin. Celle-ci n'ayant pas lieu, la reviviscence de sa période de boulimie, l'intensité de l'affect et de sa décharge, fait fonction d'agir. Ce tenant lieu d'agir est peut-être un moment cathartique, une recherche de sens, une tentative de perlaboration.

L'agir d'Isabelle est un recours aux pulsions partielles orale et anale lors d'états de détresse. Cela se réactualise dans la relation analytique lorsque se rejoue imaginativement le face à face mère-fille.

Ma deuxième hypothèse n'est que pour partie confirmée. S'il y a bien l'usage d'un agir qui implique le corps propre comme défense contre une détresse sans recours, si l'accès à la génitalisation et à une position sexuée caractérisée par le désir et le manque lui est difficile, je ne peux démontrer que c'est parce qu'un savoir fait défaut et qu'aucune représentation du féminin n'est mobilisable. Cependant l'agir, la boulimie, se déclenche lors des retrouvailles avec sa mère. Elle peut venir en lieu et place d'une introjection ou d'une identification, comme processus d'incorporation. La compulsions alimentaire peut être auto-érotique, en lieu et place de la génitalité, une manière de détruire un mère menaçante (celle qui crie sur le frère et monopolise tout l'amour du père) et d'assimiler son pouvoir. Les vomissements systématiques peuvent être un tenant lieu de projection, Isabelle expulse ce que de la mère elle ne veut pas.

La situation d'Isabelle souligne le fait que le moment du féminin est l'adolescence. Elle indique l'importance d'être vue, du regard dans le devenir femme. Elle montre l'importance de la relation à la mère quand le regard du père est insuffisant. Cette situation clinique pose, outre celle de la mascarade et du regard, la question de la place du père dans le devenir femme.

I.2. Carole : le clivage du moi

I.2.1. Les identifications

Carole est au niveau de l'identification sexuelle du côté de l'impossible. Pour elle être femme c'est être mère et devenir mère ne lui est pas possible.

Dans la dimension consciente Carole s'identifie à la mère sur le versant de la maternité idéalisée.

Elle s'identifie également à l'objet du désir de l'homme et a un accès à la génitalité. Sa vie érotique semble facile et source de satisfaction.

Elle s'identifie pour partie à son père, elle se dit généreuse et gentille comme elle le dit de son père.

Carole semble en tant que femme s'identifier à la mère et à l'amante, deux aspects qui impliquent le corporel, lieu du féminin.

Elle a un accès à la logique phallique, elle est le phallus imaginaire pour l'homme. Après avoir eu une relation avec un homme sur le modèle de sa mère (un homme violent et maltraitant) elle a aujourd'hui une relation avec un homme qui ressemble à son père, gentil, aimant. Elle peut s'identifier au père sur le plan du symbolique, comme détenant ce qu'elle pourrait désirer, le phallus. Elle peut au niveau imaginaire s'identifier au phallus vis à vis du père et de l'homme mais par rapport à la mère cela lui est impossible.

Carole a accès à une identification sexuée : mère et amante ; cependant il y a un impossible.

I.2.2.Être mère

L'objet mère semble clivé. La mauvaise mère est projetée à l'extérieur : sur sa propre mère, la mère maltraitante, sur la mère des enfants de son compagnon, la mère incapable. La bonne mère paraît dans un premier temps introjectée. Cependant le fait que Carole ne puisse pas devenir mère -d'abord du fait d'une obésité morbide puis du fait d'un symptôme somatique ou de conversion - laisse à penser que l'introjection de la bonne mère n'a pas eu lieu. Au niveau du réel du corps : elle est trop grosse pour devenir grosse ; quant aux représentations : elle est déjà mère. L'accès à la maternité est empêché.

Le peu de contenu sur ce qu'est être mère, sur sa relation avec les deux enfants dont elle s'occupe laisse à penser que la maternité n'est pour elle qu'au niveau de la signification voire du signe et qu'elle est en miroir avec sa mère, plus que dans une appropriation imaginaire ou symbolique.

Au démarrage de la psychothérapie, si Carole pouvait être amante, elle ne pouvait être mère. Après avoir déplié pour partie ses représentations sur sa mère, ses relations aux hommes, ses relations avec les enfants (de son compagnon), elle constitue un symptôme qui l'empêche d'avoir des relations sexuelles. Cela pose deux questions : est-ce pour éviter la maternité que Carole développe une

« sécheresse vaginale » ? Ou la construction de représentation sur sa mère, les mères, la mère qu'elle veut être déplace l'impossible du côté de l'amante ?

Ma première hypothèse est confirmée. Il y a un impossible dans l'identification sexuelle chez Carole, non au niveau imaginaire mais au niveau symbolique et au niveau de la réalité.

I.2.3. Les fantasmes

La dimension pulsionnelle peut s'entendre au travers des fantasmes et des agirs.

Au niveau des fantasmes, Carole a un fantasme de substitution, être la mère des deux enfants de son compagnon, et un fantasme de parthénogénèse, elle est déjà mère. Elle se fait mère elle-même, sans en passer par un homme ni par l'enfantement.

La logique phallique se pose avec des hommes (choix d'objet hétérosexuel), c'est elle qui l'a (le phallus). Cependant pour Carole, si elle a pu avoir des pulsions à but passif et accéder à une érotisation du vagin lui permettant d'investir la pénétration, cela semble plus être sur le mode fantasmatique « *d'arracher quelque chose du corps des hommes pour le laisser ensuite tomber avec mépris* » (Hélène Deutsch), comme pourrait l'indiquer sa manière de parler de sa sexualité.

I.2.4. Agir et objet *a*

Ses agirs, mordre, frapper, griffer, semblent confirmer ma première hypothèse ainsi que la deuxième.

Elle décrit des moments de violence de sa mère envers elle (insultes et coups), et quand elle est seule avec un enfant en bas âge et qui parle très peu, soit où elle est imaginativement et symboliquement en place de mère. Une mère et son enfant la renvoie à un insupportable, comme si pour que l'un vive, il faut que l'autre meurt. Elle serait dans la reproduction plus que la répétition de ce qu'elle a vécu. Il est possible qu'au niveau inconscient sa mère soit non manquante, et qu'elle, enfant, soit en position d'objet déchet.

Elle se serait vécue en position d'objet *a* (reste, déchet) et non d'objet phallique pour sa mère. Face à un enfant dont l'absence de parole empêche du tiers (elle ne frappe pas la petite fille qui, elle, parle) elle semble plonger dans une captation, l'objet *a* (cause du désir) surgit dans le champ du spéculaire. Elle ne s'éjecte pas de la scène mais agresse l'enfant ou plus précisément le mord, ce qui amène à l'hypothèse d'un passage à l'acte ou d'un fantasme d'incorporation ou de destruction. Peut-être dans une identification à sa propre mère non assujettie à la castration et à l'interdit de « ré-intégrer son produit. »

I.2.5.Le masochisme

« Un enfant est mordu » par analogie avec *Un enfant est battu*³⁴³, permet d'interroger l'hypothèse du masochisme. Lorsque le fantasme « *le père bat l'enfant* haï par moi »³⁴⁴ (parce qu' « *il n'aime que moi* »³⁴⁵) est refoulé et doit être transformé par la conscience de culpabilité, il est possible que le retour du refoulé qui est habituellement « être soi-même battu par le père » sous l'effet de la régression au stade sadique-anal renvoie à une identification à la mère et non au père. Hélène Deutsch avance l'idée qu'au stade anal, l'enfant s'identifie tantôt au père, tantôt à la mère. Cependant l'identification activée à la mère, ne serait pas du côté d'un rôle passif avec le fantasme de l'enfant anal, l'identification serait à une mère toute-puissante, active, qui dévore son enfant ou qui a droit de vie ou de mort/mord sur lui.

Chez Carole le masochisme érogène est présent. Si lors des scènes de violence qu'elle a avec son compagnon la question reste ouverte de savoir si elle cherche à ce qu'il la frappe, son auto-agressivité (elle se griffe et s'arrache les cheveux) témoigne d'un masochisme érogène qu'il soit primaire ou secondaire.

Carole a également un masochisme féminin, au sens freudien, elle subit le coït. Pour Hélène Deutsch la position féminine est également caractérisée par la

343 Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1999, p 219-243

344 Ibid p 225

345 Ibid p 227

maternité, impossible pour Carole. Si elle peut subir le coût, pour reprendre la formulation de Freud, elle ne peut subir l'accouchement.

Pour Carole, être femme c'est être mère. La femme est la mère, exactement dans la perspective proposée par Hélène Deutsch. Des identifications de Carole à sa mère sont repérables (toute-puissance et violence), cependant être à la place de la mère lui est impossible.

I.2.6. Le clivage du moi

Une hypothèse est qu'il y ait pour Carole une impossible identification sexuée, ou du moins une place impossible à occuper, du fait que la mère renvoie à un Autre non barré.

Le recours aux agirs mordre et frapper serait une défense contre le surgissement de l'objet *a* lorsque convoquée à répondre de La femme, surgit la mère, une mère toute-puissante, non barrée, par rapport à laquelle elle ne peut que choir, qui ne peut que la détruire. L'agressivité agie serait également une défense contre la pulsion de mort en la maintenant érotisée et intriquée à la pulsion de vie via un fantasme d'incorporation, de destruction ou un fantasme masochiste.

Une autre hypothèse, qui n'exclue pas la première, est que l'impossibilité d'être enceinte, soit la manifestation d'un masochisme moral. S'il n'y a pas de culpabilité consciente, et peut-être pas de sadisme du surmoi sur le moi, il peut y avoir un besoin de punition du moi³⁴⁶ qui procure souffrance et jouissance.

Il est possible qu'un premier travail d'élaboration ou du moins de verbalisation de ses liens aux autres, de certains aspects de son histoire, ait amené Carole à s'interroger sur son désir de maternité. Convoquée à cette place impossible, la scène sidérante contenant l'objet *a* aurait été proche de surgir. La réminiscence de l'étrangeté des moments où seule et captée par l'enfant elle le mordait aurait surgit

346 Freud, *Le problème économique du masochisme*, in *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 11^e ed 1999, p 287-297

comme tenant lieu de fantasme. L'écoute clinique lui a permis une première mise en mots.

Le travail autour des autres actes de violence (envers ou en présence de son compagnon) ont été travaillé sur le mode de l'imaginarisation.

Carole a arrêté la psychothérapie lorsque la date de son mariage a été fixé. Peut-être le fait que son compagnon divorce de sa première femme puis l'épouse a eu valeur de phallus pour elle (posséder l'homme).

L'hypothèse d'un clivage du moi semble probable. Hors ces agirs, qui surgissent dans des moments où la mère est convoquée, Carole a un fonctionnement psychique avec des mécanismes de défense névrotiques.

Cette situation souligne que la question du féminin se joue au lieu du corps. Elle ouvre la piste du refus du féminin telle que le théorise Jacqueline Schaeffer. Elle amène indirectement la question de la place du père dans le devenir femme : Si la mère est toute-puissante et phallique, devenir femme est impossible.

I.3.Héloïse : la difficulté imaginaire

I.3.1.Les identifications

Héloïse s'identifie à la lignée maternelle (seule prise en compte dans la dénomination « *ma famille* »). Elle ne parvient pas à déplier et différencier des représentations concernant sa mère, sa sœur, ..

La question d'exister ou non (pour l'autre) prend toute la place. Le sentiment d'existence est plus archaïque et ouvre à une séparation insuffisante avec le premier objet d'amour : la mère. Pour Héloïse leur relation est « *fusionnelle* ». Elle ne peut en dire que des éléments factuels : sorties, shopping. Ses angoisses lorsqu'elle est seule la nuit corroborent l'hypothèse d'une difficulté imaginaire. Elle n'a pas introjecté un autre bienveillant qui lui permettrait en l'absence de toute personne de savoir que l'autre ainsi qu'elle-même continuent d'exister.

Le père ne semble pas avoir permis une séparation suffisante. Vis à vis de lui, elle décrit une inversion des générations (elle est mise à une place parentale), et il n'y a pas d'éléments d'identification audibles. Elle ne parvient rien à déplier sur la lignée paternelle.

Les identifications semblent inconsistantes dans le registre de l'imaginaire. Cela peut éclairer le fait que l'idéal du moi paraît rabattu sur le corps propre : « être mince ». Le corps pallierait la faiblesse du moi et des idéaux.

I.3.2.Problématique oedipienne

Héloïse a accès à la castration. Elle est manquante. Elle cherche le phallus chez l'autre. Sa jalousie envers ses amies, indique qu'elle suppose que l'une aurait quelque chose qu'elle n'a pas. Elle attend des hommes un regard qui lui donnerait de la valeur. Son positionnement amoureux est en terme d'être le phallus. Les interdits sont opérants. Elle prend acte de la différence des sexes et des générations : elle considère que son père inverse leurs places générationnelles et elle se situe comme femme.

Dans l'actuel son partenaire de couple est un homme, son « grand amour » également (son premier amour envers qui la douleur de la perte est toujours présente).

Cependant c'est avec des femmes qu'Héloïse témoigne d'enjeux oedipiens (rivalité, jalousie). Héloïse semble bien plus investie dans ses relations aux femmes dont elle parle plus longuement que dans ses relations aux hommes. Se répète là le manque de support identificatoire qu'elle a eu de son père. D'ailleurs elle est encore en attente vis à vis de son père d'un regard qui ne vient pas. Elle parle avec souffrance de l'absence de marques d'intérêt, de questions de sa part. Elle se tourne vers les femmes. Son amante lui « *donne ce que son petit ami ne lui donne pas* » : un regard qui la fasse femme.

Héloïse est pour partie dans une problématique pré-oedipienne : exister ou non, être ou ne pas être le phallus. Son aventure avec une femme est sur le versant d'être l'objet du désir de l'autre. C'est le désir de cette personne pour elle qui est la cause

de cette relation. Héloïse n'interroge pas son choix d'objet sexuel, ni son désir lorsqu'elle en parle.

Héloïse est dans des difficultés dans la relation d'objet. Pour passer à l'identification il faut avoir suffisamment constitué l'objet. C'est dans la perte de l'objet que l'identification a lieu.

Les enjeux autour de la pulsion scopique dans ses relations avec ses pairs indiquent qu'Héloïse cherche une identification sexuée. La femme avec laquelle elle a une relation érotique lui donne un reflet féminin.

I.3.3. Mise en jeu du corps

Héloïse n'est pas prise dans un agir. Elle subit cependant des gonflements de parties de son corps – qu'ils soient d'origine psychosomatiques ou organiques. Les représentations qu'elle a construites autour de la question scopique en lien avec ce phénomène corporel permettent d'entendre sa difficulté identificatoire et le lien entre un vécu corporel et l'identification sexuée. Une mise en jeu du corps vient comme recours. Si le phénomène est psychosomatique c'est une mise en jeu réelle du corps. Si l'étiologie est organique, une mise en jeu secondaire fantasmatique a bien lieu. Héloïse dialectise sa souffrance en terme d'être ou de ne pas être vue.

Dans l'hypothèse psychosomatique, l'atteinte du réel de la chair pourrait être due à une défaillance du nouage imaginaire et symbolique. La difficulté est au niveau du ternaire imaginaire mère-enfant-phallus, plus précisément le rapport d'identification au phallus. Etre le phallus imaginairement n'est pas possible, la castration se manifeste dans le champ du scopique³⁴⁷. Dans l'hypothèse d'une étiologie organique, les gonflements sont pris dans une mise en sens autour de la question scopique et des enjeux phalliques.

Héloïse est dans *le ravage* dont parle Lessana. La question du féminin est entre imaginaire et réel. L'image réelle vient en lieu et place de l'image virtuelle : son corps gonfle réellement. Le symbolique ne vient pas faire tiers suffisamment. L'hypothèse d'une impossible identification sexuelle semble confirmée.

347 Thèse, Etudes cliniques, III.6. *Héloïse, synthèse*

Ma deuxième hypothèse de la mobilisation du corps propre comme défense contre une absence de représentation de l'identification sexuelle ne tient pas si l'étiologie des gonflements du corps d'Héloïse est organique. Les représentations d'Héloïse autour d'être vue ou d'être invisible indiquent cependant une mise en scène fantasmatique d'une monstration de son corps qui peut être pensée comme une mise en jeu de son corps dans des situations où aucune représentation ne peut être convoquée.

Cette situation clinique montre que c'est du père puis des hommes que la femme attend un regard qui la fasse femme. Si le regard du père ne lui donne pas une identité sexuée, c'est auprès de sa mère puis des autres femmes qu'elle cherchera une identité sexuelle. Héloïse permet également de saisir que la question du féminin est entre imaginaire et réel. Le féminin ne s'appuie pas en tant que tel sur un signifiant. Le sujet en position féminine est entre imaginaire et réel. Le témoignage de Catherine Millot sur la bascule entre des états d'angoisse et des états d'extase l'illustre.³⁴⁸ Et lorsque l'imaginaire est insuffisant, la manifestation est au lieu du réel, pour Héloïse le réel corps. Ce cas ouvre la question du savoir sur le féminin : s'il est uniquement du côté du voir.

I.4.Evelyne : le narcissisme primaire

I.4.1.Les identifications

Evelyne se vit comme femme.

Elle ne témoigne pas d'identification à sa mère qui est très inconsistante dans son discours et qu'elle déshumanise, comme s'il n'y avait personne dans le corps de sa mère.

Elle pense être « *chiant* », pénible, pour son compagnon ce qui peut témoigner d'un trait d'identification à sa mère qu'elle considère comme un poids pour son père. Le discours qu'elle tient sur son compagnon « *Il est admirable de me supporter* » est le même que celui qu'elle tient sur son père vis à vis de sa mère.

348 Thèse, Chapitre II, III.2. *Topologie d'une position dédoublée*

Il n'y a pas d'identification au père qui soit très audible. Dans son discours son père manque également de substance. La dimension du devoir signe peut-être une identification au père qui « *se sacrifie* ».

Evelyne n'a pas de souvenirs avant ses douze ans, où sa mère est tombée malade. Lors des remaniements adolescents, la revisite d'une identification à sa mère fut vécue comme impossible car déshumanisante. S'identifier à quelqu'un qui n'existe pas, dont l'appartenance au vivant et à l'humain n'est pas avérée, signerait un danger de mort pour le sujet.

L'intensité de l'amnésie infantile qui recouvre toute la période de latence, l'incapacité d'Evelyne de repérer sa haine qu'elle retourne contre elle-même indiquent peut-être qu'au temps d'après-coup de l'adolescence où la réinterprétation d'une scène de l'enfance aurait permis le traumatisme constitutif de la névrose, ses vœux de mort oedipiens à l'encontre de sa mère ont été vécus comme ayant réellement détruit sa mère. Prendre sa place comme femme dans la chaîne des générations équivaldrait à tuer la mère. Une autre hypothèse est que dans le couple parental ou dans la famille des vœux de morts aient circulé.

Ma première hypothèse est confirmée, Evelyne est dans l'impossible concernant l'identification sexuelle.

I.4.2. Phallus et désir

Son objet sexuel est un homme, elle est hétérosexuelle. Elle n'interroge pas sa sexualité en terme de désir ou d'insatisfaction mais en terme de norme.

Ni l'homme ni la femme, ne semble détenir le phallus. Sa plainte envers son compagnon est qu'il ne la voit pas assez, il ne voit pas quand elle se coupe les cheveux, et il ne passe pas assez de temps avec elle. Elle parle d'une femme médecin avec véhémence, en se demandant si elle existe ou non (pour elle) et ce *qu'elle est* (et non pas *qui elle est*). L'enjeu est du côté de l'existence, d'être vivante, d'être humaine, plus que du côté du manque et du désir, ou même du narcissisme secondaire. Elle attend de l'autre, homme ou femme, un regard et une parole qui lui assurent qu'elle existe. Absence de désir (de regards et de paroles subjectivants) à son égard de sa mère, de son père, ou absence de liens affectifs entre eux, Evelyne n'a pas pu entrer dans une dialectique du désir. Il ne s'agit pour elle ni d'être, ni

d'avoir le phallus, mais d'exister ou pas. La rupture amoureuse qui fut très douloureuse pour elle, fut vécue comme hors sens, hors parole. Elle fut « *jetée* » comme un objet, un déchet.

L'économie psychique d'Evelyne n'est pas sur le versant du manque et du désir. Il n'y a que peu de rivalité (ni amoureuse, ni amicale). Le fantasme d'être celle qui compte pour le père est là mais peu investit. Si l'homme paraît dans un premier temps détenir le phallus, sa relation amoureuse est avec un homme qui a peu de désir. Il n'est pas certain qu'il y ait de l'Autre (de l'altérité). Evelyne ne s'interroge pas sur ses liens familiaux, amicaux, amoureux en terme de désir, que ce soit celui de l'autre ou le sien.

Bien qu'il y ait des mécanismes de défense et des symptômes obsessionnels, Evelyne parle « *comme si* »³⁴⁹ il y avait du lien, du transfert,.. Elle ne suppose ni ne prête d'intentionnalité, de sentiment, à l'autre, ce qui pose la question d'une structure psychotique. Son discours est pauvre en fantasmes et en narrations. Elle est en difficulté imaginaire et à la fois, tout semble se jouer pour elle dans la pure dimension imaginaire.

I.4.3. La pulsion

Au niveau de la dynamique pulsionnelle, la génitalité est peu investie. Son besoin d'être vue pour se sentir exister n'est pas tant un investissement de la pulsion scopique (ni plaisir, ni jouissance), qu'un besoin de la présence de l'autre. Seule la pulsion anale est érotisée, via un désir de maîtrise, des injonctions de « faire » et de « devoir ». Le surmoi est tyrannique, la pulsion de mort s'attaque au moi par des auto-reproches.

L'énergie libidinale est peu liée, peu prise dans des fantasmes. Il n'y a pas trace d'idéal du moi, ni sur le versant de la maternité, ni sur celui de la réussite professionnelle. Le narcissisme primaire fait défaut. L'identité sexuelle est inconsistante. Il y a un enjeu vital d'existence.

349 Par analogie avec le « *comme si* » d'Hélène Deutsch repris par Lacan dans le Séminaire III, *Les psychoses*

Evelyne a des conduites obsessionnelles (réitérations de vérification) mais ce ne sont pas encore des symptômes : elle n'interroge pas et ne repère pas la fonction et le sens qu'elles pourraient avoir.

La libido est insuffisamment liée, prises dans des représentations, et circule dans le corps sous forme d'une extrême tension et d'une forte angoisse.

I.4.4. La tension corporelle

Les mouvements corporels d'Evelyne - elle se contorsionne, se tend, se crispe - et son activité de se ronger les ongles avec force sont une forme d'agir qui ont pour fonction de maintenir le sentiment d'existence. Là où elle ne peut se penser ni se ressentir, elle recourt à des sensations corporelles. Les tensions musculaires qu'elle provoque peuvent être une tentative de mobiliser le Moi-peau³⁵⁰ dans ses fonctions de maintenance, de contenance et de pare-excitation. Si Evelyne lors du stade du miroir n'a pas pu réaliser une identification structurante à son image, comme semblent l'indiquer l'absence de narcissisme secondaire et d'idéal du moi, elle ne peut s'appuyer sur son moi et mobilise l'instance psychique préalable qui permet le sentiment d'existence : le Moi-peau. Ses mouvements corporels lui permettent de maintenir ensemble et liés les éléments de sa vie psychique, de les contenir et de parer l'excès d'excitation endogène non liée.

Ma deuxième hypothèse n'est que partiellement vérifiée. Evelyne n'a pas constitué un agir qui a valeur d'acte sexuel (expression d'un désir inconscient) mais elle recourt à une mobilisation de son corps comme défense et maintien du sentiment d'existence.

Evelyne montre l'importance du narcissisme primaire et la difficulté d'exister. Cette situation clinique indique comment la mobilisation du sensoriel (ici musculaire) peut pallier un manque de symbolisation. Le sadisme maintient l'intrication pulsion de vie/pulsion de mort, le mouvement corporel maintient l'image du corps unifiée, et la protège du réel (aucun retour du réel sous forme hallucinatoire et pas de

350 Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, 1995

nécessité de réorganiser le monde via un aménagement délirant). Evelyne est du côté d'une potentialité psychotique³⁵¹. Dans l'hypothèse d'un clivage chez certaines femmes, Evelyne donne à entendre le fonctionnement psychique de la part non névrotique, non assujettie à la logique phallique du manque et du désir.

I.5.Alexandra le masochisme

I.5.1.Les identifications

Alexandra se vit comme femme. Elle est amante et mère.

Elle parle de son fils sur le mode du discours que sa mère tient sur elle, ce qui peut signifier une identification à sa mère. Cependant elle ne parvient pas à déplier des représentations sur la manière dont elle vit sa maternité et sa relation à son fils, comme s'il n'y avait ni lien, ni affect. Il ne s'agit peut-être pas d'une identification mais d'un mimétisme, d'une reprise du discours de l'autre.

Elle est en rivalité avec sa belle-fille de treize ans vis à vis de son compagnon, ce qui indique une indifférenciation des générations. Quand elle décrit la jalousie, l'hostilité de sa belle-fille, repère-t-elle des mouvements effectifs ou est-elle dans la projection ?

Elle n'est jamais dans une parole maternante sur le versant de prendre soin, de consoler. Elle n'exprime pas d'inquiétude ni de question quant à ces deux enfants. Ses affects sont exclusivement l'agacement et le rejet. Il n'y a pas de tendresse, ni d'émotion. Si elle peut faire « *des activités de fille* » avec sa belle-fille, elle est incapable de jouer avec son fils.

Alexandra a un rapport à la maternité désaffecté et peu subjectivé. La maternité n'est pas vécue sur le versant de la sublimation mais du côté de l'embarras. L'embarras indique la proximité de l'angoisse³⁵². Ce qui se répète est une scène où l'enfant est un objet qui circule entre deux mères (elle et la sienne), un objet qui se donne, qui semble être du côté de l'étron plus que du phallus « *Elle veut voir mon fils juste pour me faire chier* ».

351 Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, PUF, 1995

352 Lacan, *L'angoisse*, Séminaire X, Seuil, p 93, Le tableau de l'angoisse

Il n'y a pas d'identification au père qui soit audible. Son père n'apparaît dans son discours que sur le versant du mort. Du père de son fils elle ne peut rien en dire comme père.

Le couple parental semble inexistant.

I.5.2.L'érotisme

Amante, elle investit la dimension charnelle presque exclusivement. Son corps est le lieu où elle existe comme amante. Elle est dans une position masochiste quand elle offre son corps comme objet à son compagnon pour des tatouages. Elle investit la douleur et de donner son corps comme surface. Son discours sur ses éprouvés corporels lors des relations érotiques semblent indiquer qu'ils sont accompagné 'un sentiment de dépersonnalisation.

Le corps à corps érotique la fait basculer dans « le couple », le fait de se considérer en couple ou l'envie de faire couple. Le couple se définit pour elle comme le fait d'habiter ensemble. La tendresse est absente. Ce sont des difficultés avec son compagnon qui sont au centre de ses préoccupations, sa détresse, son questionnement et son travail de psychothérapie s'arrêtent suite à une relation sexuelle. Elle ne semble pas investir l'autre dans sa singularité. Les hommes paraissent interchangeables. Les relations sont tout aussi peu investies.

Ma première hypothèse est confirmée. Alexandra est dans une impossible identification sexuelle : elle ne s'identifie ni à sa mère ni à son père. Son identité de femme semble être uniquement sur le registre imaginaire.

I.5.3.Honte, absence de culpabilité, exhibitionnisme

L'idéal du moi n'est pas la maternité idéalisée ni une identification dessexualisée au père. La honte est la manifestation de l'idéal du moi. C'est (l'image de) son corps qui fait surgir la honte, et c'est son corps qu'elle met en jeu pour être aimée. L'idéal du moi est rabattu sur le corps.

L'absence de culpabilité indique qu'Alexandra n'est pas assujettie à la loi. Elle n'accède pas à une économie désirante marquée par le manque. Bien qu'ayant une plainte hystérique (l'insatisfaction des hommes toujours décevants), et étant dans la

mascarade, sa structuration psychique semble la perversion. L'incapacité d'investir son fils comme phallus, et l'homme comme détenteur de ce qui lui manque, indiquent qu'elle n'est pas dans une logique phallique.

Elle est du côté de la féminité dans la mesure où elle est dans ce que Freud considère être le masochisme féminin : le masochisme érogène primaire (elle investit la douleur) et dans le masochisme féminin secondaire que théorise Héléne Deutsch.

La pulsion scopique est particulièrement investie, ce qui est repérable dans l'exhibitionnisme d'Alexandra : le moment où elle exhibe son dos en consultation et l'exhibitionnisme de son discours sur sa sexualité (description de sa génitalité et de sa douleur lorsqu'elle se fait tatouer).

Elle est objet sous le regard de l'autre.

I.5.4. La mise en jeu du corps

La solution d'Alexandra est une mise en jeu de son corps.

Quand elle parle de son corps, les affects surgissent : la jouissance quand elle parle de ses orgasmes et de ses tatouages, la détresse et le désespoir quand elle parle de l'image de son corps.

L'offrande masochiste de son corps peut être sa défense par rapport à la castration. Dans l'hypothèse d'un clivage du moi, une partie du moi est dans le déni, l'autre partie est protégée de sa reconnaissance par son corps, ou sa peau, qui est un tenant lieu de fétiche. Elle obture le manque dans l'autre par son corps, qui en devient l'objet *a*. « *le masochisme prend la fonction d'une mise en scène où le désir de l'Autre fait la loi. [...] le masochiste lui-même apparaît dans la fonction du déchet, du jeté aux ordures, au rebut de l'objet commun* »³⁵³. Alexandra peut parer son corps avec habileté, cependant à la question de ce qu'elle voit dans le miroir quand elle se regarde, elle ne peut que répondre « *rien* » .

353 M. Safouan, *Lacanianana*, tome 1, Fayard, 2001, p 244

Alexandra nous indique la solution perverse comme solution à une impossible identification sexuelle. Une mise en jeu du corps peut permettre de maintenir la pulsion de mort intriquée à la pulsion de vie par une érotisation de la douleur et de la monstration. La douleur du tatouage et le dessin qu'effectue le tatoueur érotisent sa peau qui enveloppe, recouvre et maintient inaperçu l'objet *a*.

Ma deuxième hypothèse est pour partie confirmée. Alexandra met en jeu son corps comme défense à une impossible identification sexuelle, mais pas dans un agir.

II.L'imaginaire spéculaire et a-spéculaire dans ses enjeux au féminin.

Il existe un imaginaire spéculaire et un imaginaire a-spéculaire. La spécularité est la « *Propriété des objets communs de posséder, à l'instar du corps propre, une image en miroir (spéculaire) inversée par symétrie et pouvant de ce fait en être distinguée. Plus spécialement, propriété de la partie du corps propre qui investit de libido son image spéculaire.* »³⁵⁴. Ce qui peut se refléter dans un miroir et relève du scopique appartient à l'imaginaire spéculaire. Les signifiants dans le registre du sens procèdent de l'imaginaire a-spéculaire. L'objet *a*, le phallus sont des objets non spécularisables. Le corps pour Lacan appartient au registre de l'imaginaire. A partir du stade du miroir, l'image du corps, le corps, le moi et l'autre sont du registre de l'imaginaire spéculaire. Cependant les images inconscientes du corps, respiratoires, olfactives, orales, anales, kinesthésiques procèdent de l'imaginaire a-spéculaire. Didier Anzieu les nomme « sensation-image ».

Pour les femmes, le spéculaire est du côté de l'en-moins, de la dévalorisation narcissique. Héloïse et Alexandra sont dans un rapport ravageur à l'image qui les plonge dans le désespoir. Le « *rien* » que voit Alexandra dans le miroir n'est pas sans évoquer le rien là où devrait se trouver le pénis.

354 Chemama (dir), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1998, p 402

Héloïse et Alexandra consacrent visiblement du temps à leur apparence selon les normes sociales de « la féminité » : maquillage, coiffure, vêtements dits « féminins ».

Cela a pour fonction de recouvrir la blessure narcissique. Ce peut être une manière de masquer ce qui n'est pas là et éclairer la dimension de la mascarade chez certaines femmes, dans un apprêt de leur image, avec parures et appareil.

L'image du corps féminine (généralisée, sexuée) n'est pas qu'une image scopique.

Au moment du stade du miroir, la petite fille ne constate pas qu'elle a un sexe (de femme). Elle constate l'absence de sexe (de pénis). Dans le champ de l'imaginaire spéculaire, son identité sexuelle est négative : elle n'a ni les attributs de l'homme, ni ceux de la mère (les seins, les poils), et ce quelles que puissent être ses sensations génitales et son investissement libidinal de son clitoris, voire de son vagin. A la puberté, les seins, les poils et le sang des menstruations font advenir une part de son identité sexuelle dans l'imaginaire spéculaire. Son vagin cependant est non spéculaire. L'identité sexuelle de la femme, son sexe, n'est *pas tout* (en référence au *pas tout* de Lacan) dans le champ du spéculaire³⁵⁵.

Carole, Héloïse et Alexandra ne sont pas absentes de leur corps sexué. Elles ont une génitalité active qui leur apporte des satisfactions.

Elles en savent quelque chose des émois érotiques par lesquels elles peuvent être affectées. Elles sont donc dans une érogénéisation de leur corps qui inclut leurs organes sexuels. Elles ont dû pour investir leur sexe l'inclure dans une représentation imaginaire de leur corps, non spéculaire. Le vagin et le sexe des femmes - conçu comme une globalité qui englobe l'ensemble de ses organes génitaux susceptibles d'excitation - relève d'un imaginaire a-spéculaire. S'il existe une identité de femme positive (autre chose que « ne pas être un homme »), elle ne relève pas uniquement du spéculaire.

355 Thèse, le *pas tout* Chapitre II, II.4.LA femme n'existe pas

II.1.L'image du corps

Dolto invente le concept d'image inconsciente du corps pour désigner les images du corps élaborées à partir des sensations autres que visuelles : coenesthésiques, olfactives, gustatives, viscérales, sphinctériennes, internes,.. Ce sont des représentations de soi qui permettent un sentiment d'existence et l'interaction avec l'autre avant la constitution du moi. Ces images du corps sont perdues lors du stade du miroir où l'identification à l'image scopique amène leur refoulement. L'image du corps est composée d'une image de base, d'une image fonctionnelle et d'une image érogène. L'image de base permet le sentiment d'existence et de se ressentir dans une « *mêmeté d'être* », dans une continuité dans l'espace et le temps. « *Alors que l'image de base est statique, l'image fonctionnelle est l'image sthénique d'un sujet qui vise l'accomplissement de son désir* » : une demande dans un lieu érogène localisé dans le schéma corporel, avec un sentiment de manque spécifique provoque le désir. L'image érogène est le lieu où se focalise plaisir ou déplaisir dans la relation à l'autre, elle est associée à l'image fonctionnelle. L'image du corps est distincte du schéma corporel qui implique l'intégrité de l'organisme (neurologique, musculaire, osseux, sensations coenesthésiques). « *L'image du corps est la synthèse vivante de nos expériences émotionnelles : interhumaines, répétitivement vécues à travers les sensations érogènes électives, archaïques ou actuelle. Elle peut être considérée comme l'incarnation symbolique inconsciente du sujet désirant* ». ³⁵⁶

Les images inconscientes du corps, repérables chez l'enfant sont inaccessibles à la conscience. Elles relèvent de l'archaïque. Elles continuent cependant d'exister et d'avoir un effet psychique.

Les images du corps olfactivo-auditivo-laryngée, orale et anale sont semblables chez la fille et le garçon. L'image du corps génitale se construit à un moment où l'enfant s'est déjà identifié à son image spéculaire. Le scopique prend le pas sur les autres sens.

356 Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Seuil, 1984, p22

La petite fille a une image génitale non spéculaire et spéculaire. Pour pouvoir investir de manière érogène ses organes génitaux, elle en a construit une représentation sensorielle (non scopique). Dolto souligne que la précocité des filles à l'acquisition de la propreté (par rapport aux garçons) indique qu'« *il n'y a [plus] jamais de confusion pour elle entre l'urétral, l'anal et le vulvaire, c'est à dire le sexuel* »³⁵⁷.

Acter la castration et la différence des sexes se fait à partir de l'image visuelle. Les femmes ont, aussi, un accès et une connaissance du sexuel qui ne passe pas par le champ du spéculaire. Le sexuel, la génitalité des femmes, du côté des éprouvés, de la capacité à l'orgasme, du pulsionnel n'appartient pas à l'imaginaire spéculaire. Le phénomène de l'orgasme montre ce qu'il en est d'un vécu imaginaire a-spéculaire. Dolto souligne le sentiment de dépersonnalisation, la rupture de la continuité de l'espace et du temps qui accompagne « *l'orgasme complet vaginal et utéro-annexiel* »³⁵⁸. Au cours de celui-ci, les femmes perdent leur sentiment d'exister, la conscience des limites de leur corps. Cela éclaire le besoin de se sentir aimée : pour atteindre l'orgasme, les femmes doivent s'en remettre à l'autre quant à leur existence dont elles ne sont plus assurée.

L'orgasme complet permet à une femme l'apaisement de la pulsion orale sur le versant d'être rassasiée. L'arrêt des tensions musculaires signe une libido anale rénovante. L'orgasme (complet) permet aux femmes « *une remise en son ordre d'un narcissisme un moment éclipsé dans un temps zéro, dans un lieu absent* »³⁵⁹. Les femmes sont peut-être absentes de l'espace spéculaire au moment de l'orgasme. Lacan dans le *Séminaire X*, affirme que l'orgasme est la résolution de l'angoisse.

La co-existence d'une image génitale spéculaire et d'une image génitale a-spéculaire a pour conséquence un conflit intra-psychique. Le narcissisme phallique s'oppose à la capacité à l'orgasme qui implique de s'en remettre à l'autre jusqu'au niveau de l'existence. L'image du corps a-spéculaire des femmes et leurs éprouvés

357 Dolto, *Sexualité féminine*, Gallimard, 1996, p 235

358 Ibid, p 252

359 Ibid p 254

corporels sont en contradiction avec leur image spéculaire qui (lors de sa constitution) indique qu'il n'y a « rien ».

Elles vivent avec un en-plus de leur identité moiïque. Même dans la position phallique, ou -Phi garantit leur dynamique désirante via le manque, elles sont habitées par quelque chose en plus dont elles savent quelque chose. La mythification essentialiste des femmes, produite par les hommes s'éclaire de la dimension non spéculaire à laquelle ils n'ont pas accès dans le registre du génital. Ces éprouvés non spéculaires peuvent expliquer un investissement particulier de la pulsion scopique.

II.2. Enjeux autour de la pulsion scopique

Isabelle a le fantasme ou souffre de ne pas avoir été vue par ses parents. Heloïse se croit transparente. Evelyne a besoin d'être vue comme femme (par son compagnon) pour se sentir exister. Alexandra s'effondre à l'évocation de son reflet qui la renvoie au « rien ».

Toutes témoignent de difficultés narcissiques liées au scopique. Le narcissisme « tient de sa référence à l'image spéculaire »³⁶⁰. Le moi et le sentiment d'identité (avoir une identité et être identique à soi) repose sur l'identification à l'image spéculaire. Cela entraîne une aliénation radicale ainsi qu'une méconnaissance fondamentale. Leur souffrance sur le registre du visible indique aussi que la dimension du leurre ne fonctionne pas tout à fait. Elles ne sont pas totalement dupes, peut-être du fait de leur image génitale a-spéculaire. Elles éprouvent que « quelque chose » existe, de leur libido, hors du spéculaire. L'échec partiel du leurre de l'image se traduit pour elles par une insatisfaction, voire un désespoir. Si elles parviennent à déserrer l'image fascinante du corps érotique de la femme entre elles et leur mère³⁶¹ et à inventer une manière singulière d'être femme, l'échec du leurre de l'image ouvre à moins d'aliénation.

Le regard, être regardé, est le point d'origine de la pulsion scopique. Le regard est « la voie par laquelle, non point du corps, mais de quelque chose qu'il [Merleau

360 Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p 87

361 Thèse, Chapitre II, III.1. *Le ravage*

Ponty] appelle la chair du monde, a pu surgir le point originel de la vision »³⁶² . Le regard vient du dehors et donne une place au sujet. Même sans autre déterminé, le sujet se voit voir, il est regardé par...un tableau, des objets, ...« le monde est omnivoyeur mais il n'est pas exhibitionniste – il ne provoque pas notre regard »³⁶³ C'est le regard qui nous fait exister. « Le champ de la vision [est] la relation subjectivante originelle .»³⁶⁴

Ce pourquoi, dans une insuffisance de regard, ou des regards insuffisants, Alexandra, Héloïse et Isabelle ne se sentent plus exister. « Je suis regardé est ce qui me détermine foncièrement dans le visible »³⁶⁵. Cela est inhérent à la pulsion scopique, au-delà des problématiques singulières. L'enjeu n'est pas l'oeil et le voir, mais le regard.

La lumière, et non le point géométral, amène un regard subjectivant, autrement dit ce n'est pas l'organe œil mais l'intentionnalité de celui qui ...regarde. « Au niveau scopique, nous ne sommes plus au niveau de la demande, mais du désir, du désir à l'Autre. »³⁶⁶ Evelyne, Héloïse et Alexandra mettent en jeu leur narcissisme sur le registre de l'amour. Elles en appellent au regard de l'autre amoureux pour s'aimer, regard qui est insuffisant à combler ou suturer la béance narcissique dans laquelle leur sentiment d'existence est en risque de disparaître. « Quand dans l'amour, je demande un regard, ce qu'il y a de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que – Jamais tu ne me regardes là où je te vois »³⁶⁷ . Là apparaît la dimension de la castration et du manque.

La mascarade, les apprêts, dont usent Héloïse et Alexandra, peuvent avoir des fonctions de défense. Ils peuvent servir à masquer l'objet *a*, le voiler, le recouvrir. Ils peuvent aussi avoir la fonction du *dompte regard*³⁶⁸ : offrir quelque chose à l'oeil pour provoquer un abandon du regard. L'objet *a* de la pulsion scopique est le

362 Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p 95

363 Ibid p 88

364 Ibid p 100

365 Ibid p 121

366 Ibid p 119

367 Ibid p 118

368 Ibid p 124

regard « *dans sa fonction pulsatile, éclatante et étalée* »³⁶⁹. Lacan explique le repos du regard à travers la peinture. « *Celui qui regarde est toujours amené par la peinture à poser bas son regard* »³⁷⁰. La recherche d'un abandon du regard peut être pour se préserver d'un regard qui révèle leur castration ou comme trompe l'oeil. Le propre du trompe l'oeil est que dès qu'on se déplace on voit que c'est un trompe l'oeil et qu'il y a quelque chose derrière... Héloïse et Alexandra dans leurs appareils et une « féminité » montrée sont ainsi assurée que l'autre amoureux sait qu'elles détiennent l'objet *a*.

III. Autres identifications

III.1. L'idéal du moi et la honte.

Dans le discours d'Isabelle, Carole, Héloïse et Evelyne, la honte est bien plus présente que la culpabilité. L'idéal du moi semble plus tyrannique que le surmoi.

Isabelle a honte de sa boulimie, Héloïse des gonflements de son corps et de sa relation homosexuelle dont elle parle avec gêne. Carole a honte de ses accès de violence. Evelyne a honte de ce qui lui échappe : ses moments de détresse lors des séparations avec son compagnon, ses vérifications obsessionnelles. Je ne repère pas de culpabilité chez ces cinq femmes.

La honte est un affect produit par l'idéal du moi. « *La cause de la honte est dans la perte soudaine du soutien de l'idéal du moi selon la représentation imaginaire que s'en fait le sujet. Son mécanisme en est la perte de l'enveloppe leurrante du moi idéal, la perte du support qu'il constitue pour le moi et, en conséquence, l'effondrement du moi sur l'objet a du fantasme* »³⁷¹. Selon Cathy Neunreuther « *La honte se passe à l'étage spéculaire* »³⁷². L'image spéculaire pour les femmes renvoie à une représentation castrée, humiliante narcissiquement. Les femmes peuvent de ce fait être plus sujettes (que les hommes) à une insuffisance de soutien de l'idéal du moi. La honte a aussi une fonction de défense par rapport aux objets *a*

369 Ibid p 102

370 Ibid p 124

371 Chemama (dir), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1998, p 172

372 Cathy Neunreuther, *Honte et humiliation*, J.R. Freymann (dir), De la honte à la culpabilité, Arcanes/eres, 2010, p 73

qui pourraient surgir, non dans un rapport du sujet au désir mais en deçà de la dynamique désirante du côté de la demande de l'autre « *je serai avant tout honteuse de n'être pas à la hauteur de ce qu'on attend, pas à la hauteur de l'idéal du moi, et mon désir ne serait concerné que secondairement, dans l'échappée à l'idéal [...] »*.³⁷³ La honte serait une défense imaginaire pour maintenir l'objet *a* hors du spéculaire. L'objet *a* qui risque de surgir pour Isabelle, Héloïse et Carole est le regard. Dans les moments d'angoisse, ce n'est plus du fantasme : elles ne peuvent plus changer de place et d'angle de vue. « *Par rapport à la scène elle-même fonctionne toujours le regard tiers. C'est cela le fantasme.* »³⁷⁴ Elles sont saisies par le regard, objet *a* qui apparaît : Carole seule avec le petit garçon qui ne dit mot, Isabelle juste avant ses crises de boulimie. La honte que manifeste Evelyne mais qu'elle ne nomme pas, est peut-être de ces hontes que Cathy Neunreuther désigne comme « *transitives* », « *transmutatives des idéaux* »³⁷⁵ : une honte de l'autre, une honte pour l'autre (à sa place) ou une honte « *qui ne serait de personne ou qu'il n'y a personne, pas d'instance symbolique pour l'assumer* »³⁷⁶.

Selon Hélène Deutsch l'idéal du moi est basé sur une identification au père ou à la mère.

L'idéal du moi d'Isabelle et de Carole est construit sur une identification à la mère : la réussite professionnelle pour l'une, la maternité pour l'autre.

L'idéal du moi d'Héloïse est rabattu sur le corps propre : être mince.

L'idéal du moi d'Evelyne est peut-être construit sur une identification au père, sur le versant du devoir.

Les difficultés liées à l'idéal du moi sont plus importantes que celles produites par le surmoi chez ces cinq femmes. La souffrance psychique plus intense sur le versant du narcissisme qu'au niveau oedipien semble en être la raison, plus qu'une non liquidation du complexe d'Oedipe comme le propose Freud.³⁷⁷, Cela éclaire les

373 Ibid p 80

374 Ibid p 86

375 Ibid p 80

376 Ibid p 80

377 Thèse Chapitre II, I.6. *La forme féminine du complexe d'Oedipe*

enjeux des femmes dans le lien amoureux : ce n'est pas seulement avoir le phallus en étant désirée par l'homme³⁷⁸, c'est aussi parfois mettre l'objet amoureux en position d'idéal du moi pour compenser un idéal du moi qui n'est pas assez soutenant pour le moi. La détresse amoureuse d'Héloïse, d'Evelyne et d'Alexandra peut se penser aussi comme un besoin que l'idéal du moi incarné par l'homme aimé soutienne leur moi.

L'idéal du moi est une instance symbolique qui structure les identifications imaginaires. L'angoisse se situe entre le moi et le sujet. « *Dans la honte, le sujet n'est pas directement concerné, il fait seulement retour. Il y a effondrement du moi sur l'objet a du fantasme, présence de l'objet partiel perdu qu'on prend de plein fouet* »³⁷⁹. La dévalorisation du moi dans le registre de l'imaginaire spéculaire, la blessure narcissique, la tyrannie de l'idéal du moi, et sa manifestation clinique la honte, ne sont pas directement liées au désir du sujet mais sont subjectives en tant que désir du désir de l'Autre. L'imaginaire spéculaire des femmes n'est pas tant pris dans une logique phallique que dans un rapport plus direct à l'Autre (que Lacan place sous la bannière femme³⁸⁰)

III.2.Le père

Les femmes de cette recherche ont des mécanismes névrotiques, elles sont donc au moins pour partie dans une problématique oedipienne.

Evelyne, Isabelle et Carole préfèrent leur père à leur mère, sur le versant de l'amour et de l'idéalisation. Il est parlé comme gentil au regard d'une mère hors lien, absente, matraitante. Il est cependant inconsistant. Le père de la réalité semble avoir peu porté un désir et un regard subjectivant pour sa fille. Le père d'Evelyne paraît « fonctionner », il est tout à son devoir envers son épouse. Le père d'Isabelle est tout à son amour pour sa femme, et celui de Carole n'a pas pu intervenir pour protéger sa fille et faire tiers. Héloïse, chez qui la rivalité est clairement audible dans l'actuel a un rapport plus ambivalent et consistant à son père, qu'elle idéalise en tant qu'artiste et qu'elle dévalorise en tant que père. Elle décrit une inversion

378 Thèse Chapitre II, II.3.*La jouissance autre*

379 Cathy Neunreuther *Honte et humiliation*, J.R. Freymann (dir), De la honte à la culpabilité, Arcanes/eres, 2010, p 77

380 Thèse Chapitre II, II.4.*LA femme n'existe pas: les formules de la sexuation*

générationnelle, c'est son père qui se confie, y compris sur ses déboires amoureux, et elle qui écoute. Carole qui est dans la rivalité avec l'ex-femme de son compagnon témoigne également d'une triangulation oedipienne. Le père d'Alexandra est décédé lorsqu'elle avait onze ans. Il semble avoir été omniprésent comme un mort dont on ne dit rien dans « le mausolée » que devint l'appartement familial.

Le père comme fonction, le père symbolique a peu opéré pour Alexandra qui semble s'être structurée sur un mode pervers.

Quel regard ces pères ont porté sur leur fille, à leur naissance, lorsqu'elles étaient enfant mais aussi à l'adolescence ?

Cela pose la question du regard que ces pères ont en tant qu'hommes sur les femmes, surtout au moment où la jeune fille accède à la puberté et où elle a un corps de femme. Cathy Neunreuther propose que ce qui manque chez certains hommes c'est un désir de désir envers la femme. Il reste le désir d'objet, de la femme comme objet, qui permet le rabaissement de l'objet sexuel et amène l'humiliation. Chez les pères peut se réactiver envers leur fille leur relation aux femmes et leur relation à leur mère. « *Beaucoup d'hommes sont structurés sur un mode anal consistant à aimer l'autre malgré son désir, forme névrotique raffinée de rabaissement* »³⁸¹.

A la puberté de leur fille, pour les pères qui sont assujettis aux interdits, l'angoisse de castration doit surgir fortement dans la proximité d'un possible de l'inceste. Les pères peuvent avec leur fille, être dans une réactivation du lien à leur propre mère. Ils l'évitent autant que possible du fait de la culpabilité oedipienne, d'où le peu de regards, à fortiori sexualisants. Ce qui pose la question d'un regard paternel qui puisse soutenir la jeune fille comme femme, faire fonction de jugement d'attribution de leur identité sexuelle, lorsque l'interdit de l'inceste fonctionne. Les pères peuvent s'ils reconnaissent leur fille comme femme ressentir du mépris, réaction générée par l'angoisse de castration.

381 Cathy Neunreuther *Honte et humiliation*, J.R. Freymann (dir), De la honte à la culpabilité, Arcanes/eres, 2010, p 88

Dans l'enfance les filles ont eu de leur père un regard qui les reconnaissent comme femme, mais comme Autre. A l'adolescence, elles reçoivent souvent du père un regard ambivalent, idéalisant et rabaissant et un désir emprunt de culpabilité et d'angoisse. Cela éclaire pourquoi elles peuvent rarement s'appuyer sur le regard du père pour asseoir une identification sexuée de femme et qu'alors elles se tournent vers leur mère en obtenir une transmission. Les pères non ou insuffisamment assujettis aux interdits, dans un désir incestueux ou complice, ne peuvent pas être un recours. « Dans la « réalité », les pères ou leur substitut existent. [...] Pères souvent affectueux dans la petite enfance, l'adolescence révèle des personnages falots, peu fiables, démissionnaires dont le contre-oedipe conflictuel, parfois pervers ou incestueux les rend inaptes à reconnaître et à estimer la féminité de leur fille. Cette carence paternelle complique considérablement l'évolution psycho-sexuelle de cette dernière ». ³⁸²

Un père qui pourrait soutenir l'identification sexuelle de sa fille à l'adolescence dans une reconnaissance qui ne serait pas sur le registre de l'humiliation et du mépris ou d'une dessexualisation est un père qui pourrait supporter la confrontation à la castration et qui est dans un rapport aux femmes désirant, soutenu par le manque.

La place du père dans le devenir femme a été peu étudiée dans ce travail. Les femmes qui m'ont amenée à cette recherche sont des femmes qui étaient dans un appel désespéré à la mère. Cela m'a conduit à mettre l'accent sur la relation à la mère et à reprendre les hypothèses de Lacan et Lessana qui affirment que c'est de la mère qu'une femme attend une transmission du féminin.

La clinique de cette recherche va dans ce sens. Les mères de Carole et d'Alexandra semblent avoir été des mères toutes puissantes. A part Evelyne qui est peut-être dans une identification partielle au père sur le versant du devoir, dans leurs liens aux autres, l'identification à leur mère est prépondérante. Il y a peu de matériel sur ce que ces femmes ont comme représentations du couple parental. Isabelle,

382 Jacqueline Godfrind, *Comment la féminité vient aux femmes*, Epîtres, puf, 2001, p 109

Evelyne, Alexandra et Héloïse ont choisi comme compagnons des hommes peu désirants, qui sont peut-être choisis sur le modèle du père.

Ce sont des femmes qui ont peut-être choisi d'aller voir une analyste femme. Il y a un biais d'emblée dans ce choix au niveau du transfert imaginaire, et probablement de l'infantile, au moins de mon côté. Il serait intéressant de savoir ce qui émerge des identifications pour des femmes qui choisissent un analyste homme.

IV. La mise en jeu du corps propre comme recours

Certaines femmes sont dans une impasse, ou un impossible, sur le registre de l'identification sexuelle. Dans le champ de l'imaginaire elles ont deux images du corps génitales : une image spéculaire et une image a-spéculaire. Lorsqu'une angoisse vient saturer le pare-excitation, que l'objet *a* est proche d'apparaître dans l'espace spécularisable, elles mettent leur corps en jeu. Cette mobilisation du corporel a pour fonction de masquer l'objet *a*, de maintenir l'unification de l'image du corps et d'assurer leur sentiment d'existence, par le sensoriel (les sensations de la bouche qui mastique et avale, de la descente de nourriture dans l'oesophage, de l'estomac qui se remplit dans la boulimie, les sensations musculaires, le heurt du corps de l'autre qui vient faire limite et délimitation de son propre corps dans les moments de violence physique,...).

IV.1. La mobilisation de l'image du corps a-spéculaire

Les crises de boulimie d'Isabelle mobilisent les pulsions orales et anales dans des moments d'angoisse massive et de détresse. Carole lors de ses accès de violence envers un enfant est dans un déchaînement des pulsions orales (incorporer) et anales via son sadisme et sa destructivité. Elles régressent à des mouvements psychiques pré-génitaux. L'absence de souvenirs linéaires et narrables, la reviviscence (dont témoigne l'intensité de l'affect) présente quand elles en parlent pour la première fois indiquent qu'elles sont dans « *des régressions morcelantes du*

corps »³⁸³ : absence de continuum des souvenirs, fragmentation des traces perceptives, perte d'une part des perceptions sensorielles (le sonore). Après l'Oedipe les images inconscientes du corps ne sont plus accessibles et le travail psychique d'entretien ou d'analyse ne permet pas de les parler. Les psychothérapies analytiques du corps en mouvement, psychodrame, sociodrame, psychoboxe, permettent leur mobilisation. Richard Hellbrunn qui a inventé la psychoboxe pose son action comme « *une proto-analyse psychocorporelle* »³⁸⁴ . Son but « *est de permettre à un sujet d'effectuer des liens de parole entre son corps en mouvement, ses actes, ses affects, afin de pouvoir, le cas échéant, les élaborer secondairement dans une perspective analytique à laquelle [son] approche ne saurait se substituer* »³⁸⁵ . A partir d'une clinique avec des sujets pris dans des agirs, où les images inconscientes du corps sont mobilisées, nouées à de l'affect et où a lieu une mise en représentations, Richard Hellbrunn présente l'image du corps d'une manière efficiente pour penser la mobilisation de l'image du corps chez l'adulte. Il rappelle que l'image de base est ce qui donne corps au narcissisme primaire du sujet, et y noue le désir de vivre et la permanence de « la mêmeté d'être ». « *Les atteintes de cette image de base font toujours surgir une représentation ou un fantasme qui menace la vie même, cette représentation étant liée au stade actuellement prévalent pour le sujet* »³⁸⁶

Chez Carole les pulsions orales et anales sont prévalentes. Lorsqu'elle est seule avec l'enfant surgit un fantasme de destruction de l'autre via l'incorporation. « *L'image fonctionnelle articule les pulsions de vie subjectivées dans le désir, passant par une localisation érogène du corps, vers des réalisations impliquant la relation au monde et à autrui* »³⁸⁷ . La main - « *qui est d'abord zone érogène préhensive orale* »³⁸⁸ dans les griffures et la bouche dans les morsures sont les zones érogènes impliquées dans l'agir de Carole. L'image de base de Carole est atteinte : elle perd son sentiment d'être elle-même, elle ne se reconnaît plus, elle est hors d'elle-même. Son image du corps dynamique active l'image du corps

383 Richard Hellbrunn, *A poings nommés*, Arcanes/érés, 2003, p 147

384 Ibid p 153

385 Ibid p 153

386 Ibid p 157

387 Ibid p 158

388 Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Seuil, 1984, p 52

fonctionnelle et l'image du corps érogène. Son corps en mouvement maintient son sentiment d'existence. Le corps en acte arrache le sujet à l'angoisse.

L'utilisation de la notion d'identification à l'agression d'Anna Freud reprise par Richard Hellbrunn ouvre d'autres hypothèses. Il constate chez certains patients en psychoboxe la présence de mimiques, de gestes ou de regards qui se révèlent dans le temps de parole être des traits d'un agresseur qu'ils ont rencontré (souvent la mère ou le père). « *Identification certes, mais prérépéculaire et partielle, au même titre que ces premières imitations qu'effectue le nourrisson à partir des mouvements de bouche de sa mère* »³⁸⁹. Carole dans ses moments de violence peut être dans une identification prérépéculaire et partielle à sa mère. Elle reprendrait des traits de sa mère lors de violences qu'elle a subies enfant. Des séances de psychoboxe permettraient de voir si une autre expressivité, d'autres mouvements corporels surgissent et pourraient confirmer ou infirmer cette piste, soutenue ou non par les affects et souvenirs qui les accompagneraient. Evelyne dans son extrême tension corporelle est peut-être dans un mimétisme de sa mère dans une identification partielle inconsciente.

Le matériel clinique ne permet pas d'avancer sur l'activation d'une image a-spéculaire génitale. C'est à travers le corps en mouvement dans un dispositif analytique ou dans des paroles sur les éprouvés corporels qu'il est possible de repérer indirectement la mobilisation de l'image génitale a-spéculaire des femmes.

Les observations de Dolto des enfants en mouvement corporel ouvrent des perspectives. Elle décrit des différences d'investissement des gestes et des mots chez les filles et les garçons. « *Lorsque garçons et filles entendent de la musique, les garçons sont mus par une kinésie rythmée des membres squelettiques, alors que la fille est mue par des gestes ondulatoires du bassin.* »³⁹⁰. Selon Dolto c'est l'indice d'une image du corps centrée sur les sensations vulvaires (et peut-être vaginales). Elle propose une éthique inconsciente différente chez les deux sexes qui amène un autre sens aux jeux : pour la petite fille il s'agit de cacher, des cailloux, objets...dans des boîtes, replis, cavités. Cela va jusqu'à un autre rapport au sens : le

389 Richard Hellbrunn, *A poings nommés*, Arcanes/éres, 2003, p 173

390 Dolto, *Sexualité féminine*, folio essais/Gallimard, 1996, p 236

mot « tirer » « *Pour la fille c'est tirer à soi, pour le garçon c'est tirer... « pan ...pan... ! »*. Il y a une dynamique centripète chez la fille, reliée au mot « tirer », et une dynamique centrifuge chez le garçon ». ³⁹¹ Dolto fait état de la présence d'une image du corps génitale chez la petite fille et chez la femme. Un rapport aux mouvements physiques (la danse, les jeux), à l'orgasme, aux signifiants (au niveau du sens), centripète, indique la connaissance et l'usage d'une image du corps organisée autour de la zone vulvo-vaginale. Les femmes dans le champ du sensoriel et du sens ont un savoir sur leur organe sexuel comme quelque chose de vivant, de pulsant, d'actif, à contrario de leur savoir spéculaire sur leur sexe qui le définit comme une béance ou une absence.

IV.2.Le masochisme

La fréquence du masochisme chez les femmes - au point que Freud suppose un masochisme féminin - est l'indice qu'il est une solution de défense privilégiée.

Freud théorise le masochisme féminin pour expliquer que les femmes puissent accepter la pénétration, avec l'idée d'une représentation infantile du coït comme étant une agression. Les enfants construisent cette théorie sexuelle infantile au stade sadique anal. Hélène Deutsch montre qu'il reste chez les femmes un rapport à la génitalité emprunt de pulsion à but passif du stade anal, repérable à travers les fantasmes de viol et de prostitution. Il est cependant discutabile qu'à partir du stade génital les femmes investissent uniquement la pénétration comme une agression subie, même au niveau inconscient.

Il n'est de masochisme féminin que de la propension des femmes au masochisme moral et au masochisme érogène.

Investissant fortement le regard comme objet *a*, les femmes se mettent en position d'objet. Alexandra met en scène son image sur un mode hystérique. Les gonflements du corps d'Héloïse prennent sens dans sa dynamique fantasmatique comme leurre, comme l'ocelle du paon, une monstration de sa castration qui lui

391 Ibid p233

permet l'économie de la castration de l'Autre. Evelyne se positionne comme objet (déchet) dans la relation à l'autre.

Le masochisme érogène peut aussi être une mobilisation du sensoriel pour maintenir l'image du corps unifiée. « *La douleur, quelque fois le rassemble (le sujet) et lui rappelle qu'il est vivant* »³⁹². L'auto-agressivité de Carole est du registre du masochisme. La tension qu'Evelyne impose à son corps, ses ongles rongés jusqu'au sang, indiquent une mobilisation de ce qu'Anzieu nomme « *l'enveloppe masochiste* »³⁹³. « *faute d'un plaisir identificatoire suffisant trouvé aux échanges précoces avec la mère, l'affect qui maintient vivant le psychisme du bébé est une « expérience de souffrance » son corps ne peut être au mieux que corps « de souffrance »* »³⁹⁴. Le manque d'identification d'Evelyne à sa mère, la défaillance de son narcissisme primaire vont dans le sens de cette hypothèse. Alexandra investit la douleur du tatouage. Elle offre sa peau comme surface. La peau est investie comme zone érogène. Cela peut être une mobilisation du moi-peau : sa peau dans la douleur fait fonction d'enveloppe psychique.

Le masochisme moral - besoin de punition du moi et non sadisme du surmoi – est un moyen d'érotiser la blessure narcissique de la castration. Une des hypothèses du fantasme en jeu dans l'agressivité agie de Carole est un fantasme masochiste. Alexandra offre sa peau de manière concrète. L'offrande son corps dans sa sexualité dans un scénario de soumission ou son partenaire est tout-puissant est signe d'une incapacité d'accéder au désir et une solution perverse. « *Le masochiste qui vient signifier que le désir de l'Autre fait loi, indique aussi ce qu'il en est quand l'objet a n'est pas manifesté comme manque.* »³⁹⁵

Dans ces mises en jeu du corps, la nécessité est l'éprouvé corporel pour que le sujet *se sente* rassemblé. La sensation pallie le manque de représentation. *Le corps propre* est une des quatre instances (avec les objets partiels, le moi idéal et l'idéal

392 Richard Hellbrunn, *A poings nommés*, Arcanes/éres, 2003, p 146

393 Didier Anzieu, *Le moi-peau*, Dunod, 1995, p 232

394 Ibid p 232

395 Thèse Chapitre II, II.3. *La jouissance autre*

du moi)³⁹⁶. Il est mis en lieu et place du moi, comme siège d'une identité ressentie là où il n'y a plus d'identité pensée.

396 Cathy Neunreuther, *Honte et humiliation*, J.R. Freymann, De la honte à la culpabilité, Eres, 2010 p 76

Conclusion et perspectives

Au terme de cette thèse sur le recours aux agirs et sur les identifications sexuelles des femmes, je souligne que les conclusions de ce travail ne sont pas généralisables à toutes les femmes, ni à toutes celles ayant recours à des agirs, bien qu'elles proposent des perspectives de compréhension et d'écoute.

Cette recherche est principalement référée aux théorisations de S. Freud et de J. Lacan. Elle s'appuie sur ce qui m'a semblé nécessaire pour l'élaboration de ma pensée, mais également sur ce qui me parle comme clinicienne. Cette recherche de par son élaboration de pensée, son cheminement et une rigueur acquise au cours du temps, a affiné mon écoute clinique.

Cette recherche propose l'hypothèse d'une impossible identification sexuelle chez certaines femmes, et questionne leurs agirs qui mettent en jeu leur corps au regard de cette hypothèse.

Considérer que la structuration des femmes est caractérisée par une impossible identification sexuelle permet de penser les difficultés narcissiques, le vacillement du sentiment d'existence, et la nécessité de créer des solutions singulières.

La notion d'acte pulsionnel permet d'appréhender les agirs impliquant le corps propre dans la dimension énergétique et économique, en deçà de la dialectique du désir, avec cependant la dynamique fantasmatique qui y est afférente.

Le clivage du moi permet de penser les agirs à l'oeuvre hors d'une psychopathologie, comme impliquant une part seulement de la vie et du fonctionnement de l'appareil psychique.

Les cas cliniques ont mis en lumière l'insuffisance ou l'impossible dans l'identité femme, la non transmission du féminin par la mère et la nécessité d'un investissement du père. Les solutions de ces femmes pour pallier le manque de

représentation de leur sexe est une mise en jeu de leur corps : la boulimie pour Isabelle, la violence pour Carole, le masochisme pour Alexandra. La tension corporelle d'Evelyne et les enjeux autour du gonflement du corps d'Héloïse sont des manifestations moins élaborées du corps comme recours. Penser le corps comme lieu du féminin permet de comprendre qu'il soit le lieu privilégié où se jouent les difficultés de l'identité féminine.

Perspectives

Au terme de l'écriture de cette recherche, de nouvelles questions me mobilisent.

Cette étude fait apparaître que dans sa construction subjective la femme dépend du père pour se constituer comme femme. Pour toutes les femmes concernées ici, le père fut insuffisant. La question reste ouverte à l'issue de ce travail si l'impossible identification sexuelle de certaines femmes est structurale du féminin ou liée à la place du père, dans la réalité et dans le discours de la mère, et donc contingente aux problématiques singulières de ces femmes. Une recherche sur l'identification sexuelle de femmes dont les pères sont plus présents dans la réalité psychique, sont assujettis aux interdits et désirant envers leur fille, permettrait d'aller plus loin sur le rôle du père.

Cette recherche ouvre de nouvelles hypothèses.

Les femmes auraient deux images du corps génitales, une image spéculaire et une image a-spéculaire. Une recherche dans un dispositif analytique où le corps est en mouvement, comme le psychodrame, le sociodrame ou la psychoboxe permettrait de travailler cette hypothèse.

Isabelle, Carole et Héloïse sont par moment dans une dynamique phallique. Elles sont en proie au manque et courent après un objet de désir ; une carrière professionnelle pour Isabelle, un enfant pour Carole, un partenaire amoureux pour Héloïse. Lorsqu' Isabelle a une crise de boulimie, que Carole est dans un accès de violence et qu'Héloïse est médusée par le regard, elles sont dans la jouissance

autre. Elles ne peuvent rien en dire, la jouissance autre étant du registre du réel³⁹⁷. Le fait que cela surgit en entretien sous formes de reviviscence et non de réminiscence appuie cette hypothèse.

Les femmes ne sont pas tout le temps sous la « bannière femme », ni constamment sous la « bannière homme »³⁹⁸. Les femmes qui peuvent être sous la bannière femme sont dans un clivage du moi. Lorsqu'elles sont assujetties à la logique phallique, elles ont accès à la castration. Quand elles sont dans une logique non phallique elles sont dans l'autre partie du moi qui n'est pas soumise à la castration.

La « part du moi » non assujettie à la castration serait non névrotique et pourrait avoir un rapport au monde sur le registre de la perversion ou de la psychose.

Dans l'hypothèse du déni, qui semble le mécanisme de défense prépondérant chez Alexandra, le corps a une place particulière pour les femmes. Il est ce sur quoi porte le déni de la castration, le corps propre et pas seulement le corps de la mère.³⁹⁹ Pour les femmes, l'identification en tant que femme est une identification au vagin, à « *quelque chose d'invisible, sans contour, sans forme perceptible représentable, sans image* »⁴⁰⁰. L'investissement identificatoire du vagin se fait par le sensoriel. La tension du corps d'Evelyne, l'investissement de la douleur par Alexandra pourraient être une manière de convoquer cette identification insuffisante.

Dans l'hypothèse que la partie du moi clivé non névrotique pourrait avoir un rapport au monde sur le mode de la psychose, le mécanisme de défense prépondérant serait la forclusion.

Quand les femmes sont sous la bannière femme, chez certaines il y aurait « comme une forclusion »⁴⁰¹. Ce qui ne serait pas entré dans la symbolisation serait leur sexe. Ce ne serait pas une forclusion à proprement parler car ça ne tiendrait pas à l'absence d'une assomption d'un signifiant, ce serait dû au fait qu'il n'y a pas dans l'ordre symbolique de signifiant du sexe de la femme, de la femme, ni du féminin.

397 Thèse Chapitre II, II.3. *La jouissance autre*

398 Thèse Chapitre II, II.4 *Les formules de la sexuation*

399 Thèse Chapitre II, I.8. *Identifications, surmoi et idéal du moi chez la fille*

400 ibid

401 Par analogie avec le « comme si » d' Héléne Deutsch

Au moment de prendre la parole de la place de La femme, elles n'auraient pas de signifiant sur lequel s'appuyer. Le sexe de la femme ne peut être refoulé puisqu'il ne peut être symbolisé. Ce qu'une femme peut symboliser est son absence de sexe, ce qu'elle fait dans sa part névrotique.

Le concept de forclusion du mécanisme d'identification de Piera Aulagnier pourrait éclairer la dimension spéculaire et l'aliénation du moi au corps chez certaines femmes. La constitution du moi idéal est antérieure à la découverte de la différence des sexes. Le moi idéal n'a d'existence que non sexué. L'identification à l'ego spéculaire est sexuée homme ou non sexuée. Cependant pour les parents leur enfant fille est un être castré. L'Autre la reconnaîtrait et la soutiendrait comme humain mais pas comme femme.

Isabelle dans ses crises de boulimie et Carole dans ses accès de violence manifestent peut-être une aliénation du moi au corps qui serait due au vide libidinal spéculaire au niveau du sexuel. Leur bouche serait investie comme objet partiel parce que reconnue par leur mère.

Ce qui se transmet d'une mère à sa fille sur le féminin est peut-être cette folie hors loi, hors signifiant, cette dissolution et cette toute-puissance.

Bibliographie :

- Anzieu, D. (1995). *Le moi-peau*. Dunod.
- Aulagnier, P. (1981). *L'apprenti-historien et le maître sorcier*. PUF.
- Aulagnier, P. (1995). *La violence de l'interprétation*. PUF.
- Bauer, J.P. (1969). La psychothérapie d'inspiration analytique. *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris*, 6.
- Beauvoir de, S. (1949). *Le deuxième sexe*. Gallimard.
- Bleger, J. (1979). Psychanalyse du cadre psychanalytique. *Crise, rupture et dépassement*. Dunod
- Broqua C., Lert F., Souteyrand Y. (2003), *Homosexualités au temps du sida : tensions identitaires*, ANRS, Sciences sociales et sida, CRIPS, Paris
- Calligaris, C. (1991). *Pour une clinique différentielle des psychoses*. Point Hors Ligne.
- Chemama, R. et Vandermersch, B. (1998). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Larousse.
- Deutsch, H. (1925). *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. PUF 1994.
- Deutsch, H. (1994). Le masochisme féminin et sa relation à la frigidity. *Féminité mascarade*. Champ freudien.
- Dolto, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Seuil.
- Dolto, F. (1996). *Sexualité féminine*. Gallimard.
- Dor, J. (1985). *Introduction à la lecture de Lacan*. Denoel, 2012.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la sexualité*. Gallimard, 1991.
- Freud, S (1887-1904). *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, 2015
- Freud, S. (1912). Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique. *La technique psychanalytique*. Quadrige/PUF, 2010 .
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. *La vie sexuelle*. PUF, 2009.
- Freud, S. (1914). Remémoration, répétition et perlaboration. *La technique psychanalytique*. Quadrige/PUF, 1981.

- Freud, S. (1915). Pulsion et destins des pulsions. *Métopsychole*. Folio, 1968.
- Freud, (1915). La décomposition de la Personnalité Psychique, XXXI Conférence. *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse*. Gallimard, 1984
- Freud, S. (1919). Un enfant est battu. *Névrose, psychose et perversion*. PUF, 1999.
- Freud, S. La psychologie de la vie amoureuse. *La vie sexuelle*. PUF, 2009
- Freud, S. Des types libidinaux. *La vie sexuelle*. PUF, 2009
- Freud, S. (1919). *De la psychanalyse*. Quadrige/PUF, 2010.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Quadrige/PUF, 2010 .
- Freud, S. (1920). Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine. *Névrose, psychose et perversion*. PUF, 1999.
- Freud, S. Fragments d'une analyse d'hystérie. *Les cinq psychanalyses*, PUF, 1999
- Freud, S. (1922). La tête de méduse. *Résultat, idées, problèmes, II* (p.49-50). PUF, 2002.
- Freud, S. (1923). Théorie de la libido. *Résultats, idées, problèmes, tome II*. PUF, 2002.
- Freud, S. (1923). L'organisation génitale infantile. *La vie sexuelle*. PUF, 2002.
- Freud, S. (1923). La disparition du complexe d'Oedipe. *La vie sexuelle*. PUF 2002.
- Freud, S. (1923). Le moi et le ça. *Essai de psychanalyse*. Payot, 2001 .
- Freud, S. (1924). Le problème économique du masochisme. *Névrose, psychose et perversion*. PUF, 1999.
- Freud, S. (1924). Névrose et psychose. *Névrose, psychose et perversion*. PUF, 1999.
- Freud, S. (1924). La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose. *Névrose, psychose et perversion*. PUF, 1999.
- Freud, S. (1925). Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes. *La vie sexuelle*. PUF 2002.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Quadrige/PUF, 2007 .

- Freud, S. (1931). Sur la sexualité féminine. *La vie sexuelle* (p.117-122). PUF, 2002.
- Freud, S. (1933). La féminité. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* Gallimard. 1974.
- Freud, S. (1938). Le développement de la fonction sexuelle. *Abrégé de psychanalyse*. PUF, 1998.
- Freud, S. (1938). Le clivage du moi dans les processus de défense. *Résultats, idées, problèmes, II*. PUF, 2002.
- Freud, S. (1940). L'appareil psychique. *Abrégé de psychanalyse*. PUF , 2012.
- Freud, S. (1940). Doctrine des pulsion., *Abrégé de psychanalyse*. PUF , 2012.
- Freud, S. Construction dans l'analyse. *Résultats, idées, problèmes, II*. PUF, 2002
- Freymann, J.R. (2003). *Du délire au désir*. Eres.
- Freymann, J.R. (2010). *De la honte à la culpabilité*. Eres.
- Freymann, J.R. (2013). *L'art de la clinique*. Eres Arcanes
- Godfrind, J. (2001). *Comment la féminité vient aux femmes*. PUF.
- Hellbrunn, R. (2003). *A poings nommés*. Arcanes/érès.
- Lacan, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle quelle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. *Ecrits*. Seuil, 1966.
- Lacan, J. « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001
- Lacan, J. (1954-1955). Le Moi dans la théorie d Freud et dans la technique de la psychanalyse. *Séminaire*. Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1955-56). Les psychoses. *Séminaire*. Seuil, 1981.
- Lacan, J. (1957-1958). Les formations de l'inconscient. *Séminaire*. L'ALI.
- Lacan, J. (1960-61). Le transfert. *Séminaire*. Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1962-1963). L'angoisse. *Séminaire*. Seuil, 2004.
- Lacan, J. (1964). Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. *Séminaire*. Seuil, 1973
- Lacan, J. (1966). Fonction et champ de la parole et du langage. *Écrit I*. Seuil, 1999.

- Lacan, J. (1972-1973). *Encore. Séminaire*. L'ALI.
- Lacan, J. (1975). *Les écrits techniques de Freud*, Seuil
- Laplanche J. et Pontalis J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. PUF, 1997.
- Lemler D. (2006). Le psychanalyste a-t-il un corps ? *Le coq héron*
- Lessana, M.M. (2000). *Entre mère et fille un ravage*. Fayard, 2010
- Loisel Buet,C. (2004). *La danse à l'écoute d'une langue naufragée*. Hypothèses
- McDougall, J. (2004). L'économie psychique de l'addiction. *Revue française de psychanalyse*, 2.
- Major, R. (1979). Le non-lieu de la femme, dans F.Perrier et W.Grannoff. *Le désir et le féminin*. Aubier.
- Millot, C. (2001). *Abîmes ordinaires*. Gallimard.
- Neunreuther, C. (2010). Honte et humiliation. Dans Freymann, J.R. (dir). *De la honte à la culpabilité*. érès Arcanes
- Rey, A. (dir) (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert.
- Rassial, J.J. (1990). *L'adolescent et le psychanalyste* . Payot.
- Rassial, J.J. (2010). *Le passage adolescent, érès, 2010*
- Safouan, M. Lacaniana. *Séminaires de Lacan*, Fayard, 2001
- Sibony, D. (1995). *Le corps et sa danse*. Seuil.
- Vanier, A. (2012). L'enfant objet *a* de Lacan. *Figures de la psychanalyse*. Érès.

Résumé

Cette thèse porte sur le recours aux agirs et les difficultés d' identifications chez certaines femmes. L' hypothèse est une mise en jeu du corps pour pallier une impossible identification sexuelle.

A partir des théorisations freudiennes et lacaniennes sur l'angoisse et la pulsion, les concepts d'« *agieren* » (agirs), acting et passage à l'acte sont revisités et interrogés au regard de l'inhibition et du symptôme. La notion d'acte pulsionnel est proposée comme agir en-deçà de la dynamique désirante, hors processus de symbolisation.

Le féminin est étudié dans le champ freudien, à partir de la construction sexuelle et oedipienne. Les fantasmes, les enjeux des destins des pulsions (position passive, rapport à l'autre) sont spécifiés. Le féminin est caractérisé par la possibilité de pulsions à buts passifs. Une reprise de certains travaux d'Hélène Deutsch souligne l'existence de fantasmes spécifiques et la place particulière du masochisme. La castration, le type de jouissance et les formules de la sexualité de Lacan mettent en évidence l'impossible de l'identité femme, et le rapport au phallus des sujets sous la bannière femme. Le féminin est spécifié par la jouissance autre (que phallique) qui est hors langage et ne peut de ce fait se transmettre. La nécessité d'une construction subjective au une par une est posée. A partir du concept de *ravage* de Lessana concernant la relation mère-fille est explicitée l'impossible transmission du féminin, et le corps comme lieu du féminin. L'hypothèse d'un clivage du moi structural chez les sujets ayant accès à la position féminine est proposée.

Le matériel de recherche est constitué de cinq cas de femmes dans une mise en jeu particulière de leur corps. Deux sont dans des agirs qui impliquent le corps propre (boulimie, violence), une subit des atteintes de son corps, une est en proie à une extrême tension corporelle et la dernière offre son corps à tatouer.

La discussion porte sur l'imaginaire spéculaire et a-spéculaire, sur l'idéal du moi, sur la mobilisation de l'image du corps pour assurer le sentiment d'existence et sur le masochisme pour maintenir l'intrication pulsionnelle. La femme a deux images du corps génitales : une spéculaire et une a-spéculaire. La première renvoie au rien,

la deuxième à des éprouvés. Cette contradiction produit des difficultés narcissiques et un investissement particulier de la pulsion scopique. Le regard du père est primordial dans le devenir femme. Des agirs qui mobilisent des images inconscientes du corps peuvent être une solution de recours lorsque le sentiment d'existence vacille.

Les questions d'une analogie avec la forclusion du mécanisme d'identification et de la place du déni sont posées dans les perspectives.

Mots-clés : féminin, pulsion, angoisse, jouissance, spéculaire, corps

Abstract

This thesis concerns the use of acting out and the difficulties of identification for some women. The hypothesis is that of a particular and specific way of engaging the body] to overcome an impossible sexual identification.

From the Freudian and Lacanian theories about anxiety and drives, the concepts of « *agir en* » (acting out), acting out and taking action are revisited and questioned in regard to inhibition and symptom. The concept of driven acts is proposed as acts situated below the dynamics of desire, and out of the symbolization process.

The notion of feminine is studied in the Freudian field, from sexual and oedipian construction. Fantasies, drives destinies (passive position, relation to another) are specified. The feminine is considered and specified through the idea of a possible passive aims of the drive. The resumption of some of Helen Deutsch's works, shows the existence of specific fantasies and the particular place of masochism. Castration, *jouissance's* ways and processes and Lacan's sexual formula as highlight the impossibility of woman identity, and the relation to phallus for subjects positioned under the banner of women. The feminine is specified by an other *jouissance* (than phallic) which is out of language and therefore cannot be transmitted. The need for a subjective construction as one-by-one is raised. On the basis of Lessana's concept of *ravage* concerning the mother-daughter relationship, the impossible transmission of the feminine as well as the idea of the body being the real site of the feminine are made explicit. The hypothesis of a structural splitting of the Ego in subjects referred to the feminine position is developed.

The research material consists in five cases of women showing a particular way of engaging their body: two of them acting by involving directly the proper body itself (bulimia, violence), one suffers from damaging her body, one is subject to extreme body tension, and the last one offers her body to tattooing.

The discussion is about specular and aspecular imaginary, about ego ideal, about the mobilization of body image for reinsuring the feeling of existence and about masochism as a way of maintaining the drives entanglement. Woman has two

genital body images : one specular and one a-specular. The first one refers to the nothing, the second one to feelings experiences. This contradiction produces narcissistic difficulties and a particular investment of the scopic drive. The gaze of the father is essential in woman becoming. Acts which mobilize unconscious body images can be a resort when the feeling of existence wavers.

The questions of an analogy with the repudiation of the identification mechanism as well as the place of disavowal are raised in prospects.

Key words : feminin, pulsion, anxiety, jouissance, specular, body